

JOURNAL DE MEDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris,

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*



JULI LET 1771.

TOME XXXVI.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{rs} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
Hôtel de Clugny.



AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1771.

EXTRAIT.

Ant. DE HAËN, conf. & arch. S. C. R. A. Majest. nec-non med. præct. in Universitate Vindobonensi professoris primarii, Ratio medendi in Nosocomio practico, Tomus VII, Partes XII & XIII complectens: quibus accessit ejusdem auctoris, ad apologeticam Balthasaris-Ludovici TRALLÈS Epistolam, Responsio, in quâ agitur de variolarum inoculatione & curatione. *C'est-à-dire: Méthode curative raisonnée, qu'on suit dans l'Hôpital pratique; par M. Ant. DE HAËN, conseiller-médecin de S. M. C. R. A. & premier professeur de médecine en l'Université de Vienne, Tome VII, contenant les Parties XII & XIII, auxquelles on a ajouté la Réponse du même auteur à l'Épître apologétique de Balthas. Louis TRALLÈS, sur l'inoculation & le traitement de la petite-vérole. A Paris, chez Didot le jeune, 1771, in-12. Prix, relié, 3 l.*

M. DE HAËN commence cette douzième Partie de sa *Méthode curative raisonnée*,

par une Histoire du Pouls, à laquelle il dit avoir été engagé par les Observations qui ont été publiées, depuis quelques années, en Espagne & en France. L'importance de la matiere lui a paru mériter qu'il en fît l'objet de ses recherches, au chevet du lit de ses malades, & qu'il mit ses élèves à portée de constater ces Observations qui ont attiré l'attention d'un grand nombre de médecins étrangers, afin de décider si elles sont aussi utiles à la pratique qu'on l'a prétendu. Pour cet effet, il a cru devoir remonter au berceau de la médecine, & examiner ce qu'Hippocrate a sçu & publié sur la doctrine du pouls. Il croit pouvoir assurer qu'on a eu tort de prétendre qu'il n'avoit pas connu l'importance de ce signe, ou qu'il n'en avoit fait mention que six fois, dans le vaste Recueil de ses Ouvrages. Il rapporte, en effet, divers passages où ce pere de la médecine fait mention de la pulsation des arteres. Malgré toute l'attention que nous avons pu donner à la lecture de ces passages, nous ne croyons pas M. De Haën fondé à conclure, comme il le fait, qu'Hippocrate auroit pu, s'il l'eût voulu, donner l'histoire du pouls qui accompagne chacune des maladies qu'il a décrites. Ce grand homme avoit, à la vérité, observé quelques-uns des phénomènes qui se manifestent dans le pouls, dans certaines mala-

dies ; mais il paroît qu'il n'avoit pas connu les différens rithmes qu'il peut prendre ; & un grand nombre des passages cités par M. De Haën ne peuvent pas s'entendre du pouls pris dans le sens où nous le prenons aujourd'hui. Lorsqu'Hippocrate fait mention, par exemple, des battemens des arteres temporales ou épigastriques, il n'a voulu exprimer qu'une sensation importune dont le malade se plaint ordinairement, & qui par-là a pu attirer son attention, sans qu'il ait cru devoir s'arrêter à examiner scrupuleusement les caractères particuliers de ces pulsations.

Après Hippocrate, Arétée, qu'il fait vivre du tems de Néron, ou peu après, est l'auteur qui lui paroît avoir décrit avec le plus d'exactitude les différens caractères du pouls ; & , à cet égard, il le met beaucoup au-dessus de Galien dont les Observations sont confondues avec tant de vaines spéculations, qu'il y a peu d'utilité à en tirer. Les médecins Grecs qui sont venus depuis ces deux auteurs, & les Arabes qui les ont suivis, n'ont fait que les copier. En résumant cette portion de son histoire, M. De Haën observe que, depuis plusieurs siècles, les médecins admettent, 1^o un pouls fort, & un pouls foible ; 2^o un pouls grand, & un pouls petit ; 3^o un pouls plein, & un pouls vuide ; 4^o un pouls vîte, & un pouls lent ; 5^o un pouls dur, & un pouls mol ;

6° un pouls égal, & un pouls inégal ; inégal, quant au rythme ou au tems, ou quant à l'un & à l'autre en même tems, ou rémittent, ou dicrote, ou myeure, ou caprifant, &c ; 7° un pouls intermittent. Ils distinguent différens degrés & différentes combinaisons de ces pouls ; ce qui donne des pouls, en même tems, durs & grands, durs & petits, durs & lents, durs & vîtes, grands & durs ; grands & mols ; grands, durs, égaux ou inégaux ; grands pleins, forts, égaux ou inégaux, &c : nous n'avons fait que traduire ses propres expressions. Il ajoute que Stahl, marchant en cela sur les traces de plusieurs anciens, avoit admis une distinction entre le pouls vîte & le pouls fréquent ; distinction qu'Hoffmann avoit niée. M. De Haën se range du parti de Stahl, se fondant sur ses propres Observations, & sur l'autorité de Morgagni & de Haller.

Il fait ensuite mention de l'inégalité du pouls dans les deux bras : de-là il passe au pouls intermittent, qui indique, tantôt la fièvre, ou des vers dans les premières voies, des maladies des organes vitaux, &c. Il est naturel dans certains individus ; indications qu'il appuie de l'autorité de différens auteurs des deux derniers siècles, & de ses propres observations. Nous sera-t-il permis de remarquer, comme une chose assez singulière, que, dans toutes les ob-

servations qu'il rapporte, il n'en cite pas une seule des auteurs qui, dans ces derniers tems, ont le plus cultivé la doctrine du pouls, & ont écrit spécialement sur le pouls intermittent. De ce dernier pouls, il passe à l'asphyxie qu'il considère comme une intermittence prolongée; & poursuivant son exposition de la doctrine des anciens médecins sur le pouls, il observe que, depuis Hippocrate, ils ont enseigné constamment que le pouls naturel varioit à raison de l'âge, du sexe, du pays qu'on habite, & de l'usage qu'on fait de six choses non-naturelles; & il rapporte à ce sujet quelques observations singulieres où ces variations ont été portées à un excès fort extraordinaire.

Enfin, dans son troisieme Chapitre, M. De Haën en vient à l'exposition de la nouvelle doctrine de Solano, Nihell, De Bordeu, sur cette matiere. Nous nous contenterons de rapporter sa conclusion, telle qu'on la trouve dans le Sommaire de son Chapitre. 1^o, dit-il, « les cas dans lesquels les règles qu'on déduit des nouvelles observations se sont vérifiées, sont si rares qu'on peut les regarder comme un effet du hazard. 2^o Ceux, au contraire, où les phénomènes sur lesquels est fondée cette nouvelle doctrine, n'ont été suivis d'aucun mouvement critique, ou de mouvemens absolument différens de ceux qui étoient indi-

qués, sont infiniment plus nombreux : enfin il ne paroît pas que, dans aucun climat, ou dans aucun pays, ces nouvelles loix aient ou puissent avoir lieu. » En conséquence, M. De Haën a composé un Chapitre entier pour exposer les maux que cette nouvelle doctrine a causés à la médecine pratique ; & à ce sujet, il entreprend l'apologie d'Hippocrate & de Boerhaave qu'il prétend avoir été attaqués par ses partisans. La sévérité de ce jugement étonnera, sans doute, ceux qui connoissent les talens & la bonne foi des médecins qui ont cherché, depuis quelque tems, à jeter un nouveau jour sur cette matière importante ; & on ne sera pas surpris qu'un docteur de Montpellier ait pris la défense des Observateurs que M. De Haën a si peu ménagés : c'est M. Solheilet, qui fit imprimer, en 1769, dans le Journal encyclopédique, & dans la Gazette salulaire, une *Défense de la Doctrine du Pouls*, qui est née en quelque sorte, ou du moins s'est perfectionnée dans l'université dont il est membre. Peut-être auroit-il dû ménager, un peu plus qu'il n'a fait, un adversaire dont les talens reconnus méritoient des égards : cependant nous ne croyons pas que l'espece de mépris que M. De Haën affecte contre cette Réponse, dans la Préface qu'il a mise à la tête de la trei-

zième Partie , soit suffisant pour détruire les reproches bien fondés, que lui fait M. Solheilet, d'avoir combattu une doctrine qu'il paroît ne pas bien connoître.

Le chapitre qui suit cette histoire du poulx , & qui est le cinquieme de la partie que nous analysons , a pour objet le ver *tænia*. Après avoir rappelé en peu de mots les observations sur ce ver, qu'il avoit déjà rapportées dans les autres parties de son ouvrage , il expose encore plus succinctement les difficultés qu'on éprouve dans le traitement de cette maladie. Il se fait enfin la question suivante : *Le ver tænia, après avoir tourmenté le malade qui le porte, peut-il paroître assoupi pendant un certain nombre d'années , au point que le malade s'en croie délivré, & recommencer ensuite ses ravages avec une nouvelle fureur ? ou les nouveaux accidens qui surviennent ne sont-ils pas plutôt l'effet d'un nouveau ver ?* Une observation, qu'il détaille ensuite, paroît lui avoir donné lieu de former cette question. Un enfant de douze ans , après avoir été tourmenté , pendant quelque tems , par un ver de cette espece , parut en être délivré par l'excrétion de différentes portions. Au bout des douze ans , tems auquel ce jeune homme se livroit à l'étude de la médecine, il commença à éprouver les mêmes accidens que dans la premiere époque. Douze

» puis quelques jours. D'après ces indices,
 » je n'eus pas de peine à former mon diag-
 » nostic, & à reconnoître la présence du
 » *tania*; ce qui me détermina à lui prescrire
 » les remèdes suivans :

R. De Scammonée, douze grains.

De Résine de Jalap, six grains.

De Mercure précipité blanc, deux grains.

D'Eau-de-vie, une quantité suffisante.

Faites cinq pilules.

» Je lui prescrivis d'en prendre trois, le
 » matin en s'éveillant, & les deux autres
 » une heure après. Elle fut bien purgée &
 » rendit plusieurs vers cucurbitains vivans,
 » sans aucune portion de *tania*. Le soir, je
 » lui fis prendre un parégorique. Le 10 Sep-
 » tembre, je réitérai les mêmes pilules dans
 » lesquelles je substituai au mercure préci-
 » pité blanc le turbith minéral, à la même
 » dose, suivant la méthode de M. le ba-
 » ron Van-Swieten.

» Etant allé la voir, le soir par curiosité,
 » elle me montra sept vers *tania* vivans,
 » qu'elle avoit rendus avec leurs filets en-
 » tiers. Ces filets se contournoient comme
 » des limaçons, de manière qu'ils ne me pa-
 » roissoient avoir que la longueur du petit
 » doigt, au lieu de deux parties d'une aune
 » qu'ils auroient eu, s'ils eussent été éten-
 » dus, & la grosseur d'un fil. Le reste du
 » corps étoit presque immobile. Le lende-

» main, elle en rendit, en une seule fois ;
» neuf autres de couleur jaunâtre avec leurs
» fils entiers. Ils étoient accompagnées de
» quatre membranes de même couleur, qui
» paroissoient rompues, & qui avoient en-
» viron deux pouces de long, & autant de
» large. Le soir, elle en rendit encore un
» blanc avec son fil entier : il étoit mort &
» paroissoit plus petit que les autres qui
» avoient trois, quatre, cinq & six aunes
» de long. Les articulations, qui compo-
» soient ces *tænia*, dans le milieu du corps,
» étoient distantes de la largeur de l'ongle
» du petit doigt : elles se rapprochoient da-
» vantage vers les extrémités, sur-tout du
» côté de la partie qu'on appelle *la tête*,
» & qui se termine en une pointe obtuse.
» L'extrémité la plus large avoit une lar-
» geur égale à la longueur des articulations.
» Les neuf, rendus en une fois, sont reco-
» quillés ; ce qui ne les fait paroître que de
» la grosseur d'un gros fil, quoiqu'en les
» étendant ils ayent la même longueur &
» la même largeur que les autres.

» Quoique cette femme eût déjà rendu
» dix-sept de ces vers, elle se plaignoit cepen-
» dant encore des mêmes accidens, à la vé-
» rité, fort diminués, & rendoit encore des
» vers cucurbitains vivans ; ce qui me dé-
» termina à lui redonner, le 4 Octobre, les
» mêmes pillules auxquelles je fis ajoûter un

» demi-grain de turbith minéral. Elle eut
 » des déjections copieuses, tachées de quel-
 » ques stries de sang, & accompagnées de
 » tranchées : elle ne rendit point de ver
 » plat, mais plusieurs cucurbitains très-vi-
 » vants. Je lui prescrivis la potion suivante :

*R. D'Huile d'Amandes douces récemment
 exprimée ,*

*De Syrop d'Althæa, de chaque deux
 onces.*

De Syrop de Diacode, une once.

Mélez pour une prise.

» Je répétais cette potion le lendemain.
 » Le 6 Octobre, elle rendit le matin un ta-
 » nia vivant, avec son fil entier, qui se con-
 » tournoit : il avoit quatre aunes de long.
 » Je le mis dans du lait ; le fil parut se mou-
 » voir d'une manière plus sensible : ce mou-
 » vement augmentoit même, à mesure que
 » j'échauffai le lait, & se communiquoit
 » au reste du corps qui s'agita d'une ma-
 » nière fort singulière. Ce ver ne put
 » pas soutenir ce degré de chaleur. Cette
 » femme se plaint encore de mouvemens,
 » de gonflemens subits dans le ventre ;
 » ce qui semble indiquer qu'elle conserve
 » quelques-uns de ces hôtes dangereux,
 » que je me propose de chasser par les
 » mêmes moyens. Du reste, elle a très-bon
 » appétit, dort bien, & ses déjections sont
 » naturelles. »

M. De Haën ayant demandé, quelquetems après, à M. Niter quel avoit été le sort de cette femme, il lui répondit, le 7 Octobre 1767, que, par le moyen des purgatif, dont il a déjà été fait mention, elle avoit rendu une très-grande quantité de vers cucurbitains & ascarides, ceux-ci vivans, & les autres morts; que depuis ce tems-là elle étoit débarrassée de tous ses accidens, à la réserve d'un appétit plus considérable, qu'il ne sçait s'il doit attribuer à quelque ver qui existe encore dans ses intestins, ou à la voracité d'un enfant qu'elle allaite.

M. De Haën conclut de cette histoire, & de celles qu'il a publiées dans ses différens Ouvrages, 1^o que le ver plat, ou *tania*, & le ver rond ou lombrical peuvent être solitaires; 2^o mais que les uns & les autres peuvent se trouver en plus ou moins grand nombre; 3^o que dans un chien on a trouvé plusieurs vers plats avec plusieurs vers lombricaux; que la femme, dont on vient de lire l'histoire, a rendu dix-huit *tania* avec des ascarides; enfin que les vers lombricaux qu'on rend dans les maladies aiguës demontrent qu'on peut avoir des vers dans les intestins sans le sçavoir, & sans en avoir reçu aucune incommodité. Nous ne sçavons si cette dernière conclusion paroîtra bien exacte, puisqu'au lieu de supposer que ces vers préexistoient dans les entrailles,

comme semble l'indiquer M. De Haën dont nous traduisons fidèlement les expressions, on pourroit tout aussi-bien en conclure que ces vers se produisent dans cette espece de maladie.

Le fixieme Chapitre traite de la vertu particuliere de quelques remèdes, tels que la vipere, l'élixir de vitriol, l'agaric, l'épiploon des animaux cuit dans le lait, le quinquina. M. De Haën avoit promis, dans les Parties IX & X de son Ouvrage, de rendre compte du succès des expériences qu'il avoit commencées sur l'efficacité des viperes. Il se justifie d'avoir été si longtemps à s'acquitter de sa promesse sur l'inconstance des effets de ce remède. Après avoir tracé une histoire très-succinte de l'usage que les anciens avoient fait de ce médicament, il rapporte le cas d'un homme qui, après avoir passé quatorze mois dans un cachot obscur, où il étoit nourri au pain & à l'eau, éprouva entr'autres maladies une lépre des plus malignes : l'usage des viperes, auquel M. De Haën le mit, parut produire les effets les plus marqués, malgré son peu d'exactitude, & l'imprudence qu'il eut de se livrer à différens charlatans, & à un régime peu convenable; ce qui lui attira des accidens de plus d'une espece. Il n'assure cependant pas qu'il ait été parfaitement guéri, ne l'ayant pas revu

depuis que sa peau se fut nettoyée. Il convient que le succès n'a pas été le même chez tous les malades auxquels il en a fait faire usage dans des cas semblables.

M. De Haën cite encore une cure opérée par les vipères sur un enfant de sept ans, qui avoit des suppurations à la poitrine, à la suite d'une rougeole mal jugée, & deux autres sur deux jeunes gens qui étoient atteints de *spina-ventosa*, auxquels il avoit administré sans le moindre succès tous les remèdes proposés en pareil cas. Les cures qu'il assure avoir opérées avec l'élixir de vitriol préparé, suivant la pharmacopée de Londres, sont au nombre de quatre. C'étoit des phthysies survenues à la suite d'autres maladies. Il remarque à ce sujet qu'outre la phthysie idiopathique, il en a observé & décrit une, dans laquelle toute la partie du sang susceptible d'inflammation & de suppuration transude de toutes les parties du poulmon, & est rejetée sous la forme de crachats. Il rapporte ensuite l'histoire d'un religieux, qui se délivra de sueurs colliquatives, en avalant, tous les jours, un petit morceau d'agaric, & d'une dysenterie également colliquative, par l'usage du lait dans lequel on faisoit bouillir l'épiploon d'un animal. Enfin il termine son Chapitre par l'histoire d'un jeune seigneur Hongrois, qui étoit attaqué d'une phthysie produite par une
suppu-

suppuration dans l'articulation de la cuisse, & qui guérit parfaitement par l'usage du quinquina & du lait. M. De Haën a cru devoir rapporter la méthode qu'on employoit pour lui préparer son quinquina; parce que, sans lui rien ôter de son efficacité, elle en rend le goût moins insupportable. Elle consiste à faire bouillir, pendant demi-heure, trois onces de quinquina en poudre, dans deux livres d'eau, à le laisser parfaitement refroidir, puis à le filtrer par un papier double, ce qu'on répète une seconde fois; puis on le garde dans un grand vaisseau qu'on se contente de couvrir avec un simple papier.

Le septieme Chapitre de cette douzieme Partie roule sur la dispute que s'étoit élevée entre M. De Haën, & M. le baron de Haller, sur la sensibilité & l'irritabilité des parties du corps: c'est uniquement pour annoncer que cette dispute est terminée, que M. De Haën paroît avoir composé ce Chapitre.

Le huitieme & dernier a pour objet l' inoculation. M. De Haën y a rassemblé tous les malheurs arrivés à cette pratique depuis ses derniers écrits. La justice auroit exigé qu'il eût également rapporté ses succès, & qu'il eût comparé les uns & les autres aux accidens qui accompagnent la petite-vérole naturelle.

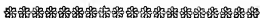
La treizieme Partie n'est composée que de trois Chapitres. Le premier porte pour titre : *Des Avantages de la Méthode Hippocratique dans les Maladies aiguës*. M. De Haën y entre dans les détails les plus circonstanciés de l'ordre qu'il fait suivre dans l'hôpital dont il a la direction , & sur la maniere dont les malades sont couverts, vêtus, nourris, médicamentés. Il s'étend sur-tout sur les effets de l'air ; examine les avantages & les inconvéniens des fueurs , dit quelque chose de l'emploi des saignées dans la crudité des maladies ; répond à quelques objections qu'on a faites contre sa méthode , & finit par rapporter les éloges que quelques médecins étrangers lui ont donnés.

Le second Chapitre ne contient que la réfutation de quelques explications physiologiques & pathologiques , que Macbride donne dans ses Essais d'expérience de la méthode de notre auteur. Ce Chapitre est divisé en six sections , chaque section en plusieurs paragraphes ; mais, comme ce ne sont, pour la plupart , que des discussions théoriques , nous ne croyons pas devoir nous y arrêter.

Le troisieme traite des secours qu'on doit donner aux personnes suffoquées , soit pour avoir été submergées dans l'eau , ou par toute autre cause , soit qu'ils soient près d'expirer , soit qu'ils paroissent morts. Parmi ces différens secours , nous n'en avons point rencontré qui

ne fussent connus. M; De Haën propose seulement de les appliquer tous successivement, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à faire donner quelque signe de vie ; saignées , frictions , compressions de la poitrine ; injection de fumée de tabac par l'anüs, & dans la bouche ; usage des liqueurs spiritueuses & irritantes, tant en friction que dans le nez ou dans la bouche : il propose même de mettre la personne suffoquée, entre deux autres personnes bien portantes, qu'on tient couvertes jusqu'à ce que la sueur, qu'on leur procure par ce moyen, ait paru pénétrer le malade. Il examine, en outre, plusieurs questions relatives à la cause de la mort des noyés,





L E T T R E

De M. CROS, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, à M. POMME, Docteur-Médecin de la même Faculté, & Médecin-consultant du Roi, sur une Mélancolie hypochondriaque, singulièrement protéiforme.

Je vous avouerai ingénument, MONSIEUR, que, la première fois que j'entendis parler de votre Traité sur les Vapeurs, je le considérai comme une pure nouveauté peu utile aux progrès de la médecine pratique, comme bien d'autres qui paroissent en foule depuis quelque tems, & dont le succès n'est pas constaté jusqu'à présent, en ayant devers moi des preuves contraires : cependant, étant appelé, le 12 du mois de Mars dernier, pour visiter un Monsieur de cette ville, attaqué d'une mélancolie hypochondriaque des plus singulières, vu l'opiniâtreté de cette maladie, je fus curieux de lire votre Traité, pour voir si j'y trouverois quelque cas semblable au mien, & quelque nouveau secours, en même tems, pour y remédier. N'ayant pas été frustré dans mon attente, je me suis senti obligé par la force de la vérité, & par un motif de reconnoissance, de vous faire part de mon observation, parce que la méthode

dont vous êtes , à juste titre , le restaurateur , m'a réussi dans le traitement de cette affection hypochondriaque , & que d'ailleurs la maladie s'est terminée par une crise semblable à celle que vous avez observée , comme vous verrez , je pense , avec plaisir dans l'histoire que je vais vous en faire.

Je fus appelé , le 12 du mois de Mars dernier , pour voir un jeune homme d'environ dix-huit ans : je le trouvai dans un paroxysme cataleptique , sans connoissance , sans mouvement , mais avec une tension des membres suffisante pour retenir la situation qu'on leur donnoit ; car je lui élevai les bras aussi haut que je le voulus : ils retinrent la même situation que je leur donnois. Par le récit qu'on me fit de la manière de vivre de mon malade , d'un tempérament mélancolique , qui avoit souffert de fortes & longues contentions d'esprit , soit par l'application à l'étude , soit par une dévotion austère , je compris aisément que le système nerveux avoit occasionné cet accident cataleptique par sa tension naturelle , qui avoit été poussée à un plus haut degré qu'à l'ordinaire : c'est pourquoi je prescrivis tout de suite l'eau de poulet , pour boisson ordinaire , que je fis continuer pendant plusieurs jours ; après quoi , moyennant deux ou trois purgatifs minoratifs , mon malade fut guéri , du moins palliativement ;

car, une douzaine de jours après, il rechuta & débuta de même, par un accident cataleptique, moins fort à la vérité, & moins sensible, qui fut ensuite accompagné de plusieurs autres symptômes vaporeux & singuliers, dont il étoit ordinairement le prélude, comme nous allons voir par la suite de cette maladie protéiforme. Il survint ensuite des extases, tous les jours, qui étoient périodiques, & se terminoient par des sueurs. Ces extases dégénérèrent un jour en une espèce de tétanos universel; car on appercevoit une rigidité dans tous les membres; & le malade étoit aussi immobile qu'une bûche, conservant cependant une certaine connoissance. Quelque tems après, la scène vaporeuse se termina par un trisme périodique, ou mouvement convulsif de la mâchoire inférieure, & par une suffocation, en même tems, qui paroissoit sensiblement occasionnée par un mouvement du diaphragme: le tout se terminoit par des sueurs, comme les fièvres intermittentes. Les deux derniers symptômes persisterent environ un mois. Il parut ensuite une phrénésie vaporeuse, c'est-à-dire, un delire maniaque, si violent que, si je ne m'étois retiré à propos, j'en aurois ressenti les effets; ce nouveau symptôme dura trois ou quatre jours: il fut suivi derechef du trisme; après quoi, cette maladie protéiforme se termina

par une diarrhée critique, que j'avois annoncée, assez long-tems auparavant, sur la foi véritablement de deux observations que j'avois lues dans votre *Traité*. Cette récidive dura environ trois mois, & fut traitée de la maniere suivante.

Comme le pouls étoit lent ordinairement, je lui ordonnai une potion fondante & anti-spasmodique, & une tisane faite avec la racine de scorfonere, dans l'idée où j'étois qu'un sang épais & gluant nous donnoit la lenteur du pouls, ayant cependant toujours l'idée d'une crispation dans les solides : je mis ensuite en usage les bouillons de poulet, altérés par des céphaliques & des stomachiques ; le petit-lait altéré par les sommités de petit-chêne & les fleurs de tilleul, à la suite duquel il prit le lait de chèvre. Voyant que ces bizarres symptômes vaporeux étoient périodiques, j'eus recours au quinquina en apozème, associant les anti-spasmodiques ; mais, ne voyant pas un certain succès de tous ces remèdes, je me tournai entièrement du côté des humectans & des délayans : en conséquence, je revins à l'eau de poulet, à la tisane émulsionnée ; & je mis en usage les fomentations avec l'eau froide, que je fis faire sur la tête, la poitrine & le bas-ventre. Les fomentations produisirent un effet si prompt, que les linges imbibés d'eau froide

étoient secs, un quart d'heure après : je fis raser la tête, & je la fis arroser, doucher & frictionner avec de l'eau froide ; les bains domestiques ne furent pas oubliés : ils furent donnés, par degrés, presque froids, tellement que le malade grelottoit dans le bain ; ce qui retarda & diminua sensiblement les symptomes vaporeux ; mais, à la vérité, à la longue. Il faut noter que, pendant l'usage des bains dans lesquels le malade étoit plongé malgré lui, il resta, trois ou quatre jours, sans vouloir rien prendre absolument : pendant ce tems-là, il ne prit que quelques gouttes d'eau, ou de bouillon, ou de potion cordiale, qu'on lui faisoit avaler par force, le pouls étant fort abbatu. Il survint ensuite la diarrhée critique, que j'avois annoncée quelque tems auparavant, & qui fit disparoître entièrement le trisme & la suffocation : je laissai pour lors agir la nature ; mais, voyant que la diarrhée affoiblissoit trop le malade, & qu'elle étoit accompagnée d'un mouvement fébrile, (il faut observer que, pendant le cours de la maladie, le malade a toujours été sans fièvre, le pouls étoit plutôt lent que fréquent ;) ces deux raisons, dis-je, m'engagerent à le purger, deux ou trois fois, avec la manne & le syrop de chicorée composé. Je terminai la cure par l'usage des eaux de Vals. Depuis le mois de Juin, le malade n'a pas

eu le moindre ressentiment : il a bon appétit, dort bien, & il a repris de l'embonpoint ; il conserve seulement son tempérament mélancolique, ce qui n'est point extraordinaire, puisqu'il est héréditaire chez lui. J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E

De M. AYRAUD, Docteur en Médecine, à Mirebeau, sur les Poudres d'AILHAUD.

Permettez, MONSIEUR, que je vous fasse part de quelques observations que j'ai été forcé de faire sur les funestes effets des poudres d'Ailhaud. L'envie ni la jalousie, mais le seul bien de l'humanité, me font écrire. Il seroit à souhaiter que le public défabusé abandonnât un remède infidèle, qu'on lui présente comme un spécifique contre toutes sortes de maladies : sans doute qu'il ne seroit plus question de ces terribles poudres, ou qu'on leur donneroit en médecine une place, si les sectateurs de M. Ailhaud étoient & assez véridiques & assez justes pour en certifier les bons & les mauvais effets. Comme je n'ai encore rien vu à l'avantage de ce remède, je vous prie, MONSIEUR, en attendant quelques-uns de ses bons effets d'insérer dans votre Journal les observations suivantes, que je puis certifier d'autant plus vraies que j'en ai été

le témoin oculaire ; j'ai d'ailleurs tout le public pour moi.

Mad. Delaporte, demeurant à Partenai en Poitou, âgée de quarante-cinq ans ou environ, d'un tempérament sanguin, fort maigre, ayant la poitrine étroite, le col long & les humeurs fort âcres, après deux ou trois ans de peines & de fatigues qu'elle eut auprès de son époux malade, ressentit des picotemens à la poitrine, avec une petite toux qui augmenta insensiblement : je lui conseillai tout ce qu'il y avoit de plus adoucissant. Elle vécut à sa manière : la toux devint plus fatigante ; les ardeurs de la poitrine dégénérèrent en douleurs, la fièvre se manifesta : j'avertis du danger ; on me dit qu'on ne pouvoit se résoudre à faire aucune espèce de remède : à mon insçu, on donne deux prises des poudres d'Ailhaud ; les douleurs, la toux devinrent extraordinaires : la malade cracha le sang avec des déchiremens les plus douloureux ; je revis la malade : on ne me dit rien de la cause de l'augmentation du mal ; je conseillai de nouveau les remèdes indiqués : j'attends une suppuration à la poitrine ; mais, au lieu de cette suppuration, il paroît à la cuisse un phlegmon très-douloureux qui s'abscéda : on l'ouvre ; il suppure pendant trois jours, au bout du quel tems il se fait une délitescence, & la malade meurt.

M. Pillac , bourgeois de la ville de Poitiers , âgé de quarante ans , d'un tempérament relâché , sujet aux obstructions qui lui procuroient une santé très-traversée , après bien des remèdes qui faisoient fort mal , fut engagé de se mettre à l'usage des poudres d'Ailhau. Il ressentit, dès la première prise , de fortes coliques dont je fus témoin, sans en sçavoir la cause : l'estomac se tendit au point de faire craindre une inflammation qui fut réservée pour la seconde prise qu'il prit à sa campagne. Voyant cette colique renouvelée , il se détermina à venir à Partenai, craignant les suites de ces malheureuses poudres , qui lui étoient suspectes , & qu'il ne prenoit que par complaisance. Il arriva avec beaucoup de peine ; & , comme il passoit devant ma maison , il ne voulut pas aller plus loin : son estomac étoit tendu, & enflammé, au point qu'on ne pouvoit le toucher ; je n'eus pas le tems de le faire administrer ; & il mourut, douze heures après son arrivée , par une gangrene qui finit ses douleurs avec sa vie.

Mad. Moricet , femme d'un avocat de cette ville , m'appella pour des attaques de vapeurs , auxquelles elle est fort sujette depuis très-long-tems , & que je combattois avec tout le succès possible , par la méthode de M. Pomme. Cette dame, qui en ressentait de jour en jour les bons effets,

trouvant qu'elle ne guérissoit pas assez vite, se laissa persuader de prendre les poudres miraculeuses du sieur Ailhaud : elle poussa la constance jusqu'à sept doses , toujours encouragée , malgré le mal qu'elles lui faisoient , par les plus belles promesses ; mais combien ne fut-elle pas trompée dans son espérance ? Le lendemain de la septieme prise , elle se vit tourmentée , pendant quatre ou cinq heures , par des mouvemens convulsifs , si continués & si violens , qu'on craignit pour les jours de la malade : ils se calmerent enfin par le *laudanum* liquide. La malade , dans ses tourmens , me témoigna un grand regret de s'être livrée trop indiscrettement , & trop complaisamment à un remède aussi dangereux : on recommença les remèdes délayans & adoucissans , qui auroient parfaitement guéri la malade , s'ils eussent été secondes par un régime convenable.

Une fille domestique , âgée de vingt-cinq à trente ans , d'un tempérament robuste , fut atteinte d'une fièvre putride épidémique dans le pays , mais dont il ne mouroit que ceux qui n'étoient point saignés. Elle fut d'abord vue par un chirurgien qui administra ou voulut administrer les remèdes indiqués , qu'on laissa pour se mettre entre les bras d'une dame charitable qui se charge de distribuer , en aveugle , les poudres en

question : elle en donna une prise , le quatrième jour de la fièvre , dans lequel tems se manifestèrent les régles ; elles se supprimèrent entièrement par le remède qui , par sa mauvaise administration , fut un vrai poison. Il parut des accidens qui auroient effrayé les plus intrépides : la dame n'en fut point étonnée. En suivant la façon de penser de M. Ailhaud , elle redouble la poudre avec confiance : le ventre se tendit avec inflammation ; il n'y eut presque point d'évacuations : les urines ne coulerent plus ; un visage plombé avec un poulx très-petit , très-vif , firent craindre les derniers maux : on m'appella ; je désespérai presque de la malade : on l'administra. Connoissant la cause de tous les accidens , j'employai les tisanes , les émulsions les plus adoucissantes : on n'épargna pas l'huile d'amandes douces. Les lavemens les plus émolliens , suivis , après le grand orage , de quelques légers purgatifs tirèrent cette misérable du tombeau que lui avoient creusé les mains charitables d'une personne entièrement dévouée à M. Ailhaud.

Bonnau , métayer dans la paroisse de Liaigre près Mirebau , âgé de trente-cinq à quarante ans , d'un tempérament sanguin , eut , dans le printems dernier , quelques accès de fièvre tierce assez forts , en conséquence desquels on lui fit une saignée. Le

chirurgien n'y reparut plus, & le malade fut conseillé de se mettre à l'usage des poudres d'Ailhaud. Le lendemain de la seconde prise, qui avoit produit une évacuation très-fatigante & très-douloureuse, le malade se trouve pris par des douleurs universelles, qui portoient particulièrement dans les articulations, & qui lui ôterent toute espece de mouvement : on m'appella; je trouvai le pouls très-fort & très-tendu; je lui fis faire une saignée du bras, qui devoit être réitérée le soir. Comme je n'étois point sur les lieux, on ne la fit point. Le chirurgien voulut y revenir le lendemain; on s'y opposa; & le malade périt en douze heures, par une hémorrhagie du nez, que le chirurgien ne put arrêter.

Mad. Dupuis, femme d'un marchand de cette ville, fut attaquée, il y a trois semaines, d'une fièvre putride, aux symptômes de laquelle se joignit une oppression à ne pouvoir rester au lit; ce fut dans ce tems-là que je fus appelé : on avoit d'abord émétié & purgé, selon l'indication, sans beaucoup de succès, parce que le malade n'observa aucun régime. Le lendemain de ma première visite, je m'apperçus que les jambes étoient devenues œdémateuses dans la nuit : cette enflure augmenta au point qu'on sentit, au bout de trois jours, la fluctuation dans le bas-ventre; & l'oppres-

fiôn, qui avoit considérablement augmenté, annonçoit un épanchement dans la poitrine. Je fis les remèdes que je croyois les plus appropriés : ils agissoient, en fatiguant beaucoup la malade ; la fièvre cependant diminua, & je crus pouvoir donner prudemment quelques legers hydragogues : l'enflure & l'oppression, qui étoient toujours les mêmes, me déterminèrent à faire appliquer un vésicatoire à chaque jambe ; on entretenoit l'écoulement qui étoit prodigieux. Il est vrai que la malade n'en fut pas beaucoup mieux ; mais au moins le mal n'augmentant point, faisoit croire que cet écoulement deviendrait avantageux : on se laissa de voir une hydropisie de poitrine résister quinze jours ; on donne fort secrètement une prise des poudres d'Aïlhaud, qui produisit dix à douze selles avec beaucoup de colique. A ma visite du soir, on m'annonça fort gaiement qu'il y avoit eu une évacuation naturelle très-considérable : j'en aurois réellement été dupe, si un pouls très-petit & très-fréquent avec les extrémités froides, & une tension inflammatoire au bas-ventre, ne m'eût annoncé les derniers malheurs ; en effet la malade mourut le lendemain. Cette scène s'est passée, il y a quinze jours ; j'en ai été témoin : on a cru me tromper, & on s'est trompé. Est-il possible, MONSIEUR, qu'il y ait un remède

32 LETT. SUR LES POUDRES D'AÏLH.

à tous maux ? Je ne conçois pas qu'on veuille s'abuser à ce point. On donne, dans le pays, ces poudres en toute circonstance. Je demande en grace à ceux qui les distribuent de me faire part des cures qu'ils opèrent : on me l'a promis, & depuis quatre ans que je demeure ici, je n'en ai encore vu que de funestes effets : je n'ai encore pas tout vu ; on a soin de se cacher, quand on ne réussit pas, & en conséquence on se cache souvent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

M É M O I R E

Sur les Affections vaporeuses ; par M. LAUGIER, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Médecin à Corp, en Dauphiné.

Fieri non potest, ut idem sentiant, qui aquam, & qui vinum biberunt. BACI. Lib. I, c. 11, §. 11.

La simple lecture du chapitre, où cet axiome est consigné, devroit être plus que suffisante, pour dessiller les yeux de ces médecins qui n'ont d'autre guide que l'esprit de système. Ils y apprendroient à respecter les observations des arbitres de l'art, tant anciens que modernes ; à les rapprocher & les confronter, sans les confondre, & les apprécier, sans être trop complaisans
pour

pour les leurs ; à en saisir les rapports , sous les différentes circonstances où elles ont été présentées , & faire plier ainsi la théorie à la pratique. Mais , ô cruauté ! ils soumettent la médecine , cet art qui a pour objet la conservation des hommes , ils la soumettent , disons-nous , à l'empire de la mode ; & , craignant d'être accusés de lâcheté d'esprit , s'ils pensoient , comme pensent les autres , ils rassemblent toutes les ressources de leur imagination , pour mettre au jour des opinions absurdes , qui tyrannisent la raison , donnent souvent les plus vives entorses à la vérité , & condamnent au silence l'autorité & l'observation. Quelqu'un , par foiblesse , ou par goût pour la nouveauté , ou bien enfin pour s'épargner la peine de remonter au principe des maladies , par l'échelle du rapport essentiel , qu'il a avec les effets qui en dépendent (a) , d'en débrouiller les différentes nuances , d'en saisir le vrai caractère , & d'avoir encore une sorte d'égard aux circonstances qui peuvent l'avoir précédé , & qui l'accompagnent , s'y attache-t-il ? Ils mendient son suffrage : ils font eux-mêmes des prodiges qu'ils lui font annoncer avec emphase , aux dépens quelquefois de la vraisemblance. Ils se re-

(a) Voyez notre *Lettre sur les Affections vaporeuses*, Journ. de Méd. Juillet 1769, Tome XXXI, page 47.

mercient d'avoir fait une secte : ils se plaisent dans leur hérésie , & , *sic de corio humano ludere non erubescunt*. « Les philosophes , dit un auteur (a) , ressemblent aux amans : les systèmes sont leurs maîtresses ; ils les épousent sans réflexion , & les gardent par engagement : une belle , dont la physionomie charmante prévient d'avance en sa faveur , ne cesse pas de plaire , lorsqu'on s'apperçoit qu'elle boite un peu. Un système qui , par sa singularité , pique le goût d'un philosophe , se soutient dans son esprit , malgré sa singularité. »

Tel est , à l'égard des affections vaporeuses , le fameux système du *racornissement* des fibres , qui a été adopté par quelques crédules , mais qui est encore bien éloigné de partager les médecins , comme on a la force de l'annoncer. M. Brun même , le fidèle disciple de M. Pomme qui , par son zèle , s'étoit mérité l'honneur d'être son premier chevalier , garde , depuis quelque tems , le silence : nous aurions bien des raisons de penser que , parmi tant de coups qu'on a portés à ce brave champion , quelqu'un lui auroit vraisemblablement fait mordre la poussière ; mais nous aimons mieux nous persuader qu'il travaille à préparer à

(a) MASSIERE, Réflexions critiques sur l'Attraction.

M. Pomme les matériaux de quelque cure merveilleuse , pour lui fournir une nouvelle occasion de nous dire : *Aveugles volontaires, qui refusez de vous laisser dessiller les yeux*, venez ou prêtez du moins l'oreille au bruit de mes prodiges ; & vous tous, qui êtes fatigués des vapeurs , & qui ne l'êtes que parce que vos fibres sont *racornies* ; vous sur-tout, aimables personnes du sexe , approchez avec confiance : *plusieurs lavemens d'eau froide* qu'on vous servira , *six pintes d'eau de poulet ou de veau* qu'on vous fera avaler par jour , & *un bain tiède* , dans lequel vous resterez journellement , huit heures , pendant quinze mois consécutifs , rétabliront à coup sûr vos *estomacs délabrés* , ramolliront votre parchemin , en détacheront & dissiperont , par la bouche & les urines , toutes les pellicules dures & racornies ! En vérité , il seroit bien plus commode de ranger la médecine en almanach. Serions-nous trop injustes de présumer qu'un jour quelqu'un pourroit être capable d'une pareille entreprise ?

Quant à nous , nous allons entreprendre de faire voir en peu de mots , que , pour éloigner l'építaphe du *racornissement des fibres* dans les affections vaporeuses , il a fallu 1^o condamner au silence l'autorité & démentir courageusement l'observation ; 2^o donner de cruelles entorses à la vérité ;

3^o tyranniser la raison & choquer, dans l'occasion, les vraisemblances. Nous ne nous flatons pas de convaincre M. Pomme, qui a constamment refusé de se rendre aux preuves les moins équivoques, que bien des médecins des plus célèbres lui ont fournies de toute part; & nous ne laisserons pas (sous leur bon plaisir) d'en retracer ici quelques-unes, pour les présenter, sous ces trois points de vue, au petit nombre de ses prosélytes, qui se sont laissés entraîner par l'appas de la nouveauté, & pour lesquels nous écrivons.

1^o *Il a fallu condamner au silence l'autorité & démentir courageusement l'observation.* Le système du *racornissement*, à le bien considérer, n'est évidemment qu'un rejetton, ou plutôt un avorton de celui de Thémison. Le dernier soutenoit (a) que, dans la pratique de la médecine, la connoissance des causes particulières des maladies étoit foncièrement inutile, parce que quelques généralités, telles que le resserrement, *strictum*, (& c'est le *racornissement*),

(a) *THEMISONIS sectatores contendunt nullius causæ notitiæ quicquam ad curationes pertinere, satisque esse quædam communia morborum intueri: siquidem horum tria genera esse, unum adstrictum, alterum fluens, tertium mixtum. J. Laur. Barchusen, de Historiâ Medicinæ, dialog. 8, in Celsi Præf.*

le relâchement, *laxum*, & un autre qui participoit de l'un & de l'autre, qu'il appelloit, pour cette raison, mixte, *mixtum*, & desquels il faisoit dériver toutes les maladies, suffisoient pour fixer la conduite du praticien ; & M. Pommé, sans avoir le moindre égard aux différens principes des affections vaporeuses, fait fièrement remonter au *racornissement des fibres* toutes les especes de ce genre fort étendu de maladies. Qui se seroit jamais imaginé que, dans un tems où l'on sembloit ne marcher qu'à la lumiere du flambeau de l'observation, on eût si audacieusement violé les droits sacrés de ce fidèle guide ; qu'on se fût de nouveau laissé entraîner par la fureur des hypothèses, auxquels on asservissoit autrefois la pratique, & qui, dans tous les tems, ont été le fléau de l'humanité, ont fait la honte de l'art, & apporté les plus grands obstacles à ses progrès ?

Mais, dira-t-on, c'est être injuste envers M. Pommé : il est l'ami de l'observation ; il demande *des cures réelles opérées* par d'autres moyens que par ceux qu'il propose ; & il est prêt à se rendre, si on lui en fournit... Il est prêt à se rendre ? Il y a long-tems qu'il auroit dû le faire ; mais ses entrailles paternelles sollicitent son indulgence en faveur d'un enfant chéri, & en détournent le sacrifice... Il demande des *cures*

réelles opérées par d'autres moyens : Eh ! lui en a-t-on laissé manquer ? On lui en a fourni de toute part , & toute l'Europe en retentit. S'il vouloit un peu se tempérer sur cet amour outré , qu'il conserve pour ce fils unique , & qui lui fait oublier ce qu'il doit à la politesse , au mérite des praticiens les plus zélés & les plus dignes de foi , & plus encore , ce qu'il doit au bien de l'humanité , il ne dédaigneroit pas , sur-tout quand il s'agit de faits pratiques , d'interroger les morts & d'écouter les vivans. Il reconnoitroit qu'il est peu de remèdes qui ne conviennent dans quelque espece de vapeurs , & que ceux qu'il qualifie de la belle épithète *de poisons* , sont néanmoins des moyens très-efficaces , dans certains cas , & les seuls quelquefois , auxquels il soit permis de recourir.

Tels sont , 1^o les *anthelmintiques* & les *purgatifs* , que M. Pomme fronde témérairement. Outre l'hystérie vermineuse , observée par M. Dufau (a) , & guérie par ces prétendus poisons , *Delius* (b) en rapporte aussi trois exemples , où l'on employa efficacement les mêmes secours ; & nous y joindrons deux observations qui nous sont propres.

La personne , qui fait le sujet de la pre-

(a) Journ. de Méd. Août 1768 , Tome XXIX.

(b) *Amœnit. Acad.* p. 341.

miere , étoit une femme d'environ cinquante-cinq ans : elle essuya , pendant neuf ou dix jours, des convulsions hystrériques, de quatre ou cinq heures , qui commençoient par des pandiculations , des alternatives de chaud & de froid , & des douleurs de crampe , auxquelles succédoient des roulemens d'un globe dans le bas-ventre , des coliques , des roidissemens des membres , un froid de glace au sommet de la tête, des étouffemens, des étranglemens & des sueurs froides. Elle avoit déjà mis en usage tous les remèdes que lui conseilloyent les bonnes femmes , lorsque nous fûmes appelés , pour être témoin de ces assauts , & y apporter quelque remède. Mais, peu de tems après notre arrivée, il s'excita des efforts répétés pour vomir, qui forcerent un peloton de vers, au haut de l'œsophage, où ils s'arrêtèrent ; & la malade expira, sous peu de minutes, dans les étouffemens & les convulsions; le vinaigre, l'eau salée, & l'élixir de propriété ayant été donnés infructueusement pour faire déplacer à tems ces animaux , dont six sortirent par la bouche, après la mort du sujet.

Le sujet de la seconde étoit une fille de dix-huit ans , qui, le soir du troisieme , du quatrieme , & le matin du cinquieme jour d'une maladie vermineuse, essuya successivement , pendant près d'une heure, de vio-

lens maux de tête, des tintemens d'oreille, un grand resserrement à la région épigastrique, des gonflemens du bas-ventre, des claquemens des dents, des tremblemens de tous les membres, la constriction des mâchoires, la convulsion des yeux, la perte de la connoissance, & finalement le *tetanos*. Des lavemens de lait sucré, une boisson avec la racine de fougere mâle, & les fleurs de tanésie, donnés, le cinquieme jour après l'attaque, & un émétique en lavage, qui fut administré le lendemain, procurerent la sortie de plusieurs vers, & dissipèrent la maladie sans retour. On peut encore voir un exemple de fièvre maligne hystérico-vermineuse, rapportée par M. de Sauvages (a); & les Observations de MM. Sylvestre (b), & le Pelletier (c).

Tels sont, 2^o les *anti-spasmodiques* proprement dits, qu'on emploie avec le plus grand succès, pour calmer certaines attaques convulsives, que les passions de l'ame excitent le plus souvent, sans vice préexistant des fluides ou des solides, auquel on puisse raisonnablement les attribuer, si ce n'est la délicatesse & la trop grande mo-

(a) *Nosol. method. class. 2, de Typho.*

(b) Suppl. au Journ. de Méd. 1770, V^e Cahier, Tome XXXIV, p. 424.

(c) Journal de Médecine, mois d'Octobre 1770, Tome XXXIII, p. 347.

bilité du genre nerveux ; disposition commune à tous ceux qui sont affligés de cette maladie, & que l'exercice en voiture ou à cheval, le séjour à la campagne, les amusemens, & un usage convenable des remèdes fortifiants, viennent à bout, par la suite, de corriger. M. *Marteau* (a) fournit quatre exemples de cette espèce d'hystérie. Ici (b), la poudre de guttete, & une infusion de fleurs de tilleul & de primevere, administrées pendant un mois ; là (c), une dose convenable de liqueur minérale anodyne d'Hoffman, dans un véhicule approprié ; dans celle-ci (d), l'usage d'une infusion de feuilles d'oranger & d'un julep antispasmodique, &c ; dans un autre (e), celui du musc lui réussirent au mieux. *Astruc* (f) a aussi administré ce dernier remède avec le plus heureux succès. Il rapporte même le témoignage d'autres auteurs qui s'en étoient servis avec le même avantage. Il est encore parlé, dans le Journal de Médecine (g), d'un *tetanos* hystérique, contre lequel le musc, à la dose de trois grains

(a) Journ. de Méd. Janvier 1770, Tome XXXII.

(b) *Ibid.* OBS. II.

(c) *Ibid.* OBS. IV.

(d) *Ibid.* OBS. V.

(e) *Ibid.* OBS. VI.

(f) Maladies des Femmes, chap. 13.

(g) Octobre 1761, Tome XV.

avec un peu de sel de nître, fut trouvé le remède le plus efficace. *Riviere* (a) fait mention d'une angine hystérique, qui revenoit périodiquement tous les jours, & durroit pendant quelques heures, avec assoupissement nausées, oppression, douleurs vagues & la difficulté d'avaler, & qu'il guérit avec une forte dose de *laudanum*, donné un moment avant le retour de l'accès. C'est aussi par le secours d'un narcotique, que *Sydenham* (b) dissipa une violente douleur vaporeuse de la vessie, accompagnée de suppression d'urine. On lit dans *M. de Sauvages* (c), qu'une fille fut guérie, presque dans l'instant, d'une colique hystérique avec d'autres symptômes très-effrayans, au moyen d'un grain de *laudanum*, & d'une potion cordiale avec la thériaque, & l'eau de fleurs d'orange. . . Une femme, avertie que son mari avoit vendu une pièce de terre, se livra au chagrin le plus vif, sans répandre une seule larme : peu d'heures après, elle sentit des palpitations dans toutes les parties de son corps, & disoit entendre un bruit semblable à celui d'un ouragan. A ces premiers symptômes succéderent des roulemens d'un globe dans le bas-ventre, un violent mal

(a) Obs. 26, Cent. 2.

(b) Sect. 4, c. 7, p. 132, édit. de Genève.

(c) *Nosol. method.* class. 7, de Colicâ.

de tête, une respiration anhéleuse, des sanglots épouvantables, des étranglemens, le météorisme & finalement l'*opisthotonos*. Cette scène, qui dura environ deux heures, se répéta, de la même manière, deux, & même jusqu'à trois fois par semaine, pendant l'espace de deux mois. Rien ne soulageoit plus la malade, que la teinture de castor, & le *laudanum* liquide, que je lui faisois administrer par cuillerées, dans de l'eau de mélisse simple. Ce remède employé à tems prévenoit, à coup sûr, les trois derniers symptômes; & il avoit, plus d'une fois, dissipé le paroxysme dès son commencement; mais l'époque de la rupture de la vente du fonds de terre sus-mentionné, que son mari fit solliciter, & qu'il obtint, sous un petit bénéfice qu'il accorda à l'acquéreur, fut celui de la guérison parfaite de sa femme.

Tels sont, 3^o les fortifiants *diététiques* & *pharmaceutiques*, remèdes appropriés à cette espèce de vapeurs, qui reconnoissent pour principe l'appauvrissement du sang ou sa *vapidité*, sur-tout celle des fucs gastriques & l'atonie des solides. Ce n'est que par l'usage de ces moyens, qu'on combat efficacement l'hystérie, à laquelle donnent lieu les pertes de sang (a); c'est aussi dans cette sage intention, que, pour remédier à des pleurs vaporeux procédant d'inanition, dans

(a) M. Raulin, Traité des Affections vaporeuses,

un convalescent d'une maladie fiévreuse, & tenu, trop long-tems, à une diète sévère, *Sydenham* (a) conseilla avec succès l'usage du vin, du poulet rôti, & autres viandes. C'est enfin par ses vertus anti-périodique, anti-septique & tonique, que le quinquina a eu les plus heureux effets dans les affections vaporeuses. Cette écorce admirable détruit merveilleusement le foyer de ces maladies, lorsque le périodisme règle le retour des attaques (b) : elle corrige l'altération des humeurs dont elles dépendent quelquefois (c) ; & elle affermit supérieurement les solides, & sur-tout le genre nerveux, & rétablit le mécanisme des digestions (d) : attentions de la plus grande im-

(a) *Loco supra citato.*

(b) M. *Marteau*, Journ. de Méd. *loco citato* ; OBS. VII, VIII, IX. *Wédel* fait aussi mention d'une hystérie qui gardoit le type de la fièvre tierce. *Ephemer. Natur. Cur.* ann. 2.

(c) Lettre de M. *Dejean*, à M. *Pomme*, Suppl. au Journ. de Méd. 1770, V^e Cahier, Tome XXXIV... *Baglivi* nous assure avoir dissipé un asthme hystérique, au moyen du sel de Jupiter, qui n'opéra vraisemblablement cet effet, qu'en émoussant l'acrimonie des humeurs qui irritoient les bronches. *Lib. II Prax. méd.* c. 9, *edit. Lugd.*

(d) *Sydenham*, *Dissert. epist. & Process. integr.* Voyez encore l'Observation de M. *Dablain*, & les Lettres de M. *Dejean*, au Journ. de Méd. 1767, Tome XXVII... M. *Raulin*, *loco citato*... M. *Coflez*, Journ. de Méd. Mai 1766, Tome XXIV.

portance, puisque c'est de la délicatesse, de la débilité des nerfs & du vice de l'estomac, que la plupart des hystéries dérivent, ou du moins qu'elles en sont entretenues (a).

Tels sont, 4^o la *saignée* qu'on pratique dans l'hystérie pléthorique, celle qui vient à la suite de la suppression ou du retard des règles, singulièrement chez un sujet sanguin. M. *De Sauvages* (b) a vu, plus d'une fois, réussir ce remède, dans ces circonstances. Le célèbre *Van-Swieten* (c) connoissoit une dame qui, pour calmer les anxiétés spasmodiques, dont elle craignoit d'étouffer, étoit obligée de se faire faire, tous les jours, une & souvent même deux saignées de quelques onces. Nous devons également rapporter ici les vapeurs qui attaquent les femmes enceintes pléthoriques, & qu'on ne peut dissiper, ou du moins calmer, que par le même moyen. Il est peu de praticien qui n'ayent observé ces différens cas, attendu qu'ils se présentent assez souvent dans la pratique.

Tels sont, 5^o les *apéritifs* & les *emmenagogues*, desquels on ne peut se passer, lorsque les affections vaporeuses dépendent

(a) Voyez notre *Lettre à l'Auteur des Réflexions*, &c. *loco citato*.

(b) *Nosol. method. class. 4, de Hysteriâ.*

(c) *Comment. in BOERHAAV. §. 1210.*

ou sont entretenues par des obstructions, ou bien qu'elles viennent à la suite de la suppression des lochies; & dans ce dernier cas, les sédatifs sont les emménagogues les plus efficaces (a). L'hystérie chlorotique n'est pas une espèce de vapeurs imaginaires: on peut voir ce qu'en disent *Sydenham* (b), & *M. Raulin* (c). Ce dernier fait encore mention de celle qui est produite, ou entretenue par les fleurs blanches, que forment des obstructions froides, & qu'on ne peut détruire que par l'usage des apéritifs (d). On lit, dans *M. De Sauvages* (e), l'histoire d'une catalepsie hystérique produite par la suppression des mois, qu'on dissipa par le secours des emménagogues & des sédatifs. On trouve aussi dans le *Journal de Médecine* (f) deux observations d'hystérie des mois, guéries par les mêmes moyens: dans l'une, les bains tièdes & l'eau d'Aumale, avec quelques gouttes de liqueur minérale anodine, & ensuite les pilules bénites de Fuller, avec un demi-grain de

(a) *M. Maumery*, Supplément au *Journal de Médecine* 1770, V^e Cahier, Tome XXXIV.

(b) *Sydenham*, *Proceff. integr.*

(c) *Loco citato.*

(d) *Ibid.* c. 14. Voyez aussi Astruc, *loco citato*, c. 13.

(e) *Nosol. meth. class.* 7, ord. 5.

(f) *M. Marteau*, *Journal de Médecine*, *loco citato*, Obs. I & III.

laudanum ; dans l'autre , la teinture de castor , le *laudanum* liquide , l'eau de fleurs d'orange & de mélisse simple ; le syrop de pivoine , & la poudre de guttère , & finalement le quinquina & l'eau d'Aumale , eurent tout le succès possible. *Astruc* (a) conseille les emménagogues dans les vapeurs qui précèdent l'éruption des règles retardées par l'épaississement du sang , & les sédatifs anti-hystériques dans celles qui arrivent par leur cessation.

Il seroit inutile de rassembler un plus grand nombre de faits , pour démontrer que les remèdes sus-mentionnés & autres que nous rapporterions , d'après les observations les mieux constatées , si nous ne craignons de passer les bornes d'un Mémoire , ne méritent pas , dans bien des cas , l'humiliante épithète de *poisons* , étant employés dans les affections vaporeuses , si ce n'est entre les mains de ces médecins qui , pour ne pas scavoir démêler le vrai principe des différentes especes de vapeurs , ou pour ne vouloir pas s'en donner la peine , se livrent à un honteux empirisme. Voyons maintenant , comment dans le système du racornissement ,

II^o *Il a fallu donner des cruelles entorses à la vérité.* Qu'y-a-t-il , en effet , de plus cruel que de redoubler , sans cesse , d'efforts ,

(a) *Ibid.* c. 11.

pour sacrifier le bien public à un barbare amour-propre, en défigurant, tronquant ou altérant les faits; en rejetant ou niant grossièrement, au péril même d'un démenti, ceux qui lui sont défavorables, bien que des plus avérés. C'est néanmoins, sous l'égide de si respectables attributs, que M. Pomme s'est flaté de ménager des trophées à son système. Nous n'entrerons pas dans le détail des fièvres putrides, des affections scorbutiques, des rhumatismes chauds, des coliques simples, des contractions, des ankyloses, des maux des dents, &c. qu'il a mis sur le compte des vapeurs, pour servir sa passion. M. *Rostain* (a) la démontré rigoureusement, & ne l'a attribué qu'à une ignorance qui a fait confondre des objets bien différens. Nous passerons aussi sous silence le peu d'exactitude de M. Pomme, lorsqu'il n'a pas craint de nous dire (b), que la maladie de M. *Caziot*, premier professeur de la Faculté de Droit en l'Université de Reims, lui étoit inconnue; tandis qu'il sçavoit que le dernier étoit saisi, à cet égard, d'une consultation

(a) Voyez son *Examen du Traité des Vapeurs*, & son *Analyse de la Réponse* de M. *Brun*, Journ. de Méd. Novembre 1769, Tome XXXI.

(b) *Réponse* de M. *Pomme*, sous le nom de M. *Brun*, à la seconde Partie du *Mémoire* de M. *Chevalier*, Journ. de Méd. Septembre 1770, Tome XXXIII.

par écrit, du 27 d'Août 1768, signée *Pomme*, Médecin-consultant du Roi (a). Nous ne dirons rien non plus des funestes effets, qu'a eus en différens lieux, même dans des vraies affections vaporeuses, la méthode aqueuse, administrée aveuglément & sans choix ; mais nous nous bornerons ici à la simple analyse des Lettres de Madame Pécauld, consignées dans le Journal de Médecine du mois de Février dernier (b).

On lit, dans la première qui est sous la date du 1^{er} Septembre 1770, & qui a été vue & corrigée par M. Pomme, 1^o que les légères attaques de vapeurs, que cette dame (Pécauld) essuya d'abord, & qu'elle domptoit avec l'eau de fleurs d'orange, & des potions qu'on appelle anti-hystériques, firent de nouveaux progrès, devinrent plus longues & plus fréquentes par le secours de ces sortes de remèdes qui les domptent...

(a) Lettre de M. Carriot, Journal de Médecine, Novembre 1770, Tome XXXIII.

(b) Partisan du beau sexe, mais sectateur du bien public, qu'aucune considération humaine ne peut balancer; Mad. Pécauld nous pardonnera, si nous faisons voir, en rapprochant les deux Lettres qu'on lui attribue, que l'histoire de sa maladie & des différentes époques qui y sont articulées, celle des moyens employés, & autres circonstances, ne présentent qu'un tissu d'inconséquences, de contradictions & de paralogismes, ou du moins l'idée d'un Roman mal ourdi.

des remèdes dont on faisoit usage, non-seulement dans l'objet de dompter les maux, mais qui les *dompt*oient effectivement, en les rendant plus graves. Quel paralogisme !

2^o Que *les saignées qui lui furent faites* ensuite, *les émétiques, les poudres, les bols & les médecines qui lui furent donnés, amenèrent les convulsions*. Il n'est pas dit que les convulsions devinrent plus considérables; mais bien, que ces remèdes les amenèrent. Les convulsions sont-elles donc un symptôme accidentel, ou tout-à-fait étranger aux affections vaporeuses? Qu'on nous explique en quoi consistoient auparavant les attaques vaporeuses, que les sédatifs rendirent plus longues & plus fréquentes, en les *domptant*. Quelle nosologie !

3^o Que *ce traitement fut continué, & que Mad. Pecauld en perdit une jambe; que son médecin la crut apoplectique, & la traita en conséquence, c'est-à-dire, qu'il revint à la saignée, à l'émétique, aux purgations, & finit par lui appliquer un large vésicatoire*, (on nous cache à quelle partie;) ce qui ajouta à ses maux un symptôme particulier, le *racornissement de la jambe*. Mais, si on recourt à la seconde Lettre, qui est sous la date du 18 Octobre suivant, on y trouvera que cette dame *perdit sa jambe, lors de sa dernière grossesse, en 1764*, où il est évident que ces remèdes ne furent

pas mis en usage ; du moins il n'en est aucune-
ment question. Quelle inconséquence !

4° Que son médecin ne sachant plus
que lui faire , il prononça pour les eaux
minérales ; qu'elle revint de Bourbonne &
de Luxeuil avec une jambe courte, & que ses
convulsions devinrent périodiques ; & un
mois après , elle nous raconte qu'à cette
époque, elle fit usage d'une quantité de re-
mèdes qui auroient rempli une boutique
d'apothicaire , ordonnés par les plus habiles
médecins ; que ses convulsions ne devinrent
pas seulement périodiques, après son retour
des eaux minérales , puisqu'il n'est plus ques-
tion ici de ces eaux , mais que les vapeurs
convulsives , dont elles fut attaquée après
huit ans de mariage , gardèrent le pério-
disme , pendant onze ans qu'elles durèrent.
D'ailleurs les saignées furent faites-là , avant
& pendant l'attaque crue apoplectique, c'est-
à-dire en 1764. Ici les saignées sans fin ne
furent pratiquées qu'en l'année 1768, tems
où le bruit des cures merveilleuses , que fai-
soit M. Pomme , commença à frapper les
oreilles de Mad Pecauld , puisqu'il est écrit
dans la première Lettre, que le bruit ne par-
vint jusqu'à elle qu'en 1768. La combinai-
son est heureuse !

5° Que les attaques , que l'usage des sé-
datifs avoit rendu plus longues & plus
fréquentes , ne devinrent néanmoins si vio-

lentes qu'une seule fois , au retour des eaux minérales , où Mad. Pécauld s'étoit rendue d'abord, après l'attaque prétendue apoplectique en 1764, qui étoit, selon elle, l'année de sa grossesse ; qu'elle ne connut la réputation de M. Pomme , qu'en 1768 : elle ajoute qu'elle lui écrivit , qu'elle partit ensuite pour Paris , & se présenta à ce médecin , au mois de Décembre de la même année. Cependant elle nous apprend, le mois suivant, que les accès revinrent, une seconde fois , avec plus de violence , au bout de deux ans , que les vapeurs avoient cessé ; par le traitement que M. Pomme lui avoit prescrit. Or il fallut bien faire usage, pendant un certain tems, de ce régime, de ces bains , de cet exercice en voiture, conseillés pour faire cesser les vapeurs ; ce qui est antérieur à l'époque où Mad. Pécauld osa hasarder d'aller à Paris , .. Supputons maintenant : Mad. Pécauld n'a connu la réputation de M. Pomme , qu'en 1768... Les accès vaporeux revinrent avec plus de violence , au bout de deux ans , que le traitement de M. Pomme les avoit dissipés ; mais, pour faire cesser les vapeurs , par les remèdes que lui avoit prescrits le médecin, ce ne sera pas trop de prendre six mois... Or six mois de remèdes , qui procurerent deux années de calme , nous menent plus ou moins avant dans l'année 1771 ; c'est-

à-dire plusieurs mois après que Mad. Pécauld , *par sa vive reconnoissance pour M. Pomme* , a dû écrire le détail de sa maladie & de sa guérison , pour le rendre public. Ce n'est pas assez. Mad. Pécauld n'avoit pas encore alors *bu , pendant quinze ou seize mois consécutifs , les six pintes d'eau de poulet ou de veau par jour : elle n'avoit pas encore fait usage de ces bains où elle restoit journellement pendant huit heures , ni de cette quantité de lavemens d'eau froide* , (ce qui n'a été exécuté qu'à Paris ,) quinze mois ajoutés à l'année plus ou moins avancée 1771. Nous voilà miraculeusement arrivés à l'année 1774 , & bien près de 1775 , où la guérison , que Mad. Pécauld nous communique le 1^{er} Septembre & le 18 Octobre 1770 de sa maladie , opérée par les soins *de cet homme* , (M. Pomme ,) à qui l'humanité est redevable d'une si belle découverte , dut avoir lieu. M. Pomme trouvera-t-il que, dans ce calcul , on se soit écarté des règles de l'arithmétique ? Il est réformateur : il pourroit bien aussi avoir réformé , sinon l'arithmétique , du moins le calendrier. Quel enchaînement de contradictions ! Mais poursuivons.

6^o Que le traitement conseillé par Monsieur Pomme , consista *en six pintes d'eau de poulet ou de veau , que Mad. Pécauld but , par jour , pendant quinze mois consécutifs* ,

en un bain où elle resta journellement huit heures , & dans lequel elle furnageoit , & en plusieurs lavemens d'eau froide. Si on jette un coup d'œil sur la Lettre du mois suivant, on y verra que M. Pomme a dû traiter cette malade , dans deux époques assez éloignées l'une de l'autre. Les bains, le régime & l'exercice en voiture firent *cesser les vapeurs* , lors du premier , qui étoit l'année 1768 ; mais, *deux ans après* , les accès étant revenus avec plus de violence , & Mad. Pécauld ayant ensuite *osé hasarder d'aller à Paris ; des bains presque continuels , des fomentations* , dont on ne dit pas le mot dans la première Lettre (a) , & *les soins les plus attentifs & les plus désintéressés lui rendirent, au bout de seize mois, la vie & la santé ;* & c'est ici la seconde époque. Quel arrangement !

7^o Que la jambe de Mad. Pécauld s'allongea , après huit mois de régime prescrite par M. Pomme ; un éclat douloureux, qui se fit sentir vivement dans sa hanche , le lui ayant annoncé. Un mois après , on nous fait remarquer que « le *racornissement de la jambe* de Mad. Pécauld étoit occasionné par un *dérangement singulier dans les hanches ; qu'elle ne reprit son état naturel* , non après huit mois , mais *qu'après dix mois seulement* , & lorsque la malade

(a) Elles sont , sans doute , ici , pour remplir le vuide que laisse l'eau de poulet ou de veau ,

eut éprouvé tous les effets douloureux que M. Pomme lui avoit prédits, quelques mois après son arrivée (a). Quel accord !

8^o Enfin on nous raconte bonnement, le 18 Octobre, que le corps de Mad. Pécauld *pela en dedans & en dehors ; qu'il en sortit par la bouche & les urines une quantité de pellicules dures & racornies, & que tous ces effets, annoncés par M. Pomme, furent produits sans remèdes internes : le corps de cette dame étant affoibli au point de ne pouvoir supporter les plus doux. Cependant on ne lit pas dans la Lettre du 1^{er} Septembre précédent, que le corps de Mad. Pécauld *pela, ni en dedans, ni en dehors ; qu'elle rendit, par la bouche & les urines, une quantité de pellicules dures & racornies (b), quoiqu'elle eût fait usage, pendant quinze mois consécutifs d'une quantité considérable de remèdes internes, puisqu'elle but six pintes d'eau de poulet ou de veau par jour ; à moins que l'eau de poulet ou de veau n'ait été bannie des remèdes internes de la matiere médicale de M. Pomme. Quelles ridiculités !**

(a) Il est probable que les deux mois de plus, qu'on prend ici, pour faire reprendre à la jambe son état naturel, sont pour compenser la négligence des *six pintes d'eau de poulet ou de veau, & de plusieurs lavemens d'eau froide.*

(b) Sans doute, parce qu'ici ces effets n'avoient pas été annoncés par M. Pomme.

Nous laissons à tout lecteur impartial à déterminer combien on a épargné la vérité dans les deux Lettres dont nous venons de faire l'analyse. M. Pomme ne pourra-t-il jamais prendre pour lui cet avis qu'il s'étoit cru en droit de donner à d'autres : *Présentez-nous des faits de meilleure valeur ; & ne feroit-on pas dans le cas de lui en demander, qui eussent, au moins, l'ombre de la vraisemblance ?* car il est évident que c'est à lui que nous sommes redevables de ces deux Lettres publiées sous le nom de Mad. Pécauld, & desquelles il prétend appuyer l'édifice de son système du racornissement & de sa méthode aqueuse ; système pour lequel, avons-nous dit encore,

III^o *Il a fallu tyranniser la raison, & choquer, dans l'occasion, jusqu'aux vraisemblances.* M. Pomme nous dit gravement que l'*alkalescence des humeurs est inséparable de l'état spasmodique.* Mais sur quel fondement ? L'*alkalescence* des humeurs est le produit ordinaire de l'abus qu'on fait des alimens qui abondent en principes actifs, tels que la chair des animaux vieux, carnivores ou autres ; les plantes âcres, les assaisonnemens, les liqueurs, &c. Elle est le produit de la chaleur animale, augmentée, & qui suppose plus de vitesse dans le mouvement progressif du sang, & plus de force de la part

des solides , des travaux forcés , d'une bile abondante ou exaltée. Mais, dût-on encore plus trancher de l'*Aristarque* , nous citerait-on nombre d'exemples d'affections vaporeuses , qui dépendent de l'abus de ces sortes d'alimens ? Où sont ces vaporeux , en qui la bile est plus abondante ou plus exaltée , la fibre plus robuste , l'action vasculaire plus forte , la circulation du sang plus accélérée , la chaleur plus augmentée ? On voit , au contraire , la plupart de ces maladies , qui reconnoissent pour principe l'oisiveté , l'inaction , la vie sédentaire , les pertes de sang , les obstructions , la débilité des fibres , une constitution molle & délicate , la *vapidité* de la bile & des sucs gastriques. Les signes , qui nous font connoître l'alkalescence des humeurs , sont la langue sale , l'amertume de bouche , des rapports nidoreux & fétides , des nausées , des vomissemens de matieres bilieuses ou putrides , des déjections abondantes & fétides , une soif ardente , une chaleur âcre , un teint jaune , un sang dissous , &c. ; & dans la plupart des malades vaporeux , la langue n'est point sale , la bouche n'est point amere , les rapports ne sont pas nidoreux. Ils vomissent des matieres insipides ; ils sont souvent constipés : leurs déjections ne sont pas fétides ; leur teint n'est pas jaune ; leur sang n'est pas dissous.

Ils ne se plaignent ni de soif, ni de chaleur, ni d'acrimonie. Cette alkalescence des humeurs est donc ici entièrement supposée, & n'est que pour faire valoir le racornissement que M. Pomme fait consister dans l'oblitération des vaisseaux, & qui n'est qu'un vrai phantome.

Le principe de la vie gît, sans contredit, dans le mouvement progressif des humeurs : l'oblitération des vaisseaux, qui suppose essentiellement la destruction de leur jeu organique, suppose aussi, par une suite nécessaire, l'extinction du principal vital ; l'extinction du principe vital dans une partie, ou cette même partie privée de vie : quelle différence y trouvera-t-on ? aucune. Or une partie privée de vie, & une partie en qui toute sensibilité & tout mouvement sont éteints, c'est bien la même chose. Il faudra donc conclure que le racornissement que M. Pomme établit, pour cause des vapeurs, prive de vie les parties, en les laissant plus sensibles & plus susceptibles de mouvement. Cette dépense d'esprit est bien capable d'éterniser la mémoire de M. Pomme... La méthode aqueuse, par la raréfaction, la dilatation qu'elle cause dans les parties, relâche les fibres des vaisseaux, decolle les parois de ceux-ci, rouvre les canaux & les rend perméables.

Si tout n'étoit prodige dans ce système,

on pourroit demander , 1^o comment il peut se faire que les aqueux , en raréfiant les parties, en diminuant l'intensité du contact des fibres , en les relâchant conséquemment , les rendent néanmoins plus irritables , & donnent lieu à de plus vives douleurs ? Car , en revenant à l'histoire de Mad. Pécauld , (qui ne peut trop fixer notre admiration ,) on y voit qu'*après huit ou dix mois d'usage des bains tièdes , & d'eau de poulet , ou des fomentations , la jambe de la malade s'allongea ; un éclat douloureux qui se fit vivement sentir dans la hanche , (& qui avoit été prédit par M. Pomme ,) le lui ayant annoncé.* Il y a là , sans doute , quelque ressort à dure détente , qui n'est connu que de M. Pomme , & qui ne peut se débâter ; qu'après avoir été lubrifié , pendant huit ou dix mois. Mais ayons la foi , si nous ne voulons mériter une place parmi les *mécréans asservis au préjugé.*

On pourroit demander , 2^o comment la musique opéra dans cette hyftérie où M. Pomme , *plus curieux encore , redoubla les accords qui , après plusieurs reprises , firent éclater les membranes du cerveau & dissipèrent le délire (a) ;* de même que le son de la harpe , dans les secouffes convulsives qu'essuyoit Saül , & qu'on attribuoit à

(a) Relation de la Maladie de Mlle *** , p. 20.

l'esprit malin ; car il est dit (a) que , toutes les fois que Saül étoit agité de l'esprit malin , envoyé par le Seigneur , le son de la harpe dont David touchoit , soulageoit Saül , parce qu'alors l'esprit malin se retiroit de lui.

Le trémouffement que le son cause dans nos fibres ne peut que les tendre & non en diminuer le contact , & les relâcher. Que si on veut que cette action soit capable de raréfier les humeurs , & de rouvrir les canaux oblitérés , il faudroit supposer que , dans ces canaux oblitérés , il y a des humeurs ; mais malheureusement l'oblitération d'un canal , qui exclut toute idée de cavité , exclut , par la même raison , toute idée d'humeurs qui y sont contenues : la musique ne peut donc être efficace , qu'en détournant l'attention de l'ame de l'objet qui l'affecte par trop , & en rétablissant l'égalité dans la distribution du fluide nerveux. Cet admirable effet de la musique n'étoit pas inconnu à *Elizabeth* , reine d'Angleterre , lorsqu'elle fit venir ses musiciens à son lit de mort , pour en écarter les frayeurs , & , par une agréable mélodie , distraire son esprit du tribut imposé à tous ,

(a) *Igitur quodcumque spiritus Domini malus, arripiebat Saül, David tollebat cytharam, & percutiebat manu suâ, & refocillabatur Saül, & levius habebat; recedebat enim ab eo spiritus malus.*
Lib. I Reg. c. 16, v. 23.

& qu'elle connoissoit bien ne pourvoir é-lu-der plus long-tems. L'illustre *Fontenelle* connoissoit aussi l'utilité de la médecine de l'esprit. Il nous dit (a) « qu'un médecin a » presque aussi souvent affaire à l'imagina- » tion de ses malades , qu'à leur poitrine » ou à leur foie , & qu'il faut sçavoir traiter » cette imagination qui demande des spé- » cifiques particuliers. » Car, seroit-ce en dé-truisant le prétendu racornissement , que le mariage dissipe tout-à-coup l'hystérie dans une fille qui a (comme on dit,) du tem-pérament ? Comment ce racornissement cesseroit-il dans une femme hystérique jalouse , au moment même où son mari fait cesser tout sujet de jalousie ?

La *rustication* affermit les solides : elle augmente l'intensité du contact des fibres ; & par cette raison elle devroit être très-pro-pre à favoriser leur racornissement. Cepen-dant , par un étrange événement, il arrive que ce moyen est souvent des plus efficaces, & quelquefois le seul efficace , pour dissiper certaines affections vaporeuses. . . « Ma mere, à la suite d'une frayeur qu'elle eut , en voyant précipiter un homme d'un troi-sieme étage , efluya , pendant six ou sept ans , des secousses convulsives affreuses , qui dégénérèrent ensuite , pendant deux

(a) Hist. de l'Acad. R. des Sc. ann. 1716.

ans, en asphyxie hystérique, laquelle se répétoit deux, & jusqu'à trois fois par semaine. Ennuyée d'avoir fait usage, pendant tout ce tems, d'une quantité étonnante de remèdes qui n'avoient produit aucun effet, elle se détermina à prendre tous les exercices possibles à la campagne. Cette conduite qui auroit dû favoriser le racornissement, sur-tout à un âge de soixante ans, où les fibres commencent à se dessécher, dissipa néanmoins sa maladie sans retour. » Tout le monde connoît encore l'histoire rapportée par le Baron *Van-Swieten* (a), de cette demoiselle de condition, dont le genre nerveux étoit si mobile, que le moindre bruit, un éclat même de lumière, lui amenoient les convulsions, avec des roulemens étranges dans le bas-ventre, & un sentiment des plus douloureux, & qu'il soulagea dans l'instant, en la faisant emmailoter depuis les pieds jusqu'au sein, & la laissant dans cet état, sans contrainte, pendant plusieurs mois. Étoit-ce en raréfiant, en dilatant, en détruisant le racornissement, que cette compression opéra cet effet ?

Nous ne dirons plus qu'un mot de l'eau froide & de la glace, dont M. Pomme conseille l'usage, pour remédier au prétendu racornissement.

(a) *Comment. in BOERHAAV. §. 28.*

On ne peut remédier au racornissement des fibres, qu'en les relâchant : on ne peut les relâcher, sans diminuer l'intensité de leur contact mutuel, & on ne peut diminuer l'intensité de leur contact, sans les dilater ; mais une propriété de la chaleur, c'est de dilater : donc la froidure doit les resserrer ; donc l'eau froide, la glace doivent réduire nos parties en un moindre volume, & augmenter le racornissement de nos fibres. Nous pourrions bien nous en tenir là : cependant nous allons prendre la chose d'un peu plus loin.

La chaleur, (si nous avons quelques notions de la saine physique,) n'est que l'effet des particules ignées, mises en mouvement ; & une propriété de ces atomes du feu, lorsqu'ils surabondent dans un corps, c'est de se communiquer à celui qui le touche, jusqu'à ce qu'ils soient en équilibre (a). La chaleur, qui consiste dans le mouvement de ces atomes ignés, dilate nos parties & raréfie nos humeurs, soit parce que les atomes ignés, par leur action propre, écartent les fibres les unes des autres, & diminuent l'adhésion des molécules des fluides, soit parce qu'ils développent l'air élémentaire que les solides & les fluides enferment ; soit enfin que cela arrive de l'une & de l'autre manière. Il est donc incontestable que l'eau

(a) Boerhaave, *Elémens de Chimie*, Tome I.

froide, la glace qu'on appliquera sur nos parties, partageront avec elles l'excédent des atomes du feu, & que les parties seront conséquemment moins dilatées, dans la raison des particules ignées qui auront passé dans l'eau froide ou la glace, ou, ce qui revient au même, que leurs fibrilles seront moins écartées, les globules des fluides qui y sont contenus plus rapprochés, &, pour tout dire en un mot, que le racornissement augmentera nécessairement, par l'application de ces secours.

Mais à quoi bon des démonstrations pour prouver des vérités que l'expérience nous démontre journellement ? Peut-on espérer de faire voir à M. Pomme, qui s'obstine à tenir les yeux fermés ; de le convaincre, tandis qu'il infirme les faits les moins équivoques ; de le persuader, pendant qu'il suspecte les témoignages les plus authentiques ? Non, le sacrifice de son système décoré de cette flateuse devise, *Ex plano in altum*, coûteroit trop cher à son amour-propre. L'épigraphie, *Ex alto in humum*, que cet ouvrage mérite à tant de titres, lui paroît incompatible avec l'enflure dont il emprunte toute sa consistance. Dût-il fabriquer ou faire fabriquer journellement des cures merveilleuses, il le défendra de toutes ses forces, tant & si longtemps, qu'il viendra à bout de se persuader
réelle-

réellement à lui-même , que lui seul doit jouir du droit d'être cru sur sa parole , & qu'on doit dire de lui ce que les philosophes stupides de l'antiquité disoient de Pythagore : *Ipse dixit.*

O B S E R V A T I O N S

M É D I C O - C H I R U R G I C A L E S

Sur des Hernies gangreneuses, guéries par la nature; par M. LABORDE, Médecin au Mas-d'Agénois.

Quelque nombreuses que soient les Observations qui prouvent que la nature a des ressources infiniment au-dessus de celles de l'art, & qu'elle se joue, pour ainsi dire, de nos foibles lumieres, en nous rendant les témoins oculaires des crises étonnantes qu'elle opere, tous les jours, dans les maladies les plus désespérées, principalement dans celles du genre gangreneux (a); je ne doute pourtant pas que la multiplicité de ces cas inattendus ne puisse, à la longue, contribuer à produire un double bien; le premier, de ne point fatiguer les malades

(a) Voyez, entr'autres, HUXAM, *Essai sur les Fièvres*, page 32; les Journaux de Médecine des mois de Février, page 140; de Mai 1770, Tome XXXII, p. 458; celui du mois d'Août, même année, Tome XXXIII, page 175; & le Suppl. à ce Journal, VI^e Cahier, Tome XXXIV, p. 544, &c.

Tome XXXVI.

E

par des opérations souvent hazardées ; le second, plus important encore, d'aider les forces vitales à faire triompher la nature opprimée, en lui fournissant les moyens indiqués par la saine raison, & lui faire ainsi éprouver qu'elle trouve toujours, comme dit Baglivi, quelque ressource dans notre art admirable : *Quandiu anima in corpore viget, semper aliquid ex admirabili arte nostrâ sperandum.* Voilà les réflexions qui me déterminent à publier les deux Observations suivantes.

1^{re} OBSERV. Au mois d'Octobre 1769, le nommé *Balutet*, de la paroisse de S. Martin, fut transporté dans notre hôpital. Depuis plus de huit jours, il souffroit d'une colique atroce, avec un vomissement opiniâtre, constipation presque totale, fièvre, soif, insomnie, & tout l'appareil d'une prochaine inflammation d'entrailles. Après l'avoir visité, nous en trouvâmes la cause dans une hernie étranglée, à l'aîne droite, qu'il portoit, nous dit-il, depuis quelque tems, mais qui ne l'avoit jamais incommodé. La tension douloureuse de la tumeur empêcha d'en tenter la réduction. J'ordonnai au malade quelques saignées, des potions huileuses, des fomentations émollientes, enfin des relâchans intérieurs & extérieurs, de toute espèce. Leur inutilité m'obligea, deux jours après, de le mettre

dans le bain , & d'avoir recours aux doux narcotiques pour calmer les douleurs. Ce dernier genre de remède parut opérer quelque bien : aussi on y insista. La tumeur sembla se ramollir & donner ensuite quelques signes de fluctuation. Peu-à-peu elle prit une couleur plombée, qui devint tout à-fait livide ; les lavemens alors étoient rendus : il sortoit même un peu d'excrémens ; ce qui nous fit juger que le gros de la tumeur étoit formé par l'épiploon engagé , & qu'il n'y avoit qu'une petite portion d'intestin pincée. Le malade étoit très-abbatu , avoit la langue sèche , & d'un rouge de corail. On se disposoit à ouvrir la tumeur ; mais , dans l'instant que M. Ferran , chirurgien de l'hôpital , alloit procéder à l'opération , par un léger attouchement du sac herniaire , dont les tégumens suivoient les doigts , il s'ouvrit brusquement de lui-même , & répandit une quantité prodigieuse de sanie purulente , qui exhaloit une odeur fétide : alors on débrida ; on enleva les chairs pourries avec la portion de l'épiploon gangrenée. Celle de l'intestin pincé rentra vraisemblablement , puisqu'on n'en apperçut aucun vestige. Par un traitement convenable , un régime sévère , des anti septiques , & un pansément assidu , la gangrene se borna bien vite : la suppuration devint louable ; & , dans moins

de deux mois, le malade sortit de l'hôpital, radicalement guéri.

II^e OBSERV. Le mois de Décembre 1770, la femme d'un cardeur de laine de cette ville est attaquée d'une colique qui dégénéra bien vite en iliaque & en vomissement d'odeur ftercorale. Après les secours ordinaires, inutilement employés, j'ai recours à la saignée, aux bains, aux narcotiques. Il survient, dans le fort du mal, à l'aîne droite, une tumeur rénitente, rouge, & douloureuse. On y applique des émolliens : rien ne fort par bas ; tout est arrêté & vomi. Après quatorze jours environ de la naissance de la hernie, elle prend un coup-d'œil livide, tombe en mortification, s'ouvre ; & les excréments sortent par la plaie. La sanie filtrant sous les tégumens, va former trois dépôts gangreneux à la partie supérieure interne de la cuisse. La malade est très-foible. M. *Guerin*, médecin & chirurgien-oculiste de Lyon, aux talens précoces duquel je suis charmé de trouver l'occasion de rendre hommage, se trouve dans notre ville. Nous le prions de voir la malade. Il trouve la plaie en si mauvais état, l'intestin si délabré, les forces si abbatues, qu'il se refuse prudemment à l'opération que nous voulons l'engager de faire ; ajoutant que ce n'est point dans des cas de cette espece

qu'un jeune homme doit compromettre sa réputation, & qu'il faut abandonner la malade à la nature. En effet, on la met à une diète rigoureuse, à l'usage interne & externe des anti-septiques. La gangrene se borne; les abcès gangreneux de la cuisse deviennent bientôt des ulcères simples. Le dépôt herniaire qui, pendant environ un mois, a servi d'anus, & que nous ne doutions point devoir faire cette fonction, le reste de la vie de la malade, change peu-à-peu en mieux; les excréments paroissent reprendre le canal intestinal: la malade se vuide un peu; &, à notre grand étonnement, la plaie est aujourd'hui (28 Février 1771,) parfaitement cicatrisée, & la malade remplit au mieux toutes ses fonctions.

L E T T R E

De M. le Comte de TRESSAN, à M. GALLOT, Docteur en Médecine de Montpellier, sur l'Opération Césarienne.

J'ai lu, MONSIEUR, avec le plus grand plaisir, votre Lettre à M. Bougourd, insérée dans le Journal de Médecine, Supplément à l'année 1770, II^e Cahier. Vous y dites, MONSIEUR,, que le chirurgien, qui a fait l'opération Césarienne dont vous donnez le rapport, vous a assuré avoir connu

un chirurgien en Berry, qui avoit fait, sept fois, l'opération Césarienne à la même femme. Le fait est très-vrai, & je peux vous certifier qu'en revenant, en 1728, du Limousin, où mon régiment étoit alors, j'arrivai de bonne heure à Graffay, en Berry, où l'hôtesse m'ayant dit qu'une femme du lieu venoit d'essuyer l'opération Césarienne, pour la septieme fois, j'allai voir le curé, qui me certifia le même fait, & qui me mena chez cette femme. Je la trouvai dans son lit, très-gaie, sans fièvre, le cinquieme jour après l'opération. Son enfant étoit sain & vigoureux : en le comptant, elle en avoit quatre vivans ; & les trois autres n'étoient morts que des maladies qui emportent un grand nombre d'enfans, dans les quatres premieres années.

L'habile chirurgien, qui avoit opéré avec tant de succès, étoit allé à Châteauroux, & je regrettai beaucoup d'avoir perdu l'occasion de le voir, & de tirer de lui les éclaircissemens nécessaires. J'appris seulement de cette femme, que l'opération avoit toujours été faite du côté gauche, & que le chirurgien évitoit, chaque fois, de couper les anciennes cicatrices, & qu'ayant été obligé, dans les deux dernieres opérations, d'approcher de la ligne blanche, dont cette femme connoissoit très-bien la position & le nom, l'opération avoit été un peu plus

douloureuse , & deux ou trois jours de plus à se cicatrifer. J'aurois fort desiré voir le pansement de la cicatrice récente ; mais l'absence du chirurgien m'en priva. Cette femme, vive , spirituelle dans son état , & courageuse , me dit nettement qu'elle aimoit son mari ; qu'elle en étoit aimée , & qu'ayant éprouvé , après une premiere opération , qu'elle pouvoit mettre un enfant vivant au monde , son cœur & sa conscience l'avoient déterminée également à s'exposer à l'essuyer de nouveau.

A mon retour à Gallion , je racontai tous ces détails à M. Lecat , qui étoit alors attaché à feu mon oncle , archevêque de Rouen : j'aimois M. Lecat , comme mon frere ; & je lui dois , autant qu'à feu M. Hunault , les connoissances que j'ai pu acquérir dans l'anatomie & l'œconomie animale. M. Lecat se proposa d'aller à Graffay pour voir cette femme singuliere ; mais , son voyage ayant été remis de fix mois en fix mois , nous apprîmes , avec un véritable chagrin , que cet habile chirurgien étant mort dans l'hiver de 1728 à 1729 , cette malheureuse femme , redevenue grosse , avoit appelé inutilement à son secours des chirurgiens peu expérimentés , qui n'avoient pas osé hasarder l'opération , & qu'elle étoit périë , faute de secours.

Lorsqu'il fut question , en 1744 , de faire la même opération à Mad. Dumoulin , à

Paris, je donnai mon certificat de tous ces faits qui contribuèrent à rassurer Mad. Dumoulin, & M. Soumain, qui fit ensuite l'opération avec tout le succès possible.

Le grand danger de cette opération vient presque toujours de ce qu'on s'y détermine trop tard : ce n'est qu'après que les forces sont épuisées & que la matrice a perdu tout son ressort, & souvent même a reçu des contusions, ainsi que le vagin, par les vains efforts de l'accoucheur, qu'on hazarde l'opération Césarienne, comme une dernière ressource qui devient infructueuse pour la mere & l'enfant, la gangrene s'établissant presque aussitôt. Il seroit donc très-important à toute femme, qui se reconnoît mal construite, de se faire visiter par un habile homme, dès le premier mois de sa grossesse, & de se déterminer à subir cette opération, dès qu'il seroit décidé que la construction irrégulière des os du bassin ne peut permettre le passage de l'enfant. Il n'y a certainement nulle comparaison entre la douleur momentanée des incisions, & celle d'un accouchement laborieux; & la femme, déterminée à la subir, a l'avantage de la préparation, & même de l'intérêt vif & personnel, qu'un chirurgien se sent à faire une opération célèbre avec succès. S'il est habile, il doit tout considérer; &, comme vous le remarquez scçavamment, MONSIEUR,

il doit préférer le côté gauche au droit, à cause du foie ; à moins que l'irrégularité de l'os des iles, du côté gauche, ne relevât trop de certaines parties qu'il est nécessaire de ménager. Quant aux points de future faits au corps de la matrice, dans l'opération que vous rapportez, non-seulement je les regarde comme inutiles, la matrice se fronçant d'elle-même, mais comme très-dangereux, en ce qu'ils attaquent des parties nerveuses, & qu'ils établissent des points d'une suppuration nécessaire pour faire tomber ces fils avec une exfoliation plus ou moins grande de la matrice ; ce qui rend la cure plus longue & plus dangereuse. Vous avez donc, MONSIEUR, très-grande raison de dire qu'on peut constater l'art de cette opération, par une théorie appuyée de l'expérience où l'on rassembleroit les différens rapports combinés avec les différentes conformations des personnes sur lesquelles on auroit opéré ; toute dispute cesseroit alors sur le possible, ou sur la grande témérité du chirurgien. L'ostéologie est l'oracle qui doit décider de ce qu'il doit faire. Il ne faut point attendre & exiger de nouveaux miracles de la nature : l'art est fait pour l'aider ; & le chirurgien habile & expérimenté ne doit point regarder comme meurtrière une opération plus effrayante que dangereuse, & qui cesseroit d'être l'une

74 LETTRE, CONCERNANT

& l'autre, si on en formoit une théorie plus complète. Je désire, MONSIEUR, trouver de vos Mémoires dans les Journaux de Médecine : vous y joignez la clarté & l'agrément du style aux lumières qui portent l'instruction. Je suis charmé de trouver cette occasion de vous assurer de la haute estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

*Signé Le Comte de TRESSAN, lieutenant-général
des armées du Roi, membre des Acad. R. des Sc.
de Paris, Londres, Berlin, Edimbourg, Mont-
pellier, &c. &c.*

A Nogent-l'Artaux, par Château-Thierry, ce 6 Mai 1770.

P. S. Si, par hasard, MONSIEUR, vous communiquez à M. Bougourd la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, dites-lui, je vous prie, que je me sens une vraie reconnaissance pour lui, par le courage avec lequel il soutient une vérité utile à l'humanité, & qu'il est incompréhensible qu'on puisse disputer encore, & par le service qu'il a rendu aux amis de feu M. De Maupertuis, en conservant deux de ses neveux. Puissent ces enfans réunir à l'esprit, & à l'honneur qui caractérisent M. Magon, les dons sublimes & le sçavoir de mon cher & respectable ami dont la perte me sera douloureuse & présente, tant que l'intelligence me rappellera sa société charmante, ses instructions & ses écrits !

J'ajoute encore un petit mot, au sujet de

l'opération Césarienne. Il ne faudroit pas négliger, dans la théorie qu'on en donneroit, le phénomène d'une double matrice, dont on a plusieurs exemples. J'en ai envoyé deux rapports à l'Académie des Sciences de Paris, & je vais vous en citer un autre. Une Dame de qualité de Lorraine accoucha d'un enfant de quatre mois & demi; &, six semaines après, elle accoucha à terme d'un enfant fort & vigoureux: voilà donc une véritable superfétation. Elle devient facile à concevoir, en présumant que cette Dame avoit une cloison dans la matrice, dont le bec s'ouvroit également dans les deux cavités, ainsi que nous l'avons sur deux sujets. Pardonnez la diffusion de ma Lettre au peu de tems que, j'ai dans ce moment, à mettre mes idées en meilleur ordre.

OBSERVATION

Sur un Accouchement, avec vice de conformation, heureusement terminé, sans le secours d'aucun instrument; par M. MAUSSION, Maître-ès-arts, & en Chirurgie, à Orléans.

Je fus appelé, le 9 du mois de Mars 1770, pour voir la femme du nommé *Friton*, cabaretier, rue du Griffon, paroisse de Recouvrance, âgée de vingt-quatre ans, d'une taille moyenne, & assez bien faite en apparence.

76 OBS. SUR UN ACCOUCHEMENT

Je la trouvai dans les douleurs de l'enfantement ; & , comme je n'étois point le chirurgien ordinaire de cette femme , je lui fis plusieurs questions sur son état , & lui demandai si elle étoit grosse de son premier enfant ? Elle me répondit qu'elle avoit déjà eu cinq enfans en quatre couches , sans qu'elle ait pu en conserver un seul. Je ne m'informai point de la cause de leur mort , croyant qu'on devoit l'attribuer à quelques-unes des maladies qui privent tant d'innocens de la lumière. Les douleurs , qui commençoient déjà à devenir vives , m'obligèrent à toucher la malade. Je trouvai que l'orifice utérin étoit tourné vers l'os *sacrum* , (obliquité qui lui est la plus naturelle ;) qu'il étoit très-aminci & disposé à se dilater. La tête de l'enfant , qui se faisoit sentir à travers les eaux & les membranes , sembloit déjà vouloir s'engager. Mes recherches se bornèrent à cet examen , & je jugeai que l'accouchement seroit prompt & heureux : aussi j'engageai la malade à bien employer ses douleurs. L'orifice de la matrice devenoit de plus en plus mince , & sa dilatation bientôt propre à laisser passer la tête de l'enfant. Les eaux commençoient à faire faillie , & les douleurs devenoient plus violentes , lorsqu'une femme des amies de la malade , me dit que je serois obligé de l'accoucher de force. Je ne fis point d'attention à ce

propos, & me contentai de lui répondre qu'il étoit de la prudence d'un chirurgien de ne point troubler la nature dans ses opérations, lorsqu'elle n'étoit pas opprimée. Quelque tems se passa ainsi ; mais les douleurs qui augmentoient toujours, & qui étoient très-fréquentes, m'obligerent à examiner de nouveau l'état de la matrice, & à chercher la cause du retardement d'un accouchement que j'avois jugé devoir être si prompt. Je promenai donc mon doigt autour de la colonne d'eau qui, comme je l'ai dit, faisoit la bosse ; & je reconnus qu'il y avoit un vice de conformation dans les os du bassin : je trouvai l'os *sacrum*, éloigné des os *pubis*, de trois travers de doigt au plus. Il n'en étoit pas de même des os des iles & ischion : ils avoient presque leur éloignement naturel. Je réfléchis pour lors sur la maniere de terminer ce fâcheux & laborieux accouchement. Pour cet effet, je fis coucher la malade sur le travers de son lit, les cuisses & les jambes écartées, & maintenues, dans cette situation, par deux aides : alors je résolus de rompre les membranes pour laisser écouler les eaux ; ce que je fis à la faveur d'une douleur. Mais, avant d'en venir au manuel de cette opération, je crois devoir rapporter en peu de mots les premiers accouchemens de cette femme.

78 OBS. SUR UN ACCOUCHEMENT

Le samedi de la première semaine de Carême, année 1766, elle sentit de vives douleurs qu'elle crut être celles pour accoucher. Elle envoya donc chercher son chirurgien ; & ces douleurs périodiques la conduisirent, en effet, à un accouchement des plus dangereux pour elle, des plus funestes pour son enfant ; & des plus laborieux pour l'accoucheur. L'enfant avoit atteint le terme de neuf mois, & étoit d'un volume assez considérable. Le chirurgien habile & connu se mit en devoir d'accoucher cette femme ; ce qu'il fit de la manière suivante. Le vice de conformation lui étant connu, il perça les membranes : les eaux s'écoulèrent, & lui laissèrent la liberté de saisir les pieds de l'enfant, qui se présentoient ; (je dis les pieds, car un seul n'auroit pas suffi comme dans tout autre accouchement où il n'y a point de mauvaise conformation.) Les ayant saisis, comme je viens de le dire, il parvint à faire sortir l'enfant jusqu'à la tête qui, se trouvant retenue par le vice de conformation, obligea ce chirurgien à se servir de cet instrument si fatal, (le crochet,) par le moyen duquel il termina cet accouchement.

Il conseilla à la mère de ne plus faire d'enfans, sans quoi elle courroit le risque de perdre la vie.

Ce conseil ne fut point suivi, puisque,

sur la fin de Décembre , 1767 , elle se trouva malade pour accoucher. Cette femme crut trouver un plus grand secours dans un autre chirurgien qu'elle envoya chercher. Celui-ci , dont le mérite n'est pas moins connu que celui du premier , en s'assurant de l'état de la matrice & de la situation de l'enfant , reconnut pareillement la mauvaise conformation du bassin ; mais , encouragé par son expérience & sa réussite en plusieurs cas épineux , il résolut de l'accoucher. Les membranes étant percées , & les eaux écoulées , il saisit les pieds de l'enfant , qu'il fit sortir , & successivement le corps jusqu'à la tête. Mais , comme cette femme étoit à son dernier terme , l'enfant étoit du volume des gros enfans. Ce chirurgien fit donc plusieurs tentatives pour l'extraire , & toutes ses forces y furent employées pendant plus de deux heures , & s'y perdirent , sans qu'il pût réussir. En vain tenta-t-il tous les moyens que l'art sembloit pouvoir lui suggérer , tout devint inutile. Lassé d'un si pénible & disgracieux travail , il envoya chercher un accoucheur de réputation , qui étoit pour lors dans cette ville , & le pria d'apporter avec lui ses crochets. Celui-ci , étant arrivé , essaya à son tour de dégager la tête qui faisoit tout l'obstacle ; ce qu'il ne put exécuter. Il ne résista pas long-tems au dessein du chirurgien , &

décida, comme lui, qu'il falloit employer le crochet, puisque, selon eux, il n'y avoit pas d'autre moyen; ce qui fut exécuté sur le champ. On conseilla de nouveau à cette femme, ainsi qu'à son mari, de faire enforte qu'elle n'eût plus d'enfans; mais cet avis ne fut pas plus suivi que le précédent.

L'année suivante, cette malheureuse se trouva dans le même cas, c'est-à-dire grosse; mais, heureusement pour elle, elle l'étoit de deux enfans qu'elle porta jusqu'à sept mois ou environ. Son dernier chirurgien ne fut point choisi pour cette opération: ce fut un autre qui fut mandé, le 4 Janvier 1768, pour la secourir; car elle souffroit pour accoucher. Mais, comme ce chirurgien n'étoit point chez lui, son élève vint, en son absence, se présenter à la malade. Celle-ci ne fit aucune difficulté de se livrer à ses soins, étant pressée & par les douleurs & par la crainte des suites, puisque l'un des enfans occupoit déjà le vagin, & que les pieds excédoient de beaucoup les grandes lèvres. Il étoit petit: néanmoins la tête fut arrêtée par le vice de conformation. L'élève, effrayé à cet aspect, (car il étoit fort jeune,) & sans doute encore plus par la résistance qu'il trouvoit, quitta la malade pour aller chercher son maître qui ne tarda pas à venir, & qui dégagea difficilement la tête d'un enfant mort. Ce chirurgien, le croyant

croyant seul, se mettoit en devoir de délivrer la mere, lorsque, de nouvelles eaux s'étant écoulées, il sentit les pieds d'un autre enfant, à-peu-près du même volume, qu'il dégagea avec la même difficulté, mais néanmoins vivant.

Le 13 Février 1769, elle avorta seule d'un fœtus de cinq mois ou environ.

Voilà, en abrégé, ce que j'avois à dire sur les premiers accouchemens de cette femme; & je reviens à celui qui fait le sujet principal de cette Observation. Ayant donc rompu les membranes, & laissé écouler la fougue des eaux, je touchai à nud la tête de l'enfant; je la pouffai, le plus qu'il me fut possible, vers la partie latérale droite du bassin, afin de pouvoir, par ce moyen, saisir un pied qui se présentoit à la partie latérale gauche; je saisis également l'autre qui n'étoit pas loin; car ce n'étoit pas-là le cas de tirer sur un seul, comme je l'ai dit plus haut. Les ayant donc tous les deux, & étant assuré qu'ils appartenotent à un seul enfant, je les fis sortir hors du vagin, & successivement le corps, après avoir dégagé les bras qui formoient des angles; suite assez ordinaire de la conversion du corps. En effet, quelque position qu'ils eussent pu tenir, ils me seroient toujours devenus nuisibles. La face étoit en dessous; par conséquent, le menton & la partie postérieure de la tête ap-

puyoient sur le *sacrum* & les *pubis*. Alors j'introduisis le doigt indicateur, & celui du milieu de la main droite, afin de tourner la face de l'enfant vers la partie latérale gauche du bassin de la mere. Je fis faire au corps le même mouvement, & je les plaçai dans sa bouche, en maniere de crochets. Le doigt indicateur, & celui du milieu de la main gauche étoient situés à l'opposite, c'est-à-dire, le long du col & de l'os occipital à la partie latérale gauche. Les autres doigts, & les paumes des deux mains, affermissoient le col, les épaules & les parties supérieures du dos & de la poitrine. Toutes ces précautions m'étoient absolument nécessaires dans cette laborieuse opération, puisqu'il s'agissoit de soulager une mere, & de sauver la vie d'un enfant. Je fis soulever le bassin de la malade; & dès-lors je commençai à exécuter différens mouvemens, de droite à gauche, de gauche à droite, de devant en arrière, & d'arrière en avant; & par cette alternative de mouvemens, j'eus la satisfaction de sentir la tête qui s'avançoit peu-à-peu, & de la voir enfin sortir, dans l'espace de trente minutes, à commencer du moment où j'avois percé les eaux. Cette opération faite, ma première attention fut de m'assurer si l'enfant vivoit: je lui reconnus effectivement de légers signes de vie. Je le fis aussi-tôt porter auprès du feu; & je

lui fis agiter la poitrine, & souffler de l'air dans la bouche, afin de donner du jeu au poumon. Pendant ce tems-là, je délivrois la mere que j'abandonnai ensuite aux soins de deux femmes qui étoient présentes. Les miens furent employés à tâcher de conserver à l'enfant une vie qu'il avoit si chèrement achetée. Une échymose générale, qui couvroit son corps, suite d'une forte compression, m'obligea à laisser couler du sang par l'ombilic; mais un lent & foible hoquet m'ôtoit l'espérance de le sauver. Cependant je continuoïs à faire agiter la poitrine, & lui faisois couler dans la bouche quelques gouttes de suc exprimé d'oignon, croyant que tous ces secours ne seroient peut-être pas inutiles. En effet le hoquet devint plus fort & plus fréquent, & bientôt plus rare, & disparut. L'échymose, qui, tout-à-l'heure, étoit universelle, se borna aux malléoles & aux pieds. L'enfant reprit donc sa couleur naturelle, & donna des preuves de son existence par des cris, quoique foibles. Je fus curieux d'examiner la tête; & je ne fus point surpris de trouver le pariétal gauche enfoncé dans sa partie inférieure: l'os de la tempe, du même côté, étoit pareillement enfoncé dans sa partie supérieure. Je crus d'abord que cet accident pourroit nuire à l'enfant, par rapport à la compression que pourroit recevoir le cerveau de ce

84 OBS. SUR UN ACCOUCHEMENT, &c.

côté-là : je tentai , mais en vain , une compression que je fis sur les os coronal & occipital. Je revins bientôt de mon erreur ; & j'espérai , dès ce moment , que le cerveau , n'étant encore qu'un mucilage , s'accoutumeroit volontiers à ce défaut ; ce que la suite a prouvé , puisque l'enfant a toujours joui & jouit encore d'une santé parfaite. L'enfoncement est totalement disparu ; & il y a tout lieu de croire que l'entière ossification n'en laissera pas même appercevoir la moindre trace. La mere n'a gardé le lit que huit jours , après lesquels elle a été en état de reprendre le cours de ses affaires. Elle s'est toujours bien portée , & est maintenant grosse , quoique je l'aye exhortée à suivre le sage conseil de ses premiers accoucheurs.

OBSERVATION

Sur l'efficacité du Quinquina dans une opération de la Hernie, faite par M. GOETZ, Chirurgien-major de la Citadelle, de la Maison de force, & de l'Hôpital des Pauvres de la Ville de Strasbourg.

Quoique personne ne doute actuellement des vertus du quinquina dans tous les cas de gangrene , dont mille & mille maladies différentes ont prouvé l'efficacité , cependant ,

pour l'accréditer davantage, je rapporterai l'opération suivante.

Au mois de Juillet 1770, le nommé *Mouricot*, jeune homme d'environ vingt-quatre ans, prisonnier à la Maison de force, fut attaqué d'une colique violente au bas-ventre, suivie de vomissement. Le médecin de la Maison de force, soupçonnant qu'une descente étoit la cause de la maladie, demanda au malade s'il ne s'appercevoit pas de quelque tumeur aux aînes; & s'il n'avoit jamais eu de hernies; lequel ayant répondu que non, il lui avoit prescrit tout ce que la saine médecine peut prescrire en pareil cas. Plusieurs jours se passent : les mêmes symptômes duroient toujours; le poulx étoit fiévreux & dur. Le médecin lui fait derechef les mêmes questions auxquelles le malade répond constamment que non; qu'il ne sent aucune tumeur, & qu'il ne croit pas avoir une descente.

Le onzième jour de la maladie, faisant à la Maison de force ma visite ordinaire, je fus appelé pour visiter le malade, auquel je trouvai une tumeur assez considérable à l'aîne droite, qui s'étendoit depuis l'anneau jusqu'au testicule. Assuré de la présence d'une hernie, par l'état de la tumeur, & les symptômes qui l'avoient précédé, je tentai d'abord la réduction par les fomen-

tations & les émolliens , mais inutilement. La longue durée de la maladie , la dureté du pouls , le ventre du malade extraordinairement tuméfié , & le hoquet survenu depuis trois jours , me faisant soupçonner une inflammation considérable dans les viscères , je proposai au malade l'opération , comme le seul moyen de le tirer du danger où il se trouvoit. L'y ayant disposé , j'y procédai en présence du médecin de la Maison de force & de plusieurs autres personnes de l'art. Ayant fait une incision qui s'étendoit depuis l'endroit de l'anneau jusqu'au fond du *scrotum* , je disséquai tout le tissu cellulaire ; & , parvenu au sac herniaire , je l'ouvris , & découvris une portion considérable d'intestin gangrené. Je portai mon doigt dans l'anneau ; & n'y ayant trouvé aucune adhérence , mais l'anneau extrêmement resserré , & un étranglement considérable , je fus obligé de dilater l'anneau , à plusieurs reprises , & réduisis l'intestin qui se trouvoit tout violet , & la première membrane prête à s'exfolier ; tant la gangrene avoit fait de progrès ! L'intestin étant réduit , le pansement fut fait selon la méthode accoutumée. Je ne doutois nullement des vertus du quinquina dans un cas pareil : j'avois , plusieurs fois , éprouvé son efficacité contre la putréfaction ; mais ici la gangrene avoit fait

un tel progrès, que je désespérois du succès. Après avoir prescrit au malade une diète sévère, fait donner plusieurs lavemens, & les remèdes nécessaires en pareille circonstance, je lui donnai, quelques heures après, le quinquina, à la dose d'un gros, qu'il prenoit de trois en trois heures. Le troisieme jour après l'opération, le malade alla à la selle : je lui donnai ensuite une médecine. Je ne tardai pas à voir les effets du quinquina. De jour en jour, les symptômes se calmoient ; le pouls devenoit moins févreux : le malade étoit plus tranquille ; & , à ma grande satisfaction, dans peu de jours, je le vis radicalement guéri.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A I 1771.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	À 6 h. du mat.	À 9 h. & demie du soir.	À 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	À midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	5	12	7	27 11	27 11	28
2	4	13	8	28 $\frac{1}{4}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 2
3	5	15	12	28 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{4}$
4	11	16	10	28 1	28 $1\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{2}$
5	9	15	9	28	27 11	27 11
6	9	18	13	27 11	27 10	27 10
7	10	20	13	27 10	27 10	27 10
8	14	18	12	27 10	27 10	27 11
9	12	17	11	28	28	27 11
10	11	15	11	27 11	28	28
11	9	16	11	28	28	28
12	11	15	11	28	28	28
13	10	17	13	28 1	28 1	28
14	12	21	15	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28
15	14	20	17	28	28 2	27 11
16	14	22	15	27 11	27 11	28
17	14	20	13	27 11	27 11	28
18	12	18	11	28	28	28 1
19	9	14	10	28 1	28 1	28 $1\frac{1}{4}$
20	10	18	12	28 $1\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{4}$
21	10	18	13	28 $1\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{4}$	28 $1\frac{1}{2}$
22	11	17	13	28 2	28 3	28 $3\frac{1}{2}$
23	12	19	12	28 4	28 4	28 4
24	11	20	14	28 $3\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{4}$	28 2
25	13	24	16	28 1	28 1	28 $\frac{1}{4}$
26	16	20	15	28	28 $1\frac{1}{2}$	28
27	15	21	15	28	27 11	28
28	11	18	14	28 2	28 2	28 2
29	15	18	14	28 $1\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{3}{4}$
30	14	15	11	27 11	27 11	28 $\frac{1}{2}$
31	10	17	12	28 2	28 $1\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. nuages.	O-S-O. nuag. pet. pluie.	Nuages.
2	O. nuages.	O. nuag. pet. pluie.	Nuages.
3	N. beau.	N. nuages.	Nuages.
4	E-S-E. nuag.	S-O. tonn. gr. pl. nuag.	Nuages.
5	S-O. pluie.	S-O. pl. nuag. ges.	Beau.
6	S-S-E. couv.	S-S-E. nuag.	Nuages.
7	S-S-E. nuag.	S-S-E. nuag. pet. pluie.	Nuages.
8	S-S-E. pet. pl.	O-S-O. c. pl.	Couvert.
9	O. couvert.	O. n. pl. écl. tonnerre.	Pluie.
10	S. nuag. couv.	S. couv. nuag.	Beau.
11	S-O. nuages.	S-O. nuag. pl.	Couvert.
12	S-O. couv.	S-S-O. c. pl.	Nuages.
13	S-O. nuages. pet. pluie.	S-E. nuages.	Nuages.
14	S. nuages.	S. nuages.	Beau.
15	S-S-E. nuag.	S-S-E. nuag.	Beau.
16	S-E. nuages.	S-E. n. pet. pl.	Beau.
17	O-S-O. pluie. nuages.	S-O. nuages.	Nuages.
18	N-N-E. nuag.	N. nuages.	Beau.
19	N. leg. nuag.	N. nuages.	Nuages.
20	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
21	N. beau.	N. b. nuages.	Nuages.
22	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
23	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
24	N-N-E. nuag. ges.	N-E. nuag.	Beau.
25	N-E. nuag.	S-S-O. nuag.	Nuages.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
26	S. nuages.	S. pluie. nuages.	Nuages.
27	S-S-O. couv. tonn. pluie.	S. nuages. écl. tonn. pluie.	Nuages.
28	O. lég. nuag.	S-O. nuages.	Nuages.
29	S. lég. nuag.	S. nuages.	Nuages.
30	S-S-O. couv. pluie.	S-S-O. gr. pl. nuages.	Nuages.
31	O. nuages.	S-O. nuages.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 24 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de $4\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $19\frac{3}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces 10 lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.

2 fois du N-N-E.

2 fois du N-E.

1 fois de l'E-S-E.

2 fois du S-E.

4 fois du S-S-E.

5 fois du S.

4 fois du S-S-O.

8 fois du S-O.

4 fois de l'O-S-O.

5 fois de l'O.

Il a fait dix jours, beau.

tous les jours, des nuages.

Il a fait 9 jours, couvert.

15 jours, de la pluie.

3 jours, des éclairs, & du tonnerre.

*MALADIES qui ont régné à Paris ,
pendant le mois de Mai 1771.*

Les péripneumonies que nous avons décrites dans notre dernier Journal ont paru diminuer sensiblement vers le milieu de ce mois, & on n'en voyoit presque plus à la fin. Les affections catarrhales ont paru prendre un caractère plus benin : elles ont continué cependant à affecter la poitrine ; & quelquefois la gorge.

Il a régné, outre cela, des fièvres intermittentes, la plupart tierces, ou double tierces, qui ont cédé très-facilement au régime, & à quelques légers purgatifs. Les plus rebelles n'ont pas résisté à l'efficacité du quinquina, lorsqu'il a été administré convenablement, c'est-à-dire, après l'usage des délayans, & allié avec les purgatifs.

On a entendu parler de quelques personnes mortes d'apoplexie.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois d'Avril 1771 ;
par M. BOUCHER, médecin.*

La première partie de ce mois s'est passée sans pluie ; mais peu de jours en ont été

92 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

exempts depuis le 15. Le tems a été froid jusqu'au 21 ou 22. Le thermometre, du 1^{er} au 18, a été observé le plus souvent au terme de la congelation, & même au-dessous de ce terme. Il est tombé de la neige, le 16, le 17, le 18 & le 19.

Le 29, il y a eu du tonnerre avec de la grêle & de la grosse pluie.

Le mercure, dans le barometre, a été le plus souvent observé au-dessus du terme de 28 pouces, sans guères s'éloigner de ce terme.

Du 1^{er} au 14, le vent a toujours été *nord*: ensuite il a varié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du Nord.

11 fois du N. vers l'Est.

4 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

4 fois du Sud vers l'O.

2 fois de l'Ouest.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.

7 jours de pluie.

4 jours de neige.

2 jours de grêle.

1 jour de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité, tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, au mois d'Avril 1771.

La fièvre putride-maligne s'est étendue parmi le peuple, Elle étoit communicative, sur-tout entre personnes du même sang, & habitantes dans la même maison. Un symptôme général de cette fièvre étoit une éruption miliaire rouge, qui paroissoit entre le cinquième & le septième jours, & qui commençoit par les bras, gagnoit ensuite la poitrine & le ventre, & puis la tête & les cuisses. Elle se soutenoit plus ou moins dans les divers malades, sans que l'on en ait pu tirer d'induction précise pour l'issue de la maladie. Elle étoit ordinairement précédée des symptômes précurseurs de semblables éruptions, & en particulier, de la rougeole, angoisses à la région épigastrique, nausées, vomissemens, violens maux de tête, douleurs des lombes, rougeur des yeux, &c. Mais il n'y avoit guères que les vomissemens qui cessassent, quand elle étoit faite. Les redoublemens de la fièvre

étoient irréguliers dans les uns ; & dans les autres , ils se monroient assez régulièrement dans l'ordre de la double-tierce continuë. Souvent il y en avoit deux dans les vingt-quatre heures. Nonobstant cela , on n'a pas toujours retiré tout l'avantage possible des diverses préparations du quinquina , qui paroïssent doublement indiquées. Cette fièvre étoit très-vermineuse. Les malades rendoient très-souvent des vers morts ; ce qui étoit d'un mauvais présage , ainsi que le cours-de-ventre , qui s'établissoit , avant que la maladie n'eût atteint son plus haut période.

Nombre de personnes en sont mortes , même après le quinzième jour. Ceux qui en réchappoient , ne guérissent qu'à la longue.

La petite-vérole régnoit , avec plus de vigueur que ci-devant , dans certains quartiers de la ville , & sur-tout chez les pauvres , où elle enlevoit bien des enfans , plutôt par des erreurs dans la cure , que par la malignité de la maladie.

L I V R E S N O U V E A U X.

Mémoire sur la cause de la mort des noyés , pour servir de Réponse à MM. *Faïssole & Champcau* , chirurgiens de Lyon , & à M. *L**** , chirurgien à Paris ; par M. *Duchemin de l'Etat* , docteur en médecine de la Faculté de Montpellier. A Paris , chez *Didot le jeune* , 1771 , broch. in-8° de trente pages. Prix 10 s.

Observations sur les maladies des armées dans les camps & dans les garnisons, avec des Mémoires sur les substances septiques, lus à la Société Royale; par M. *Pringle*, chevalier-baronnet de la Grande-Bretagne, & médecin ordinaire de la Reine, seconde édition revue, corrigée & augmentée sur la septieme édition Angloise. A Paris, chez *Ganeau*, 1771, in-12, 2 vol.

Parmacopée du Collège Royal des Médecins de Londres, traduite de l'anglois sur la seconde édition donnée avec des Remarques; par le D^r *H. Pemberton*, professeur en médecine au collège de Grasham, augmentée de plusieurs Notes & Observations, & d'un nombre de Procédés intéressans, avec les vertus & les doses des médicamens, Tome II. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1771, in-4°. Prix 12 l.

Le même Libraire donne avis au Public, qu'il vient de recevoir quelques Exemplaires des Livres suivans, que nous avons annoncés dans notre dernier Journal; sçavoir, de la Médecine vétérinaire; par M. *Vitet*, in-8°, 3 vol. Prix 18 l. broch. & 21 l. rel.

Commentaires sur les Aphorismes de *Boerhaave*, &c. Prix 15 l. rel.

Avis aux Meres, sur la Petite-Vérole, &c. Prix 2 l. 10 s. rel.

De la Fermentation des Vins, &c. Prix 3 l. broch.



T A B L E.

<i>E</i> X T R A I T de la Méthode curative raisonnée. Par M. De Huën, médecin.	Page 3
Lettre de M. CLOS, D. M. M. à M. Pomme, D. M. M. sur une mélancolie hypochondriaque.	20
— de M. Ayraud, médecin, sur les poudres d'Ailhaud.	25
Mémoire sur les affections vaporeuses. Par M. Laugier, médecin.	32
Observations médico-chirurgicales sur des hernies gangreneuses, guéries par la nature. Par M. Laborde, méd.	65
Lettre de M. le Comte de Tressan, à M. Gallot, médecin, sur l'opération Césarienne.	69
Observation sur un accouchement, avec vice de conformation. Par M. Maussion, chirurgien.	75
— sur l'efficacité du quinquina dans une opération de la hernie. Par M. Goëtz, chirurgien.	84
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Mai 1771.	88
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mai 1771.	91
Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois d'Avril 1771. Par M. Boucher, médecin.	Ibid.
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Avril 1771. Par le même.	93
Livres nouveaux.	94

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juillet 1771. A Paris, ce 23 Juin 1771.

Signé **POISSONNIER DESPERRIÈRES.**

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

A O Û T 1771.

TOME XXXVI.



A P A R I S,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
Hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AOÛT 1771.

EXTRAIT.

*Traité des Maladies des Femmes en couche ;
avec la Méthode de les guérir, fait par
ordre du Ministère ; par M. Raulin,
Docteur en Médecine, Conseiller-Méde-
cin ordinaire du Roi, Censeur Royal,
de la Société Royale de Londres, &c.
A Paris, chez Vincent, 1771, in-12.*

LEs secours peu éclairés, que les femmes de la campagne reçoivent dans leurs couches & dans les maladies qui en sont souvent la suite, sont regardés, avec raison, comme une des principales causes de la dépopulation de nos provinces. Le Ministère, justement alarmé des malheurs de cette classe

si utile & si nécessaire de citoyens, a cru qu'il étoit de son devoir de faire répandre les lumières nécessaires pour les prévenir. En conséquence, M. Raulin a été chargé de composer des Instructions succinctes, & à portée des sages-femmes de la campagne, sur l'art important & si difficile des accouchemens; Instructions qui ont été publiées, l'année dernière, chez *Vincent*. C'est dans les mêmes vues que le même auteur vient de donner au public le *Traité des Maladies des Femmes en couche*, que nous annonçons. Il s'y est principalement attaché à présenter ses préceptes avec clarté, précision, & dans le style le plus simple. Il a développé le principe de ces maladies avec méthode, & a indiqué des moyens différens de les guérir, selon les différentes causes d'où elles proviennent, lorsque ces causes en varient le caractère. Il avertit cependant que les maîtres de l'art seront seuls en état d'employer toujours, avec sûreté, les secours qu'il propose; ce qui impose la nécessité de les appeller, au moins, dans les cas difficiles.

Son Ouvrage est divisé en quatre Sections; chaque Section, en plusieurs Chapitres; & ceux-ci, en différens articles. Les Sections contiennent des généralités qui sont particularisées dans les Chapitres: ceux-ci sont sous-divisés par articles, où sont exposées

les différences des maladies, leurs symptomes, leurs causes, & les différens moyens d'y remédier.

On trouve, dans la premiere Section, le régime de vie le plus convenable aux femmes en couche; les ménagemens qu'elles se doivent à elles-mêmes; les attentions qui leur sont nécessaires, & les maladies, en général, qui dépendent de la couche.

La seconde Section traite des accidens qui proviennent des accouchemens laborieux, & de ceux qui sont occasionnés par la pernicieuse manœuvre des sages-femmes ignorantes; tels que les contusions, les déchirures, le relâchement, le renversement de la matrice & des parties qui en dépendent; les hernies, les hémorrhoides, l'incontinence d'urine, les pertes de sang, l'inflammation de la matrice, celle du vagin, &c.

La troisieme Section comprend les maladies qui prennent leur source dans le désordre des évacuations de la couche. Ces maladies sont la mauvaise qualité des lochies, leur diminution, leur suppression, les tranchées, les coliques, les convulsions, le vomissement, le cours-de-ventre, la jaunisse, la tympanite, la toux, l'esquinancie, la pleurésie, la péripneumonie, les fièvres utérines humorales, & utérines nerveuses, les éruptions pourprées, les œdèmes.

La quatrieme Section roule sur les acci-

dens que produit le lait retenu dans ses vaisseaux, dévoyé dans les vaisseaux de tous les genres, ou répercuté. Ces accidens sont des fièvres laiteuses, putrides, malignes, pourprées; des furoncles qui en sont souvent la suite, des douleurs rhumatismales, des bouffissures de la peau & du tissu cellulaire, des diarrhées, des dépôts laiteux à l'extérieur du corps, principalement aux mammelles & aux aînes; des dépôts de même nature à la tête, à la poitrine, au bas-ventre, & dans les différens viscères de ces capacités.

La précision avec laquelle M. Raulin a traité chacune de ces matieres, nous met dans l'impossibilité de donner une analyse suivie de son Ouvrage. En effet, nous ne pourrions, sans le copier en entier, présenter l'enchaînement de ses principes & de ses observations: ainsi, pour donner à nos lecteurs une idée de la maniere dont il a traité ses sujets, nous nous contenterons de leur présenter un précis très-succinct du dixieme Chapitre de la troisieme Section qui traite des fièvres utérines à la suite de l'accouchement.

» Les fièvres, dit-il, qui surviennent aux
 » femmes en couche, à la suite de l'accou-
 » chement, ou les premiers jours de la cou-
 » che, ont un caractère de putridité, ou
 » l'acquierent en peu de tems. On distingue
 » ces fièvres en *humorales*, & en *nerveuses*.
 » Les premieres dépendent d'une cacochy-

» mie, ou corruption d'humeurs, déjà éta-
 » blie avant la fièvre. Les autres reconnoif-
 » sent pour cause une irritation phlogistique,
 » qui affecte le genre nerveux, met le dé-
 » sordre dans les sécrétions, déränge les lo-
 » chies, corrompt les humeurs qui pren-
 » nent un caractère de malignité, toujours
 » dangereux, & souvent funeste.

» Le pouls (*dans les fièvres utérines hu-*
 » *morales*,) est petit & fréquent : il con-
 » serve un caractère de mollesse qui est l'ef-
 » fet ordinaire de la débilité des fibres des
 » solides, & de la diminution de densité de
 » la partie rouge du sang. La fièvre a, tous
 » les jours, des exacerbations marquées. Il
 » s'établit de legeres sueurs habituelles, qui
 » deviennent plus abondantes dans le relâ-
 » che. Il n'est pas rare alors qu'il survienne
 » des éruptions à la peau, de mauvaise na-
 » ture. Ordinairement les lochies ne sont pas
 » supprimées. Elles coulent, mais en petite
 » quantité. Elles sont d'abord d'un rouge
 » pâle; cette couleur se soutient, à-peu-
 » près la même, pendant toute la durée de
 » la fièvre : au lieu de blanchir, selon l'or-
 » dre ordinaire, elles deviennent glaireuses
 » & fétides. Les urines sont blanchâtres,
 » pâles, & de mauvaise odeur : les garde-
 » robes sont grisâtres, & n'ont point de
 » consistance; souvent il survient des cours-
 » de-ventre fétides & glaireux qui devien-

» nent colliquatifs. Il se fait quelquefois des
 » suppurations sourdes : il s'ensuit des ma-
 » rafines, des hydropisies, & la mort.

» *Les fièvres utérines nerveuses* sont con-
 » tinuës, violentes, inféparables d'inquié-
 » tudes générales, d'anxiétés dans les en-
 » traîlles. A peine la maladie est-elle décl-
 » rée, que les lochies diminuent, se suppri-
 » ment, ou deviennent très-divisées, & de
 » mauvaise nature. La chaleur est âcre &
 » mordicante; le pouls gros, dur, fréquent,
 » & souvent irrégulier. Les défaillances sont
 » fréquentes : il s'ensuit quelquefois des ta-
 » ches pourprées, & toujours des mouve-
 » mens spasmodiques dans le bas-ventre ;
 » une douleur dans la région hypogastrique,
 » qui se propage jusques dans le vagin : sou-
 » vent une pareille douleur se fait sentir au
 » dos & aux aînes. La langue est jaunâtre &
 » chargée ; les urines sont crues ; les déjec-
 » tions fétides. La violence des symptômes
 » intéresse le méfentere, l'estomac & la poi-
 » trine. Ces accidens se manifestent par des
 » nausées, des vomiffemens, des cardial-
 » gies, des douleurs pleurétiques, des toux
 » féches, des inflammations, & se termi-
 » nent souvent par la gangrene, & la mort.

» *Les fièvres utérines humorales* provien-
 » nent d'une cacochymie scorbutique, dar-
 » treuse, scrophuleuse, vénérienne, ou de
 » toute autre nature ; d'un état valétudinaire

» & de souffrances , pendant des grossesses
 » laborieuses , d'une mauvaise nourriture ,
 » d'excès , ou de tout autre abus commis
 » pendant la grossesse ; de dérangement de
 » l'estomac , de glaires , de crudités , ou
 » d'humeurs étrangères pituiteuses , bilieuses
 » dans les premières voies ; d'engorgemens
 » pituiteux , bilieux , ou scrophuleux dans
 » les vaisseaux capillaires des membranes de
 » l'estomac & des intestins grêles ; de per-
 » tes blanches abondantes , ou de fuite-
 » mens sanguinolens , pendant la grossesse ;
 » de pertes considérables dans l'accouche-
 » ment , & à sa suite ; de chagrins , ou d'une
 » tristesse chronique ; d'une atmosphère
 » aqueuse , chaude & humide.

» Les causes (*des fièvres utérines ner-
 » veuses*) sont une nourriture trop forte , &
 » mal choisie ; un usage abusif des boissons
 » spiritueuses , & d'alimens incendiaires ,
 » pendant la grossesse ; un chyle mal digéré ,
 » mal conditionné , qui a passé dans les voies
 » de la circulation ; un sang trop dense &
 » trop animé ; un tempérament porté à la
 » colere , aux inquiétudes , & aux passions
 » vives ; une irritabilité extrême , ou trop
 » exquise des fibres membraneuses ; des irri-
 » tations violentes faites , dans l'accouche-
 » ment , à la matrice & aux parties qui dé-
 » pendent de ce viscere ; des mouvemens
 » spasmodiques , ou des spasmes fréquens , qui

» dépendent de l'irritation faite par cette vis-
 » lence. »

Nous croyons devoir passer sous silence les détails où M. Raulin entre sur les vues curatives générales, qu'on doit se proposer dans le traitement de ces sortes de fièvres, & sur les signes particuliers qui caractérisent les différentes especes de fièvres utérines humorales, pour ne nous occuper que des méthodes curatives particulières.

» *Si la fièvre humorale utérine tient d'un*
 » *principe scorbutique*, dès les premiers jours
 » de la couche, les malades se nourriront de
 » crêmes de riz, de gruau, de bouillies le-
 » geres de bled de Turquie, ou de sarasin.
 » Leur boisson ordinaire sera une infusion de
 » scolopendre, qu'on adoucira avec du syrop
 » de limons, ou d'épine-vinette. On don-
 » nera, tous les jours, un lavement émol-
 » lient, excepté pendant le tems de la fièvre
 » de lait.

» Dès le second jour de la couche, on
 » fera prendre, toutes les quatre heures, ex-
 » cepté pendant le tems du sommeil, cinq
 » onces d'infusion d'armoise, de pied-de-
 » lion, de botryx, de marrube blanc. On
 » fera infuser dans la premiere prise un
 » gros de rhubarbe concassée : on conti-
 » nuera de même, le troisieme jour. Il est à
 » propos de suspendre la rhubarbe, le qua-
 » trieme & le cinquieme jours, crainte de

» faire une diversion à l'humeur laiteuse ;
 » pendant le tems ordinaire de la fièvre de
 » lait : cependant rien n'empêche de conti-
 » nuer les infusions , & les autres usages.

» Le septieme jour de la couche , on fera
 » infuser la rhubarbe , comme auparavant ,
 » dans le premier verre de l'infusion précé-
 » dente ; & l'on y fera fondre , depuis une
 » jusqu'à deux onces & demie de manne ,
 » selon l'état de la malade. Du neuvieme
 » jusqu'au dix-huitieme jour de la couche ,
 » on ajoutera du *beccabunga* à l'infusion
 » ordinaire, & l'on fera infuser, tous les jours ,
 » dans le premier verre , demi-gros de rhu-
 » barbe : on y fera fondre de la manne ,
 » chaque cinquieme ou fixieme jour.

» Si la fièvre se soutient après le dix-hui-
 » tieme jour , qu'elle soit compliquée de
 » symptomes scorbutiques , les malades fe-
 » ront leur boisson ordinaire d'une legere
 » limonnade cuite, ou d'une infusion d'*alle-
 » luya*. Elles prendront , deux fois par jour ,
 » le matin & l'après-midi , à la place des in-
 » fusions , quatre onces , chaque fois , de
 » suc épuré de parties égales de chicorée
 » sauvage , de *beccabunga* , de creffon de
 » fontaine , & d'oseille , ou d'*alleluya* adouci
 » avec demi-once de syrop de limon , ou
 » d'épine-vinette. On purgera , tous les huit
 » jours , pendant cet usage , jusqu'à ce que

» la fièvre & les symptomes scorbutiques
 » soient dissipés. . .

Dans la fièvre utérine humorale dartreuse,
 » les malades observeront une diète exacte,
 » semblable à celle qui est prescrite dans l'ar-
 » ticle précédent. Leur boisson ordinaire
 » fera d'abord une infusion de laitue, ou de
 » chicorée sauvage. Elles prendront ensuite
 » quatre prises, par jour, de six onces cha-
 » cune, d'un apozème composé de *racines*
 » *de bardane, de patience sauvage*, de cha-
 » que, une once; de *garance*, trois gros,
 » dans une pinte d'eau, qu'on fera bouillir
 » un quart d'heure : décoction dans laquelle
 » on fera infuser une demi-poignée de *fu-*
 » *meterre*. On fera infuser séparément, tous
 » les matins, dans la première prise, un gros
 » d'iris de Florence; & l'on purgera d'abord
 » après le tems de la fièvre de lait, en ajoû-
 » tant à la première prise d'apozème deux
 » onces de syrop de fleurs de pêcher. On
 » continuera l'apozème; & l'on réitérera
 » la purgation, tous les cinq ou six jours,
 » jusqu'à une entière guérison.

» Il est d'une nécessité absolue, dès le
 » commencement de la cure de cette mala-
 » die, d'appliquer un vésicatoire sur les ta-
 » ches dartreuses, s'il en existe, ou bien sur
 » les parties où elles ont paru. Si ces parties
 » sont trop délicates pour supporter les vési-

» catoires , on les appliquera aux environs ,
 » le plus près possible des taches dartreuses.
 » On entretiendra la suppuration des vési-
 » catoires , par les moyens ordinaires.

» Lorsque *la fièvre utérine humorale dé-*
pend du désordre des organes de la di-
gestion , on évacue les premières voies
 » avec des laxatifs alliés avec des stomachi-
 » ques savonneux , pris dans la classe des vé-
 » gétaux qui ont cette qualité ; & l'on pur-
 » gera de tems en tems. Si cette fièvre dé-
 » pend d'un relâchement des fibres mem-
 » braneuses , à l'occasion de quelqu'une des
 » causes ordinaires à de tels accidens chez les
 » femmes en couche , on rétablit leur ton ,
 » & l'on soutient leur élasticité.

» Pour remplir les premières indications ,
 » on nourrit les malades avec des bouillons
 » de volaille & de mouton : on fait infuser
 » aussi , dans chaque prise , en la faisant chauf-
 » fer , quelques feuilles de chicorée sauvage ,
 » ou de pissenlit. La tisane ordinaire sera
 » une décoction de chiendent , où l'on fera
 » infuser un peu de réglisse. On donnera ,
 » chaque jour , un lavement émollient , pour
 » entretenir la liberté du ventre , & l'écou-
 » lement des lochies. Les malades pren-
 » dront , tous les matins , trois prises d'un
 » apozème composé de *germandrée* , de
 » *buglose* , de *scolopendre* , mêlées à parties
 » égales , dont on fera infuser une poignée

» dans une livre & demie d'eau bouillante ;
 » on y diffoudra un gros de *sel végétal*, &
 » on édulcorera chaque prise avec une
 » demi-once de syrop d'*althæa* de Fernel.

» Le fixieme jour de la couche, on fera
 » fondre dans le premier verre de cet apo-
 » zème deux onces, ou deux onces & de-
 » mie de manne. On continuera les apo-
 » zèmes jusqu'au dixieme jour de la cou-
 » che ; & alors on en rendra le premier
 » verre purgatif, avec deux onces & demi
 » de manne, un gros de sel d'Epsom, &
 » une once de syrop de roses pâles composé.
 » On réitérera cette purgation, tous les cinq
 » à six jours, jusqu'à une entiere guérison.
 » On augmentera la nourriture, après le dé-
 » clin de la fièvre, en la ménageant tou-
 » jours, selon l'état, les forces, & le tem-
 » pérément des malades.

» Le relâchement des fibres des solides
 » impose la nécessité d'avoir recours à des
 » toniques proportionnés à la débilité des
 » malades, & à l'irritabilité de leurs fibres
 » nerveuses. On les nourrira avec des bouil-
 » lons legers de mouton & de volaille, dans
 » lesquels on fera infuser un peu de cannelle,
 » ou de safran oriental. Elles prendront, pour
 » tisane ordinaire, une limonnade cuite, ou
 » bien une tisane de chiendent, adoucie
 » avec le syrop de bigarade, ou d'écorce
 » d'orange. Les malades prendront, toutes

» les quatre heures , pendant la journée , sans
 » suspendre la tisane ordinaire , cinq onces
 » de décoction de racine de petite-valériane ,
 » ou de celle de chardon bénit , ou bien pa-
 » reille dose d'infusion de calament , de pou-
 » liot de montagne , de cassis , de petite-sauge ,
 » ou de marrube blanc. Chaque sixieme jour
 » de cet usage , on ajoutera , dans la premiere
 » prise , un gros de sel végétal , & une once
 » de syrop de longue-vie , ou de roses , so-
 » lutif.

» L'eau de veau , de poulet , ou le petit-
 » lait , suffisent au commencement des *fièvres*
 » *utérines nerveuses*. On fait une saignée du
 » bras , dès que la fièvre se déclare , sans at-
 » tendre que les vuidanges diminuent , ou
 » se suppriment : on réitere la saignée , selon
 » la violence de la maladie ; & on la mo-
 » dere selon les forces des malades , & se-
 » lon les pertes ou évacuations , plus ou
 » moins abondantes , qu'elles ont éprouvées
 » dans l'accouchement , & à sa suite. On
 » donne trois lavemens par jour , en diffé-
 » rens tems , d'une décoction de mauve ,
 » de guimauve , de bouillon-blanc , de graine
 » de lin. On applique sur le bas-ventre des
 » flanelles imbibées de la même décoc-
 » tion.

» S'il survient quelque symptome qui in-
 » dique que la fièvre de lait se complique
 » avec la fièvre nerveuse , il est prudent de

» ménager les saignées, pendant vingt-quatre
» heures, ou de les suspendre, à moins que
» les symptômes ne deviennent plus graves.
» Dans cette fâcheuse circonstance, on fai-
» gne pour modérer le danger imminent
» auquel les malades sont exposées, & pour
» en prévenir les suites funestes.

» Les malades sont extrêmement foibles
» au commencement de la maladie. On leur
» accorde, de loin en loin, dans la journée,
» quelques cuillerées de bouillon : on aug-
» mente peu-à-peu cette nourriture, dans la
» fièvre de lait ; mais elle doit toujours être
» très-legere, jusqu'à la fin de la maladie. Si
» les symptômes de la fièvre nerveuse se sou-
» tiennent, ou augmentent, après le tems
» de la fièvre de lait, on continue les usages
» précédens ; & on fait prendre, tous les
» soirs, aux heures du sommeil, vingt gout-
» tes de la liqueur minérale anodine d'Hoff-
» mann, dans une tasse d'infusion de coque-
» licot, ou dans trois onces d'eau distillée
» de pourpier, ou de laitue, qu'on adoucit
» avec une cuillerée de syrop de *stæchas*,
» ou de *nymphæa*.

» Quelquefois les malades sont fatiguées,
» au commencement de la maladie, & dans
» ses progrès, de nausées fréquentes, d'envies
» de vomir, & même de vomissemens. Si
» la langue est chargée de limon, ces acci-
» dens dépendent d'embarras dans les pre-
» mières

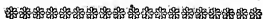
» mieres voies : si , au contraire , elle est fé-
 » che & animée , ils font un effet de l'irri-
 » tation nerveuse. Dans le premier cas , il
 » est nécessaire de faire vomir les malades
 » avec ménagement , en leur faisant prendre
 » de l'eau tiède émétisée : dans le second ,
 » il faut rapprocher la boisson , faire des fo-
 » mentations émollientes sur le bas-ventre ;
 » donner , toutes les quatre heures , cinq
 » onces d'une émulsion légère avec les se-
 » mences froides , & celle de pavot blanc ,
 » qu'on adoucit avec le sucre. Si le vomisse-
 » ment spasmodique ne cesse pas , on rend
 » l'émulsion plus calmante , deux fois par
 » jour ; le matin , avec deux gros de syrop
 » de karabé ; & , le soir , avec six gros du
 » même syrop. Il faut suspendre l'usage de
 » ce syrop , dès que le vomissement a cessé.
 » On continue , ou l'on supprime les émul-
 » sions , à raison des symptômes qui subsis-
 » tent. S'ils sont modérés , on en prend
 » moins : s'ils ont cessé , on n'en prend
 » plus ; mais , s'ils restent les mêmes , on
 » en continue l'usage. Il arrive quelquefois
 » que les émulsions s'aigrissent dans l'esto-
 » mac : on leur substitue alors une infusion
 » de laitue & de coquelicot , avec le même
 » syrop , le matin & le soir.

» Dès que les symptômes de la maladie
 » se modèrent , on fait usage d'une légère
 » tisane de chiendent & de réglisse , qu'on

» aiguë avec le tartre-émétique, extrême-
 » ment noyé. Par exemple, on dissout deux
 » grains de tartre stibié dans une demi-livre
 » d'eau ; on étend, toutes les deux heures,
 » une cuillerée de cette dissolution dans un
 » verre de la tisane ordinaire. On peut ren-
 » dre, par ce moyen, la tisane plus ou moins
 » laxative, selon que les indications l'exigent,
 » en rapprochant ou éloignant les prises d'eau
 » émétisée ; ou bien en employant plus
 » ou moins, selon son effet. Cet usage ne
 » doit pas exclure celui des lavemens qu'il
 » faut continuer à l'ordinaire.

» Lorsque la liberté du ventre sera cons-
 » tamment établie, on purgera les malades
 » avec deux onces & demie de manne, pour
 » reprendre ensuite l'usage de l'eau émétisée.
 » Tous les trois ou quatre jours, on réitérera
 » la manne. On continuera ainsi successive-
 » ment l'eau émétisée, jusqu'à une entière
 » guérison.

Ce morceau suffira pour donner à nos
 Lecteurs une idée de la précision, & en
 même tems, de l'exactitude avec laquelle
 M. Raulin a traité son sujet. On y verra
 aisément qu'il a évité tous les raisonnemens
 superflus, sans omettre aucun des détails
 nécessaires pour assurer la cure des maladies
 qui sont l'objet de son ouvrage.



S E C O N D E X T R A I T.

Artis Medicinæ Principes *Hippocrates, Arétæus, Alexander, Aurelianus, Celsus, Rhafis*. Recentuit, præfatus est *Albertus DE HALLER*. C'est-à-dire : *Les Œuvres des Princes de la Médecine, Hippocrate, Arétée, Alexandre, Aurélianus, Celse, Rhases; revues par M. DE HALLER qui y a ajouté des Sommaires & des Préfaces. A Lausanne, chez Grasset, & Compagnie, Tome I, 1769; Tomes II & III, 1770; & Tome IV, 1771, in-8°, 4 vol. On en trouve des Exemplaires, à Paris, chez Cavelier, & Didot le jeune.*

L'attention scrupuleuse avec laquelle les anciens médecins nous ont transmis l'histoire des maladies qu'ils ont observées, & la sagacité avec laquelle ils ont su en prévoir les événemens, donnent à leurs Ecrits un prix que vingt siècles n'ont pas diminué; & ce n'est qu'en les méditant avec soin qu'on peut se flater de faire quelques progrès dans l'art de guérir. On est donc sûr de mériter la reconnoissance des médecins éclairés, lorsqu'on les met à portée de profiter de leurs travaux. Quoique leurs Ouvrages aient été imprimés une infinité de fois, il est néanmoins bien difficile de s'en procurer la Collection complète. Henri Etienne avoit pu-

blié, il y a plus de deux siècles, le *Recueil des Médecins Grecs*, dont il avoit cependant excepté *Hippocrate*. Mais, comme l'observe très-bien M. De Haller, il auroit eu besoin d'être dirigé par quelqu'habile médecin dans l'exécution d'un projet qui demandoit autre chose que des talens typographiques. D'ailleurs sa Collection, toute imparfaite qu'elle est, est cependant devenue d'un prix si excessif, que peu de jeunes-gens peuvent se la procurer. Ces raisons ont déterminé M. De Haller à en publier une nouvelle, dans laquelle il se propose de n'admettre que ce qui peut être véritablement utile. Il a cru devoir préférer un petit format, comme moins dispendieux, & d'un usage plus commode. Il suivra les meilleures éditions & les versions les plus exactes. Il n'a pas cru devoir faire imprimer les textes grecs que trop peu de lecteurs consulteroient. Il commence par *Hippocrate*; il ne s'engage pas encore à donner *Galien*, dont les Ouvrages sont une vraie bibliothèque; mais il publiera ce qui reste d'*Arétée*, *Alexandre de Tralles*, *Celse*, *Aurélien*, & *Rhazès*.

Si son Ouvrage est accueilli du public, il annonce qu'il pourra ajouter à ces premiers quelque autre Ancien. Il se gardera cependant bien de faire réimprimer en entier les *Compilations d'Oribase*, & d'*Aëtius*; mais

il en extraira les morceaux des médecins plus anciens qui sont ensevelis sous plusieurs additions étrangères, tels qu'*Archigène, Rufus, Léonide, Antyllus*, dont on trouve d'ailleurs des fragmens précieux dans *Galien*, & dans les Arabes; de sorte qu'il ne désespere pas de les restituer presque en entier. Il terminera son Recueil par ce qui appartient en propre aux compilateurs qu'il aura ainsi dépouillés. Enfin il ne paroît pas éloigné, pour compléter cette bibliothèque, d'y joindre un petit nombre des praticiens modernes qui ont marché de plus près sur les traces des anciens, tels que *Sydenham, Huxham, & Torti*.

Il avertit qu'il ne s'est chargé que du choix des auteurs, & d'y ajouter les Préfaces nécessaires. Les quatre Volumes, qui ont été publiés jusqu'ici, ne contiennent encore que les *Œuvres d'Hippocrate*, qu'il a distribuées en trois classes. La première contient les Ouvrages qu'on s'accorde universellement à regarder comme appartenant véritablement à Hippocrate: ce sont les Livres, 1^o *De Aëribus, Locis & Aquis*; 2^o *De Naturâ Hominis*; 3^o *De Locis in Homine*; 4^o *De Humoribus*; 5^o *De Alimento*; 6^o & 7^o, le premier & troisième Livres *De Morbis popularibus*; 8^o *Prognosticon*; 9^o *Prædictionum Liber secundus*; 10^o *De Viâ Ratione in Morbis acutis Libri IV*;

11^o *De Fracturis* ; 12^o *De Articulis* ;
 13^o *Mochlicus* ; 14^o *De Capitis Vulneri-*
bus ; 15^o *Officina Chirurgi* ; 16^o *Aphorif-*
morum Sectiones VII. Quoique M. De Hal-
 ler admette, avec la plûpart des Commen-
 tateurs, ces Livres, comme des vraies pro-
 ductions d'Hippocrate ; cependant il ne laisse
 pas de proposer, dans la Préface de son
 quatrième Volume, quelques doutes sur le
 Livre *De Aëribus, Locis & Aquis*, parce
 qu'il lui paroît évident que l'auteur est Eu-
 ropéen ; & qu'Hippocrate, étant né dans
 l'île de Cos, doit être censé Asiatique, à
 moins, dit-il, qu'il ne se soit regardé comme
 Européen, à cause de son origine Dorique.
 Le Livre *De Alimento* lui paroît également
 suspect ; parce qu'il y a un passage qui sem-
 ble indiquer que l'auteur a écrit depuis le
 tems d'Erasistrate, puisqu'il distingue les ar-
 teres des veines ; qu'il enseigne qu'elles
 viennent du cœur ; & qu'elles portent le
 sang & les esprits dans toutes les parties.

Il a rangé dans la seconde classe les Ou-
 vrages qui ne paroissent pas être sortis de la
 plume d'Hippocrate, parce qu'ils contien-
 nent des sentimens opposés à ceux de ce
 divin vieillard, ou des découvertes posté-
 rieures, ou quelques défauts qu'Hippocrate
 a condamnés, & que, par conséquent,
 on ne peut pas soupçonner lui être échap-
 pés ; mais du reste ce sont de bons Ouvra-

ges que Galien lui-même attribue à Hippocrate, à ses premiers disciples, à ses fils, ou à son gendre. Les ouvrages de cette seconde classe forment le second & troisieme Volume de M. De Haller : ce sont, dans le second Volume, les Livres ; 1^o *De Corporum Resectione* ; 2^o *De Carnibus seu Principiis* ; 3^o *De Ossium Naturâ* ; 4^o *De Corde* ; 5^o *De Glandulis* ; 6^o *De Geniturâ* ; 7^o *De Naturâ Pueri* ; 8^o *De septimestri Partu* ; 9^o *De octimestri Partu* ; 10^o *De Superfétatione* ; 11^o *De Dentitione* ; 12^o *De Prædictionibus* ; 13^o *Coacæ Prænotiones Sectiones tres* ; 14^o *De Indicationibus* ; 15^o *De Diebus judicatoriis* ; 16^o-20^o les Livres II, IV, V, VI, VII *De Morbis popularibus* ; 21^o *De Affectionibus* ; 22^o *De internis Affectionibus Sectiones III* ; & dans le troisieme Volume, 1^o-4^o les quatre Livres *De Morbis* ; 5^o & 6^o les deux Livres *Mulierium* ; 7^o *De Naturâ muliebri* ; 8^o *De Sterilibus* ; 9^o *De Morbis Virginum* ; 10^o *De Morbo sacro* ; 11^o *De Insaniâ* ; 12^o *De Flatibus* ; 13^o *De Visu*.

La quatrieme classe enfin, qui forme le quatrieme Volume de M. De Haller, ne contient que les Livres évidemment supposés, qui ne sont en effet que des abrégés des autres Ouvrages d'Hippocrate, ou qui ne contiennent que des raisonnemens, ou dont les anciens n'ont fait aucune mention, ou

enfin qui sont indignes de ce grand homme, comme les Lettres, par exemple. Ce sont, 1^o-3^o les trois Livres *De Sanorum Victus Ratione*; 4^o *De Victus Ratione salubri*; 5^o *De Insomniis*; 6^o *De Ulceribus*; 7^o *De Fistulis*; 8^o *De Hæmorrhoidibus*; 9^o *De veteri Medicinâ*; 10^o *De Arte*; 11^o *De Medico*; 12^o *De decenti Habitu*; 13^o *Præceptiones*; 14^o *De Lege*; 15^o *De Jure-jurando*; 16^o *De Hominis Structurâ*; 17^o *De Naturâ Hominis*; 18^o *De Ætate*; 19^o un Fragment du même Ouvrage; 20^o *De septimestri Partu*; 21^o *De Significatione Vitæ & Morbis secundum motum lunæ & adspæctus planetarum*; 22^o *De Liquidorum Usu*; 23^o *De Medicamentis purgantibus*; 24^o *De Veratri Usu*; 25^o *Antidoti*; 26^o *De Exsectione Fætûs*; 27^o *De Re veterinariâ*; 28^o *Epistolæ*: enfin M. De Haller a joint à tout cela la Vie d'Hippocrate, par *Soranus*; les Preuves de la Vie, de la Famille, & des Ecrits d'Hippocrate; des Fragmens, & des Eloges, &c; de sorte qu'on peut se flater d'avoir une Edition très-complète des Ouvrages de ce pere de la Médecine. Ces Ouvrages sont seulement rangés dans un ordre différent que dans les Editions ordinaires. Cet ordre plaira sûrement à ceux qui aiment à suivre les progrès d'un art si long & si difficile; ce qui n'étoit pas possible, lorsqu'on confondoit avec les véritables

Ecrits d'Hippocrate des productions de tems postérieurs.

Non content d'avoir changé l'ordre des Livres, & d'avoir mieux distingué qu'on n'avoit fait jusqu'ici, ceux qui appartiennent véritablement au pere de la Médecine, M. De Haller a mis encore à la tête de chacun une courte Préface qui en expose l'objet & le but, & les raisons sur lesquelles il se fonde pour l'admettre, ou le rejeter du nombre des Livres d'Hippocrate. Nous ne doutons point que le public ne fasse l'accueil le plus favorable à une Collection qui ne peut que faciliter infiniment l'étude de ces monumens précieux, & peut-être ranimer parmi les médecins, le goût de l'observation, la voie la plus sûre pour faire faire à l'art des progrès solides.

OBSERVATIONS

Sur la Connoissance du Pouls dans les Grossesses, qui peut servir à distinguer les mâles, & les femelles, avant l'accouchement ; par M. DE LA BROUSSE, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, de la Société Royale des Sciences de la même Ville, & Médecin à Aramon.

Les différens systêmes, qui paroissent aujourd'hui en médecine, semblent agiter les médecins. Il s'éleve, pour ainsi dire, plu-

fièvres feûtes à l'avantage de l'humanité : l'expérience fidèle décidera fans doute de la victoire ; & il fera toujours glorieux d'avoir combattu. Les hydropifies & les petites-véroles traitées, le plus souvent, avec douceur ; les tumeurs scrophuleufes, avec la ciguë ; le virus vénérien, avec le sublimé cortosif, le lait rendu médicamenteux, &c. &c. font tout autant de preuves du progrès de l'art. La dispute la plus intéressante est celle de la médecine moderne, comparée avec l'Hippocratique. Pour soutenir en partie cette dernière, je ne m'arrêterai point aujourd'hui aux Aphorismes 41, 42, 59. du Livre V, que je n'ai point encore vérifiés ; mais je démontrerai que le 48^e est presque toujours vrai, & qu'Hippocrate a eu raison d'annoncer : *Fœtus qui mares sunt dextrâ, fœminæ sinistrâ magis sunt.*

Je viendrai donc à l'appui de cette prédiction ; je tâcherai d'affirmer ce passage par mes expériences, & d'en augmenter même la connoissance.

I^{ere} OBSERVATION. Mad. Méchin me pria de lui tâter le pouls : elle étoit pour lors dans le huitieme mois de sa grossesse. J'eus l'honneur de lui dire qu'elle portoit son enfant du côté gauche. Elle fut surprise de la vérité que je lui soutins : en me l'avouant, je lui annonçai qu'elle feroit une fille. Cette dame me répondit qu'elle le croyoit, ayant les mêmes marques, que lorsqu'elle en avoit

porté d'autres. Elle accoucha, le 25 Octobre de l'année 1768, d'une fille que je lui avois prédite.

II. OBSERV. J'annonçai, à-peu-près dans le même tems, une fille à Catherine Cappel, de la même manière : il est vrai que celle-ci sentoît le poids de son enfant, plutôt du côté droit, que du côté gauche. Son poulx m'assuroit cependant qu'elle accoucheroit d'une fille qu'elle eut, le 22 d'Octobre même année,

III. OBSERV. Au terme à-peu-près de sept mois, je touchai le poulx à Monete, femme du Gaburre : je lui prédis une fille, qui vint au monde, le premier du mois d'Avril passé.

IV. OBSERV. Je prédis encore une fille à la femme de Castel, ménager de cette ville d'Aramon. Elle fit une chute qui coûta la vie à son enfant. Ce malheur ne changea pas la vérité de mon assertion.

V. OBSERV. La femme de Bonneau me donna son bras, en me priant de lui toucher le poulx : elle étoit à-peu-près dans le huitième mois de sa grossesse. Je lui annonçai une fille : elle est accouchée, depuis six mois, & a justifié ma prédiction.

VI. OBSERV. La femme de Saint-Jean me dit qu'elle ne sentoît son enfant d'aucun côté ; qu'elle le portoit décidément sur le milieu du ventre. Je voulus éprouver si le

battement de l'artere radiale étoit égal des deux côtés : je trouvai le pouls gauche plus foible : je lui prédis une fille , elle étoit pour lors dans le huitieme mois de sa grossesse ; ma prédiction se réalisa à son terme.

VII. OBSERV. Je demandai à toucher le pouls de la femme de Durand le jardinier : je lui dis qu'elle portoit son enfant du côté droit. Elle fut surprise que j'eusse deviné la place de cet embryon. J'ajoutai qu'elle accoucherait d'un fils : elle le mit au monde le 31 du mois d'Octobre de l'année dernière.

VIII. OBSERV. Il est vrai qu'annonçant à la femme de Brou, ménager de cette ville, qu'elle accoucherait d'un fils ; je me trompai, puisqu'elle mit au monde une fille, le 17 Décembre dernier. Ne fis-je point une imprudence de suivre ma règle, dans un tems où je traitois cette femme d'une fièvre catarrhale ?

IX. OBSERV. Je me trompai encore, en touchant le pouls de la femme d'Augustin Chiro, sur la fin du neuvieme mois de sa grossesse. Elle accoucha, deux jours après, d'un enfant qui démentit ma prédiction. Ne pourrois-je pas soupçonner, avec raison, que son enfant avoit fait pour lors la culbute, & qu'il devoit se passer dans les vaisseaux de cette femme un trouble qu'occasionne la chute du fœtus ; ou l'accouchement pressé que la nature préparoit ?

X. OBSERV. La fille de Brémond me fit

toucher son poulx que je trouvai très-foible du côté droit. Je lui dis qu'elle feroit un enfant mâle & robuste. Elle me répondit qu'elle le desiroit, & qu'elle portoit, avec beaucoup de peine, son enfant du côté droit. Elle accoucha effectivement d'un garçon, le 14 d'Octobre de l'année dernière.

XI. OBSERV. Je prédis à Marguerite Luca un fils dont elle sentoit tout le poids du côté droit : elle m'avoua que, toutes les fois qu'elle avoit fait des garçons, elle les avoit portés de ce côté-là. Nous dîmes tous les deux la vérité, puisqu'elle accoucha d'un fils, le 5 Décembre passé.

XII. OBSERV. La femme de Jouve, boulanger, à qui je touchai le poulx, dans le troisième mois de sa grossesse, accoucha, le 12 du mois de Février 1769, d'un fils que je lui avois promis auparavant.

XIII. OBSERV. J'annonçai de même un fils à la femme de Joseph Tromplan, laboureur, de notre ville ; & je dis vrai : elle accoucha le 22 du mois ci-dessus.

XIV. OBSERV. Jeanne Feraud se réjouit beaucoup, quand je l'assurai, après l'avoir examinée, qu'elle feroit un garçon ; ce qui arriva le 12 d'Avril dernier.

XV. OBSERV. J'assurai une dame, dans le neuvième mois de sa grossesse, qu'elle mettroit au monde un fils. Je me trompai ; elle accoucha d'une fille. J'avois trop de part

fans doute à la réussite de ma prédiction ; pour n'être point surpris. On s'aveugle souvent sur ses propres intérêts. Il est vrai que cette femme étoit dans la tristesse , depuis quatorze mois , & qu'elle n'a jamais passé un jour sans pleurer. Les chagrins ont troublé , plus d'une fois , la circulation ; & la nature ne garde pas l'équilibre , quand elle est affaiblie : aussi accoucha-t-elle d'une fille , à terme , qu'on auroit pris pour un enfant de sept mois.

XVI. OBSERV. La femme du fleur Caverne , chapellier , me dit qu'elle avoit toujours porté son enfant du côté droit , pendant les six premiers mois de sa grossesse ; mais qu'il avoit changé de place , depuis deux mois & demi , parce qu'elle étoit obligée , par complaisance , de porter une fille d'environ trois ans , sur le bras droit ; ce qui pouvoit avoir occasionné le changement de cet enfant du côté gauche. Je demandai à lui toucher le pouls ; & je sentis que l'artere radiale étoit plus foible du côté droit , nonobstant que cette femme portât , par accident , son enfant du côté gauche. Je me décidai à lui annoncer qu'elle accoucherait d'un fils ; & je notai ce fait , qui se vérifia le 28 de Mai passé.

Je craindrois d'ennuyer mes lecteurs , si je rapportois ici une plus longue suite de mes observations. Il suffira , je pense , d'y

ajouter mes réflexions ; & de faire part au public de ma découverte.

1^o On remarquera, sur une trentaine d'observations faites sur cet objet, que j'ai toujours annoncé avant l'accouchement, si les femmes grosses ; à qui j'ai touché le poulx, feroient un fils, ou une fille, mais que c'étoit constamment depuis le sixième mois, jusqu'à la fin du neuvième, que j'ai fait mes expériences. Je ne crois pas qu'auparavant on puisse le connoître, parce que le fœtus ne pèse pas assez pour pencher plutôt d'un côté que de l'autre.

2^o Je me suis trompé dans mon pronostic, trois fois, sur trente femmes ; à qui j'ai touché le poulx, dans l'intervalle marqué ci-dessus, dont la première étoit sur la fin d'une fièvre catarrhale, & qu'on sent, suivant l'illustre Borden, que le poulx, du côté affecté dans les maladies, est toujours plus fort que l'autre qui souffre moins, & que cette femme pouvoit porter précisément son enfant du côté le plus souffrant ; qu'alors le poulx étant plus plein, je pouvois augurer que l'enfant étoit du côté plus foible ; puisqu'il me faut cette distinction pour me décider. Je donne ensuite la raison des Observations IX & XV. Je ne crois pas qu'elles puissent faire exception à la règle générale.

3^o On peut conclure de ce que je viens

d'exposer, que les femmes enceintes ne sentent le plus souvent pencher leurs enfans d'aucun côté, mais que, dans le cas où le fœtus y seroit forcé, les mâles inclineront presque toujours du côté droit; & les femelles du gauche; ce qui fait connoître à plusieurs femmes grosses, si elles doivent mettre au jour une fille, ou un fils, sur-tout si elles ont fait plusieurs enfans. Je connois une dame qui est sûre de ce qu'elle porte, quand elle est enceinte, & qui annonce toujours l'heure de son accouchement.

Mais pourquoi, dira-t-on, les mâles se décident-ils plutôt à pencher du côté droit, & les femelles du côté gauche? Je laisse aux physiciens à résoudre la question.

Je pourrois dire cependant, avec quelques médecins modernes, que, le corps se partageant en deux moitiés latérales, nous avons naturellement le côté droit plus fort, par éducation, ou par habitude; que le pouls est toujours plus plein, ou embarrassé de la partie souffrante, parce que la nature met tout en jeu pour se délivrer; que celui, au contraire, des femmes enceintes est plus foible du côté où le fœtus penche, par raison de la gravité qui comprime & gêne la circulation.

Les mâles doivent nécessairement incliner du côté droit, puisqu'il est plus propre

à les porter ; & les femelles , dont la fibre est plus foible , & le corps moins pesant , cherchent la partie qui leur est analogue. Le poids du fœtus , comprimant sa partie latérale , doit faire sentir une compression dans le poulx , du même côté où il se trouve ; & , par conséquent , le médecin , qui trouvera le poulx plus foible , du côté gauche , dans une femme enceinte , qui jouira d'ailleurs d'une bonne fanté , pourra annoncer hardiment une fille ; & le contraire arrivera , quand le poulx droit sera plus foible.

L E T T R E

Du même , à M. DESBREST , ancien Médecin des Camps & Armées du Roi , qui peut servir de Suite aux Observations précédentes sur la Connoissance du Poulx dans les Grossesses.

Bien loin , MONSIEUR , que je vous sache mauvais gré d'avoir relevé une erreur qui ne m'est échappée que faute d'avoir donné toute l'attention nécessaire à l'examen d'un fait qui peut aisément en imposer ; je viens , au contraire , vous en remercier publiquement. J'avoue que les vers que j'ai cru voir sortir , en faisant usage de la graine de jusquiame dans le mal aux dents , ne sont autre chose que le germe de cette graine que l'on brûle.

En répétant l'expérience, que vous avez donnée à la fin de votre Observation inférée dans le Journal de Médecine du mois d'Août 1769, je me suis convaincu (sans avoir besoin d'un microscope) que les capsules de la graine de jusquiame, en éclatant avec un petit bruit, répandoient sur la table une grande quantité de ces prétendus vers, tous bifurqués à l'une de leurs extrémités. J'assurerais cependant que, par le procédé dont on se sert ici, & que j'ai décrit dans mon Observation consignée dans le Journal de Médecine du mois de Décembre 1768, on soulage toujours le malade, quand la douleur aux dents est accompagnée de la tension des gencives. Quoi qu'il en soit, MONSIEUR, je vous offre aujourd'hui un autre champ plus digne de votre attention. La politesse, avec laquelle vous avez relevé mon erreur, m'engage à vous soumettre mes recherches sur la connoissance du pouls dans les grossesses, qui peut servir à distinguer les mâles, & les femelles, avant l'accouchement.

En lisant les Aphorismes d'Hippocrate, je m'arrêtai, de préférence, au XLVIII^e, qui dit : *Fœtus qui mares sunt dextrâ ; fœminæ sinistrâ magis sunt.* Je fus frappé de cette décision ; & , prenant depuis long-tems cet illustre vieillard pour guide, je pris la résolution de vérifier le fait : je le trouvai

presque toujours juste ; je voulus même renchérir : le hazard , pere des grandes découvertes , me favorisa.

Une dame me pria de lui tâter le poulx , dans le huitieme mois de sa grossesse. J'eus l'honneur de lui dire qu'elle portoit son enfant du côté gauche. Elle fut surprise de la vérité que je lui soutins. En me l'avouant , je lui annonçai qu'elle feroit une fille. Cette dame me répondit qu'elle le croyoit , ayant les mêmes signes que lorsqu'elle en avoit porté d'autres. Elle accoucha , le 25 d'Octobre 1768 , d'une fille que je lui avois prédite.

Il est inutile de vous rapporter trente observations que j'ai faites depuis , sur le même sujet , dont j'ai communiqué la plus grande partie à la Société Royale des Sciences de Montpellier , & à M. Roux , auteur du Journal de Médecine , auquel je vous renvoie ; supposé qu'il veuille bien les y insérer. J'aurai l'honneur seulement de vous faire part , dans cette Lettre , de mes réflexions.

Je divise , à l'imitation des médecins Chinois , & de quelques modernes , le corps humain en deux moitiés latérales. Je soutiens que le poulx des arteres radiales , temporales , &c. est égal en parfaite santé , & qu'en maladie il est toujours plus fort du côté affecté , ou souffrant. J'ai , devers moi , des observations sûres , qui appuient en cela les recherches de MM. De Bordeu & Fouquet.

Le contraire arrive dans les grossesses. Il y a le plus souvent une foiblesse dans le pouls du côté où l'enfant incline davantage : c'est sans doute la compression qu'il occasionne dans les arteres du bas-ventre, qui la fait sentir dans la radiale du même côté. Ainsi, toutes les fois que vous trouverez le pouls plus foible, du côté droit, vous pouvez assurer que la femme portera un mâle qu'elle sentira le plus souvent peser du même côté : si, au contraire, il est plus foible, du côté gauche, ce sera une fille dont elle sera surchargée du côté de la foiblesse du pouls. Il arrive quelquefois que la femme grosse ne sent le fœtus incliner d'aucun côté, ou même qu'elle le sent du côté opposé ; mais le pouls, par sa petitesse, marque toujours la vérité de ma découverte.

Dans le cas où le médecin ne trouvera aucune différence dans les deux pouls, (ce qui est bien rare,) l'enfant n'inclinera d'aucun côté ; & pour lors on ne pourra prononcer sur son espece.

Quoique le *placenta* ait été trouvé adhérent à toutes les parois de la matrice, par divers accoucheurs ; je crois que le cordon prête assez pour permettre le plus souvent au fœtus de pencher. On peut donc suivre ma règle, depuis le troisieme mois de la grossesse jusqu'au dernier, (c'est-à-dire jusqu'au moment de la culbute de l'enfant.) Je

ne croyois autrefois pouvoir la suivre que depuis le fixieme mois : j'ai fait des expériences depuis mon Mémoire envoyé à l'Académie , qui prouvent qu'on le peut plutôt. Je n'en rapporterai qu'une , pour ne pas rendre cette Lettre plus longue.

Je demandai à toucher le poulx d'une dame de Beaucaire , qui étoit dans le troisieme mois de sa grossesse : je lui prédis qu'elle feroit une fille , dont elle est accouchée depuis peu. Elle m'affura qu'elle le connoîtroit , si elle étoit dans son fixieme mois.

» Quand je porte un garçon , me dit-elle ,
 » mon ventre se gonfle peu-à-peu , pendant
 » quelques momens ; après quoi , il remue
 » fortement. Si c'est une fille , mon ventre ne
 » se gonfle pas ; mais elle trépigne , en imi-
 » tant le mouvement d'une fourmi. J'ai parlé
 » à plusieurs autres femmes , qui m'ont as-
 » suré avoir les mêmes symptomes , dans
 » leur fixieme mois. » Voilà donc mon
 poulx d'accord avec la nature. Je cherche maintenant , dans les cas d'enfans jumeaux , ou de superfétation , quelques signes particuliers dans le poulx , qui me fassent connoître ces accidens : en attendant cette heureuse découverte , dont je ne manquerai pas de vous faire part , je vous prie d'être persuadé de la haute estime que j'ai pour vous , & des sentimens distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être , &c.

OBSERVATIONS

Sur différentes sortes de Pouls ; par le même.

La doctrine du pouls , inventée par les médecins Grecs & Chinois , donnée en Europe par *Solano* de Lucques , *Nihell* , *Cox* , *Fleming* , &c. & enrichie , en France , par MM. *De Bordeu* & *Fouquet* , ne sçauroit être trop répandue. Les connoissances qu'on en retire sont profondes ; & cette partie de la médecine est si avantageuse à un praticien , que je la crois indispensable. La facilité à saisir la cause d'une maladie , & l'efficacité que procure , pour l'ordinaire , la promptitude des remèdes bien administrés , sont deux objets intéressans pour les malades , & pour la réputation de leurs médecins.

Cette branche de l'art , si nécessaire & si utile , s'est fort peu accrue , durant plusieurs siècles ; & , dans celui-ci , où les sciences semblent se renouveler , elle trouve peu de partisans , & beaucoup d'ennemis. Quel contraste ! Il est vrai qu'on n'a jamais proposé de nouveauté véritablement utile , qui n'ait essuyé les plus fortes contradictions , & qu'on pourroit même juger , en quelque sorte , des avantages qu'on doit se promettre d'une découverte , par les efforts qu'on fait pour l'étouffer. C'est ainsi que s'exprime un sage , un amateur du bien public ; & , pour le suivre en partie , je vais exposer quel-

ques observations que j'ai faites sur le pouls, en avouant que les connoissances que j'ai puisées dans cette doctrine, ont été prises des auteurs déjà cités.

POULS CAPITAL *. M. Choisy, avocat, me présenta son bras pour éprouver, disoit-il, si je lui devinerois sa maladie, & de quel côté elle étoit plus sensible. J'eus l'honneur de lui dire qu'il avoit mal à la tête, & qu'il étoit plus fort du côté droit; ce qu'il m'affura avec plaisir.

J'ai plusieurs exemples du pouls capital; &, entr'autres, j'en citerai un, que j'ai répété souvent sur la fille aînée d'un travailleur, nommée *Gardon*. A l'âge de dix-huit ans, elle n'a point encore eu ses règles. En conséquence de cette suppression, & de ses goûts dépravés, elle a des élancemens dans la tête par intervalle; élancemens qui se font sentir, avec plus de vigueur, du côté droit. En le lui assurant, je lui ai toujours prédit la partie la plus affectée.

POULS INTESTINAL. Me trouvant à Savanhac, petit village dans le diocèse de Nîmes, le curé me pria d'aller voir un de ses paroissiens, qui avoit la dyssenterie depuis deux mois. Après quelques notions qu'il me donna sur la cause de sa maladie, le payfan

* *Nota* que les pouls, capital, intestinal, stomachal, & celui des urines, que je décris, sont d'après M. *De Bordeu*.

me dit qu'il souffroit beaucoup, avant de se présenter à la selle. Je lui touchai le poulx aux deux bras, & l'assurai que ses coliques existoient du côté droit, parce que je trouvais son poulx intestinal droit, plus fiévreux que le gauche.

J'ai vu le poulx onduleux, souple, dans deux sujets, & leur ai annoncé la diarrhée, qui est arrivée douze à quinze heures après mon pronostic.

Matthieu Roussel de Sase vint me consulter dans le mois de Juillet 1770. Il étoit fort maigre, avoit la fièvre, des rapports par intervalle; sans appétit, presque sans force; accablé d'un flux dysentérique, rendant des matieres grises, puantes; des urines lixivieuses, &c. Je demandai son poulx, & je lui annonçai, en touchant l'un & l'autre, qu'il avoit de fortes coliques à l'hypochondre droit; ce qu'il m'avoua. En paroissant surpris de ma prédiction, il eut beaucoup plus de confiance à mon ordonnance, qui lui procura la santé qu'il avoit perdue par des excès de travaux à la campagne.

POULX CUTANÉ, ou SAILLANT. Laissons, pour un moment, les poulx capital & intestinal, pour nous occuper d'une autre espece dont on n'a point encore parlé, & qui accompagne les plaies & les inflammations cutanées.

La femme de *Bonneau*, après une chute

qu'elle avoit faite du haut d'une échelle , fut portée à l'hôpital. Je lui touchai le pouls , en arrivant ; & j'assurai les assistans que son mal étoit à la fesse droite , parce que le pouls de ce côté étoit plus fort , & plus irrité que celui du côté opposé. Je la trouvai , en effet , dure , rouge , enflée , & douloureuse. Je la fis saigner au bras droit , en ordonnant l'application d'un cataplasme fait avec de l'eau , de la mie de pain , & quelques feuilles de jusquiame ; ce qui la guérit bientôt.

Un jeune travailleur fut reçu à notre hôpital pour un mal à la jambe. Avant de voir sa plaie , j'assurai , en lui touchant le pouls , qu'elle étoit à la jambe droite , parce que le pouls de ce côté étoit plus fort , & plus élevé que l'autre.

Un homme avoit une inflammation à la jambe gauche , vers les malléoles , & l'autre , sur les muscles gastronémiens. En suivant ce malade à l'hôpital , j'ai toujours remarqué que le pouls gauche étoit plus vigoureux , & plus irrité , avant l'ouverture de l'abcès , & qu'il devint plus mou , & sans irritation , dès que la nature se fut pratiquée une issue. J'ai fait la même expérience , en visitant , avec M. Fouquet , les malades de l'hôpital militaire de Montpellier , confié à ses soins. Je touchai le pouls d'un soldat qui avoit un abcès extérieur fluant sur la poitrine : je lui dis qu'il étoit du côté droit ,

parce que son pouls étoit plus mou , & plus foible ; ce qu'il m'avoua , fans peine : c'étoit au mois de Décembre 1770, que je me trouvai dans cette ville.

Je pouffai mes expériences plus loin , & j'osai prédire à une demoiselle de Beaucaire , qui se plaignoit d'une douleur sciatique , qu'elle l'avoit à la cuisse droite , parce que son pouls étoit plus saillant , & plus renflé plus de ce côté que de l'autre ?

J'ai souvent décidé les douleurs venteuses , ou inflammatoires , pouffant aux différens côtés , en tâtant le pouls des malades , & en faisant attention au degré de force , ou moins vif , de l'artere radiale.

Ce pouls , que j'appelle *cutané* , ou *saillant* , se connoît à l'impression *tranchante* , plus ou moins *irritable* , qu'elle produit sous les doigts qui compriment l'artere du carpe.

POULS HÉPATIQUE INFLAMMATOIRE.
Marie-Anne Viaude, entrée à l'Hôpital, dans le mois de Septembre 1770, avoit depuis son dernier accouchement , un squirrhe au milieu du ventre. Elle avoit la fièvre ; & je trouvai l'aorte descendante battant très-fortement , & la radiale , du côté droit , plus saillante que la gauche. J'augurai le siège de la maladie au foie : elle y avoit des douleurs , & m'avoua qu'elle s'en étoit toujours plainte. Elle est morte d'un abcès à cette partie , & conséquemment d'une fièvre lente.

POULS STOMACHAL. Mad. la baronne de se plaignant d'un mal-aise, me présenta son pouls : j'eus l'honneur de lui dire qu'elle avoit mal à l'estomac ; elle me dit que cela étoit vrai.

Mad. la comtesse d'.... fit, le lendemain, la même cérémonie ; je lui annonçai de même qu'elle avoit mal à l'estomac : elle me répondit que c'étoit, au contraire, à la tête. J'eus l'honneur de l'assurer que, si-tôt qu'elle auroit mangé, elle seroit guérie ; ce qui arriva, en lui montrant ses besoins. Cela prouve aussi que le mal à la tête peut venir par inanition ; mais le pouls, dans cette circonstance, est toujours stomachal, au lieu qu'il est capital, dans ceux qui ne l'ont pas symptomatique.

✱ **POULS DE LA SUEUR SIMPLE.** Celui de la sueur simple est le même que l'*incidius* de Solano, qui est remarquable par une élévation graduée de quelques pulsations qui se suivent les unes au-dessus des autres. Ce pouls sec, & irrité, que je remarquai à l'hôpital confié à mes soins, sur un malade à qui j'annonçai une sueur forcée, avoit réellement le caractère des pulsations graduées ; mais je sentoisi, dans le diamètre intérieur de l'artere radiale, comme un bâton mince, arrondi, qui frapoit mes doigts, & qui sembloit s'élever, en répétant toujours la même manœuvre.

POULS DES URINES. J'ai vu celui des

urines chez *Pierron Rosier*, que je discernois par une suspension du battement de l'artere, tantôt à la septieme pulsation, & tantôt à la douzieme. Je lui demandai s'il n'avoit point uriné pendant la nuit ? Sa femme me répondit qu'il avoit inondé son lit, & m'en fit voir la trace encore sur le pavé de sa chambre.

POULS FIMBRIÉ. Il ne me reste plus qu'à décrire une espece singuliere de pouls que j'appelle, avec M. Clerc, *fimbrié*, & que j'ai vu à *Jouve*, dite *L'Abondance*, depuis le 12 Septembre 1768, jusqu'au 27 Octobre suivant, qu'elle a vécu. Cette femme, âgée de cinquante-ans, étoit attaquée d'enflures, depuis un an. Son visage bouffi, son ventre enflé, mais peu dur, ses cuisses, ses jambes, & sur-tout ses malléoles, étoient, le soir, plus œdémateuses. Elle touffoit par intervalle, ressentait un grand feu intérieur, n'avoit point d'appétit, & joignoit à tous ces symptomes des urines rouges, & de tems en tems, une diarrhée stercorale. La cause de sa maladie étoit un usage journalier d'eau-de-vie, qu'elle avoit bue dans son commencement, quand elle ressentait des maux d'estomac.

La teinture hydragogue de Minet, l'oxymel colchique, joint à de doux fondans, furent employés inutilement. Il est vrai qu'elle défensloit pour quelques jours, & que ces remèdes pouffoient prodigieusement par les urines ; mais, en revanche, je lui trouvois

le pouls *fimbrié*, avec beaucoup de chaleur. C'est le même que M. Clerc dit avoir remarqué à M. le vicomte de Rochechouart, dans la maladie qu'il eut à Vésel, & qu'il cite dans le premier volume de son *Histoire naturelle de l'Homme*, p. 259, à cette différence près, que cette femme n'avoit point cinq à six battemens secs, ou élastiques, comme dit l'auteur, en parlant de son malade, mais quelle avoit, au contraire, une inégalité grande & molle, qui donnoit, dans le même tems, la même sensation qu'imprime sur l'ouïe un morceau de taffetas qu'on déchire : cela se présentoit journellement, après qu'elle avoit mangé, & notamment depuis l'usage de l'oxymel colchique.

Le pouls *fimbrié* de M. Clerc, qui annonça l'éruption de la petite-vérole, étant inégal, sec, & *fimbrié* ; celui-ci, qui ne fut suivi d'aucune fièvre éruptive, en dehors, l'annonceroit-il dans la poitrine, étant inégal, pectoral, & *fimbrié* ? ou bien seroit-il une marque prochaine d'une hydro-pisie de poitrine, comme j'ai lieu de le soupçonner dans cette maladie ?

Je soumets ce pronostic aux lumières des Auteurs de la doctrine du pouls, en consentant bien volontiers à la primauté de cette décision qui leur est dûe, & en augurant en faveur, & par avance, de leurs jugemens éclairés.

OBSERVATION

Sur une Fièvre intermittente quarte, guérie par le Bain d'eau froide, dans le tems de la chaleur; par M. OLIVIER, Docteur en Médecine, à Saint-Tropez.

Le Journal de Médecine du mois d'Octobre 1759, Tome XI, page 312, renferme une opinion que je donnai sur les fièvres intermittentes, confirmée par la pratique, dont j'établissois le siége dans les vaisseaux lymphatiques subcutanés, & les effets sur le fluide nerveux.

L'autorité & l'observation sembleroient établir la dernière idée. Ce fluide nerveux, si mobile, qui tout-à-coup porte des ravages si furieux dans les femmes hystrériques, ne sembleroit-il pas, se mouvant plus lentement, occasionner le premier accès des fièvres intermittentes? *Patet satis probabilem esse illam opinionem quæ primum paroxysmi febris intermittentis initium, atque causam proximam, statuit inertiam liquidi nervosi.*
VAN-SWIETEN.

Un trouble momentané peut produire ce phénomène. Il est rapporté, dans le même auteur, qu'une fille, troublée à la vue d'un rat, eut tout-à-coup le premier paroxysme de la fièvre quarte, qui ne se dissipa qu'au printemps suivant; &, deux mois après sa

guérison, la fièvre la reprit subitement, à la présence d'un rat mort qu'un enfant jeta sur elle.

Mais ce premier accès, en mouillant la peau dans l'état de chaleur, ne peut-il pas en détruire le ressort, & occasionner une stagnation d'humeur particulière, qui, passant, par intervalles réglés, dans le sang, renouvelle le paroxysme en portant sur les nerfs ? Une forte agitation de l'ame pourra nous rendre insensible à cette irritation, ou vaincre l'inertie du fluide nerveux : aussi Q. Fabius, consul Romain, fut délivré de la fièvre quarte, un jour de bataille contre les Allobroges ; & les narcotiques, donnés avec le camphre, quelques heures avant le paroxysme, m'ont très-bien réussi. (Voyez l'Observation au Journal énoncé.)

L'exemple de Rey, garde-terre de M. De Ramaticelle, sembleroit prouver le véritable siège de ces fièvres. Il étoit travaillé de la quarte, depuis l'automne : elle avoit résisté au printems, & à tous les fébrifuges. Ennuyé de sa persévérance, dans le tems de la chaleur, il alla se plonger nud dans l'eau froide, où il resta jusqu'à ce qu'il ne sentît plus le chaud de la fièvre ; & elle ne reparut plus. Nous étions en été ; & Rey n'a pas sçu me dire s'il suoit, quand il se plongeait dans l'eau froide. Il avoit passé le froid de la fièvre au soleil.

Rien de si nuisible, dans ces fièvres, que

la sueur. La débilité & la langueur qui en résultent, le prouvent assez ; & est il bien difficile de les guérir dans ceux qui suent beaucoup, si on n'arrête les sueurs. *Quotidiana observatio docet omnium difficillimè à febribus intermittentibus liberari illos qui copiosissimis sudoribus diffluunt, neque sanari, nisi sudores illi prius cohibeantur.* VAN-SWIETEN.

D'où vient donc que ces sueurs sont si préjudiciables ? C'est qu'elles relâchent le tissu de la peau, & occasionnent les suites qu'on pourra voir dans mon système, au Journal cité.

Comment donc aura agi ce bain froid ? Il aura fortifié la peau, & occasionné un ébranlement subit dans toutes les fibres de la peau, qui leur aura donné cette activité capable de les débarrasser de cette humeur fébrile stagnante dans les vaisseaux lymphatiques, & rétabli leur ressort qui les a garantis d'une nouvelle reproduction.

Je conviens qu'en se mouillant les mains d'eau froide, ou toute autre partie du corps, on peut faire reparoitre la fièvre intermittente ; mais ce n'est-là qu'un ébranlement particulier, & incapable de donner une secousse générale, qui devient d'autant plus sensible, que le corps est dans l'état le plus relâché dans la sueur, & peut en changer la disposition.

Ne

Ne peut-il pas résulter de ces deux mouvemens opposés, de la force du cœur qui pousse pour lors vers la peau avec violence, & de la répulsion par l'eau froide, une nouvelle coction, ou un certain trouble dans les humeurs, qui détruise la cause de ces fièvres ?

La froideur de l'eau répercute les humeurs de la peau, le sang des vaisseaux capillaires, la lymphe des lymphatiques. Dans le choc des corps élastiques, le corps choquant comprime le corps choqué ; & celui-ci, à son tour, comprime celui-là. Les molécules de nos liquides doivent satisfaire aux deux directions, l'une qui les porte avec violence vers la peau, l'autre qui les repousse en dedans. Il doit y avoir un dégorgement plus considérable des vaisseaux lymphatiques dans les sanguins, parce que la circulation du sang est beaucoup affoiblie dans l'habitude du corps. Les premiers acquièrent une force supérieure par l'action de l'eau froide. Ils sont plus superficiels, plus déliés : l'impression en est plus forte. La lymphe, ainsi introduite, doit occasionner de nouvelles collisions, des frottemens plus considérables, une atténuation plus parfaite, capable de dégager cette matière fébrile inhérente, de la dissiper, ou de la forcer d'entrer dans d'autres vaisseaux plus forts, pour être expulsée, ou mieux travaillée.

Il est démontré, en mécanique, qu'un corps de figure sphérique, qui, sous un moindre volume, a plus de masse, est propre à recevoir plus de degrés de mouvement, & par conséquent, plus de vélocité (a) : or le cœur pousse pêle-mêle dans le grand système artériel la masse de nos humeurs. Les globules rouges sphériques, plus pesans, & moins volumineux, recevront plus de mouvement en ligne droite, & pousseront, dans leur trajet, à côté, les globules des autres liqueurs plus legeres; mais la contraction des vaisseaux les rapprochera de l'axe. Il n'en est pas ainsi dans les arteres capillaires, où les parois sont foibles, où le diamètre est très-petit. Là, les globules rouges se traînent; il y a plus de frottement, moins de mouvement : les molécules lymphatiques sont por-

(a) C'est la raison pourquoi le mercure, qui agit par des propriétés mécaniques, vient à bout de détruire le virus vénérien, niché à l'extrémité des vaisseaux. Il est extrêmement pesant : il se divise à l'infini, toujours en globules ronds; il reçoit donc plus de mouvement, par la projection du cœur & le jeu des arteres, & se porte avec plus de force dans tous les recoins des vaisseaux, pour y détruire la cause vénérienne. C'est par cette qualité mécanique, qu'il est le fondant le plus actif que nous ayons. Cependant, dans son administration, il m'est arrivé d'être croisé par les fièvres intermittentes. Qu'on fasse dépendre, après cela, du seul épaisissement des humeurs, la cause de ces fièvres ?

tées à côté , sans être repoussées vers l'axe , par le défaut d'une suffisante contraction. Pendant le chaud de la fièvre , ces petits vaisseaux capillaires augmentent de diamètre ; il y entrera plus de sang & d'autres liquides , comme il paroît par la sueur : ils seront relâchés par les sérosités qu'ils déposent , & n'auront pas assez de force pour opérer cette contraction qui rapproche de l'axe les molécules lymphatiques ; mais , la froideur de l'eau venant à les resserrer , ils acquerront un ressort qui les fera travailler avec puissance les humeurs qu'ils contiennent , & en changera la consistance.

Cette froideur peut même fermer les orifices sécrétoires des vaisseaux lymphatiques qui partent des capillaires ; & , se trouvant alors moins gorgés , ils déboucheront avec plus de facilité dans les veines qui , ayant un diamètre plus large , se resserreront moins , & permettront d'autant mieux le dégorgement des vaisseaux lymphatiques , qu'elles ramènent le sang dans l'intérieur , & en reçoivent moins par le resserrement des capillaires.

On objectera que cette matière fébrile , passant dans le sang , occasionne le froid , & que , pendant le froid , la secousse est bien plus forte , sans que ce mécanisme nous délivre du retour de la fièvre. Mais , dans ce moment , la nature est engourdie , le sys-

tême vasculaire en spasme , les muscles en convulsion , la circulation lente ; au lieu que , pendant le chaud , les vaisseaux sont dilatés , les muscles relâchés , la nature puissante , la circulation forte ; & , pendant cette action , il peut s'opérer des phénomènes qu'on n'a pas lieu d'attendre d'une position inverse.

Mais , dira-t-on , c'étoit le dernier accès que le nommé *Rey* devoit essuyer. Cela peut être : cependant , comme on observe à cet accès une sueur critique qui , emporte la fièvre , (& non aux autres accès , où elle n'est que symptomatique & nuisible ,) il est à supposer que cette matière critique , arrêtée , auroit pu occasionner quelque autre maladie ; à moins qu'elle n'eût été vaincue comme celle de la fièvre intermittente. Dans ce cas , il n'y auroit aucun inconvénient de recourir à ce bain froid.

Sydenham sembleroit avoir prévu cet effet ; car il donnoit des sudorifiques , quelques heures avant l'accès ; & , quand les sueurs paroissoient , il donnoit les pilules cochées : ce n'étoit pas pour purger , mais pour exciter des mouvemens opposés dans les humeurs , & intervertir la marche de la maladie. *Ut , dit-il , binis illis contrariis sudandi & dejiciendi motibus eodem tempore excitatis , paroxysmi processum confunderet atque inturbaret ;* ce qui lui réussissoit.

Comme le moyen de Rey paroît extraordinaire , il ne fera pas saisi par les fébricitans , sans qu'une suite d'épreuves en ait confirmé la pratique. C'est à nous de leur en inspirer la confiance , en faisant sur nous ces essais. L'amour de l'humanité , & l'honneur de l'art , n'ont-ils pas porté de grands médecins à éprouver sur eux des remèdes nouveaux ? J'en connois un (a) que les liens de l'amitié me rendent cher , dont la connoissance m'honore , & qui a si bien mérité de l'univers médecin , qui , pour encourager son malade , usa devant lui de la *bella-donna* , dont le succès répondit à son attente , & guérit le malade ; satisfaction qui touchera de près tout médecin qui s'intéresse au sort de ses malades.

OBSERVATION

*Sur un Lépreux ; par M. GIRARDEAU ,
Chirurgien-major du Régiment de Piémont.*

Il est arrivé , il y a quelques jours , à Calais , un Anglois âgé de vingt-un ans , pour s'y faire voir comme un être fort rare. Il s'y est fait annoncer sous l'épithète de *L'Homme à aiguillon de porc-épic*.

La singularité de ce prétendu phénomène m'a excité à l'aller voir avec plusieurs officiers

(a) Le célèbre M. D'Arnaud , professeur en l'Université d'Aix.

du corps auquel j'ai l'honneur d'être attaché. Au lieu de trouver un homme chargé d'aiguillon de porc-épic, j'ai vu, non sans quelque surprise, un vrai lépreux; un homme couvert de l'espece de lépre, connue en médecine sous le nom caractéristique de *malum-mortuum*, vel *lepra*; *malum-mortuum*, dont plusieurs anciens médecins ont fait mention, dont, plus récemment, M. *De Sauvages* (a) a donné une courte description, & laquelle maladie avoit déjà été traitée, plus au long, par M. *Astruc* (b), sans néanmoins que ni l'un ni l'autre nous aient laissé l'idée d'une maladie, à beaucoup près, aussi formidable que celle qui fait le sujet de cette Observation.

Comme je n'ai ici en vue que de constater de nouveau l'existence de cette hideuse affection cutanée, je vais extraire les principaux symptômes sous lesquels ces auteurs la désignent, afin qu'il soit facile d'en faire, au besoin, le parallèle avec ceux que je joins ici traits pour traits.

Le premier dit l'avoir vue « sous la forme » de pustules plus ou moins approchantes » de la grandeur d'une pièce de monnoie, » dont le siège étoit aux bras & aux cuisses,

(a). Voyez *Nosol. method.* class. 10, ord. 5-29, n° 6, p. 574 & suiv.

(b). *Traité des Tumeurs & des Ulcères*, Tome I, chap. xiiij, pag. 401 & suiv.

» rarement au visage. Il ajoûte que ces pustules avoient une ligne & plus d'épaisseur, étoient sèches, quelquefois distantes les unes des autres, croûteuses, de couleur obscure, sans douleur fixe, très-opiniâtres, à peine prurigineuses, lesquelles, tombées ou arrachées, montroient une peau rouge, graineuse, sans ulcère.»...

Le second dit, au troisieme § du Chapitre noté, « que ce mal reste ordinairement à la même place, & ne s'étend pas comme la dartre... & qu'il arrive le plus souvent aux cuisses, aux fesses, au dos, au visage, & sur-tout aux épaules. »

On trouve au mot *MALUM*, dans le *Bartholomæi CASTELLI Lexicon*, que le *malum mortuum* est une espèce de lèpre, ou de gale très-grave, ainsi appelée, parce que le corps est noir, & comme gangrené, *quod corpus nigrum, & quasi mortificatum apparet*; livide, couvert de pustules croûteuses, noires & sales, sans douleur ni fânie, dont le principal foyer est au croupion... ce qui est, on ne peut pas plus conforme à l'histoire de la maladie qui suit.

L'homme, dont il est ici question, est d'une moyenne stature; n'est ni gras ni maigre, mais assez bien proportionné dans toutes ses parties; ce qui semble prouver que l'abondance du vice inné en lui n'a pas sensiblement influé sur les principaux agens

de ses facultés animales. A ne le juger que par sa figure & la carnation de son visage, on le prendroit pour un homme très-sain. Son regard est vif, sa bouche & ses dents sont également en bon état; de sorte qu'on ne peut, au premier abord, remarquer en lui qu'un air de tristesse fort commun aux Anglois.

Il jouit d'ailleurs librement de tous ses sens, excepté celui du tact qui ne s'est conservé intègre qu'au visage, dans l'intérieur des mains, & à la plante des pieds. Le reste du cuir chevelu est presque entièrement dépourvu de cheveux, & a beaucoup moins de sentiment que le visage, quoiqu'il n'ait point de croûtes. Il perd progressivement de sa sensibilité, à mesure qu'il approche d'une espèce d'aréole, qui sépare vers la partie supérieure du col, les parties saines des malades.

Il en est de même à l'intérieur des mains, & à la plante des pieds. La peau, qui y est blanche au milieu, dégénere peu-à-peu en une couleur obscure, d'un noir plombé, qui va, en augmentant, se terminer au bord croûteux qui commence à toute la partie externe des pieds, des mains, & du col; d'où il suit que le reste du corps, spécialement en certaines parties, ne ressemble plus qu'à une sordide gangrene, telle qu'on ne peut guères se la représenter à l'imagination, sans l'avoir vue.

L'affinité que l'origine de ces croûtes a avec celles qui sont plus manifestes , n'est pas parfaitement égale sur toute la superficie du corps. Ce sont, en quelques endroits , des écailles très-menues , comme aux pieds , &c , dans d'autres , de petits bourlets , ou , pour mieux dire , des especes de pro-éminences de la peau , qui sont extrêmement fins , luisans , durs , & qui incontinent dégénèrent en croûtes , lesquelles ensuite vont toujours en augmentant de volume , de diamètre & de longueur , jusqu'aux endroits où cette humeur est plus abondante , sçavoir , le dessus des mains , l'intérieur des poignets , le pli des bras , & notamment le dos , la partie interne & inférieure des cuisses , les jarrets , & la circonférence externe des tendons d'Achille. Les croûtes , dans ces différentes parties , ont depuis quatre jusqu'à six lignes de longueur , sont toutes séparées les unes des autres , fort sèches , lugubrement sonores , lorsqu'une partie heurte l'autre ; irrégulières , quant à la figure & à la grosseur ; d'une couleur plus obscure que celles qui se trouvent à la poitrine , au ventre , & sur tout le reste du corps. Une autre particularité , c'est que le malade peut à son gré les faire hérissier en quel sens il veut , au moyen de l'inclinaison qu'il donne à sa peau.

L'insertion de ces prétendues pustules est d'une couleur plus fauve que leur sommet

qui est généralement noir, & souvent bifurqué. Celles qui recouvrent les parties de la génération sont extrêmement fines, ressemblantes à la peau que nous appelons vulgairement *du chagrin*, & n'empêchent pas ce malheureux homme, selon ce qu'il nous a assuré, d'habiter avec une femme plus jeune que lui, avec laquelle il s'est marié, il y a environ un an.

Son pere, qu'il dit n'être affecté de cette maladie que depuis l'âge de neuf à dix ans (a), ignore comment elle lui est venue, & couche, depuis vingt-cinq ans, avec sa femme, sans que celle-ci paroisse avoir contracté la moindre parcelle de l'affection de son mari.

Enfin il nous a assuré qu'il se dépouille, ainsi que son pere, tous les ans, de pied en en cap; que ce font d'abord le dessus des mains, la partie antérieure des jambes, & le dos, où commence, vers le printems, cette sorte de muë; que, dès qu'un paquet de ces croûtes est tombé, le sentiment du tact n'y est pas tellement éteint, qu'il n'y sente l'impression un peu forte des corps qui

(a) S'il est permis d'ajouter foi au rapport de ce jeune homme, on aura une nouvelle conviction de la nécessité de distinguer cette maladie, comme M. Astruc l'a fait, en *malum mortuum, congenitum vel innatum*, & en *malum mortuum adventitium*. Ibid. sect. iv. 972.

le touchent : perception dont il est entièrement privé, ainsi que du plus grand froid, dans l'état de ces croûtes. Il s'y fait, ainsi que j'en ai été en partie témoin, avant la repousse d'une nouvelle germination, plusieurs desquamations successives; ensuite de quoi renaît un germe, ou un bulbe, que les auteurs ont été, seulement en ce tems, fondés, à raison de l'analogie, à appeler *pustule*. Sous ces écailles, avant & après qu'elles sont tombées, sont des rugosités plutôt blanchâtres que rouges, d'où procedent vraisemblablement autant de ces grains pustuleux, qu'il y a de glandes affectées (a). Il m'a même paru qu'il se conserve un petit conduit de communication entre l'extrémité de chaque gale, & le réservoir dont elle tire sa substance, à la manière dont se forment les stalactites; dans lequel cas il seroit évident que le principal objet curatif dépendroit effectivement de l'emploi des cathartiques. . . .

Je n'ai pu pousser mes recherches sur cette extraordinaire maladie, pour plusieurs raisons; la première, parce que je ne pouvois parler à cet homme que par interprète; la seconde, parce que quelques membres du

(a) Une preuve que les glandes cutanées sont le siège de cette maladie, c'est que l'intérieur des mains, qui n'en est pas pourvu comme les autres parties, n'en est jamais affecté.

corps de MM. les assesseurs du magistrat de Calais, effrayés des rapports puérils qu'on leur avoit fait de la contagion de cette maladie, ont ordonné, d'autorité privée, à cet homme de sortir promptement de la ville; la troisieme enfin, parce que j'aurois eu besoin de rassembler à mon aise toutes les connoissances que l'art en a pu obtenir jusqu'à ce jour, afin de méditer plus efficacement la cause, les effets, &c.

Il vient, dans cet instant, de se présenter un autre phénomène que je ne puis m'empêcher de joindre à celui-ci.

Un fœtus mâle, & abortif, du terme de six mois, de figure monstrueuse, présente un bec-de-lièvre d'une si singuliere forme, qu'on ne peut distinguer de parties régulières à sa tête, que *la mâchoire inférieure*, son rebord alvéolaire, la langue, les joues, & l'occiput.

Une profonde fissure commence à deux ou trois lignes des commissures des lèvres, gagne de chaque côté l'aile du nez, & l'apophyse montante de l'os maxillaire, cerne ensuite irrégulièrement la fosse orbitaire, remonte sur le crâne, en anticipant une partie de la future squammeuse, pénètre de part en part l'épaisseur des os, & va se terminer à la fontanelle;

Toutes les parties comprises dans ces deux profonds écartemens sont si défigu-

rées & si retrécies , qu'on ne peut qu'à peine les distinguer. Cependant le rebord alvéolaire supérieur conserve à-peu-près son état naturel dans l'intervalle qu'il y a d'une canine à l'autre. La lèvre, qui y répond, est très-courte, un peu renversée, & y est adhérente dans tous ses points.

Le nez est si difforme qu'on le prendroit plutôt pour un museau de chien, sa base étant épatée, & sa partie supérieure comme confondue dans une espèce de petit front pointu, extrêmement étroit & informe, qui donne vraiment une figure monstrueuse à ce fœtus. Collatéralement, à la partie supérieure du nez, se trouvent deux éraillures qui tiennent lieu d'orbites, dont la droite est plus grande que la gauche, dans lesquelles sont contenus les yeux que l'on a peine à distinguer au milieu d'un gros bulbe charnu. Enfin de la fontanelle sortent deux prolongemens membraneux, d'environ la longueur de quatre à cinq pouces, de l'épaisseur de deux à trois doigts, & qui paroissent être une expansion des méninges, qui n'a pu être employée à revêtir le cerveau dont les deux lobes antérieurs sont très-petits, & se trouvent en partie à découvert.

Quoique cette Observation ne puisse être employée à aucun des moyens que l'art de guérir cherche, le sujet n'en est pas moins

prodigieux. M. D'Aignan, docteur en médecine de l'Université de Montpellier, qui me charge de vous faire parvenir une de ses Observations sur le *Malum-mortuum*, a, aussi-bien, que M. Martin, chirurgien de cette ville, admiré la singularité de ce jeu de la nature. Il est tel que plusieurs personnes de la famille, & autres, l'ont pris, sans examen, pour une tête d'animal quadrupède, adaptée à celle de l'enfant.

OBSERVATION

Sur un Homme attaqué du Malum-mortuum; par M. D'AIGNAN, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, & Médecin de l'Hôpital militaire de Calais.

J'ai vu, il y a environ quatre ans, un Juif Irlandois couvert de croûtes hideuses, qui, au premier coup d'œil, ressembloient assez bien à la lèpre des Grecs, telle que les auteurs la décrivent. Mais, en l'examinant de près, on y remarquoit quelque différence. Ces croûtes étoient parfaitement sèches, sans suppuration, sanie, ni ichorosité. Elles étoient larges, minces, d'un brun obscur, semblables à des feuillets arrangés symétriquement, mais en différens sens,

comme les écailles des poissons. Lorsque ce jeune homme se remuoit un peu vivement, on entendoit un certain bruit confus de crépitation qu'occasionnoit le froissement de ces croûtes. A l'exception du visage, de la tête, de la paume des mains, & de la plante des pieds, toute la surface du corps en étoit couverte, par placards plus ou moins étendus : les cuisses, les bras & les jambes en étoient plus affectés que le reste du corps. Dans les endroits du tronc, où les intervalles étoient un peu considérables, la peau paroissoit naturelle ; mais d'un brun vilain, qui formoit une aréole très-foncée tout autour de chaque placard. Elle paroissoit d'un rouge livide, & parsemée de mammelons plus ou moins gorgés, selon qu'il y avoit plus ou moins de tems que les croûtes étoient tombées ; car elles se renouvelloient, mais irrégulièrement : au reste, ce jeune homme ne se plaignoit ni de douleur, ni d'irritation, ni de demangeaison. Il faisoit parfaitement bien toutes ses fonctions ; mais il étoit maigre, & d'une figure désagréable ; & il paroissoit un peu affecté du scorbut.

Tous ces caracteres rassemblés désignent assez bien la maladie que les auteurs ont décrites sous le nom de Mal-mort, *Malum-mortuum*, entr'autres, *Astruc*, dans son *Traité des Tumeurs* ; & *Sauvages*, dans sa *Nosologie méthodique*.

OBSERVATION

Sur une Ophthalmie vénérienne; par M. MARRIGUES, Lieutenant de M. le premier Chirurgien, à Versailles, & Correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie.

Les médicamens répercussifs, indiscrettement employés dans le traitement des écoulemens vénériens, ont souvent occasionné, par le resserrement & la crispation des orifices des vaisseaux de l'urèthre, dont l'érosion leur donnoit issue, un reflux dans la masse générale des fluides du corps, & des transports de l'humeur viciée sur des parties, même assez éloignées de celles par lesquelles le virus s'étoit introduit. On a vu le virus se jeter avec fureur, à la suite de cette répercussion, sur ces parties, & y produire des affections morbifiques d'autant plus rebelles, qu'en saisissant moins promptement la nature de la cause qui les faisoit naître, on apportoit moins efficacement les remèdes propres à les détruire. Le fait suivant en pourra fournir une preuve démonstrative.

M. D** B***, officier au régiment de **** eut, en 1764, une gonorrhée virulente, compliquée de tous les accidens qui accompagnent fréquemment cette maladie. Le praticien entre les mains duquel il se mit,

mit, pour être traité, fit, selon le rapport du malade, tous les remèdes qu'il estima convenables. Il procura du relâchement aux vaisseaux; ce qui donna lieu à une abondante suppuration qui fit cesser tous les accidens de l'inflammation. Cette suppuration, & conséquemment l'écoulement par l'urèthre, ayant duré très-long-tems, malgré différentes tentatives que le praticien avoit faites pour en tarir la source, tentatives probablement trop prématurées, puisqu'il étoit vraisemblable que le virus n'étoit pas encore entièrement éteint, causèrent au malade une impatience d'autant plus inconsidérée, que le praticien, en supprimant avec trop de promptitude un écoulement encore imbu de virus, le mettoit dans le cas d'avoir bientôt la vérole. Néanmoins le malade, que plus de trois mois de traitement ennuyoient singulièrement, ayant passé sur tous les inconvéniens qui pouvoient résulter de cette suppression, pressa le praticien de l'accélérer. Celui-ci, forcé de remplir les vues de son malade, employa, à cet effet, plusieurs jours de suite, les injections astringentes. L'écoulement ne s'arrêta pas tout-à-coup: il résista, quelque tems, aux intentions du malade, & aux efforts du praticien; enfin il se supprima entièrement, & le malade se crut guéri.

Dans cette sécurité, il se livra à tous les plaisirs que sa jeunesse lui suggéra ; & il s'y menagea si peu, qu'au bout de près de trois mois de sa prétendue guérison, ses yeux furent attaqués d'une ophthalmie, qui, quoique peu considérable d'abord, ne laissa pas de résister aux remèdes que l'on fit pour la dissiper. Cette affection augmenta, par la suite, avec une telle vigueur, qu'elle obligea le malade de garder la chambre, & lui donna les plus grandes inquiétudes. On le saigna, plusieurs fois, du bras & du pied : on lui fit prendre les bouillons altérans, & le petit-lait ; on le purgea, de tems en tems, sans qu'on apperçût aucun changement favorable à son état. On continua les bouillons & le petit-lait : on fit prendre huit bains au malade ; on le purgea encore, & on lui mit un large vésicatoire à la nuque, qui produisit de l'effet, sans améliorer les choses. Pendant l'usage de tous ces remèdes, on ne négligea point les topiques, qu'on appliqua soigneusement sur le foyer du mal, & qu'on appropria le mieux qu'on put à la nature de l'ophthalmie qu'on regardoit toujours comme un mal local. Ce traitement, suivi près de six semaines, n'ayant apporté aucun changement en-bien, & le malade, étant fort ennuyé d'un mal aussi rebelle, vint à Versailles, & me pria de lui donner mes soins.

Je commençai par m'informer , avec la plus grande exactitude , de tout ce qui avoit précédé & accompagné cette ophthalmie. Sur le rapport que le malade m'en fit , je jugeai qu'elle étoit vénérienne ; que l'écoulement de la gonorrhée , arrêté dans un tems où la matiere se trouvoit encore viciée , avoit procuré l'invasion du virus dans la masse du sang ; que , s'étant ensuite porté & déposé sur les membranes conjonctives des deux yeux , il en avoit immédiatement causé l'inflammation qui constituoit la maladie. Je me crus d'autant mieux fondé à expliquer de cette maniere la cause de cette ophthalmie , que les Observations de plusieurs praticiens , & particulièrement de M. *Daran* , ont fait connoître intuitivement l'affinité singuliere qu'a l'humeur gonorrhéique avec les membranes dénommées ci-dessus : je connoissois d'ailleurs plusieurs exemples d'ophtalmies vénériennes , pour les avoir observées , en différens tems , dans le cours de ma pratique.

La maladie & sa cause m'étant parfaitement connues , j'estimai que , pour en empêcher les suites qui ne pouvoient être que très-fâcheuses , il n'y avoit rien de mieux à faire que de rappeler dans le canal de l'urèthre l'humeur virulente , qui en avoit été délogée , par l'action des in-

jections astringentes , dont j'ai fait mention ci-dessus, & de rétablir l'écoulement gonorrhœique, en même tems que, pour amener le tout à parfaite guérison, j'administrerois au malade les remèdes propres à éteindre & détruire entièrement le virus dont la présence caufoit tout le désordre.

Pour y parvenir , après avoir , par les remèdes généraux, fait les préparations convenables, j'introduisis dans le canal de l'urèthre des bougies qui excitèrent d'abord une phlogose qui fut bientôt suivie de suppuration & d'écoulement purulent. J'entre-tins, par l'usage continué des bougies, cette suppuration, le plus long-tems qu'il me fut possible ; & , persuadé que le virus qui avoit reflué dans le sang , par l'effet de la répercussion, en avoit altéré la masse, je me crus obligé de faire passer le malade par les grands remèdes : je lui fis donc des frictions universelles, selon les règles de l'art ; je le purgeai, de tems en tems, selon les indications, & plusieurs fois, à la fin du traitement, pendant lequel je fis mettre sur les yeux les topiques émolliens, résolutifs & même discutifs, selon la nécessité marquée par les tems de l'inflammation, & l'état où se trouvoient les membranes communes de ces organes qui en étoient le foyer. Par l'usage combiné, &

bien entendu , de tous ces moyens , j'eus la satisfaction de voir l'ophthalmie s'anéantir entièrement. L'écoulement purulent de l'urèthre s'arrêta de lui-même , par l'effet des remèdes administrés , & qui faisoient la base du traitement , sans qu'il fût besoin de recourir aux injections ; & le malade , qui s'est toujours très-bien porté depuis ce même traitement , m'a pleinement confirmé qu'il étoit parfaitement & radicalement guéri.

De tout ce qui a été dit , on peut tirer les inductions suivantes :

1^o Il est évident que l'ophthalmie , qui fait l'objet de cette Observation , devoit son existence à la présence du virus vénérien , déposé sur les membranes conjonctives , qu'il agaçoit , en y produisant une inflammation , & des douleurs atroces , & qu'il ne s'y étoit porté que par une suite de la répercussion de l'humeur gonorrhéique , qu'on avoit inconsidérément procurée par des injections astringentes.

2^o Ce fait de pratique fait encore voir qu'on ne doit jamais , malgré l'impatience des malades , se presser d'arrêter les écoulemens de l'urèthre , quoiqu'ils soient longs & opiniâtres , qu'on ne soit préalablement bien assuré d'avoir , par des remèdes convenables , détruit entièrement le virus qui les entretient.

3^o Il prouve enfin qu'en pareille circonstance il est très-prudent de traiter le malade à fond, c'est-à-dire, de le faire passer par les grands remèdes, puisqu'il est évident que, dans tous les cas semblables à celui-ci, le sang se trouve infecté du virus qui s'y est introduit, & que ce n'est que par l'application réfléchie qu'on fait de ces remèdes auxquels on allie efficacement l'usage des bougies pour rappeler dans l'urèthre l'écoulement gonorrhéique supprimé, que l'on peut espérer de procurer au malade une guérison certaine & absolue.

OBSERVATION

Sur une Strangurie singulière, ou Dysurie, qu'on peut appeller dysuria hæmorrhoidalis interna; par M. RICHARD, Docteur en Médecine de Montpellier, & Pensionné de la Ville de Casteljaloux en Albret.

M. de M. . . d'un tempérament très-robuste, malgré la vie sédentaire qu'il mène depuis long-tems, ne sortant presque pas de son cabinet, vient d'être délivré, comme subitement, de cette cruelle maladie qui le tourmentoît depuis trois semaines, sans presque aucun relâche. Voici quelle en est l'histoire.

Une fièvre éphémère, qui s'est prolongée jusqu'au troisième jour, a précédé cette maladie. On n'employa pour cette fièvre qu'une

saignée , & une tisane légèrement diapnoïque. Tout alloit au mieux , lorsque , tout d'un coup , le malade fut pris d'une difficulté d'uriner, grande & fréquente, qu'il n'avoit jamais éprouvée avant ce tems, & d'une douleur des hémorrhoides internes , à laquelle il étoit sujet. On recherche la cause de ce phénomène : il n'y en a pas d'évidente ; il faut se livrer à la conjecture , & prescrire , en conséquence , des tisanes délayantes , adoucissantes & mucilagineuses : j'insistai sur-tout sur l'usage constant du petit-lait ; je fis prendre quelques demi-bains domestiques , émolliens & huileux , le tout sans succès : les potions huileuses ne réussirent pas mieux ; les narcotiques aidoient à supporter le mal , voilà tout. On sonde le malade , & on n'est pas plus avancé.

On appelle en consultation un médecin expérimenté dont la réputation est bien méritée : il est d'avis qu'on s'en tienne à l'usage du petit-lait qu'il fit faire avec les tamarins , dans la vue de relâcher le ventre : tout indiquoit les rafraîchissans. L'application constante du malade à l'étude ; l'usage qu'il faisoit , chaque jour , du café , & , dans l'occasion , des liqueurs , paroissoient être les vrais principes de cette maladie. Je fis , les derniers jours , appliquer quelques sangsues au fondement ; enfin on parle de quelqu'eau minérale legere & acidule : je conseille au

malade d'en user. Au quatrieme verre, le malade, qui n'avoit uriné qu'avec la plus grande peine, depuis si long-tems, urina avec aisance, &, depuis ce tems, a toujours été de mieux en mieux.

N. B. C'est la premiere bouteille des eaux du Castra, qui semble avoir opéré ce prodige. Ces eaux, qui ne sont pas bien éloignées d'ici, attirent beaucoup de monde, dans la saison, à cause de leurs vertus tempérantes, apéritives, rafraîchissantes & toniques : je m'en suis servi avec succès dans plusieurs occasions. Malgré la bonne idée que je dois avoir de leurs vertus, je n'oserois leur attribuer un effet aussi surprenant. Il faut écarter toute prévention, si on veut bien juger des faits : *Non confundendum judicium cum experimento*. Ce jour-là précisément, M. De M. . . n'avoit pas quitté le lit : la douleur des hémorrhoides l'y avoit retenu. On avoit tant calmé ! tant rafraîchi ! Le tems de la résolution ne doit-il pas enfin arriver ? La situation horizontale ne la favorise-t-elle pas ?

OBSERVATION

Sur l'Extirpation d'un Sein ; par M. BONNARD, Chirurgien-Juré du Roi aux Rapports, & Maître en Chirurgie des Ville & Bailliage Royal de Hesdin.

L'accord ou la correspondance que l'on a

toujours remarqué entre l'*utérus*, & les mammelles des femmes, en partie composées d'une quantité infinie de glandes, n'a pas peu contribué aux connoissances que nous avons maintenant des désordres qui y arrivent. C'est souvent à l'approche du cours périodique que l'on s'apperçoit bien sensiblement de la correspondance dont nous parlons; car, dans ce tems, il survient assez ordinairement à ces corps sphériques un gonflement, quelquefois même un peu douloureux, qui se dissipe naturellement avec ce cours menstruel. Mais, lorsque la cessation, ou suppression de cette évacuation arrive, par quelque cause que ce soit, les mammelles, alors susceptibles d'engorgement, sont d'autant plus exposées à des suites fâcheuses, qu'il n'est pas toujours au pouvoir des personnes de l'art de les éviter. Ces engorgemens, comme on le sçait, sont de plusieurs sortes; les uns viennent de causes externes, & les autres de causes internes. Au reste, de quelque côté que la chose arrive, il est toujours constant qu'il en résulte souvent un désordre plus ou moins grand dans les glandes conglobées ou conglomérées, à proportion de la stase des liquides, ou de l'inertie plus ou moins grande des vaisseaux qui les composent. En effet les vaisseaux lymphatiques, qui entrent dans la composition de ces glandes, venant à tomber dans l'atonie, leur obstruction ne tarde pas à se manifester;

de-là le croupissement des liquides , leur perversion , ces tumeurs carcinomateuses , &c. Mais , si ces fluides stagnans viennent à prendre une forme concrète , les tumeurs squirrheuses en seront indubitablement le produit.

Robertine de Lannoy, femme du nommé *Legrand*, connue en cette ville sous le nom de *Robertine*, monteuse de coëffure, âgée maintenant de cinquante-trois ans, ayant toujours été riche en couleur, d'un beau sang, bien-réglée, d'un bon tempérament, jouissant encore d'un passable embonpoint, & d'une assez bonne santé, s'aperçut, à l'âge de trente-huit ans, quelque tems avant que d'être enceinte de son dernier enfant, d'une petite dureté dans l'aréole gauche. Cette dureté indolente, peu profonde & peu considérable, augmentoit de volume, ainsi que le sein, à chaque tems périodique. Cette alternative d'engorgement & de dé-gorgement se soutint pendant l'espace de sept ou huit ans, au bout duquel tems la petite dureté parut un peu plus volumineuse. La mamelle même, dont le mamelon étoit oblitéré & rentré en dedans, paroissoit aussi un peu plus grosse qu'à l'ordinaire. Dans ce cas, Robertine fit infructueusement usage d'un emplâtre fondant, qu'une personne de sa connoissance lui donna. Ce topique discontinué, on ne fit rien de plus; mais, quatre ou cinq ans après, c'est-à-dire, au

tems de la cessation absolue de ses mois, le sein se gonfla considérablement, devint de plus en plus dur, & parfaitement squirrheux dans toute son étendue. La malade, dans cette circonstance, d'autant plus inquiète de son sort, qu'elle crut porter un carcinome, médita long-tems sur le parti qu'elle devoit prendre, pour parvenir à sa guérison. Elle résolut enfin, au mois de Février 1770, de concert avec son mari, de se soumettre à l'amputation. Pour cet effet, elle alla à quatre lieues loin, se mettre entre les mains d'un empirique, qui la confirma encore davantage, dans l'indispensable nécessité où elle étoit d'en venir à cette fin ; mais que, n'étant pas opérateur, il lui conseilloit de ne pas tarder à parler à un chirurgien. De retour chez elle, son premier soin fut d'assurer le sien de sa parfaite résignation ; que rien n'étoit capable de l'en détourner, & qu'il n'avoit qu'à opter, ou d'opérer, ou d'en laisser la manœuvre & le traitement à un autre. Dans une si instante proposition, M. Suérus, car c'étoit son chirurgien ordinaire, pour ne pas perdre la confiance qu'il voyoit qu'on avoit en lui, promit, pour cette fois, de la satisfaire, sous condition cependant de me faire appeler en second, & de conférer avec moi, sur ce dessein, pour l'exécution duquel je fus prié d'examiner l'état des choses avec la plus scrupuleuse attention. Je trouvai donc, comme je viens de le dire, la tumeur d'une

dureté & d'une rénitence des plus considérables ; indolente cependant , sans autre engorgement au voisinage axillaire , circonscrite , & mobile dans tous ses points sur le muscle grand-pectoral , avec des veines qui , sans être absolument variqueuses , se laissoient facilement appercevoir à l'extérieur. De plus , cette tumeur apparente au premier coup d'œil ; sans même être découverte , étoit , à cause de son volume , d'autant plus incommode à la malade , soit en marchant , soit en agissant , qu'il falloit , pour ainsi dire , que sa main droite fît sans cesse les fonctions de suspensoir.

Ces circonstances réunies me firent penser que la ferme résolution de Robertine pouvoit , un jour , devenir une source de reproches à rejaillir sur nos personnes , si , faute de principes , nous nous fussions mis en devoir de n'en faire aucun cas. En effet , les liqueurs stagnantes dans une pareille tumeur , ne restant pas toujours dans le repos , il pouvoit arriver que , venant tôt ou tard à s'échauffer & à s'aigrir , elles donnaissent naissance à cet hydre si redoutable. Dans cette possibilité morale ; il étoit donc plus prudent de recourir à l'extirpation , que de la rejeter ; aussi y conclumes-nous.

Cette résolution de notre part , quadrant avec celle que Robertine avoit fermement prise , en conséquence du noir tableau qu'on lui avoit fait de sa position , fit chez elle une

sensation si agréable, qu'elle reçut avec un plaisir indicible le jour que nous assignâmes pour opérer. Elle se disposa donc à faire préliminairement, avec un zèle peu commun, les préparations requises. De son côté, mon collègue, agité par un conflit de réflexions, ne put s'empêcher de se laisser aller à quelques inquiétudes. La grande déperdition de substance lui sembloit devoir être suivie d'une hémorrhagie redoutable. Je le rassurai à cet égard, en lui persuadant que les mammaires & les thorachiques n'étoient pas de si grande considération, & que rien ne nous devoit arrêter de ce côté-là. Nous prîmes néanmoins nos précautions au moment de l'opération, qui fut le quinzième de Mars 1770.

La description du manuel de cette opération, faite en divers tems par un nombre infini d'auteurs, me rappelle ici, pour le moins, aussi-bien qu'en tout autre endroit, la réalité de ce proverbe latin : *Tot capita, tot sensus*. En effet, que d'opinions, que de procédés différens pour une amputation si simple !

Aëtius veut que l'on coupe le sein à plusieurs reprises, & que l'on y porte le feu à chaque incision ; « le premier feu, dit-il, pour arrêter le sang, & le dernier, pour consumer le reste du cancer. »

Fabrice d'Aquapendente dit, dans ses *Opérations de Chirurgie*, Part. I, c. 49, qu'il n'a jamais fait cette amputation, mais que,

s'il avoit à la faire, il se serviroit d'une tenaille pour tenir & ferrer le sein, & qu'ensuite il le feroit couper avec un fer ardent, afin d'éteindre la douleur par ce serrement, & de remédier à l'hémorrhagie par ce fer ardent.

D'autres enfin, tels que *Scullet*, *Leclerc*, *Dionis*, &c. proposent de se servir de grosses & longues aiguilles armées de cordonnet, afin qu'étant passées au travers de la base du sein, en se croisant, on puisse en former une anse capable d'attirer la mamelle, & & de la couper, par-derrrière, plus aisément.

Ces opérations ne sont-elles pas de la dernière barbarie ? A quel dessein ces aiguilles, ces tenailles, ces incisions, ces fers ardents, tous ces appareils de cruauté, & toutes ces peines enfin, puisque, par un seul coup de main, on peut tout emporter en une seule fois, & en un seul instant ?

Il est facile de voir, à l'occasion de ce seul coup de main, que le bistouri, dont la plupart des modernes se servent, n'est aussi guères propre à cette opération, tel bon même qu'il puisse être ; car il est évident qu'il ne peut agir que lentement, & en détail, s'il m'est permis de parler ainsi. C'est pourquoi, comme on ne peut, par son moyen, emporter une tumeur volumineuse qu'avec bien du tems & des incisions, & que d'ailleurs le sang peut troubler l'opérateur, il faut donc, de toute nécessité, pour dimi-

nuer la somme des douleurs , recourir à quelque autre expédient : or je n'en vois point de plus convenable qu'un bon rasoir un peu long , bien plat , d'un tranchant qui ne soit ni trop gros ni trop fin , & bien solide dans son manche , entouré , jusqu'à une certaine distance , d'une bandelette de toile usée.

Cet instrument , tenu ferme de la main droite , la patiente en situation , assise sur un siège à dossier bas , le bras un peu en arrière , levé & soutenu par un des aides placés , tant postérieurement que latéralement , le chirurgien alors debout , en devant , & une jambe de la malade entre les siennes , se met en devoir d'opérer. Pour cela , il doit , si c'est le sein droit , le prendre de la main gauche , & porter ensuite son instrument à sa partie inférieure & externe côté du bras , de-là monter , en coupant hardiment toujours en arrière , & circulairement , jusqu'à ce que toute la mamelle soit entièrement détachée.

Si , au contraire , l'extirpation regarde le sein gauche , l'opérateur , en pareille situation , tant du corps que des mains , doit porter le tranchant de l'instrument sur la région inférieure & interne de ce sein , du côté du *sternum* , & lui faire faire la même marche avec un peu de célérité , sans néanmoins s'écarter en rien du circulaire que le coup

d'œil doit naturellement nous faire décrire relativement à l'intégrité & à la masse de la tumeur.

Par ce procédé, on obtient une coupe, pour ainsi dire, d'un même trait; ce qui est un avantage d'autant plus à considérer, que la plaie, qui en résulte, se montre, en peu de tems, sous l'aspect d'une surface exactement plane, & ne laisse, en conséquence, à la cicatrice aucun obstacle à franchir.

Telle fut notre conduite envers Rober-tine qui, en véritable héroïne, supporta l'opération avec une tranquillité merveilleuse. Elle eut cependant une petite syncope qui disparut aussi-tôt. A peine mon collègue s'en aperçut-il, pendant le manuel, qu'il exécuta, comme je viens de le tracer. Le sang de l'artere mammaire, & celui d'une veine thorachique, rejaillissoit assez loin en arcade: je l'arrêtai facilement, en posant deux doigts sur la bouche des vaisseaux. A ce moyen astringent nous substituâmes aussi-tôt celui de l'agaric soutenu d'une suffisante quantité de charpie brute, de quelques bonnes compresses, d'un bandage de corps, & d'un scapulaire; après quoi, la malade mise dans son lit y dormit cette nuit; ainsi que les suivantes. Une petite fièvre symptomatique, de peu de durée, & qui lui survint le lendemain, ne s'opposa nullement à l'établissement de la suppuration; ce que nous remarquâmes

marquâmes par l'appareil qui se mouilloit de plus en plus ; & que nous ne changeâmes complètement que le cinquieme jour. A cette mutation, nous vîmes, avec plaisir, que la plaie fournissoit un pus de la meilleure espece ; & qu'elle étoit dans un état à nous faire bien augurer de l'avenir. Nous la recouvrimés de nouveau avec plusieurs grands plumasseaux de charpie fine, sèche, bien douce, bien arrangée, & soutenue des autres pièces ordinaires : ce second pansement ne fut suivi du troisieme, qu'au bout de deux fois vingt-quatre heures. M. Suérus, qui se chargea ensuite des autres, ne les fit, par mon conseil également, que de deux en deux jours, & ne changea rien à ma façon de panser ; insérée dans le Journal de Médecine, au VI^e Cahier du Supplément de 1770. Il y est dit, page 553, « que la méthode de ne panser que rarement les plaies, sans se permettre même de les essuyer, & d'y employer aucun médicament, mérite d'autant plus la préférence sur tout autre, que l'avantage, qui en résulte, est d'une évidence des plus frappantes. »

M. Suérus vérifia, pour la première fois, l'efficacité de cette pratique. La satisfaction qu'il eut de la suivre fit qu'il ne put s'empêcher de m'avouer, avec beaucoup de franchise, qu'elle lui étoit auparavant inconnue ; qu'il ne voudroit pas, pour bien des choses,

l'ignorer encore, & que la plaie de notre malade, qui alla, tous les jours, de mieux en mieux, ne devoit son bien-être qu'au plan de conduite, que je lui avois tracé. Je ne relève ici la sincérité de cet aveu, qu'afin de mieux porter la conviction sur les esprits par trop asservis aux anciennes rubriques, & de faire voir mon zèle pour le bien de l'humanité.

Les praticiens animés du même motif, & qui n'ont point encore fait usage, du traitement dont nous parlons, ne tarderont pas à s'appercevoir de la réalité de notre assertion. Ils verront, par l'exemption des douleurs (a), attachée à la méthode dont est

(a) Il n'est pas difficile de concevoir cette exemption de douleurs. Le pus, qui exsude continuellement des plaies, humecte, imbibé & pénètre insensiblement les plumasseaux; de sorte qu'à chaque pansement ils tombent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, tous d'une seule pièce, bien mouillés, & sans causer la moindre douleur; ce qui n'arrive pas à des renouvellemens trop fréquens, parce qu'alors la suppuration peu abondante, jointe à celle qu'on enlève mal à-propos, par une propreté préjudiciable & mal entendue, au moment des pansemens, fait que l'appareil se colle sur la plaie & sur ses environs. Cette adhérence devenant plus ou moins forte, à proportion de la chaleur de la partie & du *gluten* plus ou moins abondant des digestifs, il faut, de toute nécessité, user de beaucoup de précautions, pour l'en détacher; ce qui ne se fait le plus souvent, que par des douleurs fort cuisantes, & au détriment du travail de la nature.

ici question, que les malades ne redouteraient plus, comme auparavant, les momens des pansemens : ils verront enfin très-manifestement que le renouvellement peu fréquent des appareils est le moyen le plus sûr de parvenir à une plus prompte guérison.

Robertine, pansée relativement à cette pratique, ne souffroit aucun mal : elle alla, comme je viens de le dire, tous les jours, de mieux en mieux. Sa plaie, de figure presque ovale, après l'opération, & qui avoit à-peu-près, sur un pied de hauteur, environ neuf ou dix pouces de largeur, donnoit, à chaque pansement, un pus parfaitement élaboré.

La cicatrice faisoit voir, de son côté, que rien ne la gênoit dans sa marche : elle auroit parcouru, en deux mois & demi, au plus, toute l'étendue de son terrain, toujours fort uni, si elle n'avoit point été arrêtée, presque à la fin de sa course, par un travail de bras de notre monteuse de coëffure, & par une chute qu'elle fit sur le côté malade.

Ces accidens furent cause que la cicatrice se brisa. Quelques petits emplâtres de *minium*, & un peu de repos, la rétablirent insensiblement, de sorte qu'elle se remit sur ses pas ; &, quoique marchant un peu plus lentement, elle arriva cependant, à compter du jour de l'opération, en trois mois & demi, à son terme qui fut aussi celui de la guérison radicale de Robertine.

Pour ce qui est de son sein extirpé, il se trouva du poids d'environ cinq livres. Un amas considérable de glandes, de différentes grosseurs, blanchâtres, ossifiées, d'une dureté extraordinaire, & intimement unies les unes aux autres, formoient une espece de rocher impénétrable à tous tranchans, si on en excepte la hache. La graisse, qui coëffoit cet amas glanduleux, étoit d'une fermeté & d'un jaune contre nature. Les tégumens eux-mêmes, participant à cet état non-naturel, faisoient également voir le désordre de l'ensemble. La *Delannoy*, dans ce cas, pouvoit-elle garder la sécurité ? Pouvoit-on prudemment l'engager à la garder ? Le narré, que je viens de donner, joint aux conséquences théoriques qu'on en peut tirer, peuvent servir à trancher la question, d'une façon même satisfaisante, & non-équivoque.

OBSERVATION

Sur les Polypes utérins ; par M. MARTIN, Maître en Chirurgie, & ci-devant Chirurgien principal de l'Hôpital S. André de Bordeaux.

Quoique les productions de M. Leyret soient toutes marquées au coin de l'observation la plus exacte, & de la théorie la plus lumineuse, nous espérons cependant que le public éclairé ne réfutera pas les re-

marques que nous avons l'honneur de lui présenter, lesquelles ne tendent qu'à confirmer les préceptes que nous a donnés ce célèbre auteur, sur l'attache des polypes de la matrice. « Tout polype de l'intérieur de la » matrice, dit cet illustre chirurgien, a, dès » sa naissance, un pédicule; & cela se re- » marque même dans les plus petits. » Cette assertion est très-vraie, & nous allons la confirmer par une nouvelle observation.

Dans le mois de Juin 1763, il mourut, à l'hôtel-dieu S. André de cette ville, une femme attaquée d'un polype utérin, qui fut pris par le chirurgien ordinaire de cette maison, & par les consultants; pour une matrice renversée (a), qu'il falloit emporter avec l'instrument tranchant, ou par la ligature. Cette femme étant morte de la ligature qui lui fut faite, & qui la jeta dans les convulsions les plus horribles, j'ouvris son cadavre, & je trouvai dans l'intérieur de la matrice trois polypes d'une figure pyrami-

(a) On ne doit point être surpris que des maîtres en l'art soient tombés dans une pareille erreur. Le cas est arrivé à beaucoup d'autres; & j'avouerai, de la meilleure foi du monde, que j'aurois pensé comme ces Messieurs, si ma pratique ne m'eût déjà fourni un cas à-peu-près semblable, & si, par la lecture très-souvent répétée des Ouvrages de M. *Levret* sur cette matiere, je n'avois appris que les matrices renversées, qui exigent l'amputation, sont des plus rares.

dale , à trois faces , recouverts de la membrane interne de la matrice , ayant chacun un petit pédicule très-distinct de la base polypeuse où ils répondoient , implantés , l'un dans le fond de cet organe , & les deux autres à la partie supérieure de ses parois latérales , de façon que les attaches de ces polypes étoient éloignées les unes des autres d'environ six lignes , sans qu'il y eût entr'elles aucune communication directe.

Nous pourrons , un jour , nous occuper de l'histoire du polype qui fut la cause de la mort de cette infortunée : nous nous contentons aujourd'hui , par nos remarques , de prouver , avec notre célèbre auteur , qu'effectivement chaque polype utérin a toujours son pédicule ; au lieu que les polypes du nez , quoique souvent avec plusieurs appendices , n'ont jamais qu'un seul principe vivant , comme vient encore de le prouver , par une excellente Observation, *M. Clément* , élève en chirurgie de l'hôtel-dieu d'Orléans.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I N 1771.

THERMOMETRE.				BAROMETRE.		
Jours du mois.	A 6 h. du mat.	A 2 h. de denie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	12 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	9	28	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
2	8	15	9	28 2	28 2	28 3 $\frac{1}{4}$
3	7 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	9	28 4	28 3	28 4
4	8 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3
5	9 $\frac{1}{4}$	17	13	28 3	28 2	28 2
6	12 $\frac{1}{2}$	19	14 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1
7	13	21 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2
8	11 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
9	15 $\frac{1}{4}$	25 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1
10	15 $\frac{1}{4}$	24 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	28 1	28	28 1 $\frac{1}{4}$
11	17	21 $\frac{1}{2}$	16	28 $\frac{1}{4}$	28	28 $\frac{1}{4}$
12	14 $\frac{1}{4}$	20	14 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$
13	14	17 $\frac{1}{2}$	14	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
14	14	20	15	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1
15	14	17	13 $\frac{1}{4}$	28 1	28	27 11 $\frac{1}{2}$
16	11 $\frac{1}{2}$	14	8	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8	27 6
17	7 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	27 8	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$
18	9 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	10	27 10	28	28 1 $\frac{1}{2}$
19	9 $\frac{1}{4}$	17	13	28 3	28 3	28 3
20	12 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 3
21	12	16	10 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
22	10 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3
23	10 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$
24	11 $\frac{1}{2}$	18	13	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
25	13	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
26	12 $\frac{1}{4}$	21 $\frac{1}{2}$	17	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28
27	14 $\frac{1}{4}$	19	14 $\frac{1}{2}$	28	28	27 11 $\frac{1}{2}$
28	14	16 $\frac{1}{2}$	13	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28
29	11	16	11 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1
30	10	16	12 $\frac{1}{4}$	28 1	28	28 $\frac{1}{4}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S. couv. pl.	S. pl. nuages.	Nuages.
2	O. nuag. pl.	O. nuages.	Nuages.
3	O. nuages.	N. nuages.	Beau.
4	N. nuages.	N. nuag. vent.	Nuages.
5	N. b. nuages.	N. nuages.	Nuages.
6	N-N-E. nuages.	N-N-E. nuages.	Nuages.
7	N-N-E. beau. nuages.	N-N-E. nuages.	Beau.
8	N-N-E. beau.	E-N-E. nuages.	Beau.
9	E-N-E. nuages.	E-N-E. couvert. nuag.	Nuag. écl.
10	N-N-E. nuages.	O-N-O. couvert. gr. pl.	Pluie.
11	S-S-O. couvert. nuag.	S-O. nuag. pl.	Nuages.
12	O-S-O. couv.	O-S-O. pl. n.	Couvert.
13	O. couv. pl.	O. c. nuages.	Couvert.
14	O. couvert.	N-O. c. pet. pluie.	Couvert.
15	N. nuages.	N-N-O. pl.	Couv. pl.
16	O-S-O. pluie.	O-S-O. v. pl.	Couv. pl.
17	N-N-O. pluie cont.	O-N-O. vent. pluie.	Pl. vent.
18	O. pl. continuë.	N-N-O. pluie. couvert.	Beau.
19	O. nuages.	O. couvert.	Beau.
20	O. couvert.	O. nuages.	Couvert.
21	N-N-O. nuag.	N-N-E. nuag.	Nuages.
22	N-N-E. couv.	N-N-E. couv.	Couvert.
23	N-N-E. couv.	N. couvert.	Couvert.
24	N-N-O. pluie. couvert.	N-N-O. ond. nuages.	Nuages.

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
25	N. couv. nuages.	N-E. nuages.	Nuages.
26	N-N-E. nuages.	E. nuages.	Beau.
27	E-N-E. cou- verr. pluie.	E-N-E. nuag. pluie.	Nuages.
28	O. couv. pl.	O. pluie.	Couv. pl.
29	O. pluie.	O. c. nuages.	Nuages.
30	N. nuages.	N-N-E. nuag.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $25\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de $7\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $18\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé

- 7 fois du N.
- 9 fois du N-N-E.
- 1 fois du N-E.
- 3 fois de l'E-N-E.
- 1 fois de l'E.
- 1 fois du S.
- 1 fois du S-S-O.
- 1 fois du S-O.
- 2 fois de l'O-S-O.
- 9 fois de l'O.
- 2 fois de l'O-N-O.
- 1 fois du N-O.
- 5 fois du N-N-O.

186 MALADIES REGN. A PARIS.

Il a fait 7 jours, beau.

23 jours, des nuages.

19 jours, couvert.

15 jours, de la pluie.

3 jours, du vent.

1 jour, des éclairs.

MALADIES qui ont régné à Paris , pendant le mois de Juin 1771.

On a encore observé , pendant le cours de ce mois , un grand nombre d'affections catarrhales , qui se portoient principalement à la gorge & à la poitrine. La plupart étoient d'un caractère benin.

Les fièvres intermittentes, qu'on avoit observées dans le mois précédent, ont paru subsister, tout ce mois-ci : il s'y est joint des fièvres double-tierces, qui, dans plusieurs sujets, ont pris un caractère de malignité. On a vu aussi quelques fièvres putrides.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille , au mois de Mai 1771 ; par M. BOUCHER , médecin.

Il y a eu des chaleurs , ce mois ; & il ne s'est guères passé de jours où la liqueur du thermometre n'ait été observée , l'après-dinner, au terme de 15 degrés au moins. Le 15 & le 16 , elle s'est portée à celui de 23 degrés ; & à celui de 24 degrés, le 25 & le 26.

Il n'y a pas eu de grandes variations dans

le barometre, qui ne s'est pas éloigné du terme de 28 pouces. Il y en a eu cependant, dans les vents & dans l'état de l'atmosphère, quant au sec & à l'humide. Le tems a été pluvieux, & orageux, dans la premiere moitié du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 24 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 4 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 20 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé

5 fois du Nord.
4 fois du N. vers l'Est.
4 fois de l'Est.
11 fois du Sud vers l'Est.
11 fois du Sud.
9 fois du Sud vers l'O.
1 fois de l'Ouest.
3 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.
2 jours de grêle.
5 jours de tonnerre.
3 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement du mois, & de la sécheresse à la fin.

MALADIES qui ont régné à Lille, au mois de Mai 1771.

La fièvre continuë-putride n'a pas été moins fâcheuse, que les mois précédens : elle s'est propagée dans une certaine étendue de la ville, & même dans quelques villages circonvoisins. Nous avons eu lieu de nous convaincre que l'éruption miliaire, qui s'est manifestée dans la plupart des malades, n'étoit nullement critique. C'est pourquoy, après l'emploi des remèdes généraux, dans le commencement de la maladie, il ne restoit rien autre chose à faire pour la cure, que de travailler à résister à la putridité, par l'usage des anti-septiques rafraîchissans, propres à exciter la diaphorèse, & à lâcher doucement le ventre, tels que l'oxymel, la limonade, le petit-lait clarifié, les décoctions de tamarins nitrées, les potions avec le syrop violat, acidulées par le moyen de l'esprit-de-vitriol, le syrop de vinaigre à la framboise, &c. jusqu'à ce que la nature indiquât la voie par laquelle elle tendoit à se débarrasser de la matiere morbifique.

Les fièvres tierces, & double-tierces, que nous avons dit ci-devant être communes, sur-tout dans la garnison, ont été sujettes à

récidive, principalement en ceux auxquels la violence des accès avoit fait employer le quinquina, de suite, & avant les préparations requises.

Il y a eu, ce mois, beaucoup d'enfans & de jeunes-gens attaqués de la petite-vérole; mais elle n'a pas été meurtrière.

Nombre de femmes en couche ont été molestées par la fièvre, & par d'autres accidens, sans cause manifeste.

LIVRES NOUVEAUX.

Observations sur la Physique, l'Histoire naturelle, & sur les Arts, avec des Planches en taille-douce, dédiées à M^{gr} le Comte d'ARTOIS, par M. l'abbé *Rozier*, &c; Ouvrage périodique, proposé par souscription, chez *Lejay*. Prix de l'Abonnement, 30 l. par année, livré à Paris; & 36 l. pour la Province, franc de port.

M. l'abbé *Rozier*, connu par plusieurs Ouvrages de Physique estimés des Connoisseurs, donne, dans le *Prospectus* que nous annonçons, le tableau des matieres qu'il se propose de traiter successivement dans ce Journal. La Partie, qui aura pour objet la Physique, la considérera principalement, comme servant d'Introduction à l'Histoire naturelle, & enseignant les principes sur lesquels sont fondés les arts mécaniques. La Partie de l'Histoire natu-

relle sera destinée à l'examen des trois règnes de la nature, & de leurs productions considérées séparément. Celle qui traitera des arts aura pour but de rapprocher les principes spécialement consacrés aux arts mécaniques. Le premier Cahier a dû paroître le 1^{er} Juillet.

Exposition des différens Moyens usités dans le traitement des Hydropisies, suivie des Observations faites par ordre de la Cour, sur ces maladies & sur les effets des pilules toniques; par M. *Bacher*, Docteur en Médecine, seconde édition. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1771, in-12. Prix broch. 1 l. 16 s.

Essai sur les Maladies des Gens du Monde; par M. *Tissot*, D. M. de la Société Royale de Londres, de l'Acad. méd. phys. de Basle, de la Soc. œconom. de Berne, & de la Soc. phys. exp. de Rotterdam, troisième édition originale, fort augmentée. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1771, in-12. Prix rel. 2 l. 10 s.

Alberti von HALLER, &c. *primæ Linæ Physiologiæ, in usum Prælectionum academicarum, quartò auctæ & emendatæ*. C'est-à-dire : Elémens de Physiologie, à l'usage des Leçons académiques; par M. *Alb. DE HALLER*, &c. quatrième édition corrigée & augmentée. A Lausanne, chez *Grasset, & Compagnie*, 1771, in-8°. Prix 3 l. 12 s. rel.

On en trouve des Exemplaires, à Paris, chez *Vincent, & Didot le jeune*, qui ont aussi reçu quelques Exemplaires complets de *La*

LIVRES NOUVEAUX. 191

grande Physiologie du même auteur, in-4°, 8 vol. Prix rel. 96 l. Ils ont aussi des Exemplaires séparés des Tomes VI, VII & VIII; chaque volume relié, 12 l.

D. Gaubii Adversariorum varii Argumenti Liber unus. Leydæ, 1771, in-4°; & se trouve à Paris, chez Didot le jeune. Prix broch. 4 l. 4 s.

Nosologie méthodique, dans laquelle les maladies sont rangées par classes, suivant le système de Sydenham, & l'ordre des Botanistes, traduite du latin de M. François BOISSIER DE SAUVAGES, &c; Ouvrage augmenté de quelques Notes, en forme de Commentaire, par M. Nicolas, Chirurgien gradué, Tomes II & III, qui complètent l'Ouvrage. A Paris, chez Hérisant le fils, 1771, in-8°, 2 vol.

Elémens de Chirurgie pratique, faisant partie des Œuvres de feu M. Ferrein, Docteur des Universités de Paris & de Montpellier; Professeur d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin du Roi, Lecteur & Professeur au Collège Royal, de l'Académie des Sciences, &c. &c. rédigés & mis en ordre, sur les propres Manuscrits de l'Auteur, par M. Hugues GAUTHIER, Médecin du Roi, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris; Docteur en Médecine & Chirurgie de celle de Montpellier, Tome I. A Paris, chez Butard, & Jombert, fils aîné, 1771, in-12.

T A B L E.

<i>EXTRAIT du Traité des Maladies des Femmes, en couche, avec la Méthode de les guérir, fait par ordre du Ministère. Par M. Raulin, médecin.</i>	Page, 99
<i>EXTRAIT. Les Oeuvres des Princes de la Médecine, Hippocrate, Arétée, &c. Par M. De Haller, médecin.</i>	115
<i>Observations sur la connoissance du Pouls dans les grossesses. Par M. De la Brouffe, médecin.</i>	121
<i>Lettre du même, à M. Desbrest, méd. pour servir de suite aux Observations précédentes.</i>	129
<i>Observations sur différentes sortes de pouls. Par le même.</i>	134
<i>Observation sur une fièvre intermittente quarte. Par M. Olivier, médecin.</i>	141
<i>— sur un Léproux. Par M. Girardeau, chir.</i>	149
<i>— sur un homme attaqué du Malum-mortuum. Par M. D'Aignan, médecin.</i>	152
<i>— sur une ophthalmie vénérienne. Par M. Marignies, chirurgien.</i>	160
<i>— sur une strangurie singulière, ou dysurie hémorrhoidale interne. Par M. Richard, médecin.</i>	166
<i>— sur l'extirpation d'un sein. Par M. Bonnard, chirurgien.</i>	168
<i>— sur les Polypes utérins. Par M. Martin, chir.</i>	180
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Juin 1771.</i>	183
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juin 1771.</i>	186
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Mai 1771. Par M. Boucher, médecin.</i>	Ibid.
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Mai 1771. Par le même.</i>	188
<i>Livres nouveaux.</i>	189

A P P R O B A T I O N.

J'i lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal de Médecine du mois d'Août 1771. A Paris, ce 23 Juillet 1771.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

SEPTEMBRE 1771.

TOME XXXVI.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
Hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1771.

EXTRAIT.

Pharmacopée des Médecins de Londres ; traduite de l'anglois, sur la seconde Edition donnée, avec des Remarques, par le Dr H. Pemberton, Professeur en Médecine au Collège de Gresham ; augmentée de plusieurs Notes & Observations, & d'un nombre de Procédés intéressans, avec les vertus & les doses des Médicamens, Tome II. A Paris, chez Didot le jeune, 1771, in-4^o.

LEs observations importantes, que le traducteur de cette *Pharmacopée* avoit répandues dans ses notes & ses additions au premier volume publié, il y a dix ans, (Voyez-en l'Extrait dans le Tome XV de

ce Journal, Décembre 1761, p. 483,) faisoient desirer à tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la médecine en général, & de la pharmacie en particulier, d'en voir paroître la suite. Le second volume que nous annonçons aujourd'hui, justifie pleinement leur impatience. Il ne contient encore que *les préparations qu'on fait subir aux médicamens simples ; les conserves, & les condits ; les sucs, & les robs ; les extraits, & les résines ; les huiles par expression, & distillées ; les sels, & les substances salines ; les substances résineuses & sulfureuses, & les préparations métalliques.* Le traducteur, comme il l'avoit annoncé, outre des notes nombreuses, dans lesquelles il entre dans les plus grands détails sur le manuel de chaque procédé, & les variations qu'on trouve, à ce sujet, dans les différentes Pharmacopées ; sur l'emploi, la vertu, & les doses de chaque médicament, y a joint d'abondans supplémens dans lesquels il donne la préparation de plusieurs remèdes omis dans la Pharmacopée de Londres. De ce nombre sont la *consERVE d'énula-campana*, à la suite des conserves ; l'*EXTRAIT d'absinthe*, celui de *fumeterre*, de *trèfle d'eau*, de *rhubarbe*, de *genièvre*, de *casse*, de *safran*, après les extraits ; les *beurres de cacao*, de *muscade*, l'*huile figée des bayes de laurier*, l'*huile d'œuf*, après les huiles par expres-

fion ; dans le supplément aux huiles distillées végétales , l'*huile de cire* : dans celui que le traducteur a ajouté au Chapitre qui concerne les sels & les substances salines , on trouve le *nitre fixé par le charbon* , le *crystal minéral* , ou *sel de prunelle* , la *magnésie blanche* , ou *magnésie du nitre* , l'*huile de myrrhe par défaillance* , le *sel polychreste de la Rochelle* , ou de SEIGNETTE , le *sel sédatif* , le *savon de STARKEY* , l'*esprit & huile de tartre* , l'*huile de camphre* , les *sels essentiels* , dont il donne pour exemple le *sel essentiel d'oseille*. Il a ajouté le *verre d'antimoine* à la suite des préparations de ce demi-métal ; & , à la fin du Chapitre qui concerne les substances métallique , on trouve le *tartre martial* , le *tartre martial soluble* , la *teinture de Mars tartarisée* , les *boules de Mars* , le *plomb brûlé* , les *fleurs rouges d'antimoine* , le *kermès minéral* , & les *fleurs de zinc*.

Ces nombreux supplémens , & l'importance des préparations qu'ils contiennent , suffiroient seuls pour donner du prix à cette version de la Pharmacopée de Londres , déjà recommandable par la sagesse & les lumières de ceux qui ont présidé à sa confection ; mais , nous osons le dire , c'est la partie la moins intéressante du travail du traducteur. Ses observations sur le manuel des opérations , qui décèlent un homme très-profondément versé dans la pratique d'un art au-

quel on ſçait que l'amour ſeul de l'humanité lui a fait conſacrer des momens que tant d'autres hommes perdent dans les amuſemens & les plaiſirs ; les réflexions ſur l'emploi de chaque médicament , qui feroient honneur au médecin le plus conſommé dans la pratique ; enfin la théorie lumineuſe, qui jette le plus grand jour , tant ſur les procédés , que ſur les effets de chaque préparation , feront mettre cette Pharmacopée parmi le petit nombre de celles que les médecins & les pharmaciens étudient avec le plus de fruit. Il nous ſuffira, pour en convaincre nos lecteurs, de leur préſenter un précis ſuccint d'un ou deux articles des plus importans : nous choiſirons d'abord l'extrait de *Quinquina*.

Les auteurs de la Pharmacopée obſervent qu'on en peut faire de deux ſortes , l'un mou, & l'autre ſec. Ils preſcrivent, pour cet effet, de prendre une livre de *quinquina* ; de le faire bouillir dans dix ou douze fois ſon poids d'eau, pendant une heure ; de décanter la liqueur ; de répéter ces décoctions, juſqu'à ce que la liqueur reſte claire, en ſe refroidiſſant ; de paſſer & mêler enſemble toutes les décoctions filtrées , & de les faire évaporer à un feu très-doux , juſqu'à ce que l'extrait ait acquis la conſiſtance de pilules , ou qu'il ſoit aſſez ſec, & aſſez ſolide, pour pouvoir être réduit en poudre.

Ils recommandent d'éviter, avec soin, de lui laisser contracter le goût & l'odeur d'empyreume.

Le Dr Pemberton remarque, à ce sujet, que plusieurs Pharmacopées prescrivent de commencer par tirer de cette écorce une teinture avec l'esprit-de-vin rectifié, ou au moins avec l'eau-de-vie; prétendant que, par ce moyen, on extrait la partie résineuse du *quinquina*, d'une façon plus exacte. En convenant que cette écorce contient des parties résineuses, il observe qu'elles sont tellement unies aux gommeuses, qu'on peut obtenir ces deux parties, en même tems, dans la décoction. « C'est par cette raison, ajoute-t-il, » que les premières décoctions, » qui étoient claires, pendant qu'elles étoient » encore chaudes, deviennent troubles, en » refroidissant. En effet l'union des parties » résineuses, & des gommeuses, est alors » moins parfaite; mais, après l'évaporation, » l'extrait forme une seule & même masse » dont la consistance est égale dans toutes ses » parties. Ceux qui emploient un menstrue » spiritueux, pour extraire la résine séparément, sont obligés de remettre de nouvel esprit-de-vin, pour dissoudre la résine de nouveau, & la mettre en état de s'unir avec l'extrait gommeux. C'est ce procédé qui a fait croire à quelques artistes qu'il falloit toujours ajouter un peu d'esprit-de-

» vin, sur la fin de l'évaporation ; mais, toutes les fois que j'ai fait l'extrait de *quina*, à l'eau seule, j'ai trouvé cette addition fort inutile. »

Le traducteur ajoute d'abord à ces remarques un précis historique des différentes manières dont on avoit administré le *quinquina*, lorsqu'on commença à en faire usage. On le fit d'abord prendre en substance ; mais, comme on crut remarquer que la grande quantité qu'on étoit obligé d'en donner, caufoit à plusieurs malades des pesanteurs d'estomac, la perte d'appétit, & d'autres accidens qui suivent quelquefois l'usage immodéré des poudres & de certains absorbans ; le chevalier *Talbot* imagina, le premier de le prescrire infusé dans le vin. Cette préparation eût d'abord beaucoup de célébrité. On s'apperçut cependant que ce remède ne devoit pas être administré indistinctement dans tous les cas, & ne convenoit pas à toutes les constitutions : on chercha donc de nouveaux moyens de préparer & d'administrer le *quinquina* ; moyens qui pussent s'appliquer aux différentes indications qui se présenteroient à remplir. Le traducteur a cru devoir se borner, dans cette note, à la façon de préparer les extraits de cette écorce.

Il avoit déjà annoncé, dans la Matière médicale, qu'il a ajoutée dans le premier vo-

lumé, (article *Quinquina*,) que cette écorce étoit composée de parties terreuses, de résineuses, & de gommeuses. Il ajoute que ces deux dernières parties sont intimement unies ensemble, ainsi que dans la plûpart des substances végétales. « C'est par cette raison que, » lorsqu'on emploie un menstrue spiritueux, » on obtient, en même tems, une partie de » la gomme qui reste unie à la résine. Cette » dernière est cependant, dans ce cas, la » plus abondante, ainsi qu'il est facile de le » concevoir; car l'extrait que j'ai retiré du » *quinquina*, (en employant un esprit-de- » vin très-rectifié,) mis dans l'eau com- » mune, coloroit cette dernière en jaune » doré, mais s'y dissolvoit très-peu. » Il observe, à la vérité, qu'en général tous les extraits de cette écorce, même obtenus par un menstrue aqueux, se dissolvent ensuite assez difficilement dans l'eau, quoique la plûpart de ces extraits s'humectent très-aisément à l'air. Il remarque ensuite, comme une singularité, qu'en versant de l'eau commune sur une forte teinture de *quinquina*, obtenue par le moyen de l'esprit-de-vin rectifié, les deux liqueurs lui ont paru se mêler d'abord assez également, & sans loucher sensiblement. Ce n'a été qu'au bout de quelques heures, que le mélange s'est troublé. Cette observation, qu'il dit avoir répétée plusieurs fois, lui semble

prouver l'union intime des parties résineuses, & gommeuses; union qui ne peut être rompue qu'au bout d'un certain tems.

» On obtient aussi, ajoute le traducteur,
» une grande partie de la substance résini-
» forme du *quinquina*, en employant l'eau
» pour menstrue, même par une simple in-
» fusion faite à froid. L'extrait salin qu'on
» obtient, par ce moyen, se dissout, en par-
» tie, dans l'esprit-de-vin rectifié, qu'il co-
» lore fortement en jaune doré : cependant
» ce dernier extrait ne communique rien à
» l'æther (vitriolique,) & ne fait que s'y
» pèletonner, sans s'y mêler aucunement...
» Si on emploie une chaleur douce, pour
» faire l'infusion du *quinquina* dans l'eau,
» on retire, à la vérité, un peu plus d'ex-
» trait; mais, outre que cette quantité est
» à peine sensible, ce dernier paroît peu
» différent de celui qu'on obtient à froid. »
Il en est de même, lorsqu'on substitue à la
chaleur la trituration dans l'eau. Lorsqu'on
fait bouillir le *quinquina*, & qu'on en pré-
pare l'extrait, en suivant le procédé qui est
décrit dans le texte, non-seulement on re-
tire une plus grande quantité d'extrait d'une
masse donnée d'écorce du Pérou, (notre
traducteur dit en avoir obtenu quatre scru-
pules de trois gros, en employant huit
livres d'eau, au lieu que l'infusion n'en
donne qu'un sixième, ou un huitième;)

mais encore l'extrait diffère des autres par plusieurs propriétés. « 1^o Sa couleur est d'un » rouge beaucoup plus foncé, & en géné- » ral, d'une couleur moins brillante que » celle des extraits qu'on obtient par l'infu- » sion, ou par la trituration, 2^o Il ne s'hu- » mecte point à l'air; au lieu que ces der- » niers contractent fort aisément de l'humidi- » té. 3^o La teinture, que le premier com- » munique à l'esprit-de-vin rectifié, est plus » haute en couleur; & ce menstrue en re- » tire une plus grande quantité d'extrait, que » des autres. 4^o L'extrait de *quinquina*, fait » par décoction, communique une couleur » d'un jaune doré à l'æther, & s'y dissout » même en partie; au lieu que les autres ex- » traits de cette écorce ne paroissent rien » communiquer à cette liqueur qui se trouve » à peine colorée, après une longue diges- » tion. D'ailleurs la saveur de ces différens » extraits est à-peu-près la même. »

Le traducteur conclut de ces observa-
tions, que l'extrait qu'on obtient du *quin-
quina*, par une décoction long-tems con-
tinuée, & dans laquelle on a employé une
quantité d'eau convenable, contient une
plus grande quantité de la substance résini-
forme de cette écorce, que celle qui se trouve
toujours jointe à la partie gommeuse, dans
les simples infusions. Il paroît aussi que le
premier de ces extraits contient une plus

grande quantité de la matiere terreuse de cette écorce , & que c'est principalement dans la partie gommeuse , que réside l'amertume qu'on remarque dans le *quinquina* , puisque , lorsqu'on n'emploie qu'un menstrue spiritueux , l'extrait qu'on obtient n'a que très-peu d'amertume ; au lieu que celui qu'on retire , soit par la décoction , soit par l'infusion , se fait distinguer par cette saveur amere & styptique qu'on sçait être propre au *quinquina*. Il lui a même paru que cette saveur étoit encore plus marquée dans les extraits obtenus par l'infusion , ou par la trituration , que dans ceux qu'on retire par les décoctions réitérées.

Outre les parties gommeuses & résineuses , qui constituent principalement les différens extraits qu'on obtient du *quinquina* , cette écorce contient encore des parties terrestres. Ces dernières ont été peu examinées jusqu'à présent ; & , en effet , l'union intime qu'elles contractent avec les premières , rend cet examen assez difficile : ce n'est qu'après plusieurs décoctions , & des lotions réitérées , qu'on parvient à enlever presque toute la partie extractive , qui contient elle-même des parties terreuses.

Lorsqu'on filtre une teinture de *quinquina* , faite par l'eau , on trouve sur le papier un enduit , ou une espece de vernis , qui le pénètre , & dont la couleur est d'un

rouge assez vif. Si on dissout de nouveau dans l'eau l'extrait qu'on a obtenu du *quinquina*, par ce menstrue, on trouve le papier, qui a servi de philtre, teint encore d'une couleur rouge, dont la vivacité subsiste même après l'exsiccation. Quoique cette substance rouge se trouve en beaucoup plus grande quantité sur les papiers qui ont servi à passer les infusions, ou les décoctions aqueuses du *quinquina*, que sur ceux à travers lesquels on a filtré les liqueurs spiritueuses de cette écorce, ces dernières n'en sont pas tout-à-fait exemptes; & le traducteur assure qu'il a toujours observé une légère teinture de rouge sur les papiers qui ont servi à filtrer ces teintures : d'où il conclut qu'on ne peut pas regarder cette substance rouge, comme purement résineuse; elle lui paroît plutôt une portion de terre très-subtile, qui a contracté plus d'union avec la partie oléoso-résineuse du *quinquina*, qu'avec la partie gommeuse de cette écorce.

Le résidu du *quinquina*, épuisé par l'esprit-de-vin, & ensuite par l'eau, pour en séparer absolument tout ce qu'il pouvoit contenir de soluble, est d'un rouge obscur, un peu brun. Mis sur la langue, & laissé long-tems dans la bouche, il n'a aucune faveur : tout-au-plus, on peut rapporter le goût qu'il laisse à celui d'un morceau de bois qui a commencé à sécher sur l'arbre. Cette

substance , qui paroît composée des parties ligneuses & parenchymateuses de l'écorce , est attaquée par les trois acides minéraux , & par l'acide végétal. Le traducteur observe que l'acide vitriolique ne forme point de véritable union avec ce résidu. Cet acide , lorsqu'il est concentré , brûle , pour ainsi dire , le résidu sur lequel on le verse. Dans l'expérience qu'il a faite avec l'huile de vitriol , bien concentrée , à laquelle il avoit mêlé un peu d'eau , il s'excita beaucoup d'effervescence ; & , dans l'instant , la masse devint noire : quelque tems après , la liqueur , qu'il vit fumer , étoit claire & semblable à l'huile de vitriol qu'il avoit employée. Ayant décanté cette liqueur limpide , il y versa de l'huile de tartre par défaut : il ne s'y forma aucun précipité , même au bout de vingt-quatre heures. Au contraire , ayant employé les deux autres acides minéraux , & le vinaigre distillé , l'effervescence fut vive ; & , ayant versé le même alkali fixe sur les liqueurs décantées avec soin , ces dernières ont louché dans l'instant , & il s'est formé tout de suite un précipité terreux , qui , lavé plusieurs fois , & bien séché , lui a paru une terre très-fine , sans saveur , & d'une couleur d'un jaune très-pâle. Ce même précipité terreux se redissolvoit très-promptement dans les acides. L'acide nitreux , & celui du vinaigre , lui ont paru agir plus vive-

ment sur ce résidu, que l'acide marin. Plus les préparations de *quinquina* contiennent de cette partie terreuse, plus aussi les acides, dont on vient de parler, agissent sur elles: ainsi l'action des acides est plus vive sur l'extrait fait par décoction, que sur les extraits obtenus par infusion. Cette action est encore plus inarquée sur le *quinquina* en substance, mis simplement en poudre.

Quoique ces expériences ne paroissent, au premier coup d'œil, que curieuses, le traducteur s'en sert avantageusement pour jetter quelque jour sur le choix qu'on doit faire des différentes préparations de *quinquina*, suivant les cas particuliers où son usage est indiqué. En convenant que des observations exactes, & dirigées avec sagacité, peuvent seules déterminer si c'est à la partie gommeuse seule, ou à la partie résineuse, ou plutôt si ce n'est pas à toutes les deux ensemble qu'on doit attribuer les bons effets du *quinquina*, ou si ces parties, unies à une portion de terre, n'ont pas un effet plus certain que lorsqu'elles en sont séparées, du moins en grande partie, il croit pouvoir conjecturer que, conformément aux meilleures observations, le *quinquina* en substance n'est préférable, dans les fièvres intermittentes, que parce que les premières voies se trouvent chargées d'un acide étranger, qui, s'unissant à la partie vraiment terreuse

du *quinquina*, forme un sel neutre soluble dans les liqueurs contenues dans le canal alimentaire, tandis que la partie gomme-résineuse agit en qualité d'amer, & de tonique astringent; au lieu que, dans plusieurs maladies de l'estomac, dans lesquelles l'indication porte à administrer un remède capable d'augmenter la force tonique de ce viscere, les extraits de *quinquina*, sur-tout les moins chargés de parties terreuses, réussissent beaucoup mieux que l'écorce même, qui, dans ce cas, ainsi que dans la plupart des poudres, pese quelquefois sur le ventricule; vraisemblablement, parce qu'alors le défaut d'acide fait que la substance parenchymateuse & terreuse reste insoluble, & met même obstacle à l'extraction de la substance réellement miscible avec les liqueurs gastriques & intestinales. Cette vue, que notre éditeur a la modestie de présenter comme une simple conjecture, nous paroît mériter l'attention des médecins observateurs. Une remarque également utile qu'il fait ensuite, c'est que l'amertume particulière au *quinquina*, & qui paroît contribuer pour beaucoup aux effets qu'on apperçoit après l'usage de cette substance, réside principalement dans les extraits obtenus par un menstrue aqueux; d'où il est naturel de conclure qu'on doit les préférer aux extraits préparés par les menstrues spiritueux. Il fait remarquer aussi
que

que l'extrait de *quinquina*, par décoction, paroît être un de ceux qui retiennent le plus des propriétés du *quinquina* en substance, & qu'il n'est débarrassé que des parties les plus grossières & les plus pesantes de l'écorce. Cet extrait se donne à la dose de dix grains, jusqu'à un scrupule, ou un demi-gros : on peut même en donner jusqu'à un gros.

Pour ne laisser rien à désirer sur les extraits de *quinquina*, le traducteur donne ensuite la préparation de l'extrait fait par la trituration dans l'eau, nommé ordinairement *sel essentiel de quinquina de M. DE LA GARAYE*. On sçait qu'elle consiste à triturer, pendant douze heures, au moyen d'une machine qui fait mouvoir différens mouffoirs, une certaine quantité de *quinquina* réduit en poudre, passé au tamis dans vingt-quatre fois son poids d'eau : on filtre ensuite la liqueur au travers de deux toiles claires, posées sur un tamis de crin. On laisse reposer la liqueur filtrée, pendant douze heures : on verse la liqueur par inclinaison, & on la filtre de nouveau au travers d'une chausse de drap. On peut verser de nouvelle eau sur le marc, recommencer la trituration, & filtrer, comme on vient de le dire. On réunit les deux liqueurs ensemble, & on les distribue sur des assiettes de fayance, ayant l'attention de n'en mettre qu'une petite quantité sur chacune : on fait évaporer au bain-

marie; &, lorsque l'extrait est bien sec, on le détache avec la pointe d'un couteau. On peut préparer un extrait semblable, en faisant infuser simplement, dans de l'eau versée bouillante, le *quinquina*, pendant douze heures, & en évaporant, comme il a été dit ci-dessus, la liqueur chargée de la matière extractive. Cet extrait se donne à la dose de fix grains, jusqu'à un scrupule, ou un demi-gros.

Un extrait de *quinquina*, un peu plus composé, dont on peut retirer quelque avantage, dans les fièvres quartes, dont la durée a réduit les solides dans un état dangereux d'atonie, & dans quelques autres cas semblables, est celui qui a été proposé par *Charas*, & qui se trouve décrit dans le Tome X des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris*. Pour le faire, on fait d'abord infuser sur un bain de sable une livre de *quinquina* dans deux pintes d'esprit-de-vin: on passe cette infusion, trois ou quatre fois, par une toile serrée, en pressant avec la main la matière encore chaude. On verse ensuite sur le marc deux pintes de vin blanc, bien mûr: lorsque le vin est bien coloré, on passe l'infusion, comme la première fois; on mêle le tout, & on l'évapore au bain de sable. Lorsque la plus grande partie de l'humidité est dissipée, on délaie dans cet extrait, ainsi rapproché, trois onces de syrop de kermès:

on remue le tout ; & on fait évaporer à une douce chaleur ; jusqu'à consistance d'extrait médiocrement solide. On peut l'aromatiser avec quelques gouttes d'huile essentielle de cannelle , de citron , &c. Sa dose est depuis un demi-gros jusqu'à un & même deux gros.

Le second exemple, que nous croyons devoir choisir , est le *mercure-émétique jaune* , vulgairement nommé *turbith minéral*. La Pharmacopée de Londres prescrit de prendre la quantité qu'on veut de mercure purifié ; de le mettre dans un vaisseau de verre , de verser par dessus, deux fois son poids d'esprit fort. (huile) de vitriol ; faire chauffer la liqueur par degrés , augmentant le feu jusqu'à la faire bouillir , & continuer l'ébullition jusqu'à ce qu'il reste au fond du vaisseau une masse blanche , qu'il faut bien sécher par un feu violent : en versant de l'eau chaude sur cette masse , elle devient jaune , & se réduit en poudre. Il faut donc triturer , avec soin , cette masse avec de l'eau chaude , dans un mortier de verre ; décanter l'eau , lorsque la poudre sera tombée au fond ; laver cette poudre , plusieurs fois , avec de nouvelle eau , & continuer jusqu'à ce qu'elle n'ait plus d'acrimonie.

Le D^r Pemberton observe , sur ce procédé , que , si l'on met une trop petite quantité d'huile de vitriol , la dissolution du

mercure ne fera pas complete. Il est essentiel de bien dessécher la masse, afin qu'il ne reste point d'acide qui, dans le lavage, pourroit entraîner une certaine quantité de mercure : par ce moyen, on obtient une plus grande quantité de turbith.

Notre traducteur remarque que, quoiqu'on puisse unir avec assez de facilité l'acide vitriolique avec le mercure déjà dissous par l'acide nîtreux, ce n'est cependant qu'avec beaucoup de difficulté que cet acide attaque le mercure crud, & s'unit avec lui. Pour y réussir, il faut une chaleur assez forte pour faire bouillir le mélange ; & il est nécessaire, en même tems, que l'acide soit concentré. En reconnoissant, avec le Dr Pemberton, que, si on met une trop petite quantité de cet acide, la dissolution du mercure est incomplete, il observe cependant que la proportion prescrite par le texte, qui qu'adoptée par les Pharmacopées de Leyde, de Wirtemberg, & de Berlin, est trop forte. *Lémery*, & les Dispensaires de Vienne & d'Edimbourg vont encore plus loin, puisqu'ils prescrivent quatre parties d'acide sur une de mercure. Les artistes, qui ont exécuté souvent cette préparation, savent qu'il suffit d'employer les substances à poids égaux, pourvu que l'acide vitriolique soit dans l'état de concentration convenable ; ce qui l'engage à proposer de suivre

cette proportion qui est celle de la Pharmacopée de Paris. « La méthode de procéder, » la plus ordinaire, & la meilleure, ajoûte- » t-il, est de mettre le mercure dans une » cornue de verre : on verse par-dessus l'huile » de vitriol ; on place la cornue sur un bain » de sable, jusqu'à ce que le mercure soit » attaqué vivement par l'acide. Il s'élève des » vapeurs qui distillent assez promptement : » c'est l'acide surabondant à la mixtion sa- » line, qui, devenu dans l'état d'esprit vo- » latil sulfureux, monte à ce degré de cha- » leur qui ne seroit pas suffisant pour élever » l'acide vitriolique dans son état naturel. » L'origine de cet acide sulfureux n'est pas encore bien connue : notre traducteur trouve que la révivification du mercure, par l'addition d'un simple alkali fixe, rend un peu douteuse la conjecture de ceux qui prétendent que l'acide vitriolique enlève le phlogistique à cette substance métallique. Lorsque tout cet excès d'acide est passé, il reste dans la cornue une masse saline blanche sur laquelle on verse une grande quantité d'eau chaude, au moyen de laquelle on détache tout ce qu'il y a de salin. Cette eau, comme on l'a vu dans le texte, fait prendre une couleur jaune à la masse : on continue à passer de l'eau dessus, jusqu'à ce qu'elle paroisse insipide au goût, & que, mise avec du syrop violat, elle ne le rougisse pas. On

finit par faire sécher sur un philtre cette poudre, qui est le *turbith minéral*, & dont la couleur est d'un très-beau jaune. On peut obtenir la même combinaison, en versant, comme on l'a dit ci-dessus, sur une dissolution de mercure dans l'esprit de nître, bien saturée, une dissolution de tartre vitriolé, ou de l'acide vitriolique : on procède, pour les lavages, comme dans l'autre procédé. Le turbith qu'on obtient, par ce moyen, n'est pas d'un jaune si foncé ; mais il est beaucoup plus fin. Notre traducteur avertit de ne point jeter les eaux qui ont servi au lavage du turbith minéral, dans le premier procédé, parce qu'elles contiennent une portion du sel mercuriel vitriolique, qui est restée dissoute, à cause de l'excès d'acide. Ces eaux évaporées laissent une masse saline, qui tombe aisément en *deliquium*. On lui donne, quoiqu'improprement, le nom d'*huile de mercure* ; c'est un violent escarrhotique.

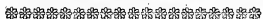
Nous ne suivrons pas notre auteur dans les recherches qu'il fait sur les noms différens qu'on a donnés à cette préparation, & sur les différentes préparations qu'on a désignées par le nom de *turbith minéral*. Il en conclut que le nom de *mercure-émétique jaune* est assez juste, & pourroit parer aux inconvéniens qui naissent de cette confusion de différens noms, si elle étoit adoptée uni-

verfellement. Il examine enfuite les opinions, qui ont partagé les chymiftes fur la nature de cette préparation, les uns la regardant comme une pure chaux de mercure, les autres foutenant que le mercure y reſte toujours uni à une certaine portion d'acide vitriolique : c'eſt le ſentiment vers lequel notre auteur paroît le plus pencher, ſur-tout lorsqu'on examinera le turbith minéral, tel qu'on le prépare pour les uſages de la médecine.

Le mercure-émétique jaune eſt un vomitif affez fort. Il ſe trouve cependant quelques ſujets qu'il purge plutôt qu'il ne fait vomir ; mais c'eſt toujours avec violence. Quelquefois auſſi il porte vers les glandes ſalivaires : on prétend auſſi qu'il excite la tranſpiration & la ſueur. Ces différens effets dépendent des circonſtances, de la conſtitution des malades, & des doſes qu'on emploie. On donne le mercure-émétique jaune, depuis un grain juſqu'à quatre ou ſix, quelquefois à des fractions de grain, en qualité d'altérant ; mais il eſt rare que même alors il n'excite au moins quelques naufées, ainſi que le traducteur dit l'avoir obſervé pluſieurs fois, & dans différens ſujets. *Sydenham* paroît avoir fait grand cas du turbith minéral dans les maladies vénériennes, & même l'avoir preſcrit à une doſe exceſſivement forte, puisqu'il la portoit à huit grains

qu'il faisoit prendre dans de la conserve de roses ; ce qu'il répétoit deux ou trois fois. On a cru pouvoir douter que ce fût le véritable turbith minéral , qu'il employoit ; mais notre auteur prouve , par de très-bonnes raisons , que ce doute n'est pas raisonnable. On a proposé le turbith minéral , comme propre à combattre le virus de la rage : on rapporte même un assez grand nombre d'observations dans lesquelles il paroît avoir produit les plus heureux effets. Notre auteur , sans nier ces observations , paroît révoquer en doute cette efficacité. « Si la rage , dit-il , comme » il n'y a guères lieu d'en douter , est une » maladie qui vienne plus du spasme que de » toute autre cause , quel ravage ne doit pas » causer le turbith minéral , dont on sçait » que le principal effet est de causer une irri- » tation vive dans un des organes des plus » sensibles , & qui a le plus de sympathie » avec toutes les autres parties ? »





L E T T R E

De M. AMOREUX, fils, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Adjoint de la Société Royale des Sciences de la même Ville, à M. DE LA BROUSSE, Médecin à Aramon.

M O N S I E U R ,

L'art sphygmique paroît faire , de jour en jour , des progrès rapides , à en juger par la seule annonce des Journaux. Les ouvrages , qui sont apparemment le fruit de l'observation , se succèdent depuis quelques années ; & chacun d'eux porte l'empreinte de la nouveauté. Les pouls se multiplient au point qu'on parviendra , j'espère , à connoître , & à guérir les maladies à la muette , c'est-à-dire , sans qu'il soit nécessaire de converser avec le malade , ou les assistans. Nous devenons , à cet égard , les émules des Chinois : vous sçavez qu'ils sont fort versés dans cet art admirable. Toute leur médecine consiste dans la connoissance d'une infinité de pouls , & de quelques remèdes assez simples. Le Livre même , qui en traite aphoristiquement , se réduit à un petit volume. Qu'il seroit heureux pour nous de n'avoir qu'un bon ouvrage à méditer !

Le Livre du Pouls contient réellement

du bon ; mais , du reste , c'est un mélange de rapsodies & de pratiques superstitieuses. Il paroît que ces docteurs ne sont pas fort versés dans l'anatomie , & qu'à la faveur de leurs poulx , ils deviennent des médecins d'habitude.

Les poulx particuliers aux femmes sont une partie essentielle de l'ouvrage dont je vous parle. Je me suis rappelé aussi-tôt , en le lisant , des observations curieuses , qui vous sont particulières , & que je communiquai , de votre part , à la Société Royale des Sciences , le 22 Juin 1769. J'ai été agréablement surpris de voir votre doctrine confirmée par l'expérience de plusieurs siècles ; mais ce qui m'a aussi étonné le plus , c'est que , par des signes qui , au premier abord , paroissent diamétralement opposés , & , pour ainsi dire , contradictoires , les Chinois , & vous , soyez parvenus à annoncer la naissance d'un enfant mâle , ou d'un enfant femelle. Cet art est vraiment divinatoire , & tient de la magie : il intéresse trop les meres impatientes pour le leur laisser ignorer plus long-tems. Je vous invite donc , MONSIEUR , à publier vos Observations , à éclaircir cette branche de la doctrine des poulx qui vous est particulière parmi nous , & à démêler le vrai d'avec le faux de la médecine Chinoise. La nature vous a guidé dans votre marche ; & l'autorité du grand Hippocrate vous a

servi d'appui : seroit-il possible de ne pas rencontrer juste avec de tels secours? Néanmoins l'ancienneté de la médecine Chinoise, & ses succès constans dans les prédictions, forment un préjugé en sa faveur. Il est donc de votre intérêt d'applanir les doutes & les difficultés qui pourroient naître de l'une & de l'autre méthode. J'ai cru, à cet effet, devoir vous faire part de la science de ces peuples sur les pouls des femmes : elle vous intéressera à coup sûr.

L'ouvrage, dont j'ai transcrit divers passages, n'est point à la disposition de tout le monde; & l'on ne s'aviserait peut-être pas d'y chercher des connoissances médicales; c'est la *Description de l'Empire de la Chine, & de la Tartarie Chinoise*, par le R. P. Du Halde, missionnaire. A Paris, 1735, 4 volumes in-fol. c'est-à-dire, qu'à la fin du troisieme volume de ce magnifique ouvrage, on trouve en entier la traduction d'un ancien auteur Chinois, qui vivoit, dit-on, quelques centaines d'années avant l'ère chrétienne. Le P. Harvieu, missionnaire, qui a traduit cet ouvrage, à ce que nous apprend le P. Du Halde, croit que c'est plutôt une Compilation, qu'un Traité fait par un seul & même auteur. Quoi qu'il en soit, on prétend que c'est ce qu'il y a de plus ancien, & de meilleur, en ce genre, à la Chine.

J'aurois dû peut-être vous entretenir,

avant tout , de quelques généralités concernant les pouls des Chinois : peut-être en êtes-vous instruit ; cependant je hazarde les suivantes.

L'idée d'une ligne de séparation , qui partage le corps de l'homme en deux moitiés , dont l'une est à droite , & l'autre à gauche ; cette idée , dis-je , que l'on a saisie avec tant de complaisance , dans quelques ouvrages modernes , & renouvelée des Chinois , est un point capital de leur doctrine ; mais ce n'est pas la seule division qu'ils admettent : ils partagent aussi le corps en travers , comme nous , & d'une autre manière sur laquelle je n'insiste pas davantage.

A la Chine , on tâte le pouls avec quatre doigts , en trois endroits différens , sçavoir au carpe , à la jointure du carpe , & à l'extrémité du *cubitus* ; & cela , à chaque bras.

Le pouls du carpe de la main gauche indique ce qui regarde le cœur & les intestins grêles : le pouls de la jointure , du même côté , indique ce qui regarde le foie & le fiel : le pouls de l'extrémité du *cubitus* , du même côté , indique ce qui regarde le rein gauche & la vessie.

Le pouls du carpe de la main droite annonce les affections du poymon , des gros intestins : le pouls de la jointure , à droite , est pour l'orifice de l'estomac , & le ventri-

cule : à l'extrémité du *cubitus*, toujours à droite, on reconnoît les maladies du rein droit.

Je n'ai rien trouvé pour la matrice ; mais voici l'induction de ces pouls, pour ce qui regarde particulièrement la grosseffe : j'omets tout le reste. Quand on tâte le pouls d'une femme, à l'extrémité du *cubitus*, & qu'on l'y trouve continuellement *glissant*, on peut assurer qu'elle est grosse. *Si c'est à cet endroit de la main droite que vous tâtez le pouls, & que vous l'y trouviez, en même tems, regorgeant, elle est grosse d'une fille : si c'est à la main gauche que cela se trouve, elle est grosse d'un garçon. Si le pouls se trouve, en même tems, tel aux deux bras, la femme est grosse de deux enfans.* Qui sçait user de cette méthode ne s'y trompe point.

Les femmes ont communément le pouls assez plein, à l'extrémité du *cubitus*, mais plus fort au bras droit, qu'au bras gauche. Que si vous leur trouvez le pouls des reins (c'est celui de l'extrémité du *cubitus*,) *petit, aigre*, & cependant *superficiel*, ou bien le pouls du foie, (c'est le pouls de la jointure du poignet gauche,) *aigre, précipité*, il y a obstruction : les mois ne sont pas réglés. De même, quand le pouls, à l'extrémité du *cubitus*, est *glissant* & interrompu, ou bien petit & lent, les ordinaires ne sont pas réglés : ils ne viennent qu'une fois, l'espace de trois mois.

Quand une femme, qui d'ailleurs se porte bien, a le pouls régulièrement superficiel, ou profond, selon qu'il doit être aux différens endroits où l'on a coutume de le tâter; en ce cas, si les ordinaires cessent, c'est qu'elle est grosse. On en aura une nouvelle marque, si son pouls, à l'extrémité du *cubitus*, est haut, & plus vigoureux qu'à l'ordinaire. Que; si, à l'extrémité du *cubitus* gauche, son pouls se trouve regorgeant & haut, ou regorgeant & plein, c'est d'un fils qu'elle est enceinte. Si, à l'extrémité du *cubitus* droit, son pouls se trouve regorgeant & haut, ou bien glissant, c'est d'une fille qu'elle est enceinte.

D'autres donnent une autre règle. Quand une femme est d'un tempérament foible & délicat, si, quoiqu'on presse fort le doigt sur le pouls du *cubitus*, on le sent toujours continuer ses battemens; en ce cas, si elle n'a pas ses ordinaires, c'est qu'elle est grosse: dites la même chose d'une femme à qui les mois cessent, & dont les six pouls sont dans leur situation naturelle; la femme fût-elle d'ailleurs infirme.

C'est le sens de ce que dit l'ancien Livre du Pouls; que, quand le pouls est superficiel, ou profond, selon qu'il doit être aux trois différens endroits de chaque bras, & qu'en pressant le doigt on le sent continuer de battre, la femme est grosse; & il n'est pas besoin, pour en juger, d'avoir re-

cours aux différences des pouls regorgeant, glissant, &c. &c.

Dans les premiers mois de la grossesse, le pouls du carpe est souvent petit ; celui du *cubitus*, vite. Si, en pressant le doigt dessus, il semble s'éparpiller, la grossesse est de trois mois. Si, quoiqu'on le presse, il ne s'éparpille point, mais demeure en sa consistance, la grossesse est de cinq mois. Quand les mois cessent à une femme qui a conçu ; si alors son pouls est trémuleux, long, son fruit ne viendra pas à maturité : il s'ensuivra une fausse-couche. Quand, au septieme ou au huitieme mois de la grossesse, le pouls se trouve plein, dur & fort, c'est bon signe. S'il est profond & délié, la femme aura de la peine à accoucher, & mourra de ses couches.

L'ancien Livre du Pouls dit : « Quand la femme enceinte, qui d'ailleurs est en bonne santé, a le pouls profond, mais plein au bras gauche, elle est grosse d'un garçon ; quand elle a le pouls superficiel, & haut, au bras droit, c'est d'une fille. Si le pouls est profond, mais plein aux deux bras, elle est grosse de deux garçons ; si le pouls est superficiel & haut, aux deux bras, c'est de deux filles. »

L'ancien Livre du Pouls en demeure là, dit le Commentateur, & il ajoute : « Quelques modernes ont prescrit des règles pour

224 LETTRE, CONCERNANT

connoître si la femme est grosse de trois garçons ou de trois filles, ou bien d'un garçon & d'une fille. Je veux que, suivant leur règle, on rencontre quelquefois ; c'est hazard : pour moi, je ne donne point dans des semblables forfanteries. »

Si une femme a communément, à l'extrémité du *cubitus*, le poulx petit, foible & aigre, le bas-ventre ordinairement froid, & est sujette à de violens frissons, quelque jeune qu'elle soit, elle peut compter qu'elle n'aura point de fils ; & , si elle a déjà de l'âge, elle n'aura plus ni fils ni fille.

Quand le poulx du carpe est petit, celui de la jointure glissant, celui de l'extrémité du *cubitus* vite, & que cela dure ainsi du tems, d'une manière assez régulière, & sans autre changement, si ce n'est qu'on n'y découvre, par intervalle, quelques battemens semblables aux picotemens d'un oiseau qui mange, la femme est enceinte, quoique la grossesse ne paroisse point encore.

Quand, en appuyant très-légèrement les doigts, on trouve le poulx glissant & vite, & qu'en appuyant plus fortement on le trouve petit, il y a grossesse de trois mois. Quand on trouve le poulx simplement vite, qu'il ne se relâche & ne s'éparpille point, la grossesse est de cinq mois. Si le poulx se trouve tel à la main gauche, la femme est grosse d'un garçon : si c'est à la main droite,

la

la femme est grosse d'une fille. Ceci se dit du pouls du carpe ; & cette distinction de main droite , & de main gauche , se doit aussi appliquer au pouls de la jointure , glissant , dont on a parlé.

Pour celui de l'extrémité du *cubitus* , il suffit de prendre garde s'il n'y a point d'interruption dans ses battemens. Cette circonstance , jointe à ce qu'on a dit du pouls du carpe , & de la jointure , indique la grosseffe.

Un autre Exeimplaire de ce Livre dit :
 » Au quatrieme mois de la grosseffe , voulez-vous sçavoir si c'est d'un fils , ou d'une fille , que la femme est grosse ? Vous le pouvez connoître en deux manieres : 1^o Si le pouls est vite , à la main gauche , (il ne distingue point si c'est au carpe , ou ailleurs , ou si c'est aux trois endroits ,) la femme est enceinte d'un fils ; si le pouls est vite , à la main droite , c'est d'une fille.

2^o Si , à la main gauche , le pouls est profond , mais plein , la femme est enceinte d'un fils : si , à la main droite , le pouls est superficiel & fort , c'est d'une fille ; si , aux deux mains , le pouls est profond , mais plein , ce sont deux garçons.

Quand une femme grosse est à terme , si vous lui trouvez le pouls que quelques-uns nomment *égare* , & que la femme sente de la douleur au ventre , & aux reins , en

même tems, elle accouche dans un demi-jour.

Quand la femme en couche sent, dans le corps, une pesanteur extraordinaire ; qu'elle a, tantôt frisson, tantôt chaleur ; que le dessous de la langue est chaud, le dessus froid, l'enfant est mort, ou va mourir ; & la mere meurt aussi sans accoucher. Quand la femme en couche a le visage rouge, & la langue violette, ordinairement elle accouche d'un enfant mort, sans en mourir. Mais, quand elle a la bouche & les lèvres violettes, & que la bouche écume, elle meurt, & son fruit aussi. Quand elle a le visage violet, mais la langue rouge, & qu'il lui sort par la bouche beaucoup d'écume, l'enfant vient vivant, & la mere meurt.

Quand la femme, nouvellement accouchée, a le pouls médiocrement lent, & glissant, il est bon. S'il se trouve plein, fort, tremuleux, ferré, la mort est proche : de même, si le pouls se trouve petit & profond, il est bon ; s'il est dur & ferme, c'est mauvais signe.

De même, quand vous lui trouvez le pouls du carpe fort vite, tout en feu, & sans règle, elle en meurt. S'il est délié & profond, de maniere qu'en appuyant les doigts jusqu'à sentir les os, ce pouls ne laisse pas d'être sensible, elle n'en mourra pas.

Voilà, MONSIEUR, tout ce que l'an-

cien Livre Chinois, & le Commentateur, disent de particulier sur le pouls des femmes. Ces préceptes sont intéressans, s'ils sont vrais : ils tendent principalement à l'avantage de l'art des accoucheurs. Vous pouvez mieux que personne les apprécier & les concilier avec votre méthode : il y aura, sans doute, quelques difficultés ; mais votre sagacité saura bientôt franchir tous les obstacles. Vous voudrez bien, j'espère, me faire part, ainsi qu'au public, de vos réflexions judicieuses. Je prends trop d'intérêt à l'art, & à la gloire de ceux qui l'enrichissent de quelque nouveauté utile : pour ne pas désirer que vous divulguiez bientôt vos connoissances sur la prédiction des pouls des femmes enceintes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉPONSE A LA LETTRE

De M. AMOREUX, fils, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Adjoint de la Société Royale des Sciences de la même Ville ; par M. DE LA BROUSSE, Médecin, & Correspondant de la même Académie, résidant à Aramon.

MONSIEUR,

Votre Lettre curieuse & intéressante m'a donné assez d'ambition pour vérifier, en partie, ce que vous me faites l'honneur de me

dire sur la doctrine des médecins Chinois. Je crois, comme vous, qu'elle est un peu superstitieuse, à la vérité; mais peut-être ne la jugeons-nous de la sorte, que parce que nous n'avons pas toutes leurs connoissances particulieres. Il est vrai que leur médecine consiste dans l'exploration d'une infinité de pouls, & de quelques remèdes assez simples, ce qui n'est pas un petit bien chez eux; car la nature irritée ne se subjuge point par la violence des remèdes, mais par la douceur & l'épargne des médicamens qu'on emploie dans la curation des maladies: or ces mêmes maladies ne sont autre chose que la nature forcée, ou irritée; donc il faut l'adoucir & la ménager, pour lui donner l'équilibre qu'elle avoit perdu, en s'égarant de ses voies ordinaires.

Cette petite digression ne s'éloigne point de mon sujet: je prétends prouver qu'on connoît plutôt l'état maladif, en puisant dans la doctrine du pouls, qu'on ne le feroit, si on l'ignoroit totalement. En effet les connoissances qu'on en retire sont profondes; & cette partie de la science est si avantageuse à un praticien, que je la crois indispensable. La facilité à saisir la cause d'une maladie, & l'efficacité que procure, pour l'ordinaire, la promptitude des remèdes bien administrés, sont deux objets intéressans pour les malades, & pour la réputation de leurs médecins.

Vous avez beau me dire que les pouls se multiplient au point qu'on parviendra à connoître & à guérir les maladies à la muette, c'est-à-dire, sans qu'il soit nécessaire de converser avec le malade ou les assistans, & que nous devenons, à cet égard, les émules des Chinois... Eh! pourquoi ne serions-nous pas plus habiles qu'eux, puisque nous joindrions à leurs connoissances celles de l'anatomie & de la théorie qu'ils n'ont pas? Ne serions-nous pas dignes aussi d'imiter les médecins vétérinaires, qui n'interrogent pas leurs malades, & qui connoissent leurs maux par leur attitude? L'illustre Fize acquit sa réputation, par ses pronostics; & nous ne faisons cas du grand Hippocrate, que par les siens. J'ai suivi le premier long-tems; & j'ai vu guérir à ce médecin les plus graves maladies, en touchant le pouls, & en parcourant la physionomie de ses malades. Que nous serions heureux, si nous avions un aussi bon Traité de cette dernière, que nous l'avons reçu sur la doctrine du pouls! L'art seroit vraiment divinatoire, & tiendroît de la magie.

Revenons maintenant à la connoissance du pouls dans les grossesses, dont je me fers pour distinguer les mâles & les femelles, avant l'accouchement, & dont vous avez eu la bonté de communiquer mes preuves.

à la Société Royale des Sciences de Montpellier.

J'ai été, dites-vous, agréablement surpris de voir votre doctrine confirmée par l'expérience de plusieurs siècles ; mais ce qui m'a aussi étonné le plus, c'est que, par des signes qui, au premier abord, paroissent diamétralement opposés, &, pour ainsi dire, contradictoires, les Chinois, & vous, soyez parvenus à annoncer la naissance d'un enfant mâle, ou d'un enfant femelle (a).

J'aurai l'honneur de vous répondre que j'ai les mêmes signes que les Chinois, pour ce pronostic particulier. Il est vrai que les leurs sont plus étendus, & compliqués, au lieu que les miens sont beaucoup plus simples, & faciles à saisir : en voici la preuve.

Je ne fais consister cette connoissance que dans la foiblesse du pouls, plus sensible d'un côté que de l'autre. Ainsi, toutes les fois, par exemple, que le pouls de l'artere radiale droite sera mou, petit, concentré, vuide par intervalle, & diffus, c'est-à-dire, se mouvant en s'éparpillant ; & que le pouls de l'artere radiale gauche sera élevé, ferme, & réglé, sans interruption, on sera assuré que la femme grosse portera un mâle : le

(a) *Description de l'Empire de la Chine, & de la Tartarie Chinoise ; par le R. P. Du-Halde, Tome III.*

contraire arrivera, quand ces mêmes signes seront du côté gauche, & que le pouls du côté droit sera égal en tous sens.

Les médecins Chinois, au contraire, ont cinq manières de connoître, dans les pouls des femmes enceintes, les mâles ou les femelles qu'elles portent, 1^o quand leur pouls est regorgeant, 2^o quand il est haut, 3^o vigoureux, 4^o profond & plein, 5^o vite, sans se relâcher & s'éparpiller. Quand tous ces signes, disent-ils, se trouvent du côté gauche, ils annoncent un mâle : quand ils se trouvent du côté droit, c'est une femelle. On peut inférer de-là que je n'ai fait que changer de direction, puisque les mêmes signes, à-peu-près, qu'ils disent être du côté gauche, annonçant un mâle, je les trouve aussi, puisqu'il me faut le contraire de ces signes dans le pouls de l'artere radiale droite ; ainsi la foiblesse, d'un côté, qui me fait discerner l'espece, & la force qu'ils admettent de l'autre, pour connoître la leur, vont au même but. Il est vrai qu'ils n'en donnent pas la raison, comme moi, qui est bien naturelle, puisque la compression que j'admets, & que le fœtus occasionne dans les arteres du bas-ventre, plutôt d'un côté que de l'autre, se fait sentir dans la radiale du côté surchargé. Reste à sçavoir pourquoi les mâles, selon mon sentiment, inclinent plutôt du côté droit, & les femelles de l'au-

tre ? J'en ai donné la raison dans mes Observations précédentes : il est ; par conséquent , inutile de la répéter.

Je ne crois pas aux pouls du carpe , de la jointure du carpe , & de l'extrémité du *cubitus* gauche , qui leur annonce les affections du cœur , des intestins grêles , du foie , de la vésicule du fiel , du rein gauche , & de la vessie.

Je ne crois pas aussi que le pouls du carpe de la main droite annonce les affections du poumon , des gros intestins ; que le pouls de la jointure à droite soit pour l'orifice de l'estomac & du ventricule , & que celui de l'extrémité du *cubitus* , toujours à droite , leur fasse reconnoître les maladies du rein droit.

Mais je crois très-fort à l'induction des pouls , pour ce qui regarde particulièrement la grosseffe , que vous avez eu la bonté de me tracer d'après les principes des médecins Chinois. Elle est claire , séduisante & instructive : j'ai eu occasion de l'éprouver sur différentes femmes grosses , & dans leurs accouchemens. Ma Lettre seroit trop longue , si j'avois l'honneur aujourd'hui de vous en faire part : je réserve cet entretien pour un autre tems qui deviendra plus utile , par la multiplicité d'observations que j'accumule. Je vous remercie bien sincèrement du précis de la méthode Chinoise , que je

connoissois un peu , mais que je ne me serois pas avisé de chercher dans le Livre d'un missionnaire. Votre esprit , qui s'étend sur tout , l'a saisi dans la Description de cet Empire : que ne feroit-il point , puisqu'il est sans cesse occupé des connoissances utiles , dans la physique , la médecine , l'histoire naturelle , la botanique , &c. &c. Je voudrois bien , MONSIEUR , lui ressembler. Il ne me reste que le regret de ne pouvoir l'atteindre. J'ai l'honneur d'être , &c.

O B S E R V A T I O N

*Sur un Calcul biliaire, expulsé par les selles ;
par M. BRILLOUET, fils, ancien
Chirurgien des Armées du Roi.*

Mlle Chérubin de Chantilly , âgée de soixante-huit ans , d'un tempérament phlegmatique & aqueux , d'un caractère cependant égal & enjoué , fut attaquée , au mois de Mars 1769 , de legeres foiblesses d'estomac , de douleurs de colique ; ressentit des demangeaisons incommodes , & des inquiétudes dans toute l'habitude du corps. Pour y remédier , on employa quelques amers , & quelques purgatifs. Ses incommodités , augmentant par degrés , devinrent insupportables au mois de Mai suivant,

Je lui trouvai le pouls petit , languissant ; la peau sèche & terreuse , les yeux creux & ternes , les muscles de la face relâchés ; ce qui annonçoit la grandeur de la maladie. La cardialgie , le vomissement , une douleur fixe vers le corps de la seconde vertèbre lombaire ; des selles lentes , & de couleur d'argille ; des urines abondantes , briquetées & bourbeuses , en étoient les symptômes ; ce qui me fit soupçonner que ce désordre provenoit de quelque vice du foie.

Pour m'en assurer , je fis mettre la malade sur le dos , pour la palper ; & , ne sentant ni tension ni dureté , je la fis asseoir ; & , dans cette attitude , je repoussai le foie vers la côte flottante & le rein droit ; ce qui lui fit éprouver une grande douleur des lombes. Cette douleur diminuoit , lorsque , soulevant , pour ainsi dire , le foie , je le déterminai vers l'épigastre. La malade souffroit plus , étant debout , ou couchée sur le côté droit que sur le gauche. Etant sur le dos , les cuisses & l'*abdomen* un peu élevés , elle souffroit moins. Ces différens effets , dans différentes attitudes , m'engagerent à en chercher la cause. Je crus l'apercevoir dans le raccourcissement du conduit cholédoque , occasionné ou par la distension excessive de la vésicule du fiel , ou par la présence de quelques pierres dans son conduit cystique. Ce raccourcissement , entraînant le *duode-*

num vers le foie, agaçoit le pylore; donnoit lieu à la cardialgie, & produisoit la douleur fixe aux ligamens qui attachent cet intestin au corps des vertèbres lombaires.

J'augurai, par ce dernier symptôme, la présence de quelque calcul biliaire, en me rappelant qu'il avoit été le dominant dans une affection hépatique, produite par cette cause.

Pour y remédier, j'employai d'abord les délayans & les humectans : au bout de quinze jours, ils produisirent de la souplesse dans les solides, & diminuèrent un peu la douleur. Les déjections devinrent un peu bilieuses : en conséquence, je fis prendre à la malade plusieurs verres d'eau de rhubarbe aiguës de sel de Glaubert. Je lui ordonnai l'usage des bouillons apéritifs, au nombre de trois par jour, & du petit-lait dans les intervalles.

De trois en trois jours, elle ufoit d'eau de rhubarbe ; ce qui produisoit des selles copieuses & salutaires.

Le 12 Juin, elle rendit, par la voie des selles, une pierre biliaire, longue de cinq lignes sur dix-huit de circonférence. Cette pierre étoit disposée par couches brunes, jaunes, noires, & pesoit quarante-trois grains. Une de ses extrémités étoit arrondie, lisse, polie, & d'un brun foncé ; l'autre étoit égale, plate : on y découvroit plusieurs couches

circulaires de différentes couleurs , telles qu'on les voit dans l'aubier des arbres.

L'égalité de cette face me fit croire que ce morceau n'étoit qu'une portion détachée de la masse. La malade souffroit également.

J'eus recours aux eaux minérales ferrugineuses de Chantilly , au lieu de bouillons apéritifs , dont la malade étoit rebutée : ce remède eut son effet. Le 28 , la malade rendit une pierre semblable à la première , & qui s'y adaptoit parfaitement , du côté de la surface plate : l'autre extrémité , de figure conoïde , étoit empreinte de plusieurs facettes lisses , & polies , qui me parurent avoir été moulées par l'approche d'autres pierres. Ce second fragment , long de six lignes , étoit de la pesanteur de cinquante grains.

Conséquemment les deux portions réunies pesoient un gros vingt-un grains.

Après l'expulsion de ce calcul biliaire , la malade se trouva très-soulagée.

Le 2 Juillet , elle prit une médecine qui lui fit rendre une pierre à facettes inégales. Le 6 , elle en rendit une autre , & s'est rétablie parfaitement , le 20 de Septembre suivant , & jouit , depuis ce tems , d'une très-bonne santé ; avantage dont elle se seroit privée , si elle eût suivi le conseil de *Montanus* , qui , au sujet des affections hypochondriaques , dit : *Fuge*

medicos & medicamina; conseil aussi peu satisfaisant pour les personnes qui en sont attaquées, qu'humiliant pour celles dont les lumières & les secours pourroient contribuer à leur guérison.

M. Valmont de Bomare, célèbre naturaliste, a rendu plusieurs visites à M^{lle} Chérubin; & le calcul, qu'elle a rendu, lui a paru devoir occuper une place dans le Cabinet d'Histoire naturelle de S. A. S. Mst le Prince de Condé, à Chantilly.

OBSERVATION

Sur une Hydropisie ascite, guérie par la paracentèse; par M. DAQUIN, Docteur en Médecine de l'Université de Turin, & Médecin de l'Hôtel-Dieu de Chambéry en Savoye.

Alio modo per similia morbus oritur, & per similia oblata ex morbis sanantur. HIPPOCR., de Loc. in Hom. sect. 4.

Si les ouvrages d'Hippocrate se trouvent encore aujourd'hui si bien d'accord avec l'observation, c'est que ce pere de la médecine n'écrivoit jamais que d'après elle: jamais il ne chercha à les embellir du feu de son imagination. Suivre la nature, la prendre sur le fait, exécuter ponctuellement ce qu'elle lui dictoit dans le traitement des ma-

ladies ; écrire ce qu'il avoit vu , comme il l'avoit vu ; c'étoit-là son unique but , & c'est aussi ce qui lui a valu à jamais le titre , si difficile à acquérir , d'Observateur par excellence. Quant à moi , j'avoue , avec la plus grande franchise , que j'ai eu souvent occasion , dans ma pratique , d'éprouver la vérité de ses préceptes , en suivant ses conseils. L'observation suivante est un fruit qui me servira de garant de ce que j'avance.

Une fille de treize à quatorze ans , d'une constitution cachectique , vint à l'Hôtel-Dieu , se plaignant d'un gonflement dans le bas-ventre , dont elle ne s'étoit apperçue , à ce qu'elle disoit , que depuis peu de tems. L'ayant interrogée sur les causes qui pouvoient avoir occasionné ce gonflement , je ne pus , d'après son récit , en découvrir d'autre que la mauvaise nourriture , compagne ordinaire de la pauvreté. J'examinai ce gonflement ; & une fluctuation sensible me fit reconnoître un épanchement assez considérable dans la capacité de l'*abdomen* , qui lui rendoit même la respiration difficile & laborieuse , lorsqu'elle étoit couchée sur le dos. Les extrémités inférieures n'étoient cependant point enflées ; & le pouls , petit & serré , n'avoit que la fréquence naturelle à cet âge. Ses urines étoient , comme en pareil cas , très-peu abondantes : son sommeil duroit fix à sept heures

par nuit. Elle mangeoit beaucoup ; & , malgré son appétit , elle étoit d'une maigreur qui alloit dégénérer en marasme.

Je me déterminai tout de suite à la paracentèse ; & , pour l'y préparer , je la purgeai , le lendemain , avec parties égales de teinture hydragogue de *Minet* , & de syrop de noirprun ; mélange duquel je me suis servi jusqu'à présent , avec assez de succès , dans les cas d'hydropisie. Le surlendemain matin , elle fut opérée : il sortit trois pintes d'eau d'un jaune clair , qui d'ailleurs ne paroïssoit avoir encore contracté aucune mauvaise qualité , du moins autant que la vue & l'odorat purent m'en instruire. Un sommeil tranquille de cinq heures suivit l'opération ; & la difficulté de respirer , dûe au refoulement du diaphragme , disparut par l'évacuation des eaux. Je laissai la malade tranquille , pendant deux jours , en lui prescrivant un régime approprié : je défendis sur-tout , malgré sa grande maigreur , toute espèce de soupe , & particulièrement les farineuses ; & , au bout de ce tems , je lui fis prendre , pendant quinze jours , soir & matin , un bol composé de nître , de racine de scille , & le syrop des cinq racines , avec une tisane légèrement diurétique. Après l'usage de ces remèdes , qui procurerent des urines copieuses , les forces & l'embonpoint augmentèrent à vue d'œil : le poulx se développa ; les règles parurent ,

pour la première fois, & dès-lors la santé est toujours allée de mieux en mieux.

Cette observation, soutenue de celle qui est insérée dans le V^e Cahier du Supplément au Journal de Médecine, année 1770, ne doit-elle pas toujours, de plus en plus, décider en pareil cas, pour la pratique de l'opération de la paracentèse. En effet, lorsque l'amas d'eaux dans la cavité du bas-ventre est considérable, il me paroît assez difficile, pour les évacuer, de pouvoir frayer une route à la nature qui, souvent foible & languissante, ne se décide point. Cette route ne peut s'ouvrir que par les selles, les urines, ou la peau. Je sçais que la chose n'est pas impossible, & que l'on guérit, tous les jours, des hydropiques par cette voie; mais je sçai aussi que c'est la plus longue, & quelquefois la moins sûre : *Cito & tuto curandum*. La paracentèse, au contraire, remplit si bien les deux indications, pourvu toutefois qu'on ne s'amuse pas trop avec les remèdes internes, que je la dirois *presque* un spécifique dans cette maladie, si on la fait de bonne heure, *Principiis obsta*. On a bien moins d'ennemis à combattre, lorsque les eaux sont évacuées; & on peut bien mieux s'assurer au juste de l'état où sont les viscères du bas-ventre, pour appliquer les remèdes convenables. Je pourrois, pour étayer mon sentiment, citer ici celui de plusieurs praticiens,

ciens, tant anciens que modernes; mais je me contenterai de rapporter celui de *Mundinus*, qui, dans l'hydropisie du bas-ventre, conseille la ponction comme le remède le plus prompt & le plus assuré contre cette maladie. (Voyez l'*Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie*, par M. PORTAL, Tome I.)

DESCRIPTION

Du Figuier de Cayenne; par M. BAJON,
Chirurgien-major de la Colonie.

MONSIEUR,

Si je n'ai pas eu l'honneur de vous envoyer, dès mon arrivée dans cette colonie, la description du *figuier* qui produit le lait *vermifuge*, comme je me l'étois proposé, c'est que j'ai cru devoir attendre la saison du fruit; afin de ne rien omettre d'essentiel dans les caractères de cet arbre, qu'il est fort aisé de confondre avec plusieurs autres qui non-seulement portent le même nom, mais qui ne diffèrent que par de bien légers caractères.

L'arbre, dont il est question, est nommé *figuier*, non par la seule raison qu'il a le suc laiteux, comme celui de France (a), mais

(a) C'est par erreur que j'ai dit, dans mes Observations, qu'il n'avoit absolument d'autre ressemblance avec le figuier de France, que d'avoit le suc laiteux, comme lui. Voyez le Suppl. au Journ. de Méd. 1770, 1^{er} Cahier, Tome XXXIV, page 61.

encore parce que les parties de la fructification sont exactement les mêmes. Cet arbre, qui devient fort grand, se plaît beaucoup, (comme je l'a déjà dit) dans les endroits humides, & un peu marécageux : son tronc est assez droit & assez uni ; de sorte qu'il s'éleve assez haut, sans branches ; & ensuite il devient fort touffu. Son écorce, qui n'est pas bien épaisse, est d'un gris un peu foncé : ses racines paroissent peu sur la terre. Les feuilles de cet arbre sont grandes, & d'un beau verd ; lisses en dessus, & rudes en dessous : tout le rebord en est uni, & sans dentelures : elles ressemblent assez bien à celles du laurier-cerise, avec cette différence qu'elles se terminent un peu plus en pointe. Elles naissent aux parties latérales des petites branches, sans suivre aucun ordre réglé. Leur longueur ordinaire est d'environ un demi-pied sur deux pouces, ou deux pouces & demi de large ; & la petite queue, qui les soutient, a communément un pouce. On sent que tout ceci peut souffrir quelque différence, par rapport à l'âge de l'arbre, & au terrain où il végete.

Quant au fruit de cet arbre, c'est une espece de *figue* qui naît à l'extrémité des petites branches, de la même façon que les *figues* de France : elles ne leur ressemblent cependant pas beaucoup par leur conformation extérieure, d'autant plus qu'elles con-

servent une figure ronde, & qu'elles sont soutenues par une petite queue grêle, & longue d'environ fix à sept lignes. Ce fruit devient gros comme des *avelines* ordinaires. La peau en est rude & plus épaisse que celle de nos *figues*. Quant à l'intérieur, elle n'en diffère absolument en rien, sinon qu'il y a peut-être moins de vuide. Bien des personnes m'ont assuré avoir mangé de ce fruit, qui, lorsqu'il est bien mûr, est, dit-on, d'un goût assez agréable. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les volatils de ce pays en sont très-friands, & n'en laissent perdre aucun. Lorsqu'on coupe ce fruit, avant sa maturité, il rend un lait entièrement semblable à celui de nos *figues* de France.

Il est aisé de confondre l'arbre que je viens de décrire avec plusieurs autres, qui non-seulement portent le même nom, mais qui ont les véritables caractères du *figuier*. Il s'en faut cependant de beaucoup que les sucs laiteux de tous ces arbres aient une vertu commune. Il s'en trouve quelques-uns dont les sucs ne font ni bien ni mal, tandis qu'il y en a d'autres dont les sucs sont extrêmement corrosifs : il est donc essentiel de bien distinguer cette espèce, & de la faire connoître par les caractères qui lui sont propres. Je ne sçache aucun auteur qui ait décrit cette espèce de *figuier*, quoiqu'elle soit bien connue des habitans de cette colonie ; & les Nègres,

qui ont coutume de ramasser le lait dont on fait usage ne se méprennent jamais.

Le *figuier* que M. *Frénau* appelle *sauvage*, & qu'il décrit dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, année 1751, est, sans contredit, celui qui a le plus de rapport avec celui dont je viens de parler : cependant il y a des différences assez sensibles pour ne pas s'y méprendre. Les fruits en sont beaucoup plus gros, & la peau en est plus lisse, plus unie, & moins épaisse. On trouve dans l'intérieur un vuide qu'on ne trouve pas aux autres. Les feuilles en sont plus petites, plus pointues, plus rudes en dessus, & d'un verd beaucoup plus pâle ; mais une différence qui ne peut échapper, c'est qu'à une certaine hauteur de terre, les racines commencent à se séparer du corps de l'arbre, & s'étendent au large, à proportion qu'elles approchent de terre, & forment comme autant d'archoutans qu'on appelle, dans le pays, *arcabas* (a) ; ce qui ne se trouve point à notre *figuier vermifuge*. Quoique ce lait des deux espèces de figuiers, dont nous venons de parler, ait à-peu-près la même forme & la même consistance, au sortir de l'arbre ; cependant, si on le conserve seulement sept à huit heures, on y apper-

(a) Voyez-en la description dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, année 1751, page 324.

çoit bientôt des différences sensibles. Celui qui vient de l'arbre décrit par M. *Frénau*, s'épaissit en fort peu de tems, & prend la forme de mucilage fort épais; ce qui l'a rendu propre, sans doute, aux recherches de M. *Frénau* (a). Celui qui sort de notre *figuier* ne s'épaissit point : il se conserve à-peu-près dans le même état jusqu'au troisieme jour, où il commence, pour l'ordinaire, à fermenter; & la putréfaction s'en empare ensuite assez promptement. Mais une autre différence de ces suc, & dont on peut aisément se convaincre, c'est que celui du *figuier* de M. *Frénau* est réellement corrosif; & c'est-là sans doute cette espece de *figuier* que *Barrere* décrit, sous le nom de *figuier venimeux* (b). « On ne sçauroit, » (dit cet auteur,) couper cet arbre, sans » danger, à cause qu'il est rempli d'un suc » laiteux, si caustique, qu'il cause des inflam- » mations & des ulceres à ceux sur lesquels » il rejaillit; ce qui oblige les sauvages, » pour se garantir de ces fâcheux accidens, » de se couvrir le corps de feuillages, lorsqu'ils vont faire des abbatis dans les forêts

(a) Il s'en faut de beaucoup que les arbres, dont parle M. *Frénau*, soient ceux d'où l'on tire la gomme élastique, d'autant plus que c'est un seul arbre qui la fournit, & dont il paroît qu'il n'a eu aucune connoissance.

(b) BARRERE, *Essai sur l'Histoire naturelle de la France équinoxiale*, page 53.

» où croissent ces sortes de figuiers. » On voit par-là combien il seroit dangereux de se méprendre sur cette espece de *figuier*, qui néanmoins est beaucoup plus rare que notre *figuier vermifuge*, sur-tout aux environs de Cayenne, où ce dernier se trouve en quantité. Mais j'ai observé qu'à proportion qu'on avançoit dans l'intérieur des terres, ils devenoient de plus en plus rares : j'ai même vu des habitans qui n'étoient qu'à dix ou douze lieues de Cayenne, qui ne pouvoient trouver aucun de ces arbres aux environs de leurs établissemens ; ce qui les a obligés d'en planter quelques pieds sur leurs habitations, pour s'en servir dans le besoin.

Voilà, MONSIEUR, ce que j'ai pu recueillir de plus essentiel sur les caracteres du *figuier vermifuge* de Cayenne, dont vous avez témoigné desirer la description. S'il étoit nécessaire d'ajouter de nouvelles preuves aux observations que j'ai données sur la bonté de ce remède, je serois plus à portée d'en donner que jamais ; mais je les crois inutiles, d'autant plus qu'on est un peu revenu du préjugé où l'on étoit sur les dangers de ce suc ; & c'est avec bien peu de connoissance que M. *Préfontaine* dit (a) qu'on mitige ce

(a) Il paroît que M. *Préfontaine* s'est bien peu mis au fait de la maniere dont on donne ce remède, puisqu'il dit que la dose est d'une cuillerée à café, mêlé avec un peu d'eau. (Voyez *Maison rustique*,

Juc avec de l'eau, dans la crainte que l'acide ne corrode les intestins. M. Laborde, médecin du Roi dans cette colonie, & juge bien compétent, en pense bien différemment, & l'emploie avec succès dans tous les cas où il le croit indiqué.

M É M O I R E

*Sur la nature du Camphre; par M. L E
G E N D R É, Eleve en Pharmacie,
à la Salpêtrière.*

De l'aveu de tous les chymistes, il n'est jusqu'à ce jour aucun procédé connu, pour obtenir la décomposition du camphre : j'ai osé entreprendre cette opération; & je crois y avoir réussi. Voici l'exposé de mon travail.

C'est en cherchant à enflammer le camphre par les acides minéraux, que je me suis apperçu qu'on pouvoit parvenir à son analyse.

J'ai mis en distillation du camphre, uni séparément avec chacun des acides vitriolique, nîtreux, & marin. De ces trois opérations, celle qui m'a le mieux réussi, c'est

à l'usage des Habitans de Cayenne, p. 129.) Voyez aussi ce que j'ai dit, à ce sujet, dans le Suppl. au Journ. de Méd. 1779, 1^{er} Cahier, Tome XXXIV, pag. 66 & 67.

la combinaison des parties égales de camphre, & d'acide vitriolique, concentré.

Après avoir mis sur le feu la cornue qui renfermoit ces deux substances, j'ai vu le camphre prendre une couleur brune, laquelle s'augmentoît de plus en plus, suivant que le degré du feu devenoit plus fort, & des vapeurs très-blanches s'enlever tout-à-coup, & je crus voir le camphre s'enflammer; mais je m'étois trompé, & j'en fus bientôt convaincu par l'odeur sulfureuse que répandoient les vapeurs que je reçus dans un vase, ou récipient, que je luttai à la cornue: j'ai continué le feu sous les vaisseaux, jusqu'à ce que les vapeurs aient cessé, & que la distillation ait fini. J'ai laissé refroidir les vaisseaux, & j'ai mis en réserve la liqueur recueillie dans le récipient: ensuite j'ai de nouveau lutté les vaisseaux, & j'ai forcé le feu, pour faire sortir de la cornue tout ce que le résidu pouvoit encore contenir. Il s'est sublimé du soufre; & il a encore passé un peu de phlegme laiteux, légèrement acide-sulfureux-volatil; après quoi, j'ai continué le feu jusqu'à faire rougir la cornue: il n'est rien passé de plus. J'ai laissé refroidir les vaisseaux, & j'ai ramassé le soufre qui étoit attaché au col de la cornue: je l'ai mis en réserve. J'ai cassé la cornue pour avoir le charbon qui étoit resté, afin de l'examiner. J'ai reconnu qu'il étoit insipide au goût,

très-leger , ressemblant en tout à celui que donne la décomposition de l'esprit-de-vin avec ce même acide. Je l'ai fait rougir dans un creuset , à l'air libre : il s'est encore élevé des vapeurs sulfureuses ; & le charbon rendoit une flamme bleuâtre , semblable à celle que donne la calcination du fer avec le soufre , lorsqu'il est presque réduit en chaux. J'ai tenu le creuset à ce degré de feu , pendant trois heures : le charbon n'a perdu rien de sa forme. Voyant cela , j'ai retiré le creuset du feu ; & j'ai fait plusieurs expériences que j'exposerai , après avoir examiné le premier produit que m'a donné l'opération.

J'ai pris les vapeurs sulfureuses condensées en liqueur sur laquelle flotloit une huile très-blanche & très-subtile , que j'ai fait dissoudre dans l'esprit-de-vin que j'ai séparé , à la manière ordinaire , en versant de l'eau dessus , laquelle est venue surnager à la surface de la liqueur , sans perdre la fluidité qu'elle avoit auparavant. Son odeur diffère un peu de celle du camphre ; elle est plus désagréable , & plus subtile qu'elle : ses vertus sont aussi plus efficaces , d'après les expériences faites dans les maladies hystrériques , & dans toutes les maladies spasmodiques. J'ai aussi formé du sel polychreste avec l'acide sulfureux , qui étoit passé avec l'huile.

Ensuite j'ai examiné le soufre & le phlegme laiteux , que j'ai retirés dans ma seconde

opération : j'ai reconnu au soufre toutes les propriétés du soufre ordinaire ; sa couleur jaune ; son odeur désagréable , lorsqu'il est échauffé dans les mains ; son action sur les métaux ; sa combinaison avec les alkalis , & sa décomposition par son inflammation. Le phlegme laiteux n'étoit qu'un peu de soufre tenu divisé dans l'eau par un peu d'acide sulfureux , que j'ai précipité , par le moyen d'un peu d'huile de tartre que j'avois étendu dans beaucoup d'eau , & que j'ai retiré , après quelques heures de repos.

J'ai fait ensuite l'examen du charbon ; & j'ai vu qu'il étoit très-leger , sans goût , nageant sur l'eau , ne donnant aucun changement aux couleurs bleues & rouges , n'agissant nullement avec les acides , produisant du bleu de Prusse. Etant exposé au feu dans un creuset avec de l'alkali fixe , il révivifie très-bien les métaux ; car j'ai remarqué qu'un gros de ce charbon révivifie deux onces & demie de *minium* , dont on retire deux onces & un gros & demi de plomb.

J'ai aussi remarqué que le camphre étoit dissous par l'acide vitriolique , sans aucune action sensible , à froid , & que c'est-là tout ce qui le différencie de l'esprit-de-vin ; car , quant à sa décomposition , il présente les mêmes phénomènes ; & je crois que cette différence n'a lieu que parce que le cam-

phre est concret, & qu'il n'entre point d'eau dans sa composition, & très-peu d'air ; & j'appuie mon raisonnement sur l'expérience qui va suivre. J'ai remarqué que l'acide vitriolique dissout la glace, la grêle, & la neige, sans aucun mouvement & sans chaleur, & qu'au contraire, il résulte de cette dissolution un froid plus grand, puisque j'ai remarqué que les vapeurs, qui environnoient le vase, s'y condensoient en forme de givre.

J'ai aussi remarqué que l'acide vitriolique échauffoit l'huile de camphre, en la redistillant de nouveau avec l'acide vitriolique ; ce qui n'a pas lieu, lorsqu'elle est encore camphre, parce qu'elle a acquis une portion d'eau qui lui donne sa fluidité, que l'action du feu lui a combinée, d'une manière assez singulière, par le moyen de l'acide sulfureux, & lui donne une propriété capable de la rendre parfaitement soluble dans l'eau ; car, si on met dans un vase l'eau qui aura été battue avec l'huile de camphre, & très-bien séparée par le philtre, qu'on y plonge un morceau de fer, & qu'on l'y laisse une heure environ, le fer s'empare de l'acide sulfureux, par lequel il semble être attaqué, & le camphre reparoit sous une forme de poudre ou de limon ; s'y divise de manière qu'il passe à travers les philtres les plus fins ; & le fer se trouve chargé d'une poudre très-noire, qui

se dépose près de sa surface. C'est un moyen, comme on le voit, très-propre à le rendre miscible à l'eau, & à être administré dans les différentes maladies où on desire l'employer.

Il faut aussi remarquer que cette huile est susceptible de se décomposer, par une nouvelle distillation avec l'acide vitriolique, & qu'elle présente les mêmes phénomènes; de manière que, si on continuoit à la redistiller plusieurs fois avec cet acide, elle se réduiroit toute en acide sulfureux, en soufre, & en charbon.

L'acide nîtreux paroît avoir quelque action sur le camphre, par la distillation, mais en très-petite quantité; de sorte que de quatre onces de camphre, & d'acide nîtreux fumant, après la distillation faite, il s'est trouvé environ quatre à cinq grains de charbon très-semblable à celui de l'acide vitriolique; & tout étoit passé dans le récipient, sous forme d'huile, qui se régénere en camphre, lorsqu'on y verse de l'eau. Je crois que cette apparence de décomposition, par l'acide nîtreux, n'a lieu que parce que, cet acide étant tiré de sa base par l'intermède de l'acide vitriolique, il y en passe un peu avec; c'est ce qui donne des marques de décomposition. Mais ce n'est toujours que l'acide vitriolique qui agit, & non l'acide nîtreux qui paroît ne l'altérer en aucune manière.

L'acide marin n'a paru opérer aucune décomposition ; car tout le camphre s'est sublimé à la voûte de la cornue , & l'acide a passé , sans donner aucune marque qu'il se soit chargé de la moindre partie du camphre.

J'ai aussi distillé des alkalis volatils avec le camphre. Le camphre s'est sublimé sous la forme de feuille de fougere , semblable aux cristaux de lune ou à ceux du sel ammoniac ; ce qui m'avoit séduit au premier coup d'œil ; car je crus qu'il s'étoit formé un sel ammoniac , par la ressemblance qu'avoit la sublimation du camphre avec les cristaux du sel ammoniac. Mais par les épreuves que je fis , en le jettant sur le feu , j'aperçus bientôt que ce n'étoit que du camphre : j'en fis dissoudre dans de l'eau ; il restoit à la surface. J'en ai aussi dissous dans l'esprit-de-vin : il s'y est très-bien dissous. Il est passé un phlegme un peu laiteux , qui sembloit être un peu savonneux.

J'ai opéré de même sur les alkalis fixes : il n'en a rien résulté qui mérite d'être rapporté.

J'ai opéré de même sur l'huile de camphre avec l'alkali volatil : tout a passé sous une forme de liqueur laiteuse , laquelle étendue dans de l'eau , s'y soutint toujours louche , & sentant le camphre & l'alkali vo-

latil ; & l'alkali fixe n'a rien fait de mieux qu'une masse savonneuse , & le phlegme a passé dans le récipient , aussi un peu chargé de l'odeur du camphre , sans rien autre chose.

Il arrive quelquefois que l'huile de camphre semble se figer , ou se régénérer en camphre , lorsqu'on l'a bien lavé avec de l'eau pour lui enlever l'acide sulfureux surabondant. C'est bien réellement du camphre qui n'a subi aucune décomposition ; qui est passé avec l'huile qui s'y tient unie , & à qui il donne encore l'odeur du camphre ; car , si on le filtre par un papier gris , ou par un coton , le camphre reste en grumeaux , & l'huile passe parfaitement liquide. Le camphre , en cet état , est , en quelque façon , dans un état d'huile figée ; mais c'est qu'il lui reste encore des parties huileuses qui y sont intimement unies par le rapport qu'elles ont entr'elles , qui ne diffèrent qu'en fluidité. Cette huile est la même que le camphre , à cette différence qu'elle a reçu de la fluidité par la combinaison d'un peu d'acide sulfureux , & d'un peu d'eau. Elle a toutes les propriétés des huiles essentielles : elle s'étend dans les pores du papier , en lui donnant plus de transparence ; marque certaine de sa fluidité. Elle se dissout dans l'esprit-de-vin , & revient sur la liqueur , quand on y joint

de l'eau ; elle s'enflamme comme elle. On peut faire avec elle un *oleo-faccharum* : l'eau battue avec elle s'en charge , comme je l'ai dit ci-devant ; car il paroît que la décomposition , qui se fait pendant l'opération , ne donne rien autre chose que du soufre & de l'acide sulfureux , & une terre qui retient opiniâtrement un phlogistique semblable à ce qui reste , lorsqu'on décompose le soufre par l'inflammation ; & le camphre qui n'a pas subi l'action de l'acide , parce qu'il se volatilise avec l'acide sulfureux. Se trouvant ensemble, & réduit en vapeurs, il s'y combine , sans souffrir d'altération , que d'avoir une fluidité qu'il n'avoit pas. Cette fluidité devient néanmoins un moyen propre à employer le camphre sous des formes différentes , & plus faciles à avaler , lorsqu'on en demande dans des potions ; car l'eau seule , où elle a séjourné , en est assez chargée pour lui donner une vertu très-efficace & très-aisée à employer , même pour laver des plaies. On pourroit croire que l'huile de camphre , est au camphre ce que l'æther est à l'esprit-de-vin. Quoique le camphre paroisse être plus simple dans sa composition , jecrois que , s'il étoit possible de donner une forme concrète à l'æther , il n'en différeroit que par l'odeur ; car il a les mêmes propriétés , & donne les mêmes produits par sa nature.

OBSERVATION

*Sur l'Extirpation d'un Polype utérin, guéri
par M. GASC, Maître en Chirurgie, &
Chirurgien des Hôpitaux de la Ville de
Cahors.*

La nature, plus sçavante que nous, a souvent des ressources, lorsque toutes les nôtres sont épuisées; mais il est des cas, & des circonstances où elle a absolument besoin du secours des gens voués par état à l'art de guérir; par exemple, une hémorrhagie, telle que celle dont est question, laquelle a résisté à un nombre infini de remèdes conseillés par les plus habiles médecins & chirurgiens, & qui a été entièrement détruite par le secours de la main & des instrumens; ce qui prouve la nécessité de toucher les femmes, dans toutes les pertes de sang, pour sçavoir quelle peut en être la cause, comme nous recommande le célèbre M. Levret, dans ses *Observations sur la cure radicale des Polypes utérins*, p. 25, &c. Par ces moyens, on les délivre du grand appareil des remèdes qui paroissent indiqués, & qu'on ne manque pas de conseiller.

La femme du nommé *Mascénac*, laboureur, restant au Mas-de-Labouisse, paroisse de Cornou, près de Cahors, de l'âge d'environ

viron quarante-cinq ans , assez grasse & replette , fut prise , au mois d'Avril 1768 , d'une hémorrhagie considérable. On la prit d'abord pour l'évacuation ordinaire du couloir utérin ; mais , comme elle fut très-opiniâtre & très-abondante , pendant long-tems , sans discontinuer , elle consulta des médecins dont les remèdes , bien indiqués , & ordonnés , en pareil cas , par les plus habiles gens de l'art , blanchirent , quoique pris avec un régime exact , pendant long-tems ; enforte que cette continuelle évacuation utérine la mit dans la plus triste situation , & l'obligea à rester au lit. C'est alors que , plus alarmée de son état , elle eut encore recours à un médecin qui pouvoit d'autant mieux la soigner , qu'il se trouvoit dans le voisinage ; mais ses remèdes , quoique bien indiqués , ne réussirent pas mieux que les premiers. Elle les continua pourtant graduellement , & long-tems , aussi-bien que ceux qui lui avoient été ordonnés auparavant , sur l'assurance que les différens médecins lui donnoient , que c'étoient les seuls dont elle devoit attendre quelque succès ; de façon que sa perte alla toujours son train , pendant dix-huit mois , tantôt avec augmentation , & tantôt avec diminution. Cependant ses forces se rétablirent un peu : elle commença à vaquer aux affaires de sa maison , & se crut pour lors dans un état de conva-

lescence. La médiocrité de sa fortune l'obligea de travailler pour avoir de quoi subsister.

Cette trêve ne fut pas de longue durée ; car la perte la reprit bientôt , & plus abondamment. Ses forces en furent totalement abbatues. Elle éprouva des foiblesses qui faisoient craindre le moment fatal ; des anxiétés , des coliques continuelles , des embarras d'aller à la selle , & dans les voies urinaires. Ce fut dans cet état de misère & de souffrance , que livrée à la crainte de perdre bientôt la vie , elle appella un chirurgien qui lui promit de la guérir. Mais , malgré ses prétendus spécifiques , qui se réduisirent pourtant aux saignées , aux purgations & aux tisanes , il ne vit certainement pas , sans déplaisir , que le mal augmentoit rapidement ; de telle sorte que , dans peu de tems , cette pauvre femme vit venir en foule cent nouveaux symptômes qui ne firent qu'augmenter ses douleurs & ses alannes. Les enflures des jambes & des cuisses s'étendirent au ventre , & aux extrémités supérieures , avec grande constipation ; sur quoi le chirurgien proposa des lavemens. Mais , surpris , sans en sçavoir la cause , d'une grande difficulté à introduire la cannulle , & de ce que la décoction , poussée par le piston , refusoit de passer en avant , il perdit lui-même courage. Ainsi , désespérant du triste état de la malade , il demanda bien vite

des médecins , & le confesseur. C'est dans ce moment de crise que je fus appelé, c'est-à-dire, le 27 de Juillet dernier la malade ayant souffert durant vingt-six mois consécutifs.

Après les questions convenables , & un examen bien suivi , je touchai la malade ; & je découvris d'abord un polype dans le vagin , du volume d'une grosse tête d'enfant , remplissant assez exactement cette cavité, sur lequel je trouvai des inégalités, & une grande dureté. Je fis tout possible pour passer les doigts de tout côté , & suivre le polype, sur-tout vers son attache ; mais , à cause de la difficulté que je trouvais , & de la grande foiblesse de la malade , je ne pouvais pas plus loin mes recherches.

Cependant , quoique cette grande masse charnue , & les symptômes qui en étoient la suite , comme un abattement général , un œdème universel , une aversion pour tous les alimens , des nausées fréquentes , des coliques aiguës , jointes à la difficulté d'uriner , & d'aller à la selle , me fissent tout craindre ; bien loin de livrer la malade à son triste sort , je me tournai du côté des fortifiants , pour tâcher de relever un peu les forces épuisées. La perte ayant pourtant presque cessé , je conseillai un régime assez nourrissant , une tisane légèrement cordiale. Je fis des injections anti-septiques ; ce qui rétablit peu-à-peu les forces de la malade , & réveilla son

appétit : enfin je fis disparaître l'œdème , au moyen de quelques minoratifs ; de telle façon que , lui ayant procuré une sorte de guérison , & même de convalescence , elle se crut radicalement guérie , & reprit les fonctions de son état & de son ménage , sans vouloir s'affujettir à d'autre remède qu'au régime que je lui avois conseillé , & aux injections qui , en effet , entraînoient après elles une grande quantité de matiere purulente , avec des filamens membraneux , assez considérables ; ce qui lui donnoit l'espérance , disoit-elle , que tout se fondroit & se détruiroit par ce moyen. J'eus beau lui dire que sa maladie n'étoit que palliée , & que , pour parvenir à une cure radicale , il en falloit venir à la ligature : tout fut inutile. Elle voulut absolument s'en tenir là. J'insistai d'autant moins que je n'avois vu ni traité pareille tumeur ; que d'ailleurs je n'avois point les instrumens de M. Lévet. Cependant , comme l'état de la malade demandoit un prompt secours , & que je ne voulois point la laisser dans une fausse guérison , je me servis utilement de la sonde de M. Keck (a) , dont je

(a) *Additions faites aux Sondes de M. Levret pour la ligature des Polypes utérins*, dont l'histoire a été donnée par M. Du Monceau, (Journal de Décembre 1768, Tome XXIX,) perfectionnée par M. Keck, chirurgien-major au régiment Suisse d'Ép-tingen, (Figure 5,) Journal de Novembre 1769, Tome XXXI.

donnai le modèle à nos ouvriers, & qui la firent très-bien. Pendant cet intervalle, la malade avoit continué le traitement & le régime dont j'ai déjà parlé; & elle en reçut tant de soulagement, qu'elle se crut réellement guérie. Elle continua de se livrer au travail & à ses affaires domestiques. Mais cette bonace ne fut pas de longue durée; car, quelques jours après, il lui survint, en vendangeant, une colique des plus vives, avec une hémorrhagie utérine si abondante, que ses forces en furent totalement abbatues, & qu'elle perdit connoissance. Dans ce cas de crise, on la porta dans son lit.

Etant appelé, je trouvai la malade inondée de sang; & la masse polypeuse paroissoit hors du vagin: par le tiraillement qu'elle occasionnoit, elle ne pouvoit que donner lieu à une augmentation de perte. Je fus pour lors à portée de connoître l'attache du pédicule du corps adhérent au fond de la matrice: sa grosseur égaloit celle du bras d'un homme; & la malade, reconnoissant, mais trop tard, la faute qu'elle avoit faite d'éluder le traitement que je lui avois proposé, me donna alors toute sa confiance, & se livra à tous les secours que je serois en état de lui donner; sur quoi, je commençai d'opérer avec l'instrument que j'avois fait fabriquer. Je pris d'abord du fil que je mis en plusieurs doubles;

& , après l'avoir ciré , je passai les chefs de ce double fil dans les tuyaux de l'instrument : je portai l'anse sur le polype que j'embrasai , & ensuite je plaçai la ligature aussi profondément que je le pus ; après quoi , je tirai les deux bouts de la ficelle que j'assujettis , & que je serrai au moyen de la vis. Je plaçai des linges en plusieurs doubles , pour servir de point d'appui , & éviter aussi des tiraillemens à la matrice , que le poids de la masse polypeuse n'auroit pas manqué d'occasionner. Cela fait , je ne négligeai point les injections convenables , faites avec les décoc-tions d'absinthe , d'orge , d'écorce du Pérou , & le miel : je conseillai un régime exact.

Le lendemain , je trouvai la malade , sans avoir beaucoup souffert , & avec une perte bien modérée. Je me contentai aussi de serrer un peu plus la ligature ; & je conseillai de continuer les injections , & de les réitérer souvent pendant mon absence qui fut de trente-six heures , après lesquelles , ayant trouvé que la ligature avoit été rongée par la matiere qui couloit du corps polypeux , j'en substituai une seconde , & je la serrai encore plus fortement qu'auparavant ; ce que je continuai de faire , par degrés , jusqu'à l'étranglement , en continuant pourtant les injections adoucissantes , détersives & toniques. La ligature ayant produit l'effet que

j'attendois, un gonflement, & une tension considérable, avec changement de couleur, & puanteur extraordinaire, à cause de l'interception des liqueurs, ce qui auroit pu produire des symptômes fâcheux, je me décidai à amputer le polype avec le bistouri, (reconnoissant la ligature insuffisante pour faire tomber ce monstrueux polype, en ce que son pédicule étoit trop gros & trop dur;) je pris donc la tumeur polypeuse de ma main gauche, que je soulevai, & que je tirai vers moi; &, avec l'instrument que j'avois à la main droite, & que je portai tout-à-fait près de la ligature, je la coupai peu-à-peu, & doucement, pour éviter l'hémorrhagie qui fut en effet très-modique; &, de cette façon, la ligature suivit le corps polypeux, sans aucun accident. Ensuite je fis des injections: je conseillai une diète convenable pour diminuer la fièvre de suppuration; &, pour éviter les désordres de la matiere purulente, qui auroit pu être absorbée par les vaisseaux, je mis en usage les décoctions de quinquina, avec des bols composés de la même écorce & de camphre, à la maniere de M. Levret; si bien que la fièvre de suppuration fut très-modique; que la malade se trouva, tous les jours, de mieux en mieux, & qu'elle fut entièrement guérie, dans quarante jours: (l'opération fut faite le 27 Oc-

tobre, dernier, & la malade alla, de son pied à la Messe, le 8 Décembre, l'église étant éloignée d'un quart de lieue.) Bien flaté d'avoir pu triompher d'un mal qui eût inmanquablement tué la malade, & d'avoir mis à profit les sçavantes instructions de M. Levret sur les hémorrhagies utérines, je pesai le polype, cinquante-quatre heures après l'opération, en présence des médecins que la malade avoit consultés, qui virent aussi la ligature : il se trouva du poids de cinquante-huit onces deux dragmes.

OBSERVATIONS

Sur l'Usage du Forceps courbe; par M. PIET, Maître en Chirurgie, & Accoucheur.

J'ai imaginé, MONSIEUR, une petite correction dans l'usage du Forceps, que je crois assez importante, pour mériter d'être communiquée à tous les chirurgiens qui pratiquent les accouchemens : voudrez-vous bien l'insérer dans votre Journal? Je me flatte que vous la jugerez digne d'y trouver place.

La nécessité d'employer cet instrument est démontrée; & tous les gens raisonnables conviennent qu'il se présente assez fréquemment des cas où l'accouchement ne pourroit se terminer sans son secours, ou du moins ne se feroit pas sans faire courir les plus

grands risques à la mere & à l'enfant. S'il est encore des opiniâtres qui , quoique bien convaincus de cette vérité , affectent de la méconnoître , & persistent à vouloir le profcrire , ils n'ont que des prétextes pour colorer leur entêtement ; & le plus spécieux est la crainte du déchirement de la fourchette & du périné , qui , suivant eux , doit nécessairement résulter de son application : quand ce reproche seroit fondé , la correction que je propose met absolument à l'abri de ce danger.

Il est constant que le déchirement n'est point une suite inévitable de l'application du Forceps. Nombre de femmes , que j'ai accouchées avec cet instrument , & un bien plus grand nombre auxquelles plusieurs de mes confreres ont rendu le même service , peuvent déposer en faveur de cette assertion : cependant je ne prétends pas que , dans tous les cas , il soit possible de parer à cet accident ; & , quoique je puisse protester avec vérité , que je ne l'ai jamais éprouvé , je conviens qu'il peut se rencontrer des circonstances épineuses , qui le rendent inévitable , malgré tous les soins , tous les ménagemens , & toute la dextérité possibles.

Ce n'est point à l'introduction du Forceps que peut se faire le déchirement : ce ne sont pas non plus les efforts mesurés , que

l'on fait pour déclaver la tête de l'enfant, qui peuvent y donner lieu. Quand cet accident résulte de l'opération, on ne peut l'imputer qu'aux derniers efforts qu'on a faits pour attirer la tête jusqu'à l'extérieur de la vulve : c'est-là l'instant critique. Les parties molles, qui forment le passage qu'elle traverse, n'avoient jusqu'alors souffert aucune dilatation, puisqu'aucune puissance n'avoit agi sur elles. Ces parties sont forcées de s'étendre prodigieusement, pour donner passage à cette tête, & à l'instrument qui la tient embrassée : si elles ont trop de rigidité, ou s'il se rencontre quelque autre circonstance défavorable ; ou enfin, si on met un peu trop de célérité dans l'opération, ces parties, au lieu de se prêter, peuvent quelquefois céder à l'effort qu'elles éprouvent, & se rompre.

Dans l'accouchement naturel, la dilatation de ce passage se fait bien à-peu-près au même degré. Mais elle ne se fait que lentement, & peu-à-peu, à mesure que les forces expultrices agissent sur le corps de l'enfant, & le font avancer ; au lieu que, quand on fait l'extraction de la tête de l'enfant, avec le Forceps, ces mêmes parties sont dilatées brusquement, & tout-à-coup : leur dilatation n'est point graduée, puisqu'elle se fait rapidement, & d'un seul trait.

Puisqu'il est certain que le Forceps ne produira jamais de rupture, si on borne son usage à déclaver la tête de l'enfant, sans la tirer au dehors; après l'avoir déclavée; il est sage de s'en tenir-là, & c'est le parti que j'ai pris depuis quelque tems. Lorsque les signes d'un enclavement m'ont déterminé à employer cet instrument; je saisis la tête de l'enfant avec ses branches: je l'ébranle, & la dégage du détroit où elle étoit arrêtée; & dès que je suis parvenu à la déplacer, & à lui faire faire quelque chemin en avant, je retire les branches l'une après l'autre, & je commets à la nature le soin d'achever l'accouchement. Elle en vient facilement à bout, puisque l'obstacle, qu'elle ne pouvoit surmonter, est levé; & elle le fait même avec beaucoup plus de douceur, que ne l'eût pu faire le Forceps.

Je pourrois citer plusieurs accouchemens que j'ai terminés heureusement à tous égards, par cette méthode; mais je crois inutile de rapporter des expériences sur un point aussi facile à juger par un simple raisonnement: je dirai seulement que, dans tous les cas de cette espèce, j'ai toujours vu l'accouchement se faire à la première douleur qui a suivi l'opération. Il est vrai que cette première douleur ne la suit pas toujours de près: j'ai quelquefois vu s'écouler jusqu'à quinze

minutes, sans qu'il en survînt; mais aussi il arrive plus communément que la matrice entre en contraction, très-peu de tems après; & cette première contraction ne manque jamais d'expulser la tête de l'enfant, quand elle a été déclavée: c'est ce que j'ai eu la satisfaction de voir plusieurs fois.

Je souhaite, MONSIEUR, que ceux qui pratiquent les accouchemens approuvent cette méthode, & l'adoptent. Peut-être opposera-t-on qu'une femme ne se détermine à l'application du Forceps, que dans l'espérance d'être promptement délivrée par le moyen de cet instrument, & qu'elle s'en croira frustrée, si, après avoir enduré les douleurs inséparables de son application, elle voit que son accouchement n'est pas terminé. Mais, d'une part, par cette pratique, on lui épargne des douleurs & des désagrémens; &, d'un autre côté, il est facile de la prévenir, ainsi que les assistans, du but qu'on se propose, & du fruit qu'on attend de l'opération: au surplus, j'ai cru cette correction avantageuse; je la propose comme telle, d'après mon expérience, & je crois qu'on ne peut raisonnablement la rejeter. Quoi qu'il en soit, je ne prétends pas faire changer ceux qui préféreront la pratique reçue, & qui y sont attachés.

OBSERVATION

Sur un Chancre à la voûte du palais, qui a dégénéré en tumeur squirrheuse & cancéreuse, de la grosseur de la moitié d'un petit œuf de poule; par M. BOTOT, reçu Expert-Dentiste à Paris.

Le jeune homme, qui fait l'objet de cette observation, est âgé d'environ vingt-cinq ans, d'un tempérament fort & sanguin. Il lui survint, au mois de Décembre 1770, un petit chancre à la gencive, du côté gauche, au-dessus de l'emplacement d'une petite molaire supérieure, qui lui avoit été tirée plusieurs années auparavant. Pour le faire dissiper, il employa long-tems la décoction d'orge entier, avec le miel rosat, aiguillée d'esprit vitriolique; & il touchoit, de tems en tems, le chancre avec la pierre de vitriol. Ce traitement ne produisit point l'effet qu'on s'étoit proposé: il en fut de même de beaucoup d'autres qui furent conseillés par plusieurs maîtres de l'art, soit en médecine, soit en chirurgie, qui s'accorderent tous à dire que le malade n'étoit point guéri des maladies vénériennes (a), dont il avoit été traité, il y avoit environ un an, par un maî-

(a) Ils avoient, à la vérité, tout lieu de penser ainsi; mais le succès de l'opération a prouvé le contraire, comme on le verra cy-après.

tre en chirurgie , très-connu & très-expérimenté. En effet , le chancre augmenta , s'étendit , & , quittant insensiblement la gencive , gagna la voûte du palais , où il dégénéra en une tumeur dure , calleuse & inflammatoire. Le malade , impatient & inquiet sur son état , alla aux Ecoles de Médecine y consulter plusieurs docteurs qui examinèrent sa bouche , & lui prescrivirent ce qui paroissoit le mieux indiqué , tant pour l'intérieur que pour l'extérieur ; mais le tout fut sans succès. La tumeur étoit alors de la grosseur de la moitié d'un petit œuf de poule ; & ses bords renversés , du côté de l'union des deux os maxillaires , à la voûte du palais , étoient de l'épaisseur & de la largeur de deux bonnes lignes. La difficulté de manger , & la douleur que le malade ressentoit pendant la mastication , le réduisirent à ne vivre que de soupe , & de pain trempé dans quelques liqueurs. Ce fut dans cette extrémité que le malade vint me consulter , le troisième dimanche de Carême. J'examinai sa bouche ; & , pour reconnoître s'il n'y auroit pas quelque carie à l'os maxillaire , qui se fût opposée aux bons effets que devoient produire nécessairement les remèdes que les maîtres de l'art avoient ordonnés , je portai ma sonde à différens endroits d'où je voyois sortir une humeur assez visqueuse , qui formoit une espèce de *gluten* sur

toute la surface de la tumeur. Mais, comme l'introduction de la sonde causa beaucoup de douleur au malade, & que j'aperçus que la tumeur étoit tout-à-fait détachée du périoste, je ne portai pas ma sonde plus avant : j'ordonnai seulement un gargarisme détersif & rafraîchissant, pour emporter l'humeur visqueuse & diminuer l'inflammation qui étoit considérable (a), & aussi pour me donner le tems de disposer l'esprit du malade à l'opération que je prévoyois indispensable, soit qu'il y eût carie, soit qu'il n'y en eût point ; puisque, dans le premier cas, il falloit la découvrir, pour la traiter promptement (b) & avec succès, & que, dans le second, comme plusieurs bons praticiens avoient traité cette tumeur, pendant plus de trois mois, sans avoir procuré au malade aucun soulagement, ce n'étoit que de l'opération que je pouvois espérer un meilleur succès. En conséquence, & par les conseils, & les bons avis de M. *Leger*, maître en chirurgie, le jeune homme se ré-

(a) L'inflammation occupoit toutes les surfaces externes de l'os maxillaire, du côté gauche, siège de la tumeur, sans cependant passer la jonction de ces deux os ; ce qui me faisoit particulièrement soupçonner qu'il y avoit carie. Mais le prompt succès, qui a suivi l'opération, nous apprit qu'il n'y en avoit point.

(b) Le malade étoit si ennuyé de tous les remèdes qu'il avoit faits, qu'il desiroit sa guérison avec un empressement extraordinaire.

solut à la subir. Je la lui fis, le mercredi de la Semaine sainte; & j'y procédai de cette maniere.

Je saisis la tumeur par son centre, avec une sonde plate & recourbée, à une de ses extrémités; & de l'autre main, avec une espece de déchauffoir (a) bien tranchant, j'emportai la tumeur dans toute sa circonférence. Mais ce ne fut pas sans difficulté; car la tumeur étoit si dure & si coriace, principalement sur ses bords, qu'à chaque coup d'instrument que je donnois, on auroit cru entendre couper un cuir desséché; ce qui effraya tellement le malade, qu'il m'arrêta, & ne vouloit plus me laisser opérer davantage, parce qu'il croyoit que j'emportoiss jusqu'à la substance de l'os; & ce ne fut qu'après plusieurs raisons satisfaisantes, que je le persuadai de laisser continuer l'opération que je fis le plus promptement qu'il fut possible (b); de maniere que le malade

(a) Instrument dont je me sers pour plusieurs opérations de la bouche, beaucoup plus commode, & moins effrayant que le bistouri. Il se trouve, à Paris, rue Galande, chez Noël, coutelier.

(b) Ce fut vers les dix heures du matin que je commençai cette opération; &, quoiqu'elle eût été très-pénible & très-douloureuse, & que j'eusse recommandé au malade de se reposer, & de ne rien faire de la journée, il ne laissa pas que de travailler, tout l'après-midi, sans s'en trouver incommodé.

n'eut

n'eut point à regretter sa docilité, quoique l'ouverture des rameaux palatins eût causé une hémorrhagie que j'arrêtai par les moyens ordinaires. Enfin, l'opération finie, je pansai à sec; &, le lendemain, je touchai légèrement la plaie avec l'huile de camphre; ce que je réitérai une fois par jour, jusqu'à l'entière & parfaite guérison, à laquelle je parvins, en trois semaines seulement, & qui auroit été encore moins longue, si, le cinquième jour de l'opération, il ne fût survenu une seconde hémorrhagie, qui fut plus considérable que la première, & qui m'obligea d'appliquer sur la plaie un appareil convenable, que je laissai trois jours; espace de tems suffisant pour bien consolider le vaisseau.

Je ne crois pas devoir m'étendre sur la nature, les causes & l'opiniâtreté de cette tumeur à tous les remèdes qui avoient été inutilement essayés avant l'opération: cependant j'ai tout lieu de croire que, lorsque le malade me tomba entre les mains, le virus vénérien étoit entièrement détruit, puisqu'il est certain que la maladie la plus simple, & la plus légère, ne peut se guérir, si le vice, qui l'a produite, ou qui l'entretient, n'est tout-à-fait détruit: or, par le moyen de l'opération, & la seule application de l'huile de camphre, sans aucun autre traitement particulier, la bouche de ce jeune homme est de-

venue très-saine, & en très-bon état ; ce qui prouve assez que cette tumeur n'étoit que l'effet d'un sang & d'une salive fort échauffés ; ce qui provenoit du tempérament du malade.

J'ai traité, il y a quelques années, un homme de cabinet, & fort studieux, dans lequel on ne pouvoit soupçonner aucun vice particulier, & qui cependant s'étoit si fort échauffé par l'étude, que sa bouche devint toute en feu, & comme doublée, de toutes parts, de petits chancres, lesquels furent aussi très-rebelles & très-opiniâtres ; & n'ont enfin cédé qu'à force de petit-lait & de gargarismes détersifs, légèrement styptiques, & très-rafraîchissans, le malade y joignant un régime convenable, & toute privation d'étude ; mais le genre bien différent du travail du jeune homme sur lequel j'ai fait cette opération, & ses facultés, ne lui permettoient pas de tenir un régime aussi exact, & de cesser toute occupation : il étoit obligé, au contraire, de travailler journellement pour gagner sa vie ; ce qui a pu empêcher que tous les remèdes, qu'il avoit faits précédemment, ne produisissent la guérison, & être la cause que le chancre a dégénéré en une tumeur telle que je l'ai rapportée.



OBSERVATION

*Sur les Effets singuliers d'un Coup à la Tête ;
par M. BÉNARD, Maître en Chirurgie
à Caen.*

Le 15 Avril 1771, un homme de la paroisse de Hottot-les-Bagues, près Caen, nommé *Jean Gouley*, âgé d'environ quarante ans, vigoureux, vif, & d'un tempérament sanguin, se plaignit à moi d'un engourdissement paralytique, qu'il ressentait, depuis quinze jours, dans tout le côté droit. Je m'informai du commencement & des progrès de cette maladie, ainsi que des remèdes qui avoient été employés. On me répondit que le malade, après avoir été saigné du bras gauche, avoit pris deux grains d'émétique, qui l'avoient vivement secoué, mais qui, loin de calmer les accidens, paroissoient même avoir augmenté l'engourdissement, & qu'on avoit ensuite employé, avec aussi peu de succès, les frictions sèches, & une saignée du pied. Ce récit me fit bien soupçonner quelque embarras au cerveau ; mais je ne voyois encore aucune première cause de cet engorgement.

En continuant d'interroger le malade, j'appris enfin de lui, qu'il avoit reçu, six mois auparavant, un violent coup de bâton

Sij

sur la partie moyenne postérieure du pariétal gauche ; & , quoiqu'il ajoutât qu'il avoit été guéri de ce coup , en appliquant seulement sur l'endroit un peu de sel & de persil pilé , je voulus m'assurer plus amplement de cette prétendue guérison. Je touchai la partie ; j'appuyai le doigt un peu fortement , & le malade ressentit aussi-tôt de vives douleurs : il se rappella même , à cette occasion , que , depuis l'instant qu'il avoit reçu ce coup de bâton , il sentoît des élancemens dans la partie , toutes les fois qu'il se mettoit en colere. Dès-lors je soupçonnai qu'il s'étoit fait quelque engorgement à l'endroit où le coup avoit été appliqué ; engorgement qui , n'intéressât-il principalement que les tégumens & le crâne , pourroit néanmoins occasionner quelque dérangement dans les fonctions de l'hémisphère voisin du cerveau , & par-là déterminer l'engourdissement qui s'étoit répandu dans tout le côté opposé du corps. Je raisonnois ainsi , d'après les sçavantes Recherches anatomiques de M. De Haller , & autres , qui constatent que , lorsqu'un hémisphère du cerveau est attaqué , c'est le côté opposé du corps , qui doit s'en ressentir ; & tout ce qui me restoit à vérifier , c'étoit l'espece d'engorgement que je n'avois encore fait que soupçonner. Mais je ne m'en tins point , à cet égard , au sentiment de douleur que le malade éprouvoit , lorsque je pressois forte-

ment sur l'endroit blessé : je coupai les cheveux qui recouvroient cette partie , dans le dessein de l'examiner plus à fond ; je remarquai , dans la largeur d'un écu de six livres , une legere tuméfaction avec phlogose.

Me rappelant alors un cas semblable, que j'avois lu dans les *Mélanges de Chirurgie* de M. Pouteau (a), je crus qu'en pratiquant sur toute l'étendue de la partie une ou plusieurs incisions qui pénétraissent jusqu'à l'os, je remédierois à cet engorgement, cause évidente de tous les accidens, avec d'autant plus de facilité que les vaisseaux qui seroient restés variqueux dans les tégumens & dans la substance même du crâne, en conséquence de la foiblesse dont ils devoient se ressentir depuis la percussion violente que cette partie avoit éprouvée, pourroient, par ce moyen, se dégorger librement , & reprendre peu-à-peu leur ton naturel.

Je proposai ce moyen au malade ; & , quoiqu'avec un peu de peine , je le déterminai bientôt à souffrir cette opération. Je coupai les tégumens, & le péricrâne, par une incision transversale, qui tenoit toute l'étendue du gonflement : je laissai la plaie saigner un peu , & la pansai jusqu'au fond , avec de la charpie sèche. Ce premier appareil ne fut levé qu'au bout de quarante-huit heures. Le

(a) *Magdeleine Mondet*, page 273.

malade ne souffroit point de sa plaie. L'engourdissement étoit déjà un peu diminué : le mieux continua , à mesure que la suppuration dégorgeoit la partie. Enfin , au bout de quinze jours , la paralysie fut totalement dissipée. La plaie fut toujours pansée à sec , dans le fond & sur les bords , avec un plumasseau légèrement couvert de baume d'*Arcaeus* : elle fut cicatrisée , sans exfoliation , le 16 du mois suivant.

— Pourquoi l'engourdissement a-t-il augmenté après l'action de l'émétique ? Sont-ce les efforts violens , que fit le malade pour vomir , qui auroient augmenté l'engorgement à l'endroit du coup , en déterminant une plus grande quantité d'humeur vers la partie , & , par-là , comprimé l'hémisphère voisin du cerveau , parce qu'à la suite d'un coup , le ressort des solides étant de beaucoup diminué , ils se trouveroient hors d'état de résister suffisamment à la colonne de sang que l'action de l'émétique détermine vers eux ?

— De cette Observation , il faut du moins conclure que ce médicament ne doit être employé qu'avec beaucoup de précaution , & sur-tout lorsque les malades auroient reçu quelques coups à la tête. Puissé ce simple récit redoubler l'attention de ceux qui font dans le cas de le conseiller !



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I L L E T 1771.

THERMOMETRE.				BAROMETRE.			
Jours du mois.	A 6 h. du mat.	A 2 h. de demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.	
1	11	17	14	28	$\frac{1}{4}$	28	$\frac{1}{2}$
2	14 $\frac{1}{2}$	17	11 $\frac{1}{2}$	28		28	$\frac{1}{4}$
3	12	19	13	28	1 $\frac{1}{4}$	28	2
4	12 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28	3
5	12 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{4}$	16	28	3	28	3
6	13	20 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{2}$
7	12 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	12	28	2	28	3
8	12	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	28	2 $\frac{1}{4}$	28	2 $\frac{1}{2}$
9	15 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{4}$	17	28	2	28	1
10	15 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{4}$	15	28	1 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$
11	13	21	16 $\frac{1}{2}$	28	1	28	1
12	15 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	28		28	1 $\frac{1}{2}$
13	15	19 $\frac{1}{2}$	14	28	2 $\frac{1}{4}$	28	3
14	12 $\frac{1}{2}$	20	14 $\frac{1}{2}$	28	4 $\frac{1}{2}$	28	4 $\frac{1}{2}$
15	13 $\frac{1}{4}$	21 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	28	4	28	3
16	15	23	19	28	2 $\frac{1}{2}$	28	2
17	15 $\frac{1}{2}$	24 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	28	2	28	1 $\frac{1}{2}$
18	18 $\frac{1}{2}$	26	19 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{4}$	28	1
19	15 $\frac{1}{2}$	15	14	27	1	27	1
20	13	18	11 $\frac{1}{2}$	28	1	28	2 $\frac{1}{4}$
21	12 $\frac{1}{2}$	18	15	28	2 $\frac{1}{2}$	28	3
22	15 $\frac{1}{4}$	20 $\frac{1}{2}$	15	28	3 $\frac{1}{4}$	28	3 $\frac{1}{4}$
23	15	21	16 $\frac{1}{4}$	28	4	28	4
24	14 $\frac{1}{2}$	22	18 $\frac{1}{4}$	28	4	28	3
25	16 $\frac{1}{4}$	22 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$
26	15 $\frac{1}{2}$	22	18 $\frac{1}{2}$	28		28	1 $\frac{1}{4}$
27	16	22	16	28	1	28	1 $\frac{1}{2}$
28	14	20 $\frac{1}{4}$	14	28	1 $\frac{3}{4}$	28	1 $\frac{1}{4}$
29	13	19 $\frac{1}{4}$	13	28	2 $\frac{1}{4}$	28	4
30	11	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28	4	28	1 $\frac{1}{4}$
31	12	16 $\frac{1}{2}$	13	28		27	1 $\frac{1}{2}$

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N. couvert.	N. pluie.	Couvert.
2	O-S-O. pluie.	O. c. pluie.	Couvert.
3	O. n. couv.	O. nuages.	Couvert.
4	N. couvert.	N. nuages.	Nuages.
5	O. leg. nuag.	N-O. nuages. couvert.	Couvert.
6	O. couv. pet. ondées.	O. nuages.	Beau.
7	O. couvert.	O. pl. nuag.	Beau.
8	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
9	O. pet. pluie. nuages.	O-S-O. nua- ges. forte ond.	Pluie.
10	O. couv. pet. pluie.	N-N-O. nuag.	Beau.
11	N. nuages.	N. n. beau.	Beau.
12	O-S-O. beau. nuages.	S-O. nuag. pl.	Nuages.
13	O. couvert.	N-O. nuages.	Beau.
14	N-O. beau.	N. nuages.	Beau.
15	N-N-E. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
16	N-E. beau.	E. b. nuages.	Beau.
17	E-N-E. beau.	E-N-E. légers nuages.	Beau.
18	O. nuages.	O. pl. nuag.	Nuag. Pluie.
19	O-S-O. pl. couvert.	O. pl. v. nua- ges.	Nuages.
20	O. couv. pl.	O. pl. nuag.	Nuages.
21	O-S-O. pluie.	O-S-O. c. pl.	Pluie.
22	O. couvert.	N-O. nuages.	Beau.
23	O. nuages.	N-O. nuages.	Beau.
24	N. beau.	N. nuages.	Beau.
25	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
26	O-S-O. nua- ges.	O-S-O. nua- ges. vent.	Beau.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
27	O.S.O. couv. nuages.	O. nuages.	Beau.
28	N-O. nuages.	N-O. pl. nuages.	Nuages.
29	O. nuag. cou- vert.	O-N-O. nuag.	Nuages.
30	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
31	S-O. nuages.	O. nuag. pl.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 26 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 11 degrés au dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces 11 lignes. La différence entre ces deux termes est de $5\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

1 fois du N-N-E.

1 fois du N-E.

1 fois de l'E-N-E.

1 fois de l'E.

2 fois du S-O.

7 fois de l'O-S-O.

19 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

6 fois du N-O.

1 fois du N-N-O.

Il a fait 18 jours, beau.

27 jours, des nuages.

13 jours, couvert.

282 MALADIES REGN. A PARIS.

Il a fait 13 jours, de la pluie.

2 jours, du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juillet 1771.

Les maladies qu'on a observées le plus fréquemment, pendant ce mois-ci, ont été des fièvres continues, qui avoient plus ou moins le caractère de putridité, & ont dégénéré, dans un très-grand nombre de malades, en fièvres putrides-malignes. On a vu, en outre, des fièvres double-tierces rebelles, qui ont exigé toute l'attention des médecins, & sur-tout, qu'on eût recours, de bonne heure, à l'usage du quinquina, qui lorsqu'il étoit employé à propos, les ramenoit au type de fièvre tierce.

Il y a eu aussi quelques rougeoles, & petites-véroles, parmi les enfans; mais on n'a pas ouï dire qu'elles ayent fait de ravages.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de Juin 1771; par M. BOUCHER, médecin.

Nous avons eu quelques jours de chaleurs, au commencement du mois. La liqueur du thermometre s'est portée au terme de 25 degrés, le 9 & le 10; mais, le reste du mois, elle n'a atteint, qu'un seul jour, le terme de 20 degrés.

Le tems, après le 10, a été très-pluvieux. Au milieu du mois, il est tombé de grosses pluies avec un vent impétueux, qui ont beaucoup nui aux fruits de la terre.

Le mercure, dans le barometre, s'est main

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 283

tenu à la hauteur de 28 pouces au moins, du 1^{er} au 15 : ensuite sa hauteur a varié. Le 16, il est descendu à 27 pouces 6 lignes.

Le vent a varié du 1^{er} au 14 ; mais, du 14 au 30, il a toujours été *nord*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 25 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & son plus grand abaissement a été de 8 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 12 fois du Nord.

9 fois du N. vers l'Est.

4 fois de l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

2 fois du Sud.

2 fois du Sud vers l'O.

2 fois de l'Ouest.

9 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.

16 jours de pluie.

2 jours de tempête.

5 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse, tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, au mois
de Juin 1771.*

La fièvre tierce, & la double-tierce, n'ont été ni moins communes, ni moins opiniâtres, ce mois-ci, que les précédens, notamment dans les cavaliers de notre garnison. Il y a eu encore nombre de personnes travaillées de la fièvre continuë-puttide; mais elle étoit moins fâcheuse, & moins dangereuse, que ci-devant.

A ces maladies se sont joints, vers le milieu du mois, de gros rhumes, des angines, des fluxions de poitrine, & des points de côté; effets du refroidissement subit de l'air. Les maux de gorge étoient plutôt érépélateux que phlegmoneux. Négligés, ils dégénéroient en angine aphtheuse. Dans quelques-uns, ils ont été accompagnés de taches rouges à la peau: ils n'étoient cependant point dangereux, lorsqu'ils étoient traités convenablement. Après deux ou trois saignées, les adoucissans & rafraîchissans, le looch blanc, les gargarismes de jus de carottes, miellé; l'oxymel, & les apozèmes rafraîchissans-laxatifs, terminoient heureusement la cure.

Les points de côté, & les fluxions de poitrine, quoiqu'accompagnés de crachats sanguinolens, n'étoient cependant pas des plus fâcheux. Il s'est rencontré, dans plusieurs malades, de la complication de saburre dans les premières voies; & en remédiant d'abord à cette complication, par l'em;

ploi d'un émétique doux, ou de quelque émético-cathartique, la maladie se terminoit heureusement, & en peu de tems.

LIVRES NOUVEAUX.

Nosologie méthodique, ou Distribution des Maladies en classes, en genres, & en especes, suivant l'esprit de Sydenham, & la méthode des Botanistes; par *François BOISSIER DE SAUVAGES*, Conseiller-Médecin du Roi, & ancien Professeur de Botanique dans l'Université de Montpellier, de Londres, d'Upsal, de Berlin, de Florence, &c : traduite, sur la dernière Édition latine, par M. *Gouvion*, Docteur en Médecine. On a joint à cet Ouvrage celui du Chevalier *von Linné*, intitulé *Genera Morborum*, avec la Traduction françoise à côté. A Lyon, chez *Bruiffet*, 1772, in-12, 10 vol.

Traduction d'anciens Ouvrages latins, relatifs à l'Agriculture & à la Médecine vétérinaire, avec des Notes; par M. *Saboureux de la Bonnetrie*, Ecuyer, Avocat au Parlement, & Docteur agrégé de la Faculté des Droits en l'Université de Paris; Tome I, contenant l'Économie rurale de *Caton*, avec Figures; Tome II, contenant l'Économie rurale de *Varron*, avec Figures. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1771, in-8°, 2 vol. Prix, rel. 9 l.

Mémoire en forme de Lettre, adressée à M. *A. Roux*, &c. concernant la Gonorrhée, & l'usage des *Pilules secretes*, spécifiques contre cette maladie; par M. *Grunwald*, Médecin de la Faculté de Leipstick. A Bouillon, 1771, in-12.

L'auteur, que je n'ai pas l'honneur de connoître, quoiqu'il m'ait fait celui de m'adresser cette Lettre, reconnoît « que la Gonorrhée est, dans » son origine, une espece de catarrhe des organes » de la génération, occasionné par la présence du » virus vérolique, qui agit sur ces parties, comme

» le souffle chaud d'une personne enchifrenée agit
 » quelquefois sur la membrane pituitaire de celui
 » qui la reçoit par le nez, au sortir de celui du ma-
 » lade, (théorie qui, pour le dire en passant,
 » avoit déjà été annoncée par MM. *De Borden &
 Gardane*, Médecins de la Faculté de Paris.) » Mais
 » il y a cette grande différence, ajoûte-t-il, entre
 » la gonorrhée & l'enchifrenement, que la vapeur
 » enchifrenante, n'ayant rien de venimeux, rien
 » qui soit, par son essence, contraire au principe
 » de la vie, est détruite par la révolution même
 » qu'elle excite, & ne laisse aucune empreinte vi-
 » cieuse après elle; au lieu que le miasme vénérien,
 » étant essentiellement venimeux, ne peut être
 » détruit que par son spécifique: c'est la nature des
 » poisons. » Et un peu plus bas, après avoir in-
 » finué que le virus vérolique, qui s'est une fois at-
 » taché aux parties génitales, ne peut pas échapper
 » avec la matière qui s'écoule dans les gonorrhées,
 » il dit: « Il faut avoir recours aux antidotes, pour
 » prévenir les suites funestes d'un poison reçu dans
 » le corps; & si son activité est extrême, s'il af-
 » fecte toute la machine, il faut l'appliquer de la
 » façon qui sert à communiquer son efficacité à
 » toutes les parties du corps. Mais le poison est-il
 » moins actif? s'attache-t-il à une partie seule d'où
 » il répand ses funestes influences? ne se multiplie-
 » t-il que dans un organe déterminé? produit-il
 » des effets locaux qui ne cèdent pas à un traite-
 » ment général? (comme il prétend que cela ar-
 » rive dans les gonorrhées,) » il faut diriger la vertu
 » du spécifique vers la partie où il réside, vers la
 » matrice qui sert à son développement, vers l'or-
 » gane qu'il affecte avec tant d'opiniâtreté. » D'où
 » il conclut qu'il est nécessaire de trouver un remède
 » qui, par les rapports particuliers qu'il a avec les
 » parties de la génération, fasse que l'action du spé-
 » cifique anti-vénérien exerce sa vertu dans ces organes.
 C'est ce qu'il assure avoir découvert. Il dit que

l'expérience a constaté que *ses pilules secrettes operent une guérison radicale de la gonorrhée, en modérant les efforts de la nature, en procurant aux fibres, crispées par l'irritation, une détente avantageuse, en calmant la douleur, en soutenant l'afflux des humeurs vers les parties lésées, en détruisant la cause matérielle de tous ces accidens, enfin en remédiant aux impressions qu'ils laisseroient sans cela ;* assertion qu'il appuie de plusieurs observations.

M. Grunwald a terminé cet ouvrage par une espece d'apologie, dans laquelle il s'efforce de justifier le secret qu'il garde sur la composition de ses pilules. Malgré les raisons spécieuses dont il se sert, je ne doute pas qu'il ne sente, avec tous les Médecins amis de l'humanité, que, si tous ceux qui ont fait quelque découverte en médecine avoient cru pouvoir s'en réserver le secret, pour leur utilité particulière, l'art, qui ne peut recevoir sa perfection que des travaux réunis d'un grand nombre d'hommes, ne fût éternellement resté dans l'enfance, & que cela ne le détermine, dès que les circonstances le lui permettront, à rendre publique la composition d'un remède qu'il annonce comme si avantageux.

A V I S.

L'Académie des Sciences, Bellés-Lettres, & Arts de Lyon, a fait ci-devant annoncer que le Prix, concernant les Arts, lequel est triple pour la présente année, seroit distribué par elle, suivant son usage, dans une séance publique, après la fête de S. Louis. Néanmoins le nombre des Mémoires qui lui ont été adressés, & la diversité des sujets, à laquelle donne lieu la liberté accordée aux auteurs, exigent des examens & un travail trop longs, pour qu'il soit possible d'adjuger le Prix à cette époque. En conséquence, l'Académie a arrêté que la distribution seroit différée, pour cette fois, & renvoyée au 3 Décembre prochain, jour de la séance publique, qu'elle tiendra après les fêtes ; que, cependant, aucun nouvel ouvrage ne seroit admis au concours, & que la présente délibération seroit incessamment publiée, pour servir d'avis aux auteurs qui, dans le tems requis, ont envoyé leurs Mémoires.



T A B L E.

<i>Extrait de la Pharmacopée des Médecins de Londres, traduite de l'anglois de M. H. Pemberton, médecin.</i>	Page 195
<i>Lettre de M. Amoureux, fils, méd. à M. De la Brouffe, méd. concernant la doctrine du Pouls.</i>	217
<i>Réponse à la même Lettre. Par M. De la Brouffe, méd.</i>	227
<i>Observation sur un calcul biliaire expulsé par les selles. Par M. Brillouët, fils, chirurgien.</i>	233
<i>— sur une hydropisie ascite, guérie par la paracentèse. Par M. Daquin, médecin.</i>	237
<i>Description du figuier de Cayenne. Par M. Bajon, chirurgien.</i>	241
<i>Mémoire sur la nature du camphre. Par M. Le Gendre, élève en pharmacie.</i>	247
<i>Observation sur l'extirpation & la guérison d'un Polype utérin. Par M. Gasc, chirurgien.</i>	256
<i>Observations sur l'usage du Forceps courbe. Par M. Piet, chirurgien.</i>	264
<i>Observation sur un chancre à la voûte du palais, qui a dégénéré en tumeur squirrheuse. Par M. Botor, dentiste.</i>	269
<i>— sur les effets singuliers d'un coup à la tête. Par M. Bénard, chirurgien.</i>	275
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Juillet 1771.</i>	279
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juillet 1771.</i>	282
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Juin 1771. Par M. Boucher, médecin.</i>	Ibid.
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Juin 1771. Par le même.</i>	284
<i>Livres nouveaux.</i>	285
<i>Avis.</i>	287

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Septembre 1771.
 A Paris, ce 23 Août 1771.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Bar M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. *Bagl.*

OCTOBRE 1771.

TOME XXXVI.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
Hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1771.

EXTRAIT.

*Elémens de Chirurgie pratique, faisant partie
des Œuvres de feu M. Ferrein, Docteur des
Universités de Paris & Montpellier, profes-
seur d'Anatomie & Chirurgie au Jardin du
Roi, Lecteur & Professeur au Collège Royal,
de l'Académie des Sciences, &c; rédigés &
mis en ordre, sur les propres Manuscrits de
l'Auteur, par M. Hugues GAUTHIER,
Médecin du Roi, Docteur-Régent de la Fa-
culté de Médecine en l'Université de Paris,
Docteur en Médecine & Chirurgie de celle
de Montpellier, Tome I. A Paris, chez
Butard, & Jombert, fils aîné, 1771, in-12.*

M. GAUTHIER annonce, dans son *Avis
au Lecteur*, qu'il a suivi, pendant plus de

vingt ans, toutes les leçons que M. Ferrein donnoit journellement; qu'il écrivoit tout ce qu'il pouvoit recueillir de chaque leçon, pour le rédiger ensuite en corps d'ouvrage; que, pendant les dix dernières années de la vie de cet homme célèbre, il a vécu avec lui dans une sorte d'intimité; ce qui l'a mis à portée de lui faire voir ce qu'il avoit pris de ses leçons. Il ajoûte que M. Ferrein avoit approuvé son travail; qu'il en avoit réformé quelques endroits; qu'il l'avoit mis en état, par ses explications particulières, d'en rétablir d'autres; enfin, qu'il avoit bien voulu lui communiquer ses propres manuscrits. C'est sur de tels Mémoires qu'il entreprend de donner les Œuvres de ce sçavant. Il avertit cependant qu'il ne s'est point asservi à suivre littéralement ce qu'il avoit ainsi recueilli. Il a tâché de faire du tout un corps d'ouvrage, & de suivre l'ordre qui lui a paru le plus analogue au goût de cet illustre professeur. Il s'est attaché particulièrement à développer les principes d'où découlent nécessairement l'explication des phénomènes des maladies, & l'application des remèdes. C'est dans cette vue qu'il a mis à la tête de chaque Chapitre un Sommaire qui expose succinctement le principe, son développement, & ses conséquences. Il s'est aidé, dans les articles qu'il a été dans le cas de suppléer quelquefois en entier, des auteurs que M. Ferrein lui avoit

paru estimer particulièrement, & citer plus souvent. Il a tâché, en même tems, de ne rien omettre des découvertes modernes, qui peuvent être de quelque utilité, pour faire du tout un ouvrage complet. Il termine cet *Avis*, en prévenant ses Lecteurs, que l'envie de satisfaire l'empressement du Public, qui desire, depuis long-tems, quelque chose que M. Ferrein eût pu avouer, ne lui a pas permis d'attendre que l'impression de ces *Elémens* fût entièrement finie. Il annonce ensuite que, si le Public goûte cet *Essai*, il se propose de donner les *Maladies des Yeux*, la *Médecine analytique*, avec la *thérapeutique*; ou *Matière médicale*; & il promet que chaque volume ne se fera pas attendre plus de six mois.

Après avoir défini la chirurgie, *cette partie de la Médecine, qui s'applique à guérir les maladies extérieures du corps, par l'opération de la main aidée des instrumens ou des topiques, ou même de certaines machines, quand il ne s'agit que de quelques défauts de conformation, ou de contenir une partie qui a été remise en situation, après avoir été déplacée*, M. Gauthier, d'après M. Ferrein, la divise en *théorique*, & en *pratique*. Il n'y a que celle-ci, qui soit propre au chirurgien: la première appartient à la médecine; d'où il conclut que la chirurgie, réduite à son

seul & unique objet, n'est que l'opération de la main, & rien de plus.

On réduit communément ces opérations à quatre ou cinq objets; réunir, diviser, retrancher, redresser, & ajoûter, qu'on désigne par les noms grecs de *synthèse*, *diérèse*, *exérèse*, *diartrose*, & *protèse*. Sans désapprouver entièrement cette division, & quoiqu'il la trouve même préférable à celle qui consiste à détailler & rassembler les opérations que l'on pratique sur chaque partie du corps, elle ne lui a cependant pas paru assez complète pour l'adopter. Il en propose une autre, *qui*, dit-il, *s'étend plus loin, qui entre plus dans le détail, & fournit des points de vue généraux, qui aident à saisir les moyens différens, que l'on peut avoir, pour arriver à la même fin, & même ceux que l'on pourroit imaginer, dans les différens cas, sur l'insuffisance de ceux que l'on a, & que l'on connoît.*

Dans cette nouvelle division, le premier genre d'opérations comprend celles que l'on fait pour réunir les parties séparées; le second, celles que l'on exécute pour séparer ce qui est uni contre nature; le troisieme, celles qui ont pour objet de rétablir un passage naturel, qui manque, ou pour dilater une ouverture naturelle, qui n'est pas assez grande, ou pour suppléer un passage naturel, qui est

fermé. Le quatrième genre d'opérations comprend celles que l'on fait, pour fermer un passage naturel, qui devient superflu, ou dangereux; le cinquième, celles que l'on pratique, pour évacuer différentes humeurs; le sixième, celles par lesquelles on retranche ou détache du corps quelque partie contre nature, ou qui a dégénéré; le septième, celles que l'on fait pour extraire quelque corps étranger ou inutile. Le huitième enfin renferme les opérations que l'on fait pour remettre les parties déplacées, ou remédier à des conformations vicieuses.

M. Gauthier prétend que ce seroit l'ordre qu'il seroit le plus naturel de suivre, & le seul qui pût faire sentir l'enchaînement des opérations entr'elles; la manière de les varier dans les différentes circonstances, & les vues générales, qui doivent conduire dans les cas particuliers. Cependant il a cru pouvoir s'en écarter, pour se rapprocher davantage de la méthode que l'on doit suivre, lorsqu'on entreprend de donner des Elémens; méthode qui doit toujours consister à passer du plus simple au plus composé: c'est pourquoi il commence à traiter, 1^o de l'inflammation en général & en particulier, ou des tumeurs inflammatoires, qui demandent des incisions, ou l'application du caustique, pour les ouvrir; &, à cette occasion, il parle de l'abcès, & de la suppuration,

qui est la terminaison la plus ordinaire de l'inflammation; ce qui lui donne occasion de parler de l'ouverture des abcès, des contre-ouvertures, ou même des dilatations qu'on y peut faire. II^o Il parle ensuite de la plaie, par accident, en général, & de celle qui est la suite de l'ouverture d'un abcès, & fait ce qu'on appelle *la plaie*, improprement dite; lesquelles demandent la suppuration, la déterfion, l'incarnation, & la cicatrisation, sans être obligé de ronger, ou retrancher des bords calleux, des mauvaises chairs; de remédier à des vices internes, comme dans l'ulcere dont il parlera, après avoir parcouru les différentes especes de plaies.

Après avoir traité des plaies, en général; il en parcourt, en détail, les différentes especes, commençant par celles des parties nerveuses & membraneuses; & à cette occasion, il traite du panaris, du phymosis, & paraphymosis, auxquels s'appliquent les principes qu'il vient de poser.

2^o Il traite ensuite des plaies des vaisseaux sanguins, & des hémorrhagies qui en sont la suite: il a joint à cet article ce qui regarde l'anévrisme vrai ou faux; 3^o des plaies du bas-ventre: à ce sujet il expose les moyens de remédier aux épanchemens qui peuvent se faire dans le bas-ventre; ce qui le conduit à parler des différentes ponctions que

l'on fait pour vuider les eaux des hydro-
piques, &c. 4° Il passe ensuite aux plaies
de la poitrine; 5° enfin à celles de la tête,
où il traite du trépan, & des différens
moyens que l'on emploie pour relever un
os enfoncé. 6° Il finit par les ulcères qu'il
considere comme une plaie ancienne &
dégénérée; &, en parcourant les especes,
il traite du cancer, & de l'extirpation de
la mammelle; ainsi que de toutes tumeurs
squirrheuses & cancéreuses. 7° Enfin il passe
aux différentes especes de fistules; &, à
cette occasion, il traite des clapiers, des
fistules à l'anus, & de la fistule lacrymale.

III° Enfin il traite de la mortification &
de la gangrene, qui est une des terminai-
sons de l'inflammation & des plaies ulcérées:
c'est dans cette Section qu'il parle de l'am-
putation. Il passe ensuite aux autres maladies
qui demandent des incisions, pour pouvoir
guérir, & laissent une plaie à traiter. Ces
maladies sont, 1° le calcul qui exige la litho-
tomie, 2° les hernies: il traite de leurs dif-
férentes especes, & des moyens qui con-
viennent pour les guérir; 3° la castration;
4° la cataracte. 5° Il donnera enfin une
idée juste, nette, & courte, de la grossesse,
& des accouchemens différens.

Il promet d'ajouter, comme une suite de
ce premier Traité, celui des maladies des os,
dont il présente le plan à ses lecteurs. « On

» peut, dit-il, rapporter les maladies des os
» aux chefs suivans : 1^o au changement de
» situation, c'est la luxation ; 2^o à l'intégrité
» ou continuité lésée de l'os, c'est la frac-
» ture, la plaie, & le décollement de l'épi-
» physe ; 3^o à l'union contre-nature, c'est
» l'ankylose ; 4^o dans la figure changée,
» altérée, c'est la bosse, les tumeurs de
» l'os ; 5^o la consistance de l'os lésée, à
» quoi se rapportent la mollesse, la fragi-
» lité ; 6^o aux tumeurs de l'os, l'inflamma-
» tion, les gonflemens, les tophus, les
» nodus, l'exostose ; 7^o à l'érosion de l'os,
» c'est l'ulcère & la carie ; 8^o enfin les ma-
» ladies composées des précédentes, que
» l'on peut regarder comme simples : telles
» sont le *rachitis*, le *spina-ventosa*. » Il
terminera le tout par un *Traité des Ban-
dages*, qui aura rapport aux deux Traités
précédens. Enfin, pour ne rien laisser à
desirer, & remplir complètement toute l'é-
tendue de son titre d'*Elémens de Chirurgie
pratique*, M. Gauthier promet d'ajouter à
la fin la *Matière médicale externe*, en forme
de *thérapeutique*, qu'il extraira de la grande
Matière médicale de M. Ferrein, laquelle
il se propose de publier ensuite.

Avant de passer au détail des opérations,
M. Gauthier a cru devoir faire précéder quel-
ques remarques générales, 1^o sur la ma-
nière de se décider à faire une opération ;

2^o sur ce qu'il convient de faire, lorsque l'opération est décidée; 3^o sur l'appareil, en général; &, en particulier, sur les instrumens les plus nécessaires. Les règles qu'il propose, pour décider si l'on doit recourir à l'opération, nous ont paru mériter que nous nous y arrétions un moment.

» Pour ne point prendre un parti nuisible;
 » ou au moins inutile au malade, il faut,
 » dit-il, distinguer deux cas, ou circonstances
 » dans lesquelles peut se trouver un malade
 » qui doit être opéré relativement à l'opé-
 » ration qui, par sa nature, fait toujours une
 » maladie sérieuse & grave. 1^o Ou l'opéra-
 » tion, dont il s'agit, est exempte de dan-
 » ger pour la vie, le mal étant incurable,
 » sans cette opération, & pouvant même
 » y avoir du danger à ne la pas faire: dans
 » cette position, il n'y a pas à balancer; il
 » faut se décider pour l'opération; forcer
 » même le malade, s'il résistoit à la raison,
 » & à son plus grand bien, par exemple,
 » dans les fractures & les luxations. 2^o Mais
 » il n'en est pas ainsi dans la plûpart des cas
 » ordinaires, où il s'agit d'opération de chi-
 » rurgie: d'un côté, le malade court du dan-
 » ger, en faisant l'opération; & souvent il
 » ne risque rien, en ne la faisant pas.... La
 » règle la plus générale, c'est qu'on ne doit
 » jamais entreprendre une opération grave,
 » à moins que les avantages, qui doivent en

» résulter pour le malade , ne l'emportent ;
» & de beaucoup , sur les inconvéniens
» qu'il y auroit à omettre cette opération. »

M. Gauthier conclut de cette règle ,
1° qu'on ne doit jamais se décider à faire
une opération grave , lorsque le mal , en
lui-même , & par ses suites , ne fait crain-
dre aucun danger : tels sont les cas de lou-
pes , de tumeurs squirrheuses , indolentes ,
d'ankylose , d'ulceres rebelles sans carie , &c ;
2° qu'on ne doit jamais entreprendre ni con-
seiller une opération fort dangereuse , comme
l'amputation d'un membre considérable , à
moins que la mort du malade ne soit mora-
lement assurée , sans cette ressource : d'où
il suit qu'avant d'entreprendre , ou de con-
seiller une opération semblable , on doit
examiner sérieusement trois choses ; la pre-
miere , si l'opération est l'unique ressource
qui reste au malade , pour sauver sa vie ; la
seconde , en supposant qu'en effet il n'y a pas
d'autre moyen de sauver la vie du malade ,
examiner les circonstances où il se trouve , la
méthode la plus simple , la plus sûre , la moins
douloureuse , & la plus courte de faire l'opé-
ration dont il s'agit. Notre auteur n'approuve
pas ces praticiens qui adoptent une méthode ,
à l'exclusion de toutes les autres , qu'ils ne con-
noissent souvent que très-imparfaitement. Il
prétend qu'elles ont chacune leurs avantages
particuliers , comme leurs désavantages , &

que les unes sont applicables dans un cas ; les autres , dans un autre ; ce qu'il assure surtout des différentes méthodes qui ont été proposées jusqu'ici pour la lithotomie. La troisième chose à examiner , c'est le danger même d'une opération le plus habilement faite , & la plus nécessaire. « Les auteurs modernes , » ajoute M. Gauthier , vraisemblablement d'après les observations de M. Ferrein , » les auteurs modernes en laissent ignorer une grande partie : il n'y en a presque point qui dise qu'à prendre le total des grandes opérations qu'on fait dans le royaume , l'opération fait périr le tiers , la moitié au moins , & quelquefois les trois quarts des malades ; c'est ce que j'ai très-bien vérifié dans les hôpitaux , & que l'on peut vérifier de nouveau dans tel hôpital qu'on voudra. Ils ne disent pas qu'à prendre un grand nombre de gens sains , qui ont encore toutes leurs forces , mais dont quelque membre vient d'être fracassé , comme il arrive dans une bataille , l'amputation du bras en fait périr la moitié , quand on travaille heureusement , souvent davantage ; celle de la cuisse les fait presque tous périr. Que fera-ce donc , quand on aura à travailler sur des gens épuisés par la fatigue , le travail , & quelquefois la débauche ; sur qui le mal a déjà porté des atteintes dangereuses , & qui

» font hors d'état de supporter des opéra-
» tions de cette importance, & qui deman-
» deroient bien des préalables qu'il n'est pas
» possible d'employer (sans doute dans les
» armées,) & qui seroient presque sûre-
» ment inutiles ?

» En effet, continue-t-il, pour prouver
» que c'est l'opération, ou plutôt la maladie,
» que cette opération procure de fait, qui
» fait périr ces malades, & que l'adresse de
» l'artiste fait peu de chose, pour prévenir
» les mauvaises suites, & la mort qui en est
» souvent la fin ; que l'on partage, après
» une bataille, en deux classes égales, ceux
» qui ont été blessés, & paroissent avoir be-
» soin de l'amputation, par exemple ; qu'on
» en confie la moitié à des gens experts,
» mais entreprenans, qui auront soin de
» faire, selon toutes les règles de l'art, &
» avec l'adresse possible, les amputations qui
» semblent nécessaires : que l'on confie l'autre
» moitié à un homme sans expérience, qui
» ne sçait manier ni le couteau, ni la scie ;
» l'expérience prouve qu'il en périt moins
» entre les mains de celui qui n'ose entre-
» prendre aucune opération, qui se con-
» tente de panser de son mieux, & d'aban-
» donner le reste à la nature, qu'entre les
» mains du premier qui paroît cependant
» ne rien faire hors de place. Le cas, dont
» je parle, est arrivé plus d'une fois : j'en

« atteste les médecins attentifs, qui ont suivi
 » les armées. La raison en est fort simple ;
 » c'est l'art qui opere, & la nature seule qui
 » guérit. »

On auroit tort de penser que l'auteur va conclure de tout ce qui précède, qu'on doit bannir toutes les opérations dangereuses : il prétend seulement qu'il n'y a qu'à gagner pour l'humanité à les rendre moins fréquentes ; & , pour la chirurgie , d'étudier davantage les moyens de les éviter ; les circonstances où on peut les faire , sans rien craindre , & avec avantage ; celles où l'on peut les retarder , pour donner le tems de suivre la nature ; & celles enfin où il n'y a plus à délibérer , & où il faut agir.

Nous avons cru devoir insister sur ces règles qui ne nous paroissent avoir été établies , dans aucun Livre moderne , avec ce détail & cette sagesse ; & nous ne doutons point qu'elles n'obtiennent le suffrage des plus habiles chirurgiens , de ceux qui sont plus occupés du désir de guérir sûrement , & à moins de frais , leurs malades , que de la petite réputation d'adroit opérateur , qui suppose en effet bien moins de talent qu'on l'imagine pour l'ordinaire. Le plan que nous venons d'exposer , & le morceau dont on vient de lire le précis , forment un Avant-propos terminé par une exposition générale , & très-succinte , de ce qu'il faut

faire après l'opération , & de ce qui constitue ce qu'on appelle l'*appareil*.

La partie de l'ouvrage, qui est contenue dans ce 1^{er} volume, est divisée en deux Sections. La première traite, en trois Chapitres, de l'Inflammation, & des Topiques; de la Suppuration, & Ouverture des Abscès; du Phlegmon, & des Tumeurs inflammatoires, en général. La seconde, qui traite des Plaies, en général, & en particulier, est divisée en six Chapitres subdivisés eux-mêmes en articles particuliers. Le premier a pour objet les Plaies & Sutures, en général; le deuxième, les Plaies des Nerfs, des Tendons, & Parties membraneuses; ou aponévrotiques; &, à cette occasion, l'auteur traite, comme nous l'avons déjà annoncé, du Pannaris, du Phymosis & Paraphymosis, & de la Castration. Le troisième comprend les Plaies des Vaisseaux sanguins, &, par conséquent, l'Anévrisme vrai, le faux &, les Tumeurs variqueuses. Le quatrième Chapitre comprend les Plaies du bas-ventre; &, par occasion, l'auteur y consacre deux articles; l'un aux épanchemens dans le bas-ventre, & à la paracentèse; l'autre aux différentes ponctions, & aux maladies qui les demandent, ainsi que les sacrifications; le cinquième, des Plaies de Poitrine, & de l'Empyème, &, par occasion, de l'hydropisie de poitrine; le sixième enfin, des plaies de la tête, & du trépan.

Pour

Pour donner un exemple qui puisse faire connoître la maniere dont les matieres sont traitées dans ces nouveaux *Elémens de Chirurgie*, nous allons donner un précis du troisieme Chapitre, qui traite, comme nous l'avons déjà dit, *des Plaies des Vaisseaux sanguins ; & des Opérations qui peuvent leur convenir*. Les plaies des vaisseaux sanguins peuvent intéresser les arteres, ou les veines, ou les unes & les autres en même tems. Ces plaies peuvent être internes, ou externes ; le vaisseau ouvert peut être coupé entièrement, ou en partie : enfin il peut être gros, ou petit ; circonstances qui font varier la nature de la plaie, & la rendent plus ou moins dangereuse.

L'effet le plus immédiat, qui doit résulter de l'ouverture des vaisseaux, est une hémorrhagie proportionnée à leur grosseur, & à l'état de pléthore actuelle, où se trouve le blessé. Cet effet primitif en a d'autres qui sont communs aux arteres & aux veines ouvertes, ou particuliers à l'une ou à l'autre espece de ces vaisseaux. Les effets communs des hémorrhagies considérables sont, 1^o une grande foiblesse ; 2^o une pâleur presque cadavéreuse, lorsque le sang s'épanche dans quelque cavité, comme le bas-ventre ; 3^o une sueur froide ; 4^o un pouls petit, inégal, foible, & intermittent.

Les effets propres aux arteres sont, 1^o que le sang, qui en sort, est rouge & vermeil : il s'échappe par bonds & par sauts. 2^o Si l'artere ouverte est petite, & totalement coupée, elle se retire dans le tissu de la partie ; ce qui suffit pour arrêter l'hémorrhagie : si, au contraire, elle n'est coupée qu'en partie, & transversalement, les fibres coupées se retirent ; les autres sont distendues : l'hémorrhagie continue jusqu'à ce que la compression occasionne des caillots qui forment une espece de cicatrice ; mais le battement continuel de l'artere fera dilater cette partie, & formera un anévrisme vrai. Enfin, si cette artere fournit seule à une partie ; qu'elle soit totalement coupée, l'hémorrhagie est suivie de défaillance, ou de la mort ; au moins, les parties, qui sont au-dessous, tombent en gangrene, ou en atrophie.

L'ouverture des veines, à moins qu'elles ne soient grosses, n'ont que les effets communs des hémorrhagies, en général. Le diagnostic se tire de ces différens effets.

Le pronostic varie beaucoup. En général, les blessures des veines ne sont pas dangereuses, à moins qu'elles n'offensent les gros troncs ; & , dans ce cas même, il n'y a que les ouvertures des troncs intérieurs qui soient mortelles : celles des arteres, au contraire, sont toujours accompagnées de

danger , pour peu qu'elles soient considérables ; & le danger croît à proportion de leur diametre. Celles qui traversent quelque canal osseux , ne pouvant pas être comprimées , leur ouverture est toujours accompagnée d'une hémorrhagie mortelle.

La cure consiste , 1^o de la part du médecin , dans une diète exacte , l'usage des acides qui sont en même tems astringens & coagulent la lymphe , & par là peuvent favoriser la cicatrice du vaisseau ; 2^o de la part du chirurgien , à procurer la cicatrice du vaisseau ; ce qu'on tâche d'obtenir par différens moyens , 1^o par la compression ; 2^o par l'application des astringens , sur-tout styptiques & terreux ; 3^o par la ligature ; 4^o par l'usage des caustiques ; 5^o par le caustere actuel , même le feu.

Si le vaisseau ouvert est une veine , la compression suffit le plus souvent. On se contente donc d'appliquer de la charpie , ou sèche , ou trempée dans quelque liqueur astringente ; & on l'assujettit avec le bandage de la saignée , ayant l'attention que le point de compression porte moins sur tout le membre que sur l'ouverture , de peur d'attirer la gangrene. Lorsque c'est une artère qui est ouverte , on commence par laisser couler une certaine quantité de sang : on applique ensuite , sur l'ouverture , du papier mâ-

ché, qu'on assujettit par des compresses graduées, & un bandage convenable. Cette compression a suffi dans beaucoup de cas : elle réussit d'autant mieux, qu'on a soin de faire, en même tems, une compression latérale ; de façon que les lèvres du vaisseau ouvert puissent être rapprochées, & , par-là, se réunir totalement.

Le second moyen sont les styptiques, les astringens, & les absorbans : leur effet sera beaucoup plus sûr, si leur action est favorisée par une bonne compression. L'auteur paroît donner la préférence aux astringens styptiques, tels que le lycoperdon, ou vessede-loup, l'agaric, l'alun, le vitriol, le colcothar, le sang-de-dragon, la terre sigillée, &c. L'eau froide, & l'esprit-de-vin, que les anciens ont recommandés, lui paroissent trop insuffisans.

La ligature, lorsqu'elle peut se faire, est le plus sûr de tous les moyens qu'on a imaginés, pour arrêter les hémorrhagies dans les plaies & amputations. L'auteur paroît penser que c'est à Ambroise Paré que nous devons cette méthode qui n'est cependant pas sans inconvéniens. La ligature se fait, en passant sous le vaisseau une aiguille courbe, enfilée d'un fil fort, & bien ciré : on embrasse, en même tems, un peu de chair contigue, pour empêcher que le fil ne

coupe le vaisseau. On fait ensuite un nœud double ; on coupe le fil , & on applique sur la partie l'appareil ordinaire. *Il est prudent , ajoute l'auteur , de faire une seconde ligature , s'il est possible , ou , au moins , avant de faire le second nœud , de passer un des fils au travers du vaisseau , au-dessous de la ligature , pour la soutenir.* La partie du vaisseau , qui est au delà de la ligature , étant privée de vie , par l'interception du sang , il arrive nécessairement qu'elle doit se détacher ; ce qui se fait quelquefois à l'endroit même de la ligature. Il peut arriver pour lors , que l'hémorrhagie se renouvelle. *Pour obvier à cet inconvénient , il sera bon de ne serrer la ligature qu'autant qu'il sera nécessaire pour arrêter l'hémorrhagie : le vaisseau , qui est au-delà , ne sera pas privé de la vie commune , & ne sera pas obligé de se séparer , n'étant plus corps étranger.* Ce moyen , que l'auteur indique , ne peut avoir d'application que dans les cas où le vaisseau n'est pas entièrement coupé ; & alors il n'y a pas à craindre que le vaisseau se détache par la suppuration. Ce précepte , qui est bon en lui-même , & applicable dans les cas convenables , ne nous paroît pas énoncé d'une manière assez nette , pour ne pas embarrasser les commençans. Il y a apparence qu'il a voulu dire que , lorsque la section du vaisseau n'est pas totale , il

faut ménager tellement la ligature, qu'on conserve quelque passage au sang, non pas de crainte que l'hémorrhagie se renouvelle à la chute du vaisseau, mais pour prévenir le dépérissement de la partie à laquelle il se distribue, lorsque sa fonction ne peut pas être suppléée par quelque vaisseau collatéral.

Les caustiques, ou cautérisans, & le caustere actuel, produisent, à la vérité, une escarre qui bouche l'orifice du vaisseau, & arrête, par conséquent, l'hémorrhagie. Mais cette escarre doit tomber; & souvent l'hémorrhagie revient avec d'autant plus de violence & de danger, qu'il n'y a plus lieu à la ligature; & dans une pareille récurrence, toutes choses sont dans un état pire que dans le premier moment. Ce sont des moyens cruels que la chirurgie moderne a bannis, avec raison, de sa pratique. Il n'y a qu'un seul cas où l'auteur juge que l'application du feu puisse être de quelque utilité: c'est celui où un membre seroit fracassé par un boulet, où tout est confondu, où l'œil le plus éclairé ne reconnoît rien. Quand l'hémorrhagie est abondante, il juge qu'on peut alors appliquer, sans inconvénient, même le fer rouge, parce que, dans cet état de choses, on n'a pas à craindre l'irritation ni la douleur, toutes les parties étant dans la

stupeur ; & , en arrêtant l'hémorrhagie , on met les choses en sûreté , au moins pour un tems.

On a proposé de couper entièrement les vaisseaux qui ne le font qu'en partie. Notre auteur pense qu'on ne peut employer ce moyen , que pour les veines de peu de conséquence , & qui n'avoisinent pas trop le cœur. Quant aux artères , comme leurs parois ne s'affaiblissent pas d'elles-mêmes , on ne peut pas espérer que , dans leur rétraction , elles se rétrécissent assez pour ôter tout passage au sang.

Les articles qui traitent des anévrysmes , & des varices , qui se trouvent à la suite de ce Chapitre , ne sont qu'un développement de ces principes : nous terminerons donc ici cet Extrait , ce que nous avons rapporté étant plus que suffisant pour donner à nos lecteurs une idée de la méthode de l'auteur , & les mettre en état de porter leur jugement sur cette nouvelle production.





DESCRIPTION

D'un Enfant monstrueux ; par M. MARISY, Conseiller-Médecin du Roi , à Saint-Dizier.

La femme de Jean Gourdain , coupeur au bois , demeurant à Gigny , l'un des faux-bourgs de cette ville , est accouchée , le 7 Juin de la présente année 1771 , au terme d'environ sept mois , d'un enfant monstrueux , pesant cinq livres quelques onces , & ayant quatorze pouces de longueur.

Cet enfant a deux têtes bien conformées ; chacune a deux yeux , deux oreilles : elles sont chevelues jusqu'aux sourcils.

La bouche de la tête droite est garnie de trois dents , à la mâchoire supérieure , dont la lèvre a un bec-de-lièvre , & , d'une seule , à l'inférieure.

La tête gauche a la lèvre supérieure un peu fendue , & la mâchoire supérieure garnie de six dents : l'inférieure a deux dents canines.

Les deux cols sont séparés jusqu'à l'épaule. C'est-là que la jonction des deux petits corps se fait entre la mammelle & le *sternum* ; de façon que chaque corps a une mammelle en devant. On voit les deux autres par derrière.

Chaque corps a une épaule , un bras , un

avant-bras, une main bien conformée : les deux autres bras sortent de l'épaule où se fait la jonction ; unis ensemble par une membrane, passent derrière le dos, pour sortir du côté droit. Les deux avant-bras, & les mains, sont séparés.

Il ne paroît, à l'extérieur, qu'un bas-ventre, un nombril d'où sort un cordon qui a été cassé dans l'accouchement. Il a été si laborieux, que la femme est morte subitement, sans avoir été délivrée, & sans secours. Les parties naturelles sont du sexe masculin : il n'y a qu'une verge qui n'est point percée. Le *scrotum* ne contient qu'un testicule. Il ne paroît que deux cuisses, deux jambes, & deux pieds ; le tout bien conformé.

Par-derrière, au-dessus des fesses, sort une excroissance d'environ quatre pouces de longueur, grosse comme le petit doigt, informe, & sans rotule, ni aucune proportion. On voit au bout une apparence d'orteil, qui décide que ce sont les deux autres cuisses, jambes & pieds, confondus, que le public, avide du merveilleux, a pris pour une grande queue. Cette excroissance passe derrière le dos, &, comme les bras, sort du côté droit.

M. Gerard, maître en chirurgie, qui cherche à s'instruire, & qui aime beaucoup

son état, a porté chez lui ce petit monstre *biceps*, dont il a bien voulu faire l'ouverture en ma présence, & celle de quelques curieux.

A l'ouverture de la poitrine, nous avons trouvé deux cœurs unis ensemble, enfermés dans un seul péricarde, ayant chacun leurs ventricules, leurs oreillettes, leur aorte, &c; un poumon à deux lobes, de chaque côté; deux colonnes vertébrales, qui n'en font plus qu'une à la partie supérieure de l'*os sacrum*;

Au bas-ventre, deux foies unis ensemble; deux vésicules du fiel; deux estomacs; un seul rein, de chaque côté, dont les uretères vont se rendre dans une seule vessie.

De chaque côté du ventre, sont les intestins grêles & gros, propres à chaque petit corps: ils finissent dans le bassin, qui est unique, par un seul intestin *rectum*, qui aboutit à un *anus* qui n'est point percé.

On trouve dans Tulpius, (*Observationum medicarum*; Lib. III, cap. xxxvij,) une Observation presque semblable, avec la Figure. Elle ne diffère qu'en ce que le *Monstrum biceps* de Tulpius est joint par les deux têtes; que les pieds sont tournés en dedans; que les deux avant-bras, qui passent derrière le dos, sont joints ensemble jusqu'au poignet.

OBSERVATIONS ANATOMIQUES

Sur une Tête de Veau monstrueuse , & sur une Conformation particuliere de la Vessie d'un Homme ; par M. SERAIN, Eleve en Chirurgie.

MONSIEUR ,

Lundi 27 du courant , passant dans la rue de Vaugirard , je trouvai des petits enfans qui faisoient voir une tête qu'ils avoient trouvée dans un fossé : je m'arrêtai pour la considérer ; & voici ce que j'y ai observé.

Cette tête me parut appartenir à un veau d'environ trois mois : (je n'ai jugé de l'âge de l'animal que par la grosseur de sa tête ;) elle avoit deux musles , & trois yeux. Les musles étoient posés sur un plan horizontal : ils se touchoient par leurs bases , & s'écartoient ensuite ; en sorte qu'il en résultoit un angle très-puvert. Chaque musle étoit bien constitué : ils avoient chacun un nez , & une langue ; & chaque mâchoire inférieure avoit ses dents incisives. Des trois yeux , l'un étoit situé au milieu du front , dans l'endroit où les deux bases des musles venoient se réunir : les deux autres étoient posés sur la même ligne , l'un au côté droit , & l'autre au côté gauche. Le reste de la tête ne présentait rien d'extraordinaire.

J'aurois bien désiré avoir cette pièce, afin de faire quelques recherches; mais ces enfans la portèrent au Jardin du Roi, dans l'espérance d'en avoir une somme plus considérable que celle que je leur offrois.

Ce fait n'est point unique pour moi; car je me souviens d'avoir vu dans le cabinet de M. Doublet (*a*), lorsque je travaillois sous ses ordres, une tête d'agneau, conformée de la même façon que celle dont je viens de parler.

Ces sortes de variétés ne sont peut-être pas si rares que je me l'imagine; peut-être aussi que plusieurs personnes en ont parlé: quoi qu'il en soit, je prends la liberté de vous adresser cette Observation, en la soumettant à votre jugement. Permettez-moi, MONSIEUR, d'en joindre ici une autre qui me paroît plus intéressante.

L'hyver dernier, j'eus occasion d'examiner une vessie urinaire, appartenant à un homme adulte, construite, comme il suit:

Cette vessie avoit une figure qui approchoit de celle d'un cœur, tel qu'on le représente sur les cartes à jouer; en sorte que son grand diamètre étoit transversal. Ces parties latérales, qui représentoient bien

(*a*) M. Doublet, de l'Académie Royale de Chirurgie, maître en chirurgie de Paris, ancien chirurgien-major du régiment de Béarn, cavalerie, & chirurgien-major des hôpitaux de la ville de Saintes.

chacune une petite poche, avoient leurs fonds très-minces, & presque tout membraneux. A la partie supérieure de cette vessie, au côté gauche de l'ouraue, il y avoit un petit sac, de la grosseur d'une noisette, lequel étoit formé par la membrane qui tapissoit la face interne de ce viscere, & qui passoit par un anneau qui étoit formé par l'écartement des fibres charnues, lequel sembloit être fait exprès. Il est bon de remarquer que ce sac n'avoit lieu que lorsque la vessie étoit soufflée, même légèrement. Le reste de cet organe n'avoit rien de particulier.

GUÉRISON INESPÉRÉE D'UN ENFANT;

Par M. DE MARQUE, Docteur en Médecine.

Natura morborum curatrix. HIPPOCR. Epid. 6, Scd. 5.

On n'a jamais douté des effets surprenans que produit quelquefois la nature dans l'œconomie animale : il y en a une foule d'exemples qu'on a vus dans tous les tems ; mais tous ces exemples n'offrent pas un égal degré d'admiration. En voici un, qu'on mettra dans la classe qu'on voudra.

Un enfant est retiré de nourrice, vers la fin d'Avril 1771, âgé de près de deux ans.

Il étoit si chétif, que le pere & la mere furent comme stupéfaits, en le voyant, & firent des reproches très-amers à la nourrice, à qui ils imputoient le mauvais état de leur enfant. Après l'avoir visité dans toutes ses parties, la mere vint chez moi, pour me demander conseil.

Elle me pria d'abord d'examiner si son enfant n'avoit pas quelque hernie du *scrotum*. Je la rassurai à cet égard : je lui dis que l'enflure, qu'elle voyoit, se dissiperoit aisément ; pourvu que l'enfant pût prendre un peu de vigueur. Cette enflure étoit une espece de leucophlegmatie, qui n'avoit lieu que dans le *scrotum* ; car l'enfant étoit d'une maigreur & d'une sécheresse extrêmes par tout le corps. Ses joues auroient pu assez bien être comparées, par leur petitesse, à une pomme d'api : ses jambes étoient comme nouées, & renversées en arriere ; & si-tôt qu'on essayoit de le faire marcher, ou seulement de lui faire appuyer les pieds par terre, il pouffoit des cris très-aigus, qui ne cessoient que lorsqu'on le retiroit de cette situation. Il y a plus : cet enfant étoit plongé dans une espece de sommeil continuel, d'où il ne sortoit que pour exprimer, par ses gémissemens, les maux qu'il souffroit. En un mot, on eût dit, sans peine, qu'il n'avoit pas vingt-quatre heures à vivre : c'étoit la pensée de la mere, qui me déclara d'ailleurs

que, lorsqu'elle étoit grosse de cet enfant, elle avoit effuyé une couche très-laborieuse ; & qu'on avoit été obligé de recourir aux ferremens, pour la délivrer. Je pris occasion de cet aveu, pour la calmer sur le compte de la nourrice.

La mere m'ayant demandé quels remèdes on pourroit faire, je lui répondis que je ne croyois pas qu'on pût en tenter aucun, jusqu'à ce que l'enfant fût devenu plus fort ; qu'elle devoit s'appliquer à lui donner une nourriture legere & fraîche ; qu'elle devoit sur-tout éviter de lui faire manger de la bouillie aigre : que, si elle vouloit lui faire prendre de cette espece de nourriture, elle ne devoit lui en donner que de tems en tems, ou qu'il falloit la lui donner claire ; qu'elle devoit le nourrir avec du lait pur, ou avec des soupes trempées & écrasées dans le lait, ou enfin avec de la crème de riz ou d'orge, faite avec le lait, & également claire ; qu'enfin elle devoit lui faire prendre l'air ; & l'exercer & l'amuser autant qu'elle pourroit.

Après quatre ou cinq jours, la mere vint me trouver avec son enfant. Elle me dit qu'elle avoit suivi fidèlement mes conseils ; mais qu'elle avoit une sorte de peine, ou de honte, de sortir avec son enfant, parce qu'il excitoit la compassion de tous ceux qui le voyoient.

Elle me témoigna, en même tems, beaucoup d'inquiétude, de ce qu'elle n'avoit pas pu lui faire prendre une seule goutte de bouillon qu'elle croyoit seul capable de lui donner de l'embonpoint. Je lui observai qu'elle ne devoit faire, à cet égard, aucune violence à l'enfant ; que le bouillon lui seroit plus préjudiciable qu'utile, jusqu'à ce que son estomac, que je croyois être le plus malade de toutes les parties de son corps, se fût débarrassé des levains que j'y soupçonnois, & se fût un peu fortifié ; que ces deux choses s'obtiendroient, avec le tems, par le régime que j'avois conseillé. Cette mere sensible, m'entendant parler de fortifier l'estomac, me demanda si elle pourroit faire boire du vin à l'enfant. Je lui répondis qu'oui, pourvu qu'elle le lui donnât comme remède, & non comme boisson ; qu'elle devoit se borner à lui en faire prendre la valeur de trois ou quatre cuillerées à café, par jour. Je lui recommandai, sur toutes choses, de le tenir bien proprement, & d'être très-exacte sur ce point.

Au bout d'environ vingt jours de ce régime, à compter du premier moment où j'avois vu l'enfant, je reconnus, sans peine, qu'il se portoit mieux. Il étoit plus éveillé, moins inquiet & criard ; ses yeux plus animés, &, en tout, plus vigoureux : ses jam-
bes

bes commençoient à s'étendre, & ses pieds à s'appuyer. Je dis alors à la mere, pour l'exciter à redoubler ses soins, que je forinois de grandes espérances pour le rétablissement de son enfant; que les choses alloient très-bien; & je m'apperçus qu'elle en ressentoit beaucoup de plaisir.

J'avois déjà songé à l'usage du suc de cochléaria & de creffon, suivant l'avis que m'en avoit donné un sçavant & célèbre médecin de cette capitale; mais la mere m'ayant témoigné quelque répugnance pour ce remède, je lui proposai l'eau de rhubarbe, infusée sur les cendres chaudes, à prendre à la dose de quatre ou cinq cuillerées ordinaires, par matinée, pendant quinze jours, en laissant un jour de repos entre chaque prise. Elle s'y détermina, d'autant plus aisément, que je lui fis entendre que l'enfant devoit avoir des matieres qui croupissoient dans l'estomac, & qu'il avoit peut-être aussi des vers; que l'infusion que je prescrivois pourroit évacuer ces matieres & tuer les vers, & que d'ailleurs elle ne manqueroit pas de donner plus de vigueur à son estomac qui étoit languissant.

En effet, au troisieme ou quatrieme jour de l'usage de cette infusion, l'enfant rendit deux ou trois vers; & il continua d'en rendre, pendant plus de quinze jours, quoique la mere discontinuât de faire prendre le re-

mède, dès la quatrième prise, à cause des refus & des tracasseries de l'enfant.

L'excrétion des vers étant finie, & le régime de vivre continuant toujours d'être le même, l'enfant s'est rétabli, chaque jour, de mieux en mieux; de manière qu'aujourd'hui, qui est à-peu-près le quarante-cinquième jour de son retour de nourrice, il marche, & presque seul; qu'il commence à aimer les jeux de l'enfance & à les pratiquer, & qu'il fait l'amusement de ses parens. A l'égard de son embonpoint, il répond parfaitement à la nature de sa constitution qui est moyenne, c'est-à-dire, ni trop grasse, ni trop maigre, quoiqu'il penche pourtant un peu vers cette dernière. Du reste, il se porte à merveilles.

J'ai oublié de dire qu'il sortit, avec les vers, une prodigieuse quantité de matières, qui occupa, pendant plusieurs jours, la mère, & dont elle me témoigna, plusieurs fois, son étonnement.

Ainsi fut radicalement guéri cet enfant, presque consumé par le marasme; sensible dans toutes ses parties, au point qu'on ne pouvoit le toucher dans aucune, sans lui faire jeter de hauts cris, sans qu'il s'agitât presque comme un furieux; enfant qui, par sa sécheresse & sa langueur, excitoit la compassion de tous ceux qui le voyoient; qui n'avoit pas, en apparence, vingt-quatre

heures à vivre ; que la mere à cru même , deux ou trois fois , trouver mort dans son lit , &c.

Les moyens , qui furent employés , se réduisent , comme l'on voit , à un régime de vivre assez simple , & à l'usage d'un remède également simple , & bien innocent. Faut-il croire que ces moyens ont opéré une guérison si surprenante & si inattendue ? Non , sans doute : on peut croire seulement qu'ils y ont contribué , en secondant la nature qui a , sans contredit , fait la plus grande besogne. Je me persuade que , bien souvent , si on suivoit cette voie simple , que j'ai tenue , dans les sujets de tout âge , comme dans les enfans , après avoir bien saisi leur état , & leur complexion , on obtiendrait de la nature les mêmes effets qu'elle a produits dans le cas que je viens de rapporter. Je n'ai garde de prétendre instruire ceux qui ont plus d'expérience que moi ; mais je veux encourager ceux qui en auroient moins , à suivre mon exemple dans des cas semblables : je veux les détourner d'imiter la conduite de ceux qui veulent employer des remèdes , & des remèdes actifs , lors même qu'ils ne trouvent , suivant leur propre aveu , aucune raison pour en employer ; ou d'autre raison que celle que leur imagination éperdue , ou frivolement craintive , leur offre.

R É P O N S E

De M. CHEVALIER, cy-devant Chirurgien à l'Hôpital Royal & Militaire de Bourbonne-les-Bains, & Maître en Chirurgie de la même Ville, à la Lettre de M. TAILLIERE, Médecin, insérée dans le Journal de Médecine du mois de Mai 1771, Tome XXXV, page 430.

Pour faire connoître au public le peu de fondement de la critique que M. Tailliere a faite de la treizieme Observation de mon Mémoire sur les Effets des Eaux de Bourbonne, dans les Maladies hystériques & chroniques, je me bornerai seulement à rétablir les faits qu'il a altérés.

M. Tailliere prétend que François Le-gros, de laquelle il dit avoir suivi exactement la maladie, qui ne commença, selon lui, que le 28 Février 1769, ne fit usage, dans son traitement, que d'une infusion de racines ameres, jointe à des bains tempérés d'eau de riviere.

Si, plus exact dans ses récits, il eût observé que le principe de cette maladie datoit de plus loin; qu'il étoit antérieur, de quatre à cinq ans, au 28 Février 1769; que c'étoit M. Juvet qui l'avoit vue & traitée jusqu'alors, & que, pendant ce tems, elle avoit essuyé plusieurs accidens spasmodi-

ques, contre lesquels il lui avoit fait user, avec succès, de nos eaux, en boisson & en bains, il auroit dit vrai. Au reste, si l'inexactitude se borneroit à cette omission, loin de répondre à M. Tailliere, j'aurois entièrement négligé sa production; mais, l'étendant sur le traitement de la malade qui m'a assuré & certifié, en présence de témoins, qu'elle avoit usé des eaux thermales, je ne puis la passer sous silence : je suis d'ailleurs en état de lui prouver que c'est le nommé *Nicolas Maignien*, laboureur à Bourbonne, qui, avec la voiture du frère de la malade, alloit chercher l'eau à la source minérale, & la conduisoit chez elle, pour les bains, dont elle a fait usage, en présence de plusieurs voisins. Ces faits notoires & publics suffiront pour faire connoître le peu de fondement de son assertion.

Pourroit-il enfin me supposer assez peu d'attention, pour, dans les questions que j'ai faites à Françoise Legros, avoir omis de lui demander si c'étoit effectivement des eaux thermales, dont elle avoit usé, ou de l'eau commune? Cela ne tombe pas sous le sens, & je le défie, ainsi que la malade, de dire le contraire.

Apparemment que M. Tailliere a lu la treizieme Observation de mon Mémoire un peu rapidement, ou qu'il ne l'a lue que

pour l'ajuster à ses vues particulières, & la faire cadrer à sa façon de penser ; sinon , il auroit remarqué , en la comparant à celles où j'ai conduit les malades , que je ne me donne pas pour le directeur de celle-ci.

Vrai partisan du système du racornissement , il ne voit à combattre qu'érotisme , sécheresse , tension , spasme , & que de la glace , & de l'eau commune , à leur opposer (a). Mais , s'il eût lu la critique de Gilblas de Santillane , sur l'abus de l'eau commune , il auroit senti tout le ridicule de cette méthode , & l'auroit ramenée , dans sa pratique , à sa juste valeur.

Forcé , par une multitude de faits , à reconnoître l'efficacité de nos eaux dans les cas où il voudroit les proscrire , il vient humblement abjurer son erreur.

J'ai prouvé , dans mon Mémoire , que les eaux de Bourbonne réunissoient toutes les qualités & les vertus de l'eau commune , & pouvoient , à juste titre , revendiquer les guérisons opérées par ce fluide. J'ai encore démontré qu'outre ces qualités , elles en renfermoient d'autres , par la combinaison des différens minéraux qui les mettent bien au-dessus de celles-là , dans la cure des affections vaporeuses , & des maladies chro-

(a) Voyez le Journ. de Méd. de Juillet 1769 , Tome XXXI , page 44.

niques (a). Ces vérités, & leurs vertus dans les maladies des nerfs, peuvent ou doivent exclure de leur traitement l'eau de riviere.

Si M. Tailliere m'estimoit heureux d'avoir à plaider une bonne cause, il ne se tromperoit pas. Les moyens que j'ai employés, & que j'y emploierai pour la faire triompher, ne m'ont jamais donné une ombre de chagrin : ils me procurent, au contraire, le plaisir d'être utile, non-seulement à mes compatriotes, mais, bien mieux encore, aux hommes.

OBSERVATIONS

Sur un Dépôt laiteux, à la suite d'une Couchette ; par M. VIGER, Maître en Chirurgie à Saintes.

La femme d'un artisan de cette ville, âgée de vingt-deux ans, d'un tempérament naturellement bon, accoucha fort heureusement de son premier enfant, vers le 15 Juillet 1765. Elle ne se ménagea pas, comme son état l'auroit exigé. Les vuیدanges furent, en partie, supprimées : la fièvre se mit de la partie, & fut accompagnée de quelques autres symptômes fâcheux. La négligence or-

(a) Voyez aussi le Journ. de Méd. de Juillet 1770, Tome XXXIII, pages 17, 18, & 19.

dinaire de presque tous les malades, l'indigence de celle-ci, firent que la maladie avoit déjà fait beaucoup de progrès, quand elle appella du secours. Le bas-ventre étoit tendu, fort douloureux : la fièvre étoit considérable ; les lochies totalement supprimées, suivant le rapport que la malade m'en fit. Le médecin & le chirurgien, qui l'avoient traitée dans cette maladie, parurent s'être conduits d'une manière fort sage, puisque les accidens avoient, en partie, cessé ; & il ne restoit plus qu'une dureté à la matrice, de la grosseur environ du poing. La malade, fatiguée & lassée de faire des remèdes, abandonna le reste de la guérison aux soins de la nature ; ayant été obligée d'aller à une campagne isolée, où elle se refugia avec son mari, pendant près de dix-huit mois, sans aucun secours que celui d'un chirurgien de village, qui lui donnoit des emplâtres fondans, qui n'opéroient aucun soulagement. La tumeur, au contraire, avoit considérablement augmenté, au point qu'elle fut obligée de se faire transporter en ville, par l'inquiétude qu'elle eut d'une ouverture qui s'étoit faite à l'anneau ombilical, par où passoit, depuis quelques jours, de l'urine mêlée de pus. M'ayant fait appeler pour me consulter sur son état, je reconnus, par mon examen, que c'étoit un dépôt laiteux qui

avoit causé ces accidens. La tumeur étoit volumineuse ; avoit la consistance & la solidité d'un vrai squirrhe , gros à-peu-près comme la tête d'un enfant nouveau-né ; étoit de figure sphérique , & occupoit presque entièrement le grand bassin , particulièrement du côté gauche. Malgré l'écoulement du pus mêlé d'urine , qui se faisoit continuellement par l'ouverture que la nature s'étoit frayée à l'anneau ombilical , cette tumeur conservoit sa grosseur : elle étoit accompagnée de douleurs vives & lancinantes. La malade étoit presque dans la phthisie , quand je la vis. M'ayant sollicité , elle & sa famille , à prendre soin de sa maladie , je le fis plutôt , par commisération & par charité , que dans l'espérance de la guérir. Je commençai par sonder l'ouverture de l'ombilic , qui étoit ulcérée & fistuleuse. Ma sonde vint sortir par le canal de l'urètre : je retirai la sonde ; & , en cherchant dans la vessie , pour sçavoir s'il n'y auroit pas d'autre ouverture qui eût communication avec la matrice , la sonde passa , sans difficulté , de la vessie dans la matrice , & alla sortir par le vagin. La malade me dit qu'il y avoit déjà quelques jours qu'elle s'apercevoit d'un écoulement de pus mêlé d'urine , qui passoit par cette voie , avec beaucoup d'irritation. J'appellai un médecin , pour

concerter avec lui sur une maladie aussi rare que difficile à guérir. Il fut aussi surpris, & aussi indécis sur le traitement, que je l'étois sur l'opération que je me propoisois de faire. Je me déterminai cependant à ouvrir, ou à dilater l'ulcère fistuleux de l'ombilic, par une incision de deux grands travers de doigts, de haut en bas. La vessie étoit adhérente, par sa partie antérieure, au péritoine & aux muscles du bas-ventre, & ulcérée. Dans sa partie postérieure, elle faisoit corps avec la matrice qui étoit percée & ulcérée. Je fis des injections détersives vulnéraires, composées comme il suit :

Aristoloché ronde, concassée & bouillie dans une pinte d'eau, réduite à trois demi-septiers : sur la fin, on y ajoûtoit, fleurs, & sommités de mille-pertuis ; aigremoine, absinthe, & véronique-mâle, de chaque une demi-poignée, qu'on laissoit infuser jusqu'à ce que la liqueur fût refroidie. On la passoit au travers d'un linge : on dissolvoit dans la colature une demi-once de sucre-candi, une once de miel rosat ; & on y ajoûtoit deux onces d'eau vulnéraire.

L'injection passoit, en partie, par le canal de l'urèthre ; & en partie par le vagin. Je pansois la plaie avec des bourdonnets, en forme de sétou, garnis de digestif animé

d'un peu de teinture de myrrhe & d'alqës : je la recouvrais avec un emplâtre de styrax , & je fis sur la tumeur une embrocation d'onguent d'*althæa* , que je couvris d'un cataplasme émolient résolutif : le tout étoit soutenu de compresses , & du bandage de corps. Je mis la malade à l'usage des bouillons apéritifs nîtrés , auxquels je faisois ajoûter un gros d'*arcanum-duplicatum* : elle en prenoit un , soir & matin ; & , pour boisson , une tisane apéritive légèrement vulnéraire. Sa nourriture consistoit en des alimens doux , & de bon suc ; & , de tems en tems , elle étoit purgée avec un minoratif. Ce traitement combiné , & continué pendant plus d'un mois , amena la tumeur en question à suppuration. Elle devint faillante ; & le liquide se faisoit sentir , de jour à autre , plus aisément , en s'approchant des tégumens. J'en fis l'ouverture à sa partie la plus déclive , qui étoit près de la crête de l'os des iles gauche , au-dessus du passage des vaisseaux cruraux : il en sortit une quantité prodigieuse de pus , comme laiteux , sans beaucoup d'odeur ; ce qui soulagea beaucoup la malade. Je portai une sonde dans l'ouverture que j'avois faite ; elle vint sortir par le vagin : je cherchai plus haut & plus antérieurement , & je parvins à la faire sortir par le canal de l'urèthre ; de sorte que les

injections que je faisois , sortoient par les trois autres ouvertures , c'est-à-dire par celle de l'anneau ombilical , où j'avois fait la première incision , par le vagin & par le canal de l'urèthre. La nature étoit , depuis long-tems , languissante : je voyois peu de ressource à guérir un mal aussi ancien , & aussi compliqué. Je cherchai les moyens de soutenir les forces , par des restaurans & des corroborans aidés de quelques prises de quinquina , en opiate , avec le syrop d'œillet , continuant régulièrement mes pansements , deux fois par jour , avec la lotion déterfivè vulnèraire , ainsi que quelques autres remèdes variés , suivant les circonstances. A la faveur de ce traitement , la malade paroissoit aller de mieux en mieux : la tumeur avoit diminué presque totalement ; la suppuration étoit abondante , & toujours mêlée d'urine. Dix-huit jours après l'opération , la malade eut tout-à-coup une fièvre violente , accompagnée de dévoïement mêlé de quelques vers dans les déjections , qui continua , pendant huit ou dix jours , malgré les moyens que j'employois pour faire cesser ces accidens. Elle éprouva des convulsions : le poulx devint petit , ferré , avec des soubrefaults dans les tendons : un état , tel que je viens de l'exposer , me faisoit regarder le mal comme sans ressource : cependant je crus devoir ten-

ter les délayans, associés aux anthelmintiques. Ces moyens calmoient l'orage : la connoissance, qu'elle avoit totalement perdue, revint ; & la malade prit quelques verres de décoction de tamarins, de crème de tartre, de bourache, de buglose, & de chicorée sauvage, édulcorés avec une once de fyrop violat. Je ne discontinuai pas, malgré sa triste situation, de la panser, soir & matin ; ce qui n'a pas peu contribué à son soulagement, en ce qu'il s'est évacué une grande partie de l'humeur morbifique, par la suppuration qui a été fort abondante, & qui a suppléé au défaut des vésicatoires qui auroient été indiqués. L'usage du quinquina, que j'ai fait faire à la malade, & les legers cordiaux, avec une nourriture analogue à son état, la conduisirent à la convalescence. La fièvre & le dévoiement cessèrent, par ce traitement continué & varié. La malade a pris de l'embonpoint : ses plaies & ses ulcères se sont cicatrisés ; tout est rentré dans l'ordre, après deux ans & demi de souffrance & de douleur. Elle jouit, depuis deux ans, d'une très-bonne santé : elle est réglée tous les mois, habite depuis ce tems avec son mari ; mais elle n'est pas devenue enceinte.



L E T T R E

Adressée à M. MARIGUES, Lieutenant du premier Chirurgien du Roi à Versailles, Correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie, contenant quelques Remarques sur la maniere d'ouvrir les Dépôts purulens, qui avoisinent la mâchoire inférieure, & le col; par M. POULAIN, Membre du Collège de Chirurgie de Rouen.

In curatione morborum, experientia, rerum magistra.

MONSIEUR,

L'avantage d'avoir été votre élève, & la reconnoissance que je vous dois de m'avoir communiqué des lumieres sur différens points de pratique de l'art & science de chirurgie, font les motifs qui m'engagent à vous faire hommage des observations & des remarques que j'ai faites sur la maniere d'ouvrir les abscess des environs de la bouche, & spécialement de ceux qui avoisinent la mâchoire inférieure, & le col.

M. Jourdain, dentiste en réputation à Paris, d'après les inductions qu'il a tirées de diverses observations répandues dans son Mémoire destiné à servir de base au traitement le plus convenable de ces sortes d'abscess, lequel est inséré dans le Tome XXXII

du Journal de Médecine, pages 165 & 251, semble poser, comme un principe invariable, qu'on doit toujours opérer ces abcès, par l'intérieur de la bouche, & jamais par l'extérieur. La raison, qu'il en apporte, est que les cicatrices extérieures des environs de la mâchoire inférieure, & du col, donnent toujours l'alarme à ceux qui, n'appréciant pas, au premier aspect, leur véritable cause, les croient l'effet d'un vice particulier, dont l'existence donne véritablement de la répugnance aux personnes qui voudroient contracter des alliances, dans la crainte que les fruits, qui doivent en naître, ne participent au vice dont on soupçonne la présence. Quelque spécieuses que soient ces raisons, je ne crois pas qu'elles entraînent les praticiens, & leur fassent suivre à la lettre les dogmes établis par M. *Jourdain*. Les abcès des environs de la bouche, & des mâchoires, offrent trop de différences entr'eux, pour croire que les gens de l'art n'adopteront qu'une seule méthode, pour donner issue aux matieres qui les forment. L'expérience prouve, au contraire, qu'il en est beaucoup où l'on est forcé de déroger aux règles de l'art, généralement établies. Il faut donc bien se garder d'envisager les assertions de M. *Jourdain*, comme des axiomes, en cette partie de la chirurgie, dont on ne puisse s'écarter, mais suivre plutôt, dans les

différens cas , les diverses indications que présentent aux chirurgiens attentifs les différentes especes de ces dépôts.

Au commencement de cette année 1771, on me fit voir à la campagne , à deux lieues & demie de Rouen , un malade qui avoit un dépôt vers l'angle de la mâchoire inférieure. Ce dépôt étoit survenu à l'extraction d'une dernière molaire que l'on avoit fait dans le tems du paroxysme de la fluxion. Le malade , qui n'avoit goûté aucun repos depuis six semaines , étoit dans un état effrayant : les mâchoires étoient si serrées , l'une contre l'autre , qu'on pouvoit à peine les écarter de deux lignes : par conséquent , il est aisé de concevoir la difficulté qu'il y avoit de lui donner du bouillon , ou autre aliment liquide. Le côté du visage étoit d'un volume considérable , avec tension & inflammation qui non-seulement s'étendoient vers le fond de la bouche , mais se propageoient encore le long du col , en suivant le muscle *sterno-mastoidien*.

L'engorgement étoit oedémateux , & retenoit l'impression du doigt. Jusqu'alors le malade avoit été soigné par un chirurgien du pays , lequel avoit couvert la tumeur d'un emplâtre fondant , espérant résoudre l'humeur qui la formoit , en même tems qu'il avoit mis son malade à l'usage des remèdes généraux , propres à remplir ses vues. En
touchant

Touchant la tumeur, j'apperçus une fluctuation sensible, qui me fit reconnoître une collection de matiere purulente, dont le foyer, qui étoit considérable, occupoit le centre de la joue, se portant, pour la plus grande partie, vers l'angle de la mâchoire inférieure, & la conque de l'oreille. Les parties ambiantes, qui formoient l'enceinte de ce foyer, étoient engorgées, rénitentes, ne cédant point à l'impression des doigts: enfin, comme je l'ai dit plus haut, l'aspect de cette tumeur avoit quelque chose d'effrayant. La collection de pus, que je venois de reconnoître, indiquoit une opération, pour lui donner issue; & ce fut-là le seul remède que je proposai. On desira que M. *Pillore*, membre du collège de chirurgie de Rouen, & démonstrateur en anatomie & en chirurgie, vît le malade. Ce praticien, à qui je dois beaucoup, pour avoir reçu de lui les premiers élémens de l'art de chirurgie, se transporta chez le malade; &, après avoir examiné la tumeur avec soin, il fut de mon avis sur la nécessité de faire l'ouverture du dépôt, que j'avois proposée à ma premiere visite. Il ne fut plus question alors que de décider le lieu qu'on choisiroit pour porter l'instrument. La fluctuation étoit également sensible au dedans & au dehors de la bouche, quoique les parois de l'abcès présentassent, des deux côtés, beaucoup d'épais-

feur : nous pèsâmes les avantages, & les inconvéniens d'ouvrir le dedans de cette capacité ; mais, entraînés par les succès de *M. Jourdain*, nous nous déterminâmes à ouvrir l'abcès par l'intérieur de la bouche. La lancette à abcès fut portée, à cet effet, non sans beaucoup de peine, sur le foyer. L'incision ne permit d'issuë au pus, qu'à l'aide de la pression faite extérieurement avec la main sur la paroi du dépôt ; & , comme il n'y avoit que la matiere la plus fluide qui sortit par cette ouverture, la plus grande partie, qui demeura comme dans un cul-de-sac, vers l'angle de la mâchoire inférieure & la conque de l'oreille, & qui ne put monter, malgré nos compressions, vers l'ouverture qui avoit été faite, nous obligea de pratiquer extérieurement, en cet endroit, une contre-ouverture, au moyen de laquelle, ayant mis le fond du foyer à découvert, par l'évacuation du pus, nous trouvâmes la mâchoire cariée dans sa superficie, & plusieurs sinus dont l'un venoit du côté du nez, & l'autre du côté de l'oreille. Le pus, qui sortit, étoit très-fétide, & de mauvaise couleur. Le malade éprouva, après l'opération, un soulagement marqué, & passa très-bien la nuit. Le traitement de cette maladie fut des plus simples. Pendant les quinze premiers jours, on employa les injections & les gargarismes vulnéraires dé-

terfifs : le reste des parties engorgées fut couvert d'un cataplasme émollient-résolutif. Ces remèdes ayant paru produire de bons effets, on jugea à propos de les continuer. Mais, un mois après notre opération, le gonflement du col ayant augmenté avec inflammation, je fus obligé de suspendre les injections & les douces compressions que j'avois faites jusqu'alors extérieurement, pour diriger le pus qui s'étoit formé depuis, & plus bas que l'ouverture, afin de lui donner issue. Ces précautions n'empêchèrent pas un second dépôt de se manifester sur le trajet du muscle *sterno-mastoïdien*. Ce dépôt, qui étoit une suite du premier, & causé par l'infiltration des matieres dans le tissu cellulaire de cette partie, m'offrit un sinus qui s'ouvroit dans la plaie supérieure, & qui m'obligea de faire, pendant quelque tems, de bas en haut, une compression propre à repousser les matieres vers la plaie, & à en favoriser la sortie; mais cette compression, continuée dans l'intervalle des pansemens, n'étoit tout-au-plus qu'un obstacle à la chute du pus dans le fond du sinus : elle ne maintenoit pas ses parois assez intimement rapprochées, pour en espérer le recollement. Cependant, animé par les succès de M. *Jourdain*, je cherchai à ménager une nouvelle incision, en employant différens procédés, pour le conduire à une heureuse

guérison : ce fut en vain. La matiere, au lieu de se tarir, sembloit venir, de tous côtés, se precipiter dans ce nouveau foyer : je fus donc forcé de lui donner du jour, par une incision convenable, laquelle n'eut pas plutôt donné issue au pus qui s'y étoit amassé, que la maladie diminua à vue d'œil. Les injections, que je fis ensuite par la plaie de la partie inférieure de la joue, & qui sortoient en abondance par la nouvelle incision expulserent toutes les matieres qui s'y dirigeoient par leur pente naturelle : bientôt l'exfoliation de la portion alvéolaire de la mâchoire, que j'ai dit être atteinte de carie, s'acheva. La plaie de la joue se ferma, peu de tems après ; & , par des pansemens méthodiques, & un tems convenable, la guérison fut parfaite.

M. *Jourdain* conviendra, sans peine, que cette observation fait exception à la règle qu'il a établie dans le Mémoire cité, de n'ouvrir, dans tous les cas, les abscesses des environs de la mâchoire inférieure, & du col, que par l'intérieur de la bouche. On voit même que la premiere incision, qui a été faite, conformément aux vues de cet auteur, a été inutile. Je conviens que l'éloignement du foyer de l'abcès, joint à la difficulté de faire ouvrir la bouche du malade, pouvoit ne pas permettre de donner à l'incision intérieure toute l'étendue

nécessaire pour parvenir à vuidér efficacement ce dépôt; mais cette difficulté est déjà une raison de ne jamais tenter, en pareil cas, une semblable incision, puisque celle dont il s'agit, quoi qu'elle ait donné issue à une certaine quantité de matiere, n'a pas dispensé d'en faire une seconde extérieurement, & même une troisième, par la complication dont cette énorme tumeur s'est trouvée accompagnée. Les compressions extérieures, recommandées par l'auteur, pour diriger la colonne du pus vers l'incision intérieure, & faire sortir ce fluide par la bouche, ont été pratiquées ici, avec autant d'attention que d'exactitude. Mais à quoi ont-elles servi? Elles n'ont eu d'autre effet que d'accroître les accidens, & d'en faire naître de nouveaux, dont la formation d'un dépôt secondaire vers le col a été la suite nécessaire. Il faut donc que l'auteur convienne qu'on n'est pas toujours le maître de choisir le lieu pour opérer en pareil cas & que le praticien doit suivre absolument l'indication que la nature du mal lui présente.

L'observation, dont je viens d'exposer le détail, n'est pas la seule que l'on puisse opposer à la méthode que M. *Jourdain* veut rendre invariable, M. *Pillore*, de l'autorité duquel je me ferai toujours honneur de m'étayer, a vu plusieurs des cas en ques-

tion , où il a été obligé de pratiquer extérieurement des ouvertures. De ceux qu'il a bien voulu me communiquer , pour fortifier mes raisons contre l'auteur que je combats , le premier étoit un dépôt assez considérable à la mâchoire inférieure d'une femme, qu'on avoit déjà ouvert par l'intérieur de la bouche , quoique le siège parût plus porté en dehors qu'en dedans. On n'avoit point oublié les compressions , pour pousser le fluide purulent vers l'ouverture. Malgré ces soins , on apperçut extérieurement un petit foyer , que M. *Pillore* , consulté , fut obligé d'ouvrir. A la faveur de cette ouverture , le pus s'évacua ; & une portion de la mâchoire , cariée à sa partie moyenne , s'étant exfoliée par des pansements appropriés à la nature du mal , la malade fut guérie en très-peu de tems.

Qu'auroit fait, en pareil cas, M. *Jourdain* ? La répugance à occasionner une cicatrice à la face auroit été d'autant plus difficile à vaincre , que le sujet étoit une femme. Se fût-il opposé aux vues sages de la nature qui montrait si évidemment , à l'extérieur , le lieu qu'il falloit inciser , pour donner issue à la matiere ? Auroit-il persisté ? & s'en feroit-il tenu aux compressions extérieures , pour l'expulser du côté de la bouche ? On les avoit déjà tentées sans aucun fruit : d'ailleurs on a vu , dans le sujet de la première obser-

vation , qu'elles avoient été préjudiciables au malade.

La seconde observation de M. *Pillore* offre une tumeur située sur l'os de la pommette , venant gagner le bord inférieur de l'orbite. Elle abscéda , & perça d'elle-même , en dehors , environ dans sa partie moyenne. M. *Pillore* , consulté par la malade , ne voulut point aggrandir l'ouverture : il prit donc l'inverse , cette fois , & préféra de faire une ample incision , sous la lèvre supérieure , dans la partie la plus déclive de ce dépôt , son intention étant d'éviter l'aspect désagréable d'une cicatrice extérieure , quelque petite qu'elle fût ; mais la nature décida autrement. Quelques soins que prit M. *Pillore* , pour tenir cette dernière ouverture béante , elle se ferma , malgré lui. L'ouverture , faite spontanément à l'extérieur , subsista long-tems après , & ne se ferma que lors de l'entière déterfion du foyer. Ne seroit-ce pas le cas de dire ici , avec le célèbre Baglivi : *Non disputandum , sed experiendum quid natura faciat , aut ferat*. M. *Leschevin* , chirurgien en chef de l'hôpital-général de Rouen , & associé de l'Académie des Sciences de cette ville , dont le mérite est au-dessus de mes éloges , a assez fait connoître sa maniere de penser sur le sujet que nous traitons , dans son Mémoire sur la Cure des Abscès , & la Maniere de les ouvrir , quoi-

qu'il n'y soit entré dans aucun détail approfondi. Mais poursuivons l'exposition des faits qui nous obligent de déroger aux règles de pratique établies par M. *Jourdain*.

Un homme de la Basse-Normandie vint consulter M. *Pillore*, sur un dépôt qu'il portoit, depuis six mois, sur l'os maxillaire, & qui s'étoit ouvert spontanément dans l'intérieur de la bouche. M. *Pillore*, après un examen réfléchi, décida que l'os étoit carié dans sa superficie. L'ouverture étant petite, il prit le parti de l'aggrandir avec le bistouri, afin de porter plus aisément au fond du foyer, les remèdes nécessaires. Il y fit, pendant fort long-tems, & sans aucun fruit, des injections appropriées. Enfin, lassé de n'obtenir aucun succès d'une conduite aussi sage; & s'apercevant que les tégumens, qui couvroient le foyer du dépôt, étoient extrêmement amincis, il jugea à propos d'y faire une incision qui lui permît d'abandonner l'autre à la nature. Il traita la maladie par cette nouvelle plaie, & eut la satisfaction de guérir son malade, en très-peu de tems.

Ces faits sont donc autant de preuves qui démontrent qu'il n'est pas toujours au pouvoir du chirurgien de choisir arbitrairement le lieu de faire ses incisions, dans les abcès dont il s'agit, puisqu'il est quelquefois forcé d'opérer dans le lieu que la nature lui dé-

signe , & où les tégumens amincis lui marquent positivement où il doit plonger son instrument. Doit-il se refuser de remplir une telle indication , dans la crainte puérile de laisser extérieurement une cicatrice qui causera , par la suite , une prétendue difformité désagréable ? Qui ne sçait pas que cette difformité est un être de raison ? En effet l'expérience démontre , tous les jours , que l'incision qu'on pratique sur une partie tuméfiée par une cause quelconque , diminue tellement d'étendue , au moment de la guérison , que la cicatrice , qui en résulte , en conserve à peine le quart (a) : or supposons que l'incision qu'on aura faite extérieurement à un abcès des environs de la bouche , ait un pouce d'étendue , (ces fortes d'abcès n'en exigent guères davantage ,) la cicatrice , lorsqu'elle sera parfaite , se réduira donc à trois ou quatre lignes ; je demande si une telle cicatrice peut causer une difformité bien sensible , dans quelque lieu de la face qu'elle soit située , & si on peut jamais la prendre pour la suite & l'effet d'une écrouelle suppurée ? D'ailleurs la cicatrice , qui résulte d'une incision artistement faite , ne présente qu'une ligne très-étroite ; au lieu que celle qui est l'effet d'une écrouelle suppurée , a

(a) On trouve des preuves de ce que j'avance ici , dans le *Mémoire de M. Louis sur la manière dont les Plaies se ferment. . . Mémoires de l'Académie de Chirurgie* , Tome IV.

une surface, plus ou moins ronde, large, inégale, faillante, ou enfoncée : enfin elle présente des différences si remarquables, que les moins connoisseurs ne pourroient, sans absurdité, la confondre avec la première.

Pour augmenter les preuves de ce que j'avance, je rapporterai encore l'observation suivante.

Vers la fin de l'année 1770, j'ai traité ; dans ma famille, une fille de cinq ans, qui avoit un abcès considérable à la partie latérale du col, sous le muscle peaussier, un peu au-dessous de l'angle de la mâchoire inférieure. J'en fis l'ouverture au-dehors, avec une lancette, dans la partie la plus déclive ; & je ne donnai à l'incision que l'étendue convenable, pour procurer suffisamment l'évacuation de la matière : j'introduisis mollement un peu de charpie sèche, que je continuai d'employer dans les premiers pansemens, ainsi que le recommande M. *Quesnay* (a) ; j'appliquai sur le tout l'emplâtre d'onguent de la Mere : je continuai ainsi quelque tems ; & ces pansemens très-simples suffirent pour l'entière guérison de la malade, sans que, malgré l'incision extérieure, il soit resté de cicatrice difforme.

Dans un cas semblable, M. *Jourdain* auroit-il abandonné l'ouverture du dépôt au propre mouvement de la nature, par la

(a) Traité de la Suppuration;

crainte qu'une incision n'occasionnât une cicatrice désagréable, sur-tout dans une jeune fille, où les cicatrices des environs du col laissent des suspensions, ainsi que le fait envisager M. *Rubi*, dans la question qu'il a agitée ? Moins craintif, à cet égard, que M. *Jourdain*, j'ai préféré de pratiquer, à l'extérieur, une petite incision, pour vider parfaitement le sac purulent, plutôt que d'exposer la malade à un désordre plus grand, par l'infiltration des matieres, qui auroit immanquablement produit quelques fufées dans les parties voisines.

Je ne prétends pas tirer de ces observations cette induction, qu'il est toujours nécessaire & avantageux d'ouvrir extérieurement les dépôts de la face, & du col, qui avoisinent la mâchoire inférieure. Je conviens, avec M. *Jourdain*, que, quand il se rencontre des cas où il est possible de pratiquer intérieurement l'ouverture de ces dépôts, & que cette ouverture doive suffire pour leur cure radicale, on peut préférer la méthode exposée par cet auteur estimable : j'en suis même tellement le partisan, que je l'ai préconisée dans le Journal de Médecine de Janvier 1768, dans la réponse que je fis alors à la question de M. *Rubi*, sur cette matiere. Mon intention n'est donc ici, en opposant des faits à ceux de M. *Jourdain*, que de faire voir qu'il ne faut pas en faire une règle immuable, comme il paroît

que l'auteur l'a voulu faire dans le Mémoire cité, mais, au contraire, s'en écarter, toutes les fois que les indications contrasteront avec le desir de se conformer à ses idées, & n'avoir pas, sur cela, la délicatesse déplacée de ne pas occasionner une petite cicatrice extérieure, par l'effet d'une incision indispensable, parce que la nature des dépôts qui affectent les parties désignées, le lieu qu'ils occupent, l'étendue de leur foyer, & leur fluctuation plus ou moins sensible à l'intérieur ou à l'extérieur de la bouche, sont autant de circonstances & de raisons capables de faire varier la méthode d'opérer du chirurgien, & de lui assigner, d'une manière positive, le lieu où il est essentiellement nécessaire qu'il porte son instrument, pour en faire l'ouverture. La règle générale de l'art prescrit d'ouvrir les abcès dans l'endroit où la peau est tellement amincie, qu'elle auroit de la peine à se révivifier. Dans cette circonstance, si l'abcès, dans les cas que nous traitons, est situé immédiatement sous la peau, il vaut mieux en faire l'ouverture au dehors qu'au dedans de la bouche, & *vice versa*, &c. D'ailleurs il n'est aucune espece d'opération, où l'on ne soit obligé quelquefois de s'écarter des préceptes généraux, relativement aux cas particuliers, inattendus, qui se présentent au chirurgien.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur un Ulcere accompagné de symptômes singuliers ; par M. MANGIN , ancien Chirurgien de l'Hôtel-Dieu , & Chirurgien de M. le Duc de la VAUGUYON.

Il n'est pas rare de voir des ulceres avec hyperfarcoſe , ſur-tout lorsqu'il exiſte un vice particulier dans les liqueurs ; mais je ne ſçais ſi les auteurs ont remarqué que ces fortes de ſolutions de continuité ſont quelquefois accompagnées de gonflement confi-
dérable des tendons qu'elles laiffent à découvert : c'eſt ce dont je me propoſe de donner un exemple.

Au mois de Mai 1768 , vint à l'Hôtel-Dieu de Paris le nommé *Deloy* , âgé de vingt-cinq ans , d'une conſtitution aſſez robuſte , ayant un ulcere confi-
dérable ſur le cou-du-pied , s'étendant vers la partie externe , & poſtérieure , juſqu'au-deſſus de l'articulation du *tibia* avec l'aſtragale. Cet ulcere étoit la ſuite d'un abcès qui s'étoit formé , trois mois auparavant ; & le malade ne connoiſſoit d'autre cauſe qu'un exercice forcé à la danſe. Les tendons du jambier antérieur , du long extenſeur , des péroniers , & le tendon d'Achille , étoient à nud , de même que les derniers os du métatarſe ; mais , une circonſtance qui me parut digne

de remarque, c'est le gonflement prodigieux de tous ces tendons. Le tendon d'Achille étoit gros comme le poignet, & les autres à proportion ; enforte que ces tendons occupoient toute la surface de l'ulcere. Les fibres de ces tendons ne se touchoient plus : elles laissoient, entr'elles, des intervalles qui étoient occupés par une substance fongueuse d'un rouge pâle. Il suintoit de l'ulcere, au lieu de suppuration, une liqueur séreuse, & sans consistance. Je crus ne devoir opposer à ce boursoufflement considérable des tendons, que des topiques dessicatifs, tels que la charpie sèche ; & , quoiqu'il ne parût d'ailleurs aucun signe de scorbut, je mis le malade à l'usage du vin anti-scorbutique ; ce qui eut le plus grand succès ; car on vit, peu de jours après, les fibres tendineuses se resserrer par l'affaîssement des chairs fongueuses qui les séparoit, & , en conséquence, les tendons diminuer de volume. La suppuration commença aussi dès lors à prendre un meilleur caractère, de maniere qu'au bout d'un mois, les tendons reprirent leur grosseur ordinaire : ils se couvrirent de bonnes chairs, ainsi que les deux derniers os du métatarse : la suppuration étoit louable. Je substituai alors à la charpie sèche l'eau d'orge, & le miel rosat ; & j'obtins l'entiere cicatrisation, trois mois après.

OBSERVATION

Sur un Fracas des Os du Tarse ; par M. AUBRAY, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, en survivance, & Membre de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Caen.

Le nommé *Carpentier*, en grimpant sur un vieux mur, pour attraper quelques grappes de raisin, en fit écrouler une portion sous laquelle il se trouva la jambe ensevelie. Le chirurgien, qui le vit d'abord, ne connut point, sans doute, le genre de lésion, & se contenta d'administrer quelques remèdes généraux. Huit jours après, (le 25 Octobre 1770,) il fut porté à l'Hôtel-Dieu. Sa jambe étoit prodigieusement engorgée : les tégumens, qui couvroient les malléoles, annonçoient une mortification prochaine ; la fièvre étoit violente. Persuadé & de l'impossibilité de s'assurer alors de l'espece & de l'état des parties blessées, & du danger même qu'il y auroit eu de tenter d'y remédier, je fis seulement doucher, & envelopper la partie malade de compresses imbibées d'une fomentation animée, qu'on eut soin de réitérer fréquemment. Le malade fut saigné : son régime fut sévère ; & je lui fis injecter un lavement que l'état du ventre me parut rendre nécessaire.

Le lendemain, même intensité dans les symptômes énoncés : la mortification étoit

décidée, & occupoit assez largement l'une & l'autre malléole. Je scarifiai d'abord, & profondément, sur la malléole externe; & j'en tirai quelques esquilles. Mais, quel fut mon étonnement, en scarifiant sur l'interne, d'apercevoir l'astragale hors de place, présentant sa poulie, & faisant angle droit avec le *tibia*! Il falloit se décider sur le champ; le sujet étoit jeune & courageux: je débridai largement, & avec toutes les précautions qu'exigeoit le voisinage; & j'isolai, pour ainsi dire, cet os qui me parut dès-lors fracturé dans le milieu de l'apophyse antérieure, qui l'unit, par genou, au scaphoïde. Le pansement fut simple; & l'appareil fut amplement humecté d'eau-de-vie ammoniacée & camphrée, toujours avec la précaution d'en réitérer, de tems en tems, l'application.

Le 27, la tension étoit moindre; la fièvre s'étoit rallentie, & la gangrene n'avoit point fait de progrès. L'astragale étoit brun, livide, & légèrement vacillant. Je ne balançai point: je crus pouvoir & devoir achever de détruire les adhérences capsulaires & ligamenteuses, qui le retenoient encore; & j'en vins à bout. Le vuide effrayant, qui résulta de son extraction, laissoit aisément voir & toucher la malléole externe. Pour comble de malheur, les tégumens, qui couvrent le *calcaneum*, me parurent mortifiés: il fallut les scarifier encore, & l'os; qui me parut
raboteux,

raboteux, me fit craindre une altération plus intime. Je ne m'en décourageai point. Je fis préparer deux fanons, gros & mollets; je les garnis aux endroits nécessaires; j'y fis poser la jambe, de façon qu'elle s'y trouvoit emboëtée, & que le talon n'appuyoit point. Le malade fut mis à l'usage du quinquina; sup.

Les jours suivans, la fièvre & l'engorgement diminuèrent considérablement. Le *modus* des pansemens me parut devoir alors fixer essentiellement mon attention. Il eût été dangereux de soulever, à chaque pansement, ce membre qu'une contiguité offeuse ne soutenoit plus. Pour obvier à cet inconvénient, je déroulois alternativement un des fanons, pour me donner jour; & je faisois, pendant cet intervalle, appuyer la jambe sur l'autre fanon. J'eus le plaisir, en moins de dix jours, de voir l'extrémité du *tibia*, la face interne de la malléole externe, & la portion restante de l'astragale, se carnifier. Bientôt ce vuide immense se remplit considérablement, & ne présenta plus qu'une surface charnue & continuë, dont l'exsiccation & la cicatrice s'acheverent, à l'aide des procédés connus.

Quelques fusées purulentes, auxquelles on donna, jour par jour, de contre-ouvertures, furent les seuls accidens qui traversèrent cette cure; & le malade sortit, bien

guéri, dans le courant de Janvier 1771. Je viens de le revoir aujourd'hui, 5 Mai, marchant avec assez d'aisance, & sans appui. La tête de l'astragale supplée, en partie, par son articulation avec le scaphoïde, à l'ankylose nécessaire de celle du *tibia* avec le corps de l'astragale qui n'existe plus, & qui n'est remplacé, sans doute, que par une masse informe & inorganique. J'ignore s'il existe quelque exemple analogue à ma mémoire, au moins, ne m'en rappelle aucun. Quoi qu'il en soit, l'observation présente fournit un motif de plus à notre confiance sur les ressources de la nature qui ne demande souvent que du courage, & de la patience, pour opérer des prodiges. Heureux, dans ces instans critiques, ceux dont les lumières, l'expérience & la sagacité mesurent toujours sûrement, & d'un coup d'œil, les bornes de ces ressources! Mais, *hoc opus, hic labor... illuc tendimus.*

L E T T R E

De M. HÉRITZ-LAYAL, contenant quelques nouvelles Additions faites au Brayer décrit dans le Journal de Médecine du mois de Mai dernier.

M O N S I E U R,

Quelque parfait que m'eût paru le brayer dont vous avez inféré la description dans votre Journal pour le mois de Mai, je n'en ai point encore été satisfait. Je me suis ap-

perçu que la dureté du corps comprimant pouvoit causer quelques accidens. J'ai cru qu'un corps mol & élastique seroit plus propre à remplir les vues qu'on se propose. J'ai choisi, en conséquence, celui qui a ces propriétés, par excellence, & de qui les autres les tiennent. J'ai comprimé l'air dans la pelote, & l'y ai assujetti de manière qu'il n'en peut sortir; ce qui la rend propre à faire la compression la plus commode & la plus sûre. En effet, ce fluide ayant la propriété de céder, en tout sens, à la moindre pression; celle que fait sur lui le cercle annulaire l'oblige de refluer vers le centre de l'anneau, où il forme un bouchon capable de résister au plus grands efforts (a). Je souhaite que cet essai de mon zèle pour le bien public lui soit utile.

LETTRE

*De M. HOULSTON, Médecin Anglois, à
M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, & Profes-
seur de Chymie, sur les Purgatifs dras-
tiques-résineux, & sur un Moyen prompt
& facile de remédier à leur trop forte action.*

MONSIEUR,

Les résines purgatives forment un remède

(a) On trouvera ce bandage chez le sieur Rose, expert reçu pour les descentes, rue Sainte-Mar guerite, près l'Abbaye S. Germain des Prés.

puissant, employé souvent dans la médecine, & par les maîtres de l'art & par des charlatans qui exercent la médecine, sans talens & sans titres. Faciles à prendre, par le peu de volume nécessaire, pour qu'elles agissent, elles sont prescrites, avec d'autant plus de confiance, par ces charlatans, que les malades les prennent sans répugnance, mais souvent au grand regret de ceux-ci, qui en éprouvent de tristes suites. Insolubles dans l'eau, & dans les liqueurs aqueuses, (à moins qu'elles n'aient éprouvé quelque préparation préliminaire,) elles s'attachent à la membrane veloutée de l'estomac & des intestins, & l'irritent tellement, qu'il en résulte souvent des coliques affreuses, des envies perpétuelles d'aller à la selle, & des superpurgations qui mettent souvent le malade en grand danger. L'habile médecin a soin, en conséquence, lorsqu'il prescrit ces résines, de prévenir ces effets, en les faisant prendre sous la forme d'*oleo-saccharum* qui, les rendant solubles dans l'eau, fait qu'on n'a plus rien à en craindre.

Cependant, comme les funestes effets de ces résines se renouvellent, tous les jours, par la manière téméraire dont les sages des médecins les prescrivent, & qu'on est souvent obligé d'avoir recours au médecin, pour y remédier; j'ai pensé que ce seroit rendre un service à l'humanité que de vous communi-

quer, MONSIEUR, un moyen, aussi simple que facile, d'en prévenir les suites fâcheuses.

Il y a quelques années que M. Clofs, célèbre médecin établi en Hollande, publia un petit Ouvrage sur l'application des vésicatoires dans les premiers symptômes de la petite-vérole ; (pratique qui a été suivie des succès les plus heureux :) il a ajoûté, à la fin de cet Ouvrage, plusieurs Observations qui ont trait à la médecine, & une, entr'autres, sur les remèdes qui font l'objet de cette Lettre, dont il reconnoît avoir pris l'idée de M. Diez, médecin des armées Impériales.

Dans la dernière guerre, comme le fourrage manquoit à l'armée Impériale, campée en Saxe, on fut contraint de nourrir les chevaux avec de jeunes poussées d'arbres résineux, qui se trouvoient dans le voisinage. Ils ne tardèrent pas à être malades. M. Diez, en habile médecin, chercha la cause de leur maladie dans ce nouveau fourrage, & découvrit bientôt qu'elle n'avoit d'autre origine que la substance résineuse qu'il renfermoit. Ayant fait prendre, en conséquence, de l'eau-de-vie à ces chevaux, pour dissoudre cette résine, il les guérit en peu de tems. M. Clofs, saisissant cette idée, & s'étant assuré, par sa propre expérience, que la nature drastique des purgatifs résineux dépen-

doit particulièrement de ce que leur résine n'étoit pas dissoute par les liqueurs qu'elle trouvoit dans notre estomac , & dans nos intestins , crut pouvoir , par le moyen des liqueurs spiritueuses , remédier aux mauvais effets de ces purgatifs , lorsqu'ils n'ont point encore produit d'inflammation. Il en fit le premier essai sur un homme , à qui douze grains de résine de jalap , & autant de scammonée , avoient donné des coliques si violentes , (sans cependant lui lâcher le ventre , malgré tout le thé qu'il avoit pris ensuite ,) qu'il étoit près d'expirer. Informé du purgatif que cet homme avoit pris , M. Clofs lui fit donner de l'eau-de-vie , mais en petite quantité ; & , sur le champ , il sentit du soulagement. Ce remède ayant été continué , à petites doses , il n'en eut pas pris trois , que ses douleurs s'appaisèrent presque entièrement ; il alla pour lors neuf fois à la garde-robe abondamment ; & tout fut fini.

On objectera peut-être qu'il n'y a rien de nouveau dans ce remède , & qu'on est accoutumé à donner de l'eau-de-vie , dans les douleurs de colique. Je conviendrais bien que cela n'est , malheureusement , que trop ordinaire ; mais j'ajouterai que l'usage indiscret & hazardé des liqueurs spiritueuses , contre ces douleurs en général , n'est pas

moins dangereux , que leurs avantages sont certains , quand on les emploie à propos , & dans les cas où la nature du purgatif , qu'on a pris , les indique :

Le célèbre M. Tissot dit , (*Avis au Peuple*, §. 313 ,) « qu'il faut être extrêmement en » garde contre les choses chaudes & spiritueuses , dans les coliques , & que ces remèdes peuvent non-seulement les empirer , mais même les rendre mortelles : » l'on ne doit donc jamais en donner. » (§. 296.) On tue , dans les coliques , en voulant toujours chasser les vents avec les liqueurs spiritueuses. (§. 310.) Il confidère la colique venteuse , presque comme le seul cas où on peut donner un peu de vin aromatique . . . & cela , quand les douleurs ont presque fini , si l'on n'a ni chaleur ni fièvre , & si l'on sent l'estomac affoibli. » Je ne doute pas cependant , qu'il n'approuve les liqueurs spiritueuses , dans les cas des coliques causées par ces purgatifs-résineux ; mais , pour confirmer l'efficacité de ces liqueurs , & faire voir combien leur usage est innocent , je vais vous faire part de deux cas , dans lesquels ils m'ont parfaitement bien réussi.

Etant à Rome , en 1769 , j'allai souper dans une maison où je trouvais une demoiselle au lit , fort incommodée depuis deux

jours. On me dit qu'on l'avoit purgée. Je m'informai aussi-tôt de la nature du purgatif; on me répondit qu'on l'ignoroit: cependant j'appris que c'étoit la moitié d'une de ces pilules que les Jésuites vendent, à Rome, à ceux que la facilité de les prendre, ou la modicité de leur prix, engagent à s'en servir, pour se purger. Je jugeai bientôt, par son petit volume, & par ses effets, qu'elle contenoit de la résine. Cette demoiselle avoit été violement purgée, & avec de fortes coliques, qui continuoient encore, de même que l'envie d'aller. Outre ses douleurs, elle ressentoit une extrême pesanteur à l'estomac. La nuit avoit été mauvaise: elle étoit inquiète; sentoît une augmentation de chaleur, & un peu de fièvre. Deux médecins lui avoient donné leurs soins; & elle avoit pris beaucoup de boisson tiède, ainsi que de la limonade & de l'huile, mais tout cela inutilement. Elle me demanda mon avis. Je lui promis un prompt soulagement; ce qui ne manqua pas d'arriver. Je lui fis donner un peu de bon vin de Malaga, chaud. Elle commença à en prendre, en y trempant un biscuit; & comme elle s'en trouvoit bien, elle but le vin avec plaisir. Ayant ressenti, pendant la dissolution de la résine, une chaleur extrême dans l'estomac, je ne pus la dissuader de boire

un peu d'eau ; ce qui fit revenir aussi-tôt l'oppression & les autres symptomes qui cédèrent aussi promptement à une nouvelle dose de vin. La solution de la résine dans le vin agissoit , à différentes reprises , comme purgatif ; mais les douleurs de cette demoiselle se dissipèrent si bien , qu'elle parut au souper.

En 1768, je vis , à Lintz , dans la haute Autriche , un officier du régiment de Plunket , qui , après avoir pris une dose des poudres d'Ailhaud , selon sa coutume , avoit été purgé , plus de soixante fois , avec des douleurs insupportables. Ces douleurs , accompagnées de tenesme , duroient encore. Il avoit quelque peu d'agitation dans le poulx ; & il étoit abbatu & échauffé , depuis deux jours qu'il avoit pris ces poudres. Comme tout annonce qu'elles contiennent une résine purgative , je vis clairement d'où venoient toutes ces incommodités ; & je ne balançai point à y porter remède. Je lui conseillai de prendre un peu d'excellent vin de Bude , tout de suite , & d'y revenir , s'il s'en trouvoit bien. Il suivit mon conseil ; & tout fut bientôt calmé. J'ai observé , dans plusieurs occasions semblables , les bons effets d'un dissolvant spiritueux ; & je l'ai vu aussi , plusieurs fois , remédier aux maux produits par la poudre d'Ailhaud ; prépara-

tion dont j'ai vu, plus d'une fois, des effets très-nuifibles, & même funestes, soit par sa nature, soit faute d'attention dans ceux qui la préparent, & qui ne réduisent pas toujours la résine en une poudre assez fine, soit enfin par une application trop générale, & peu appropriée de ce remède. J'ajouterais un mot à ce qu'ont écrit, avec juste raison, contre ces poudres, MM. Tissot, Barbeau Dubourg, Thierry, & autres amis de l'humanité. Je le fais, avec d'autant plus de plaisir, que ce que je dirai, regarde une personne qui, trompée elle-même sur son état, a contribué à tromper les autres par ses Lettres, que M. Ailhaud a insérées dans la Collection qu'il a donnée au Public.

M. De Saint-Fief, capitaine au régiment de Pluncket, mourut à Lintz, au mois de Juin 1766. Il avoit pris, pour une maladie de poitrine, une quantité prodigieuse de poudres d'Ailhaud, ayant eu malheureusement trop de confiance pour ce remède. Il avoit commencé à s'en servir, plusieurs années auparavant, dans un tems où il étoit mourant d'un abcès au poumon. La nature fut victorieuse : l'abcès s'ouvrit ; & il se rétablit, après avoir craché une grande quantité de pus. Ce changement, causé uniquement par la nature, fut attribué au remède, (comme cela n'arrive que trop souvent :) il

le continua, de tems en tems, & fut guéri en apparence. Lorsque je passai à Lintz, & qu'on me pria de le voir, il étoit mourant, & dans le dernier degré de marasme. Il sentoît une grande oppression à la poitrine, avec une douleur sourde : la respiration étoit fort gênée ; le pouls extrêmement petit, ferré, & fréquent (a). Il avoit, depuis quelque tems, une diarrhée continuelle, accompagnée de vives douleurs, & de ténésme : cependant on ne pouvoit lui persuader de discontinuer ces fatales poudres. Dans l'état où il étoit réduit, je ne pus lui conseiller que quelques legers soulagemens, comme des lavemens, &c. Les funestes effets des poudres durèrent jusques dans ses derniers momens, comme je l'appris après sa mort.

Je proposai l'ouverture du cadavre ; & elle fut faite, en ma présence, par M. Hochstein, chirurgien aide-major. Ce que je trouvai de plus remarquable fut, 1^o un vaste kyste, ou sac, d'une substance blanche, tenace, & épaisse, ressemblant à du cuir, qui occupoit la plus grande partie du poumon, d'un côté, & qui avoit contenu

(a) Cet état du pouls dans un cas où les intestins sont principalement affectés, confirme la vérité des observations intéressantes sur la doctrine du pouls, dont les célèbres MM. de Bordeu & Fouquet ont enrichi la Médecine.

autrefois le pus que le malade avoit rendu dans ses crachats ; 2^o l'estomac , & le canal intestinal , remplis , tout du long , de petits ulcères qui rendoient une matière d'une puanteur horrible ; ulcères qui me parurent fournir une triste preuve des effets de son remède favori.

J'aurois dû remarquer que les selles , qu'il rendoit avec des douleurs inouïes , contenoient une grande quantité de pus , & des portions considérables de la membrane veloutée des intestins. On ne pouvoit pas supporter leur odeur infecte.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E

De M. LEVRET, contenant quelques Observations sur un Passage concernant l'Alaitement des Enfans , dans son Essai sur l'Abus des Régles générales , & contre les Préjugés qui s'opposent aux progrès de l'Art des Accouchemens , &c.

L'intérêt que vous prenez , MONSIEUR , à tout ce qui concerne le bien public m'engage à vous faire part d'un avis que m'ont donné des personnes , aussi-bien intentionnées que vous. Elles m'ont appris que j'avois indisposé contre moi nombre de dames du premier rang , par un article de mon

Essai sur l'Abus des Règles générales, & contre les Préjugés qui s'opposent aux progrès de l'Art des Accouchemens, &c.

Le sujet de cet article est l'*alaitement naturel* des enfans qui viennent de naître. On m'a fait observer, outre que je pouvois donner plus d'étendue à cette matière, que le tableau que je fais, (page 291, & suivantes,) de toutes les difficultés que quelques femmes éprouvent quelquefois, est si effrayant, qu'il semble que j'aye eu envie de dégoûter les femmes d'allaiter leurs enfans; que plusieurs d'entr'elles en avoient tiré cette conséquence, & que d'ailleurs elles croient que je veux les asservir toutes à une nouvelle méthode; méthode que tout le monde désapprouve, me dit-on. Je vous avoue, MONSIEUR, que toutes ces allégations, m'ayant beaucoup surpris, elles m'engagerent à relire avec attention l'article de mon Opuſcule qui y avoit donné lieu; & je ne fus pas long-tems à m'appercevoir de ce qui avoit pu faire prendre le change sur ma façon de penser. Mais, pour mettre en évidence ce que je vais exposer, il est bon d'observer que je commence mon article par donner (pages 284 & 285,) une légère esquisse du mécanisme de la succion & de la déglutition de l'enfant qui tette, pour que les meres, qui n'ont pas encore nourri, puissent s'al-

furér, par elles-mêmes, lors de leurs tentatives, si leurs enfans tettent réellement, afin de les mettre à l'abri des accidens dont elles sont menacées, lorsque leurs enfans ne tettent qu'en apparence, ou du moins qu'imparfaitement : ce sont ces accidens que j'ai décrits scrupuleusement dans le tableau qui les effraie tant.

J'ai eu ensuite la précaution de détailler, (pages 285 & 286,) la plupart des moyens usités, pour préparer les mammelons à être saisis aisément par la bouche de l'enfant, & à faciliter le débouchement des canaux lacteux, qui entrent dans la composition de ces mammelons.

Qu'y-a-t-il jusqu'ici qui puisse faire croire que j'ai eu dessein de dégoûter les meres d'allaiter leurs enfans ? Si j'avois eu cette intention, me serois-je donné la peine d'entrer en matiere, par ces deux choses si nécessaires à observer, soit pour faciliter la réussite, en s'y prenant de bonne heure, soit pour s'assurer si on a réussi ? &, en cas de non-succès, ne convenoit-il pas d'avertir de quoi la mere & l'enfant sont menacés, si on ne sçait point le parti qu'il y a à prendre, pour y remédier, sans abandonner l'allaitement qu'on s'étoit proposé de faire ? Est-ce encore là prouver que j'ai conçu le dessein de dégoûter les meres d'allaiter leurs

enfans ? N'est-ce pas, au contraire, leur démontrer avec la plus grande évidence, qu'en approuvant leurs louables desirs, je fais mes efforts pour leur en faciliter l'exécution, non-seulement en leur traçant la route la plus sûre pour parvenir à leur but, mais en leur marquant les divers écueils qu'il faut éviter, & comment il faut s'y prendre pour s'en tirer, quand on est en danger de faire naufrage.

D'ailleurs on trouve aux pages 287, & suivantes, un plan de conduite, avec lequel il est très-possible d'aider ces respectables mères à répondre au vœu de la nature. Y a-t-il encore-là quelque chose qu'on puisse judicieusement me reprocher ? Non, sans doute. Mais, me dira-t-on, vous avez cependant conclu affirmativement, dans les mêmes pages que vous venez de citer, pour une méthode que vous proposez comme étant le résumé de votre expérience personnelle. J'en conviens ; mais je nie que j'aie proposé cette méthode indistinctement pour tous les cas. Il est vrai que, pour faire mieux sentir le seul cas où la méthode que je propose est indispensable, j'aurois pu ajouter, par surabondance, dans l'endroit où je dis que *je laisse TOUJOURS passer les quatre premiers jours de couche, avant que de présenter l'enfant au sein*, j'aurois pu ajouter, dis-je : *Lorsqu'on a manqué de prendre*

les précautions nécessaires pour aider à réussir, ou, lorsque, les ayant prises, elles n'ont pas réussi.

Mais, de ce que j'ai fait dans ce lieu cette légère omission, (omission qu'il étoit si aisé de suppléer, que je pouvois m'en reposer sur tout Lecteur non prévenu,) est-on en droit d'en conclure, comme l'on fait, que je n'ai eu en vue que de subjuguier le sentiment de ces respectables meres, pour les asservir au mien ? Cela est-il juste ? Je ne dis point tout ceci, dans le dessein d'éluder la difficulté : loin de-là ; car j'avoue, de bonne foi, qu'on m'a fait remarquer que le mot de *toujours*, dont je me sers, en commençant la description de mon plan curatif, est de trop, ou qu'il falloit qu'il eût un correctif, pour restreindre la signification trop étendue qu'il présente. C'est pour réparer cette faute de diction, (si ç'en est bien réellement une) que je prie ceux qui liront mon Ouvrage de vouloir y suppléer la phrase ci-dessus. En effet il me paroît, en vérité, bien singulier, qu'on se serve, dans cette occasion, d'une légère faute de style, pour priver le genre humain d'un bien que le zèle patriotique d'un citoyen lui offre avec abondance de cœur.

Cette petite tracasserie littéraire ne me ralentira point sur les devoirs de mon état ; loin de-là ; elle ne fera que me rendre plus

plus attentif, pour tâcher d'éviter dorénavant que l'on confonde mes bonnes intentions avec quelques négligences de style; &, pour prouver que je ne néglige rien volontairement, je vais donner, en forme de supplément, les remarques suivantes, comme étant utiles au plan que j'ai tracé dans mon *Essai*.

Il y a un signe essentiel à saisir, qui peut servir à faire espérer que la mere pourra allaiter aisément son enfant, sans se servir de préparation. Ce signe se tire de la facilité qu'a quelquefois le lait à sortir par les mammelons, pendant les derniers tems de la grossesse; enforte que c'est de ce point capital qu'il faut partir, pour sçavoir s'il est nécessaire, ou non, de prendre des précautions; d'où il résulte que, si, dans le dernier mois de la grossesse, les mammelons ne suintent point, il faut absolument travailler à en déboucher les canaux excréteurs: si, au contraire, ils sont débouchés, il est non-seulement inutile de s'en occuper; mais il pourroit devenir nuisible à l'enfant de le faire, en supposant néanmoins que, par ce moyen, le lait vînt à fluer en trop grande quantité par les mammelons. Cette raison est trop bien fondée pour avoir besoin d'aucune autre explication.

Il deviendroit aussi superflu de dire ici,

que les dispositions opposées à celles dont nous venons de parler, doivent faire craindre qu'on aura de la peine à réussir, sur-tout, si, malgré les préparations préliminaires, le lait ne peut sortir des mammelons; mais il est utile d'observer que, dans le cas où la femme grosse auroit déjà eu des enfans, si son lait a coulé par les mammelons, dans les suites de ses couches, sur-tout de la dernière, il y a lieu d'espérer qu'elle nourrira aisément, quoique le lait n'ait point coulé par les mammelons dans aucune de ses grossesses : il sera cependant prudent, malgré cela, de prendre des précautions, de crainte que, cette fois, il ne se présente quelqu'obstacle imprévu qui fasse regretter trop tard d'avoir manqué de faire usage de ces précautions : néanmoins la prudence exigera toujours alors que ce soit seulement dans le dernier mois qu'on les commence, & cela, pour les raisons sous-entendues ci-dessus.

Mais si, malgré toutes les sages précautions que l'on aura prises, pour parvenir au but qu'on se proposoit, n'importe dans quelles circonstances on les ait employées, il arrivoit que la mere ne pût point donner à tetter à son enfant, les deux premiers jour des couches, je déclare que, comme je ne puis abandonner le sentiment que j'ai

exposé pour ce cas , (aux pages 287 & suivantes de mon *Essai* ,) sans trahir ma façon de penser , & , par conséquent , sans compromettre le bien public & ma réputation , je déclare que je ne m'en départirai jamais.

J'ai l'honneur d'être , &c.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

A O Û T 1771.

THERMOMETRE.				BAROMETRE.		
Jours du mois.	A 6 h. du mat.	A 2 h. à deux du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	12	11 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28	28	28
2	10	16 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28	28	28
3	10	18	19	28	28	28
4	12	19	16	28	28 $\frac{1}{2}$	28
5	16	22	15	28	28 $\frac{1}{2}$	28
6	15	24	18	28	28	28
7	16 $\frac{1}{2}$	26	18 $\frac{1}{2}$	28	28	28
8	16 $\frac{1}{2}$	18	16	28	27 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
9	16	23	19	28 $\frac{1}{4}$	28	28
10	16	20	15 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
11	13	20	15 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$	28
12	15	20	13 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	27
13	12	14 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$
14	11	18 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28	28	28
15	12	18 $\frac{1}{2}$	14	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28
16	13 $\frac{1}{4}$	20 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28
17	14	19	14	28	28 $\frac{1}{2}$	28
18	11 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	15	28	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$
19	15	17 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	28	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$
20	15	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	28	28
21	12 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
22	11 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$	28
23	12	18 $\frac{1}{4}$	13	28 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$
24	14 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	11	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{4}$
25	9 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	28
26	10 $\frac{1}{2}$	16	10	28	28	28
27	9 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	12	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
28	12	18	15	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
29	15 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	15	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
30	13	18	15	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
31	13	23	17 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours et mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. nuages.	N-O. pl. nuages.	Beau.
2	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
3	O-N-O. nuages.	O-N-O. nuages.	Beau.
4	N-O. nuages.	N-N-O. nuages.	Beau.
5	O-S-O. nuages.	O-S-O. nuages.	Nuages.
6	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
7	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
8	S-O. couv. pl.	S-O. gr. pluie.	Couvert.
9	S-O. couv. n. vent.	S-O. nuages. vent.	Couvert.
10	O-S-O. nuages. pl. vent.	O. pl. couv.	Couvert.
11	O. nuages.	O. nuages.	Couvert.
12	S. pl. vent.	S-S-O. pl. v. tonnerre.	Nuages.
13	O. c. ondées.	O. ond. nuages.	Nuages.
14	O. c. pet. pl.	O. pet. pl. n.	Beau.
15	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
16	S-O. c. nuag.	S-O. nuages.	Nuages.
17	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
18	O. couvert.	O. n. pet. pl.	Couvert.
19	S-O. pluie. c.	S-O. gr. pl.	Couv. v. pl.
20	O. c. vent.	O. v. nuages.	Nuages.
21	S-O. nuages.	S-O. n. pluie.	Beau.
22	O-N-O. n.	N. nuages.	Beau.
23	N-N-E. nuag.	N-N-E. c. pl.	Pluie.
24	S-O. couv.	O-S-O. pl. v.	Couv. gr. v. & pluie.
25	O. v. pluie.	O. v. pluie.	Nuag. vent.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
26	O. gr. v. cou- vert.	O-N-O. nuag- es.	Beau.
27	O. couvert.	S-O. pl. cou- vert.	Couvert.
28	S-O. c. nuag.	O. c. pet. pl.	Couvert.
29	O. couvert.	O-N-O. cou- vert.	Nuages.
30	O-N-O. c.	O-N-O. n.	Nuages.
31	N. beau.	N-E. beau.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 26 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 9 degrés au dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces 7 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N.

1 fois du N-N-E.

1 fois du N-E.

1 fois du Sud.

1 fois du S S-O.

10 fois du S-O.

3 fois de l'O-S-O.

15 fois de l'O.

5 fois de l'O-N-O.

2 fois du N-O.

1 fois du N-N-O.

Il a fait 10 jours, beau.

26 jours, des nuages.

Il a fait 17 jours, couvert.
 14 jours, de la pluie.
 8 jours, du vent.
 1 jour, du tonnerre.

*MALADIES qui ont régné à Paris ,
 pendant le mois d'Août 1771.*

Les maladies, qui ont paru le plus communément, pendant ce mois, ont été des fièvres tierces, & double-tierces, qui ont cédé à l'usage du quinquina donné après les évacuations nécessaires. On a observé aussi quelques fièvres putrides, accompagnées, pour la plupart, de mal à la gorge, avec difficulté d'avaler. Malgré cela, elles n'ont rien exigé de particulier dans leur traitement. On a vu, en outre, quelques rougeoles, & quelques petites-véroles; mais nous n'avons pas eu dire qu'elles aient été fort abondantes, ni d'un mauvais caractère.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
 à Lille, au mois de Juillet 1771 ;
 par M. BOUCHER, médecin.*

Nous n'avons pas eu de chaleurs, ce mois. La liqueur du thermometre, qui, jusqu'au 16, n'avoit pas atteint le terme de 20 degrés au-dessus de celui de la congelation, s'est portée, le 17, à 24 degrés, & le 18, à 23 degrés. Après le 18, elle n'a atteint, qu'un seul jour, le terme de 20 degrés.

Quoique le mercure, dans le barometre, ait presque toujours été observé au-dessus du terme de 28 pouces, il y a eu plusieurs jours de pluie; mais elle n'a été forte que deux à trois jours.

Le vent a été *nord*, au commencement du mois; & *sud*, à la fin.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 24 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 9 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

3 fois du N. vers l'Est.

1 fois du Sud-Est.

2 fois du Sud.

11 fois du Sud vers l'O.

9 fois de l'Ouest.

7 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

17 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement du mois, & de la sécheresse à la fin.

MALADIES qui ont régné à Lille, au mois, de Juillet 1771.

Nous avons eu, dans le petit peuple, deux sortes de fièvres continuës ; l'une inflammatoire & bilieuse, de la nature de la synoque putride des anciens ; & l'autre, putride-vermineuse. L'une & l'autre portoient à la tête, & quelquefois à la poitrine. Il étoit aisé de les distinguer, dès le commencement de la maladie, par les symptômes caractéristiques à l'une & à l'autre espece. En quelques personnes néanmoins, attaquées de la fièvre inflammatoire-bilieuse, l'on a observé, dans le progrès de la maladie, quelque complication de la fièvre putride, des déjections fétides, des vers, &c. Dans les vieillards & les enfans, l'intérieur de la bouche & du gosier se couvroit d'aphthes, lorsque la maladie étoit prolongée dans l'une & l'autre espece de fièvre.

Les vents du nord, qui avoient soufflé, la plus grande partie du mois dernier, & qui avoient continué, une partie de ce mois, ont amené des esquinancies, des pleuropneumonies, & quelques rhumatismes inflammatoires. Peu de personnes ont succombé à ces maladies ; mais, dans quelques-uns, l'esquinancie & la péripneumonie ont dégénéré en maladies chroniques.

Nombre de personnes ont été dans le cas de la diarrhée bilieuse.

LIVRES NOUVEAUX.

Système nouveau & complet de l'Art des Accouchemens, tant théorique que pratique, avec la description des Maladies particulières aux Femmes enceintes, aux Femmes en couche, & aux enfans nouveaux-nés; traduit de l'anglois de *J. Burton*, par *M. Le Moine*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris: Ouvrage enrichi de Notes, avec dix-huit Figures. A Paris, chez *J. Th. Hérissant*, pere, 1771, in-8°.

Observations sur la Cure radicale de plusieurs Polypes de la Matrice, de la Gorge, & du Nez, opérée, par de nouveaux moyens inventés par *M. A. Levret*, Accoucheur de Madame la Dauphine; troisième Édition revue, corrigée & augmentée. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1771, in-8°. Prix, rel. 6 l.

On trouve, dans cette nouvelle Édition de l'Ouvrage de *M. Levret* sur les Polypes, les différentes Additions & Corrections qu'il avoit faites à sa Méthode, depuis la seconde; Additions qu'il avoit déjà publiées dans nos Journaux, & qui ont aussi reçu du Public l'accueil qu'il a coutume de faire à toutes les productions de ce célèbre Chirurgien.

Nouvelles Observations faites dans les Hôpitaux militaires de la Marine, &c. pour constater la sûreté & l'efficacité des lavemens anti-vénériens; par *M. Royer*, ancien Chirurgien aide-major des Armées du Roi. A Londres; & se trouve à Paris, chez *Boudet*, 1771, broch. in-8°.

Mémoire sur les Lésions de la Tête par contre-

coup ; par M. *Chopart*, Maître en Chirurgie du Collège de Paris. A Paris, chez *Didot*, 1771, broch. in-12 de 88 pages. Prix, 1 l. 4 s.

Traité du Seigle ergoté, dans lequel on examine les causes de cette excroissance végétale, les moyens de la prévenir, les résultats de l'analyse de ces grains, leurs effets sur les animaux, les maladies épidémiques qu'occasionne leur usage, & le traitement qu'elles exigent ; par M. *Read*, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, ci-devant Médecin des Armées du Roi, en Allemagne, Médecin de l'Hôpital militaire de Metz, & Membre d'une Société de Gens de Lettres de la même ville, avec cette épigraphe :

Fugite hinc ; latet anguis in herba.

VIRGIL. *Bucol. Eclog. 3.*

A Strasbourg, chez *Leroux* ; & à Metz, chez *Marchal*, 1771, broch. in-8° de près de cent pages.

On trouve des exemplaires de cette Brochure à Paris, chez *Vincent*.

La Nature considérée sous ses différens aspects, ou Lettres sur les Animaux, les Végétaux, & les Minéraux ; par M. *Buc'hoz*, Tome V. A Paris, chez *Costard*, 1771, in-12.

Il paroît, chaque mois, trois Cahiers de cet Ouvrage périodique, chacun de trois feuilles. On en a déjà publié vingt-quatre, depuis le commencement de l'année.

Lettre à M. *Freron*, des Académies d'Angers ; de Nancy, de Montauban, de Marseille, de Caen, d'Arras, & des Arcades de Rome, Auteur de l'Année Littéraire, avec cette épigraphe :

Une analyse exacte n'est point une satire.

LETTRE de M. *Portal* à M. *Petit*, p. 5.

A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez la veuve

380 LIVRES NOUVEAUX.

Regnard, & Demonville, 1771, broch. in-8° de cent trente-six pages. Prix, 1 liv. 10 s.

C'est une nouvelle Critique de l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie de M. *Portal*.

Dictionnaire du Diagnostic, ou l'Art de connoître les Maladies, & de les distinguer exactement les unes des autres; par M. *Helian*, Docteur en Médecine, avec cette épigraphe:

Medicus sufficiens ad morbum cognoscendum, sufficiens est ad curandum. Hippocr. Lib. de Arte.

A Paris, chez *Vincent*, 1771, in-12. Prix, rel. 3 l.

A V I S A U X M E R E S

QUI VEULENT NOURRIR;

Par M. COUSIN.

Une des difficultés qui rend la succion difficile est la mauvaise conformation du mamelon; obstacle qui dégoûte beaucoup de femmes qui se détermineroient à nourrir, si elles avoient cette partie bien conformationnée: elles sont donc par-là privées des plaisirs les plus grands. En effet, en est-il de plus grands que ceux d'allaiter ses enfans, de les voir croître entre ses bras, de leur continuer une nourriture qui leur est destinée par la nature; secondement, de se soustraire à tous les accidens que peut occasionner un lait répercuté, & par-là jouir d'une santé parfaite. Quelques auteurs, outre plusieurs

préparations, comme les lotions émollientes, les suctions faites avec un instrument propre à cet usage, ou avec la bouche, ce qui est le mieux, (on répète cette opération plusieurs fois par jour,) conseillent de mettre les bouts dans de petits étuits faits exprès, dont la forme ressemble parfaitement à un chapeau détrouffé. On en fait de plusieurs matieres, de buis, d'yvoire, de cire vierge, &c. Ceux de cire vierge sont à préférer; car ceux de buis, d'yvoire, ou de quelqu'autre matiere dure, sont trop solides. Une femme, ayant deux étuis de cette matiere, peut recevoir un coup, ou se trouver pressée par quelque cause que ce soit: leur solidité peut occasionner, par cette pression, une contusion violente; par-là, produire de grands défords, & priver la mere & l'enfant du fruit de leur préparation.

Le sieur Cousin s'est occupé à perfectionner la forme de ces étuits, & est parvenu à en faire de cire vierge, de plusieurs grandeurs, qui remplissent parfaitement l'attente des meres qui en ont besoin. Beaucoup s'en sont déjà servies avec succès; mais ce n'est pas-là seulement à quoi ils sont propres: ils servent encore aux meres dont le mamelon est bien fait. Les premiers jours, lorsqu'une mere donne à tetter, il arrive sou-

vent chaleur & douleur au mammelon : fort souvent même le mammelon est déchiré ; dans ces cas , on applique toutes sortes de remèdes. Chaque fois que l'enfant tette , la douleur recommence , & le mal augmente quelquefois. La mere , lassée de souffrir , abandonne son enfant : ils sont donc par-là tous deux souffrans , & conséquemment en danger de souffrir davantage. Les remèdes que l'on emploie ne peuvent procurer un soulagement prompt : si-tôt que l'enfant cesse de tetter , on panse le sein , on applique des compresses dessus , on croise les camisoles , & par-là on applatit le mammelon. Ces remèdes ne portent point sur le mal : or donc la guérison ne doit se faire qu'avec peine , très-longuement , & difficilement.

Tous les médecins & chirurgiens savent que la cire entre dans beaucoup de remèdes emplaïtiques ; qu'elle ne peut faire aucun mal , étant appliquée sur une plaie quelconque ; qu'au contraire son application tend à tenir les bords d'une plaie rapprochés , & par-là opere la guérison. Une mere , dont le mammelon est déchiré , n'a besoin que de réunion : eh bien ! ces petits chapeaux ont cet avantage sur les moyens ordinaires. Mais , s'ils étoient insuffisans , & qu'il fallût d'autres remèdes ; en les garnissant en dedans , l'application seroit plus par-

faite que par les moyens contraires. Il leur a encore donné une perfection, qui est de les percer au bout, afin que, si le lait couloit du sein, il ne fût pas retenu dans l'étui, ni ne coulât pas le long du sein, & afin que l'on puisse aussi panser le mammelon, c'est-à-dire, injecter quelque liqueur détersive, pour accélérer la guérison.

On pourra m'objecter que les étuis de cire se salissent plus que ceux de bois & d'ivoire, & qu'ils sont par-là plus capables de faire du mal, en occasionnant un l'éréfipèle au mammelon, même à l'aréole : cela est vrai, si on n'a pas soin de les laver ; mais les autres ont le même inconvénient ; & ils n'ont pas l'avantage de s'adapter au sein, comme ceux de cire, & de servir par eux-mêmes à la guérison. Pour lever cette difficulté, toutes les vingt-quatre ou trente heures, il faut les laver, ensuite les laisser sécher, & s'en servir après, comme à l'ordinaire ; & il n'arrive aucun accident.

Le sieur Cousin ne prétend point se dire l'inventeur de ces chapeaux, non plus que des bandages élastiques, dont l'origine remonte à plus d'un siècle ; mais il les a perfectionnés l'un & l'autre.





T A B L E.

<i>Extrait des Elémens de Chirurgie pratique, faisant partie des Oeuvres de feu M. Ferrein; rédigés, & mis en ordre par M. H. Gauthier, médecin.</i>	Page 291
<i>Description d'un enfant monstrueux. Par M. Marisy, méd.</i>	312
<i>Observations anatomiques sur une tête de veau monstrueuse. Par M. Serain, élève en chirurgie.</i>	315
<i>Guérisson inespérée d'un enfant. Par M. De Marque, méd.</i>	317
<i>Réponse de M. Chevalier, chir. à M. Taillière, méd.</i>	324
<i>Observations sur un dépôt lacteux. Par M. Viger, chir.</i>	327
<i>Lettre de M. Poulain, chir. à M. Marigues, chir. contenant quelques remarques sur les dépôts purulens des mâchoires.</i>	334
<i>Observation sur un ulcère accompagné de symptômes singuliers. Par M. Mangin, chirurgien.</i>	349
<i>— sur un fracas des os du tarse. Par M. Aubray, chirurgien.</i>	351
<i>Lettre de M. Héritz Laval, chir. au sujet d'un bandage.</i>	354
<i>— de M. Houllon, médecin, à M. A. Roux, D. M. P. concernant les purgatifs drastiques-résineux.</i>	355
<i>— de M. Levret, chir. sur un passage de son Essai, qui traite de l'allaitement des enfans.</i>	364
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Août 1771.</i>	371
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Août 1771.</i>	375
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Juillet 1771. Par M. Boucher, médecin.</i>	Ibid.
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Juillet 1771. Par le même.</i>	377
<i>Livres nouveaux.</i>	378
<i>Avis.</i>	380

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre 1771. A Paris, ce 23 Septembre 1771.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

NOVEMBRE 1770.

TOME XXXIII.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1770.

EXTRAIT.

Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, contenant l'Origine & les Progrès de ces sciences, avec un Tableau chronolog. des principales Découvertes, & un Catalogue des Ouvrages d'Anat. & de Chir. des Mémoires académiq. des Dissertations insérées dans les Journaux, & de la plupart des Thèses qui ont été soutenues dans les Facultés de Méd. de l'Europe; par M. PORTAL, lecteur du roi, & professeur de méd. au Collège-Royal de France, professeur d'anat. de M^{te} le Dauphin, de l'Acad. Royale des Sciences, &c. &c. &c. avec cette épigraphe :

Ex his enim patebit, quot res quæ vulgò, ob Historiæ ignorationem, repertæ à posterioribus credebantur, quantò antea propositæ fuerint. MORGAGNI, Epist. ad VALSALVÆ Tract. de Aure.

A Paris, chez Didot le jeune, 1770, in-8°, cinq vol.

POUR présenter à nos lecteurs l'idée qu'ils doivent se faire de cet Ouvrage, nous ne croyons pouvoir mieux faire que

de copier la Notice qu'en ont donnée MM. Laffone & Morand, commissaires nommés par l'Académie Royale des Sciences, pour l'examiner. « Tout anatomiste, » disent-ils, jaloux d'étendre les limites de » son art, doit, avant tout, être instruit » des travaux, des recherches & des obser- » vations que les anciens & les modernes » ont faites & ont consignées dans leurs » écrits. Il doit être en état de comparer » & d'analyser les faits, de fixer les épo- » ques des découvertes, de faire connoître » la sûreté & la chaîne des connoissances » acquises, de démêler & de rectifier les » erreurs, en remontant à leurs sources, » &, en degageant ainsi le connu de l'in- » connu, se frayer une route assurée à de » nouvelles recherches. Au point où en est » l'anatomie moderne, cette voie de pro- » céder, est celle qui promet le plus de » succès pour perfectionner les connois- » sances.

» C'est en associant ainsi la partie scienti- » fique de l'anatomie aux dissections répé- » tées, ou à la pratique de l'art, que » MM. Morgagni, Haller, & quelques » autres, se sont illustrés, & qu'ils ont » donné à leurs Ouvrages un degré de mé- » rite & d'utilité, qui sera toujours avoué » & reconnu par les anatomistes.

» M. Portal, ayant bien compris les avan-

» tages d'une étude dirigée sur ce plan, s'y
 » est entièrement livré; &, pour en retirer
 » tout le fruit possible, il a entrepris de
 » faire une analyse détaillée, suivie & rai-
 » sonnée, de tous les Ouvrages qui ont
 » été publiés sur l'anatomie, en remontant
 » jusqu'aux tems les plus reculés, & pré-
 » sentant, siècle par siècle, la suite des
 » faits, le fil des progrès, & la chaîne des
 » découvertes jusqu'à nos jours.

» L'Ouvrage sera terminé par une Table
 » très-étendue, qui doit en lier toutes les
 » parties, rapprocher tous les objets, &
 » former, par ce moyen, un corps d'ana-
 » tomie des plus curieux & des plus inté-
 » ressans. » (Cette Table ne paroît pas
 encore : elle doit composer le fixieme Vo-
 lume.)

» Quelques auteurs ont prétendu donner
 » une espece d'histoire de l'anatomie, en
 » publiant des listes nombreuses des Ou-
 » vrages anatomiques ; mais le mérite,
 » quoique réel, de ce travail, n'est que
 » celui des bibliographes : il faut pourtant
 » excepter Goëlicke ; car, en indiquant les
 » Ouvrages, il en donne quelquefois une
 » courte Notice assez bien faite, en rap-
 » pellant des observations qui sont propres
 » à l'auteur dont il parle. Mais personne,
 » avant M. Portal, n'avoit traité cette ma-
 » tiere avec autant d'étendue & de détail,

» n'avoit présenté une suite aussi nombreuse
 » de faits bien analysés , & ramenés à leurs
 » véritables époques ; personne enfin n'a-
 » voit travaillé sur le plan que nous venons
 » de tracer , pour composer une vraie
 » Histoire de l'anatomie. »

Entrons dans quelques détails sur la marche que notre auteur a suivie. Il a divisé son Ouvrage en deux Parties. La première traite de l'Histoire ancienne , qu'il étend jusqu'à Harvée. Il examine , dans autant de chapitres particuliers , les travaux des Juifs , des Grecs & des Arabes. La seconde Partie a pour objet les travaux des modernes : elle comprend l'histoire de tous les auteurs d'anatomie ou de chirurgie , qui ont vécu depuis Harvée jusqu'à nous. Ces deux Parties sont divisées en plusieurs époques. M. Portal en a établi cinq dans la première Partie , Hippocrate , Galien , Vésale , Fabrice d'Aquapendente , Ambroise Paré. Il admet treize époques dans la seconde Partie , Harvée ; Pecquet , Malpighi , Ruysch , Duverney , Morgagni , Winslow , Senac , Haller , Lieutaud , Dionis , Heister , Morand. En traitant de chaque auteur en particulier , il commence à donner son histoire ; ensuite il rapporte le titre de ses Ouvrages dont il indique les différentes éditions. Il extrait de chacun ce qu'il y a de plus neuf & de plus remarquable , & relève les plagats. Il

a suivi l'ordre chronologique de la publication des Ouvrages , afin d'assigner avec plus de certitude les découvertes à leurs véritables auteurs. Il paroît être beaucoup plus occupé de l'histoire des faits , que de celle des systêmes. Il a recueilli de tous les Mémoires des Académies & des Journaux de l'Europe , écrits en latin ou en françois , ce qu'ils contiennent de relatif à l'anatomie & à la chirurgie ; & il s'est contenté de rapporter les titres des Mémoires écrits en d'autres langues ; ou , s'il y a joint quelques Notices , c'est d'après les bibliographes , ou d'après des personnes instruites de ces langues , qu'il a consultées.

On n'attend pas de nous , sans doute , que nous suivions M. Portal dans le cours de son Histoire : cependant , pour la faire connoître , autant que cela est possible dans un Extrait aussi borné que ceux que notre Journal comporte , nous allons tâcher d'analyser quelques-unes de ses époques les plus importantes ; nous commencerons par Galien , le plus ancien des anatomistes , dont les Ouvrages nous ayent été conservés. Sans nous arrêter aux particularités de sa vie , sur lesquelles on trouve peu de chose dans l'Ouvrage de M. Portal , nous allons passer tout de suite à la Notice qu'il donne de ses travaux en anatomie : nous joindrons en-

semble ce qu'il en dit dans son premier Volume, & ce qu'il y a ajoûté dans le Supplément qui se trouve à la fin du cinquieme.

Galien divise le corps de l'homme en quatre parties, le ventre, le thorax ou la poitrine, la tête & les extrémités. Il distingue, dans le bas-ventre, les parties contenant, & les parties contenues. Il divise les premières en *communes*, telle que la peau avec son épiderme, la membrane qui est sous la peau & la graisse; & en *propres*, au nombre desquelles il mettoit les muscles abdominaux, le péritoine, & les os des lombes & du bassin, dont il fait l'énumération. Il avoit reconnu que la peau reçoit des arteres, des veines & des nerfs. Il enseigne que le péritoine fournit une enveloppe à tous les visceres, aux intestins, aux vaisseaux qui sont entre le diaphragme & les extrémités inférieures, à l'*uterus* & à la vessie : il croyoit qu'il étoit composé de deux membranes. Il dit, sur l'épiploon, que, dans les hommes, il a cela de particulier qu'il n'est attaché que par des ligamens très-foibles à l'intestin colon. Selon lui, le ventricule n'est formé que de deux membranes, dont l'intérieure a des fibres droites, & l'autre des fibres rondes (circulaires :) il ajoûte que cette membrane extérieure vient du péritoine, & com-

munique avec tous les viscères du bas-ventre.

Il passe ensuite à la description de ces viscères, & traite d'abord du foie qu'il regarde comme l'organe de la sanguification : il avoit reconnu que la membrane, dont il étoit revêtu, venoit du péritoine. Il prétendoit que la rate étoit destinée à attirer les humeurs visqueuses & grossières, qui s'engendrent dans le foie. La texture de la rate est lâche & fongueuse : elle diffère cependant beaucoup de celle du foie, qui est plus solide, & à laquelle il donne, d'après Erasistrate, le nom de *parenchyme*. La rate communique avec le foie, par l'entremise de la veine-porte, & avec le cœur, par les artères.

La description, qu'il fait des reins, paroît beaucoup plus complète, au moins telle que la rapporte M. Portal ; car nous avouons que nous n'avons pas confronté ses Extraits avec les Ouvrages originaux. Ils sont situés dans la région lombaire, sur le derrière du ventre, à droite & à gauche du tronc descendant de la veine-cave, & de la grande artère. Par leur partie concave, ils sont attachés à l'un & à l'autre de ces grands vaisseaux, chacun par une veine & par une artère qui sortent de ces mêmes vaisseaux. C'est par cette veine & par cette artère que

les reins attirent l'humidité superflue du sang ; & ils la séparent ensuite par une faculté qui leur est particuliere. Cette humidité , ainsi séparée , se ramasse dans une cavité membraneuse , qui se trouve au milieu du rein , & qui sert d'embouchure à un canal de la grosseur d'une plume d'oie , auquel on a donné le nom d'*uretère*. Les deux ureteres viennent se rendre , par des trous obliques , dans la vessie qui n'a qu'une tunique propre ; car l'autre , qu'on lui attribue , n'est qu'un prolongement du péritoine : elle est munie d'un *sphincter* , comme l'anüs , pour empêcher la sortie involontaire de l'urine. Chaque rein , dit Galien , est muni d'un petit nerf qu'on peut à peine appercevoir.

Dans la description que Galien fait des parties de la génération , il s'est arrêté plus particulièrement à celles de la femme , & sur-tout à la matrice qu'il dit être composée de deux tuniques dont les fibres sont opposées. L'extérieure est nerveuse : toutes les deux sont capables de contraction & de dilatation. Les arteres de la matrice viennent de la grande artere ; & les veines viennent de la veine-cave. Il distingue son orifice & son fond , & dit que sa substance est musculuse , composée d'une chair dure & cartilagineuse , & qu'elle est percée d'un trou par où s'écoulent les mois des femmes , &

qui permet à la semence de l'homme de parvenir dans sa cavité. Les testicules des femmes sont placés, un de chaque côté de la matrice, près de ses cornes. Ils diffèrent de ceux de l'homme, par leur grandeur & par leur texture. Les parties génitales de l'homme, qui paroissent au dehors, sont le membre viril, & les testicules : ceux-ci sont recouverts d'une membrane propre, que Galien appelle *dartos*, de l'*érythroïde* ou *vaginale*, & du *scrotum* ; membranes qu'on ne trouve pas aux testicules des femmes. Les testicules & le *scrotum* ont peu de nerfs, selon Galien, parce qu'ils n'en ont besoin, *ni pour le sentiment ni pour le mouvement volontaire*. La verge, au contraire, & chez les femmes, la vulve, ont beaucoup de nerfs, ayant un sentiment plus exquis, à cause de l'acte vénérien. La verge a quatre muscles, deux qui servent à l'érection, & deux à la rétraction : elle vient des parties supérieures de l'*os pubis*, & est composée de parties nerveuses & caveuses, afin qu'elle puisse se remplir d'esprits, & par-là devenir roide. Les vaisseaux du testicule sont une artère & une veine. L'artère vient du tronc descendant de la grande artère : la veine a son origine à la veine émulgente.

M. Portal expose ensuite le sentiment de

Galien sur la génération. On sçait que cet ancien médecin admettoit le concours des semences de l'homme & de la femme ; mais il prétendoit que celle de la femme ne servoit qu'à nourrir celle de l'homme, qui est la principale, & à produire d'ailleurs une des enveloppes du fœtus. Quant à celle du mâle, elle se change toute en membranes dont quelques-unes conservent leur nature ; d'autres s'épaississent, se durcissent, deviennent des cartilages, & enfin des os qui servent de fondement à tout le corps. Quelques autres se plient, & forment, à mesure qu'elles s'allongent, des cavités & des tuyaux qu'on appelle *arteres* ou *veines*. D'autres enfin, s'étendant en filamens, produisent des fibres ou des nerfs. Le corps ayant été ourdi de cette manière, chaque partie attire ce qui lui est nécessaire. Les veines attirent le sang veineux, dont se forme ensuite le foie : les arteres attirent le sang artériel, dont se forme le cœur. Quant à la formation du cerveau, il se fait, dit Galien, une concentration de la partie la plus subtile de la semence ; & il arrive ensuite que la partie la plus grossière, se portant au dehors, produit une membrane qui se change peu-à-peu en un os qu'on nomme *crâne*. Les chairs sont enfin formées du sang le plus épais & le plus grossier, qui vient remplir

les espaces vuides, qui se trouvent entre les vaisseaux & les membranes. La peau se forme la dernière.

L'enfant tient à la matrice par un grand nombre de veines & d'arteres, comme par autant de racines qui viennent s'aboucher avec d'autres arteres qui sont propres à cette partie, & par où le sang menstruel s'écouloit, avant la grossesse. Il se forme autant de nouveaux vaisseaux dans la matrice d'une femme grosse, qu'il se trouve d'orifices de veines & d'arteres. Chacun de ces nouveaux vaisseaux est fort délié; mais ils grossissent peu-à-peu, à mesure qu'ils se joignent: de cette maniere, ils se trouvent, à la fin, tous réduits en deux grosses veines & deux grosses arteres qui viennent se rendre dans le fœtus par son nombril où ces deux veines se réunissent, & n'en forment qu'une seule qui va au foie. Les arteres demeurent divisées, & entrent dans d'autres arteres qui viennent du tronc commun de l'aorte du fœtus. L'usage de ces veines est d'apporter au fœtus du sang pour la nourriture de ses parties, pendant que les arteres lui fournissent un sang spiritueux pour l'entretien de sa vie. Tous ces vaisseaux sont liés ensemble, au sortir de la matrice, par une membrane forte & double, qui s'attache à la partie interne de ce viscere: on la nomme *chorion*. Au-dessous

du *chorion* est une autre membrane, nommée *allantoïde*, destinée à contenir l'urine du fœtus, qui lui est portée de la vessie par l'ouraue, qui accompagne les veines & les arteres ombilicales. La troisième tunique est celle qui enveloppe immédiatement le fœtus; elle est nommée *amnios*: elle contient une liqueur claire comme de l'eau, & très-abondante.

M. Portal n'a pas cru devoir rapporter la description que Galien fait des viscères du bas-ventre, parce qu'elle est trop étendue: il dit cependant que cette description est curieuse; il passe donc tout de suite à celle que cet auteur a faite de la poitrine. Le diaphragme est, selon lui, un véritable muscle d'une nature particulière, qui sépare la poitrine de l'*abdomen*. Il naît de la partie antérieure des fausses-côtes: ses parties moyennes sont nerveuses; & il a son tendon dans le milieu. Ses nerfs lui viennent de la portion cervicale de la moëlle épinière. Il ne désigne la plèvre, que par le nom de *membrane environnante*, & le médiastin, que par celui de *membrane séparante*: c'est ainsi que M. Portal traduit ses expressions. Dans la cavité de la poitrine sont contenus le cœur & le poumon: le cœur est au milieu, & couché sur le poumon. La substance du cœur est dure & charnue. Il est composé de plusieurs fibres, & est, en quelque sorte,

semblable aux muscles ; mais M. Portal observe qu'il n'a pas connu la disposition des fibres du cœur. Il connoissoit ses deux ventricules , ses valvules qu'il nomme *membranes* : il en avoit remarqué trois dans la veine artérielle , (l'artere pulmonaire ,) tournées du dedans au dehors. *L'orifice de de l'artere veineuse*, (la veine pulmonaire ,) *qu'il croit s'ouvrir dans le poumon , a deux membranes tournées du dedans au dehors.* Cette dernière exposition n'est pas exacte. M. Le Clerc , que M. Portal ne fait qu'abrégé , présente la description de Galien d'une manière plus conforme à la nature , & , nous osons dire , plus conforme aux textes de cet auteur. (Voyez le neuvième chapitre du septième Livre de son *Administration anatomique.*) Mais poursuivons. A la base du cœur sont deux épiphyses charnues & concaves , placées , devant les orifices , une de chaque côté : on leur a donné le nom d'*oreillettes*. Galien a connu le trou ovale , & en a donné , dit M. Portal , une description aussi exacte que les anatomistes modernes pourroient le faire. On ne sçait , après cela , ajoûte-t-il , pour quelle raison on en a attribué la découverte à Botal qui n'en a parlé presque qu'en passant. Il paroît qu'il connoissoit l'anastomose des artères avec les veines , & le passage du sang dans ces dernières , par ces anastomoses & son

retour au cœur. Il sçavoit que les artères sont toujours pleines de sang, & qu'elles en reçoivent plus du cœur, qu'elles ne lui en fournissent. Malgré cela; on ne peut pas dire qu'il ait eu une idée nette de la circulation, telle que nous la concevons.

Galien passe ensuite aux poumons. Il dit qu'ils sont revêtus d'une membrane qui est souvent affectée dans la péripneumonie; que sa substance est composée, comme celle du foie, d'un tissu de plusieurs vaisseaux, dont les intervalles sont remplis par une chair molle comme de la bourre; qu'il n'y a aucun nerf dans toute la substance des poumon; ce qui le porte à croire qu'ils n'ont aucune sensibilité. Cependant, poursuit cet auteur, j'ai découvert sur la membrane qui sert d'enveloppe au poumon, deux nerfs très-petits, qui viennent de la sixième paire du cerveau. Trois vaisseaux principaux se répandent dans le poumon, une veine, deux artères & les trachées qui servent à porter l'air aux poumons, & à transporter les fumées qui s'élèvent du cœur. Chaque poumon est partagé en cinq lobes dans l'homme; mais, dans les animaux, c'est tout autre chose.

La trachée-artère, dont le sommet est appelé *larynx*, est cartilagineuse. Les cartilages sont placés les uns au-dessus des autres, & forment chacun un demi-cercle.

Etant

Etant membraneux sur le derrière, où ils sont contigus à l'œsophage, ils sont fortement liés les uns autres par de forts ligamens, &, outre cela, par une membrane dont le canal est intérieurement revêtu. Lorsque la trachée-artère est entrée dans la poitrine, au-dessous des clavicules, elle se partage en deux, & se sous-divise ensuite dans les poumons, en une infinité de canaux dont les extrémités vont s'aboucher avec l'artère veineuse, sans changer de nature. Le larynx est composé de trois grands cartilages qui ne ressemblent en rien à ceux des trachées. Le cartilage antérieur est le plus grand : il est extérieurement convexe, intérieurement concave. Il ressemble à un bouclier : c'est pourquoi on l'appelle *thyroïde*. Le second cartilage est appelé *cricoïde*. Galien, dit M. Portal, paroît avoir été le premier qui ait remarqué que ce cartilage a deux petites têtes par lesquelles il s'articule avec l'aryténoïde : ce troisième s'articule avec le premier & le second dans leur partie postérieure, & est composé de deux petits cartilages qui s'unissent, & finissent en pointe à-peu-près comme le bec d'une aiguère d'où il a pris son nom. Galien parle ensuite des muscles qui ouvrent & ferment le larynx : il assure être le premier qui les ait connus. Il dit que ces muscles reçoivent des nerfs qu'il appelle *recurrens*, destinés

à les mouvoir. Ruffus d'Éphèse les avoit connus, selon M. Portal; mais il convient qu'on ne peut lui refuser d'avoir dit le premier, que la glotte & ses ligamens étoient l'organe de la voix. Enfin Galien a décrit les glandes du larynx, & leur véritable usage.

Les mammelles font deux corps glanduleux, placés sur le devant de la poitrine. Elles sont destinées à la sécrétion du lait : leurs artères & leurs veines ont une communication intime avec la matrice & les testicules. Galien passe pour le premier qui ait appercu cette communication.

Après cet exposé, M. Portal vient à l'anatomie de la tête. Au-dessous du crâne, Galien dit qu'on découvre une membrane à laquelle les anciens donnoient le nom de *méninge*; nom qu'il n'adopte pas, parce qu'on le donnoit à toutes les autres membranes. Cette membrane, dit-il, est dure, & fort épaisse : elle en recouvre une autre qui est très-fine. Il parle ensuite des différentes parties du cerveau, du corps calleux, du *plexus choroïde*, de la voûte à trois piliers : il connoissoit le *corpus psalloïdes*, le *conarion*, (ou glande pinéale,) les éminences appelées *nates*, & le *corps vermiforme*. Il connoissoit aussi quatre ventricules du cerveau, deux antérieurs, & deux postérieurs. Ces ventricules communiquent entr'eux.

La substance du cerveau est molle, & semblable à la graisse. Il a cru qu'au derriere du cerveau se joignoient deux veines. Le point de cette réunion a été appelé *pressoir* par Hérophile, à cause de sa situation entre les sinus latéraux, le sinus longitudinal inférieur du cerveau, & le sinus occipital du cervelet. Galien est du même sentiment qu'Hérophile sur le principe des nerfs. Il observe que le corps du cerveau n'est pas de même nature par-tout, mais qu'il est plus mol vers la partie antérieure, & devient plus dur, à mesure qu'il avance vers l'*occiput*, & que sa portion la plus dure est à sa jonction avec la moëlle de l'épine, qui est dans cet endroit plus dure qu'ailleurs, & qui devient de plus en plus dure, en s'éloignant de son principe. A la partie postérieure de la tête est placé le cervelet. Il est séparé du cerveau par une duplicature de la dure-méninge : sa substance est plus dure que celle du cerveau, sur-tout vers la partie qui touche à la moëlle épiniere. Willis, comme l'observe M. Portal, a tiré parti de cette Remarque.

Galien comptoit sept paires de nerfs qui tirent leur origine du cerveau & du cervelet, & vont se distribuer à différens organes. Il appelloit la premiere paire *optique*, la seconde, *les moteurs* : ils vont se distribuer aux muscles des yeux ; la troisieme,

gustatifs, parce qu'ils vont à la langue. Il croyoit que les nerfs de la quatrième paire sortoient du crâne par le même trou que ceux de la troisième; qu'ils étoient plus durs, plus petits, & qu'ils alloient se distribuer au palais, pour servir à l'organe du goût. Il décrit la cinquième paire d'après Marinus qui l'avoit ainsi nommée, & dit qu'elle va à l'oreille. La sixième se distribue, selon lui, en plusieurs rameaux qui vont au ventricule, aux intestins, au méfentère & aux autres viscères. Les nerfs de la septième paire sont appelés *moteurs de la langue*. Les nerfs de l'épine sortent par paires, c'est-à-dire un de chaque côté de l'épine, & vont ensuite se distribuer dans toutes les parties du corps.

Galien admettoit dans le globe de l'œil sept membranes qui l'environnent, les humeurs vitrée, crySTALLINE & aqueuse. Il croyoit que toutes les artères venoient du cœur, sur-tout de l'aorte qui prend naissance au ventricule gauche; que chaque tronc d'artère avoit un tronc de veine qui l'accompagnoit, mais qu'il n'en est pas de même des veines qu'on trouve quelquefois seules. Le Livre de Galien, qui a pour titre *De Motu musculari*, prouve qu'il étoit très-versé dans cette partie de l'anatomie, & qu'en ce genre, il avoit surpassé tous ceux qui avoient vécu avant lui. Il est le

premier, selon M. Portal, qui ait connu le *platysma myoïdes*, les muscles inter-osseux & lombricaux, que quelques chirurgiens François attribuent à Habicot, & un petit muscle de la tête, que nous appellons *le droit antérieur*. M. Portal n'a pas cru, dans ce premier exposé, devoir rien extraire de l'Ostéologie de Galien : il se contente de rapporter les définitions des os, du squelette, & de quelques parties osseuses.

C'est ainsi que M. Portal termine l'histoire des connoissances anatomiques, qu'on trouve dans les Ouvrages de Galien : il a cru devoir y ajoûter quelques nouveaux détails dans le Supplément qu'il a mis à la fin de son cinquieme Volume, en rappelant l'Edition que Dundas a publiée de l'Anatomie de Galien, recueillie par Oribase. Il commence par quelques Remarques de Galien sur les enveloppes du cerveau, sur ses ventricules, &c. Il rapporte, entr'autres choses, la description qu'il a donnée de la glande pinéale, qu'il appelloit *conarion*. Elle est placée, dit-il, au-dessus des éminences *nates* & *testes* : sa figure est semblable à celle d'un cone ; elle est située entre deux rameaux des veines du *plexus* choroïde ; est fixée à presque toutes les parties voisines par diverses membranules ; & elle s'incline, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & par-là préside à la distribution des

esprits. Il paroît, ajoute M. Portal, que Galien lui accorde d'aussi grandes prérogatives que Descartes ; ou, pour mieux dire, Descartes doit à Galien son système sur le siège de l'ame dans la glande pinéale. Ce n'est pas la première fois que les philosophes ont profité des idées des médecins. De-là notre auteur passe à la description des yeux : il remarque ensuite que Galien a connu l'orifice des canaux salivaires, qui se trouvent à la racine du frein de la langue ; qu'il a décrit les ventricules du larynx ; qu'il a connu que l'épiglotte couvroit entièrement la glotte ; que le cœur étoit situé transversalement au milieu de la poitrine. M. Portal rapporte fort au long la description qu'il a donnée de cet organe. Il ne corrige pas ce qu'il a dit des valvules dans son premier Volume : il se contente d'observer que Galien suit Erasistrate de fort près dans la description qu'il donne des valvules ; qu'il avoit ajouté seulement que les valvules auriculaires sont les plus fortes & les plus épaisses ; qu'elles sont tirées par des ligamens très-blancs ; c'est-à-dire par des filets tendineux ; que les valvules sigmoïdes, repoussées par le sang, bouchent l'entrée de l'aorte, comme si elles ne formoient qu'une seule & grande valvule ; que cependant le sang peut refluer, ou plutôt transuder par leurs interstices. Un peu plu

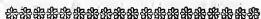
bas, M. Portal observe que Galien avoit connu l'usage de ces valvules. Les deux orifices du cœur dans chaque ventricule, lui fait-il dire, sont destinés, l'un à recevoir le sang, l'autre à lui ouvrir une issue : c'est dans cette vue que les valvules sont diversement construites, & diversement placées. Il sçavoit que les arteres étoient pleines de sang ; que, lorsqu'on les lioit, les parties où elles se rendent, deviennent froides, pâles, & sont privées de nourriture. Il n'ignoroit pas le commerce qu'il y a entr'elles & les veines. « Ouvrez, dit-il, » de grandes arteres dans un animal vivant, » vous épuisez tout le sang de cet animal. » Il n'en reste point dans les veines : elles » sont vuides, de même que les arteres, » comme l'expérience me l'a appris. Il y a, » continue-t-il, une voie toujours ouverte » entre les extrémités de ces vaisseaux : ils » s'abouchent par des conduits insensibles, » qu'il appelle des *passages*, des *embouchures*, des *anastomoses*, &c. »

Un autre passage de cet auteur, que M. Portal rapporte, prouve assez clairement qu'il connoissoit la véritable forme de l'épiploon, & même le trou que M. Winslow croyoit avoir découvert. Il annonce aussi clairement que le mésentere doit son origine au péritoine. La description, qu'il donne du pancréas, ou plutôt l'usage qu'il lui attri-

bue, est assez singulier. Il prétend qu'il n'est destiné qu'à conduire, à fixer dans leur place des vaisseaux qu'il décrit. Il n'admettoit que deux trous au diaphragme, l'un qui donne passage aux vertebres, à l'œsophage, à la grande artere : l'autre trou reçoit la veine-cave, qui porte le sang des parties supérieures; & celle-ci adhère fortement au contour de l'orifice du diaphragme, au lieu que l'orifice du ventricule est lâchement attaché à l'œsophage. Il avoit remarqué que, par l'insertion oblique des ureteres à la vessie, & du canal cholédoque à l'intestin *duodenum*, l'urine pouvoit facilement couler dans la vessie, & la bile dans l'intestin, mais que ces liqueurs ne pouvoient refluer dans les canaux qui les auroient versées; &, par cette insertion oblique, dit Galien, il n'est point nécessaire qu'il y ait de *sphincter*.

L'histoire des os, dit M. Portal, est supérieurement traitée dans Galien : l'exposé, qu'il en fait, justifie bien ce jugement. Il n'avoit pas des connoissances aussi complètes sur les muscles : il en décrit cependant un très-grand nombre avec assez d'exactitude. Enfin M. Morgagni a observé qu'il avoit connu l'artere bronchique; qu'il avoit indiqué les différentes couleurs du crySTALLIN dans l'état de maladie, & qu'il n'avoit pas ignoré le véritable usage de la caroncule lacrymale.

Nous nous sommes arrêtés d'autant plus volontiers à cet article de l'Histoire de M. Portal, que les Ouvrages de Galien étant le corps le plus complet d'anatomie qui nous reste de l'antiquité, ce n'est qu'en les connoissant parfaitement, qu'on peut juger des progrès que les modernes ont fait faire à cette science. L'exposé, que M. Portal fait de sa Chirurgie, n'est pas, à beaucoup près, aussi complet : il ne contient guères qu'une énumération des maladies chirurgicales, dont il a parlé, & de quelques-unes des opérations qu'il a proposées. Enfin il donne le titre de différens Traités d'Anatomie & de Chirurgie, qu'on trouve dans le Recueil de ses Œuvres, & l'ordre dans lequel ils sont disposés dans l'Edition de Chartier : il donne également la date des différentes éditions que les Juntas ont publiées de cet auteur. Nous nous proposons de rapporter, dans un second Extrait que nous réservons pour notre prochain Journal, quelques autres exemples, afin de faire connoître, autant qu'il est en nous, un Ouvrage que nous croyons très-propre à accélérer les progrès de l'anatomie & de la chirurgie, malgré quelques légers défauts que nous y avons remarqués, mais inévitables dans une entreprise aussi vaste, & chargée d'un aussi grand nombre de détails.



SUITE DES RECHERCHES ET EXPÉRIENCES

Sur plusieurs Phénomènes singuliers, que l'Eau présente, au moment de sa congélation, & sur les Effets des Aréomètres plongés dans les liqueurs prises à différentes températures; par M. BAUMÉ, maître apothicaire de Paris, & démonstrateur en chymie.

En employant, au lieu d'eau simple, des mélanges d'eau & d'esprit-de-vin, pour les soumettre aux mêmes expériences, j'ai remarqué que ces mélanges sont susceptibles de se refroidir beaucoup au-dessous de la glace, sans se geler; mais, lorsque le froid est parvenu à un certain point, il s'excite, comme dans les expériences précédentes, un mouvement entre les parties du liquide, qui produit d'autant plus de chaleur, que le mélange est plus difficile à se geler: il fait élever, au moment de sa congélation, le thermometre, d'autant plus qu'il étoit descendu davantage, dans les premiers instans.

V. EXPÉRIENCE. Le 7 Février 1769, la température du lieu à 5 degrés au-dessus de la glace, j'ai fait un mélange de dix

livres de glace pilée, & d'autant de sel marin : il a produit 20 degrés de froid au-dessous de la glace. J'ai plongé dans ce mélange cinq bouteilles numérotées 1, 2, 3, 4 & 5 : chacune contenoit un thermomètre à esprit-de-vin. Il y avoit dans le bain de glace & de sel un semblable thermomètre : ces six thermomètres avoient exactement la même marche.

Dans la bouteille, n^o 1, j'ai mis un mélange de trente onces d'eau, & de deux onces d'esprit-de-vin.

Dans la bouteille, n^o 2, j'ai mis un mélange de vingt-huit onces d'eau, & de quatre onces d'esprit-de-vin.

Dans la bouteille, n^o 3, j'ai mis un mélange de vingt-six onces d'eau, & de six onces d'esprit-de-vin.

Dans la bouteille, n^o 4, j'ai mis un mélange de vingt-quatre onces d'eau, & de huit onces d'esprit-de-vin.

Enfin j'ai mis dans la bouteille, n^o 5, de l'esprit-de-vin pur, qui donne, au terme de la glace, 37 degrés à mon pèse-ligueur.

Toutes ces bouteilles ont réchauffé le bain de 5 degrés : un quart d'heure après, il n'avoit plus que 15 degrés de froid au-dessous de la glace. J'ai fait durer & j'ai suivi cette expérience pendant une demi-heure : au bout de ce tems, le thermo-

metre, plongé dans le bain, indiquoit encore 8 degrés de froid au-dessous de la glace. Voici ce qui est arrivé.

Le thermometre, plongé dans la liqueur de la bouteille, n° 1, au lieu de suivre la marche de celui du bain, n'a pu descendre qu'à 5 degrés au-dessous de la glace. En moins d'un quart d'heure, la liqueur a commencé à se geler; & sur le champ, le thermometre a remonté de 3 degrés. Il est redescendu un peu pour se fixer à 3 degrés au-dessous de la glace; & il y est resté pendant une heure & demie. La glace, qui s'est formée, étoit assez compacte autour de la bouteille: le centre étoit neigeux, & mêlé d'un peu de liqueur.

Le thermometre, plongé dans la bouteille, n° 2, a descendu à 8 degrés au-dessous de la glace. La liqueur a commencé à se geler; & le thermometre a remonté de 4 degrés, & s'est fixé pour toujours à 5 degrés au-dessous du terme de la glace. La glace, qui étoit autour de la bouteille, étoit assez compacte: le centre étoit neigeux, & mêlé d'un peu de liqueur qui n'a pas gelé.

Le thermometre, plongé dans la liqueur de la bouteille, n° 3, a descendu à 10 degrés au-dessous de la glace. La liqueur a commencé à se geler; & le thermometre a remonté de 3 degrés: il s'est fixé à 7 de-

grés au-dessous de zéro. La glace étoit moins compacte que les précédentes.

Le thermomètre, plongé dans la bouteille, n° 4, a descendu, en dix minutes, à 11 degrés au-dessous de la glace : il a été stationnaire pendant un quart d'heure; ensuite il a remonté, & s'est fixé à 9 degrés au-dessous de la glace.

Enfin le thermomètre, plongé dans la bouteille, n° 5, est descendu à 15 degrés, dans l'espace de cinq à six minutes; & il a suivi exactement la même marche que celui qui étoit plongé dans le bain.

Il résulte de ces expériences, 1° que ces liqueurs prennent d'autant mieux la température du bain, qu'elles sont moins gelables, & *vice versa*.

2° Les degrés, indiqués par le thermomètre, au moment de la congélation de ces liqueurs, sont bien les degrés où elles sont susceptibles de se geler; mais c'est lorsqu'elles éprouvent quelque degré de froid de plus; car, ayant exposé ces liqueurs, seulement au degré de froid qu'elles ont indiqué, chacune pendant leur congélation, aucune n'a gelé, comme de l'eau, exposée dans la glace toute seule, ne peut jamais se geler.

3° Toutes ces expériences prouvent bien qu'il s'excite de la chaleur, pendant la con-

gelation de l'eau, puisque les thermomètres plongés dans ces liqueurs, ont d'abord baissé au-dessous du terme où elles se gèlent, & qu'aussi-tôt qu'elles commencent à se geler, elles font remonter les thermomètres de plusieurs degrés.

4° On a dû remarquer que le terme de la congélation n'est pas le même pour toutes les liqueurs : il faut une intensité de froid d'autant plus grande, que la liqueur est moins gelable ; ainsi ce qui est bien digne de remarque, c'est que le degré de froid, qui est en état de conserver la glace faite, n'est pas suffisant pour faire geler la liqueur dont cette glace est formée.

C'est pour cette raison que l'eau ne peut se geler, que lorsqu'il règne à-peu-près un degré de froid au-dessous de la glace ; & , sans cette intensité de froid, il n'y a point de congélation. Mais, lorsqu'elle commence à se geler, elle se réchauffe. Cet effet est constant, même lorsqu'elle est exposée à 15 ou 20 degrés au-dessous de la glace. Il faut, pour que la glace puisse se conserver, qu'il règne au moins un demi-degré de froid au-dessous de zéro.

Il en est de même d'un mélange de deux onces d'esprit-de-vin, & de trente onces d'eau. Il ne peut se geler que par un froid de 5 degrés au-dessous de la glace : cette

glace ne peut se conserver, sans se fondre, que par un froid de 3 degrés au-dessous de zéro.

Le mélange de quatre onces d'esprit-de-vin, & de vingt-huit onces d'eau, ne peut se geler, que lorsqu'il est refroidi à 8 degrés au-dessous de la glace; & l'intensité du froid, qui peut conserver cette glace, est de 5 degrés.

Il faut 10 degrés de froid pour faire geler un mélange de six onces d'esprit-de-vin, & de vingt-six onces d'eau, & 7 degrés de froid pour conserver la glace qui en est formée.

Enfin un mélange de huit onces d'esprit-de-vin, & de vingt-quatre onces d'eau, ne commence à se geler, que lorsqu'il est refroidi à 11 degrés au-dessous de la glace; & l'intensité de froid, qu'il faut pour conserver cette glace, est de 9 degrés.

Il suit de-là que l'intensité du froid nécessaire pour conserver ces différentes glaces, augmente presque comme les nombres^o impairs, 3, 5, 7, 9. Il n'y a que l'eau pour laquelle il faut un demi-degré: s'il eût fallu 1 degré, cela auroit été juste comme les nombres impairs.

Mais les degrés de froid nécessaire pour faire geler ces mêmes liqueurs, sont comme les nombres 1, 5, 8, 10, 11. Je laisse

aux géomètres le soin de chercher les loix de ces rapports.

J'ai voulu m'assurer jusqu'à quel point cette progression d'intensité de froid, qui est nécessaire pour conserver la glace, se suivroit; &, dans cette vue, j'ai continué les expériences dans le même ordre.

J'ai fait un mélange de dix onces d'esprit-de-vin, & de vingt-deux onces d'eau; j'ai plongé ce mélange dans le bain dont nous venons de parler: il a acquis 15 degrés de froid, qui étoit la température du bain. Il s'est fixé à 13 degrés, n'a pas gelé; mais la liqueur avoit la consistance d'un syrop à moitié cuit.

Un mélange de douze onces d'esprit-de-vin, & de vingt onces d'eau, n'a pu prendre que 14 degrés de froid dans le bain qui en avoit 15: ce mélange avoit moins de consistance que le précédent.

Un mélange de quatorze onces d'esprit-de-vin, & de dix-huit onces d'eau, n'a pu prendre pareillement que 14 degrés de froid dans le même bain: ce mélange avoit encore moins de consistance que les précédens.

Enfin le mélange de seize onces d'esprit-de-vin, & de seize onces d'eau, s'est mis à la température du bain.

A l'égard de la congélation subite, qui s'opere,

s'opere, lorsque l'eau, refroidie au-dessous de zéro, reçoit un mouvement étranger, voici comme je le conçois : L'eau, qui a 10. degrés au-dessus de la glace, contient du feu élémentaire, qui donne aux parties un arrangement relatif à ce degré de chaleur : cette eau, exposée ensuite au froid, dans un endroit tranquille, perd une partie de ce feu, proportionnellement à la température de l'air ambiant ; mais, comme il n'y a pas de mouvement, l'eau conserve le même arrangement, en se refroidissant beaucoup au-dessous de la glace : ses parties intégrantes sont, les unes envers les autres, dans un état de stagnation. Si, dans cet état, on donne le moindre ébranlement à l'eau, toutes ses parties intégrantes se mettent en mouvement : il se produit de la chaleur ; l'eau se gele ; & le thermometre remonte au point où la glace se conserve, sans se fondre.

Dans mes expériences, je n'ai pas pu refroidir l'eau, ni mes différens mélanges d'eau & d'esprit-de-vin, beaucoup au-dessous de leur terme de congelation, parce que, pour faire toutes ces expériences, on est obligé d'agiter & de mouvoir les bouteilles ; ce qui trouble nécessairement le repos de la masse des liqueurs.

Les différens degrés de froid où les li-

queurs spiritueuses se laissent geler, forment des moyens très-commodes pour connoître la quantité d'eau & de liqueur spiritueuse, contenue dans un esprit-de-vin.

J'ai fait observer précédemment, que de l'eau, qui a 10 degrés de chaleur, occupe le moins de volume possible. Lorsqu'on l'échauffe, elle se dilate : sa pesanteur spécifique diminue ; & le pese-liqueur doit s'enfoncer davantage, à proportion que l'eau est plus chaude. Mais, comme la chaleur, de son côté, dilate le pese-liqueur, elle diminue sa pesanteur spécifique, & fait qu'il s'enfonce moins : il se fait une compensation ; & le pese-liqueur donne le même degré.

Il en est de même, lorsque les liqueurs sont refroidies au-dessous de la glace : les liqueurs sont plus denses ; mais le volume du pese-liqueur est moins grand : il augmente de pesanteur spécifique ; il s'enfonce davantage ; & donne encore le même degré.

Si l'eau & les liqueurs, en se dilatant, diminuent de pesanteur spécifique, elles doivent toujours donner le même résultat au pese-liqueur, soit qu'elles se dilatent par la chaleur qu'on introduit artificiellement entre leurs parties ; soit que cette chaleur soit produite par le mouvement que le froid ex-

cite entre ces parties. Dans l'un & l'autre cas, il y a dilatation, augmentation de volume, & nécessairement diminution de pesanteur spécifique; par conséquent, il n'y a rien d'étonnant que le pese-liqueur donne toujours le même degré dans la même liqueur exposée à un froid de 15 degrés au-dessous de la glace, ou échauffée à 25 degrés au-dessus de la congélation; c'est ce que j'ai marqué dans ma Table qui, comme je l'ai dit, a été dressée d'après des expériences faites dans une température froide. Au reste, il peut se faire encore que le mouvement, qui s'excite entre les parties de l'eau qui se refroidit, & que le nouvel arrangement que ces mêmes parties prennent entr'elles, pendant leur refroidissement, diminue sa pesanteur spécifique, d'autant plus qu'on la refroidit davantage. Mais il n'en est pas même des liqueurs spiritueuses; c'est ce que j'ai fait remarquer, en publiant mon pese-liqueur: son jeu est plus grand, parce que la dilatation de ces liqueurs se fait dans un rapport beaucoup plus grand que celui du pese-liqueur; la comparaison n'est pas la même.

Tout ce que nous venons de dire, explique plusieurs faits dont on n'avoit pas encore soupçonné la cause, telle que la liquidité des eaux courantes dans les grandes

rivieres, pendant les grands hivers. On est surpris, par exemple, que le froid de l'hiver 1709, & celui de nos derniers hivers, n'ait pas fait geler entièrement la riviere. Il s'est conservé dans le milieu un courant : cela vient de ce que l'eau, qui n'est pas gelée, & qui est en mouvement, ne peut acquérir que la froideur du terme de la congelation ; & ce degré n'est pas suffisant pour la congeler. Dans ces températures froides, l'eau de riviere laisse même exhaler une fumée qui devient visible, parce que le grand froid, qui règne dans l'air ambiant, condense les vapeurs qui s'élèvent de l'eau.

De toutes les liqueurs aqueuses, c'est l'eau pure, qui se gele le plus facilement. Lorsqu'elle est mêlée avec quelque substance saline & extractive, comme elle l'est dans les végétaux & dans les humeurs des animaux, la congelation est plus difficile : ainsi il n'y a plus rien d'étonnant que des gens, qui ont eu le malheur de séjourner, pendant quelque tems, sous les glaces, n'aient point été gelés complètement, & que même quelques-uns d'eux ne soient pas morts, lorsque la nature leur a conservé le trou ovale, pour entretenir au cœur la circulation du sang.

Examinons présentement quelques au-

tres phénomènes, mais qui sont relatifs à la matière que nous traitons : nous verrons qu'il y a des substances qui ont des propriétés différentes, lorsqu'elles sont prises dans différens états ; & il n'est quelquefois pas facile d'en rendre raison. Par exemple, les acides minéraux, concentrés, mêlés avec de l'eau, excitent de la chaleur ; mais, lorsqu'on les verse sur de la glace pilée, ils produisent, à mesure que la glace se fond, un froid très-considérable ; & la glace entre en fusion.

Lorsqu'on mêle de l'eau & de l'esprit-de-vin, il se produit de la chaleur ; mais, lorsque l'on mêle de la glace & de l'esprit-de-vin, il se produit un très-grand froid, à mesure que la glace se fond. Je pourrois rapporter un plus grand nombre d'exemples semblables, où les mêmes substances agissent différemment, suivant l'état où elles se trouvent.

L'espèce de fusion, qui arrive dans ces mélanges, ne peut pas être attribuée à de l'eau contenue dans la glace qui ne seroit pas gelée, mais interposée entre les parties de la glace, puisque, si la glace n'est pas parfaitement sèche, & qu'elle contienne la plus petite quantité d'eau, l'eau agit comme eau ; il se reproduit de la chaleur sur le champ, principalement lorsqu'on fait l'ex-

périence avec de l'acide vitriolique concentré, parce que c'est, de tous les acides, celui qui s'échauffe le plus avec l'eau. Si l'on connoissoit un plus grand nombre de faits de cette nature, peut-être pourroit-on établir cette loi générale.

De deux corps, qu'on mêle ensemble, dont l'un est toujours fluide, & l'autre peut être, ou liquide, ou figé, ce dernier produit de la chaleur, quand il est liquide; & il produit du froid, quand il est figé.

Pour moi, je crois pouvoir attribuer la fusion mutuelle de la glace & du sel, & la fusion de la glace, par les liqueurs qui ont la propriété de la mettre en fusion, au froid qui s'excite entre les parties du mélange qui dilate & écarte les parties les unes des autres. Je suis porté à croire que ce froid agit indépendamment de l'absence du feu, & qu'il produit, dans les circonstances présentes, des effets à-peu-près semblables à ceux du feu. Le froid, dans ce cas, seroit un être réel, & non un être négatif, comme le pensent la plupart des physiciens.

Lorsque les corps sont pénétrés d'une certaine quantité de feu, ils se dilatent: leurs parties se désunissent; &, lorsqu'elles le sont jusqu'à un certain point, les corps deviennent liquides; ils entrent en fusion.

Le froid, porté à un certain degré, produit des effets à-peu-près semblables, avec cette différence seulement que, dans le commencement du refroidissement, les corps se resserrent, & diminuent de volume. Lorsqu'ils sont parvenus à un certain point de diminution, il y a un repos où ils cessent de se contracter, comme nous l'avons démontré précédemment, à l'égard de l'eau souterraine. Mais, lorsque le froid augmente, les corps se dilatent, augmentent de volume : les parties s'éloignent les unes des autres, comme par l'effet du feu ; & les corps entrent en fusion ; c'est ce qui arrive à la glace mêlée avec les acides minéraux, & avec de l'esprit-de-vin. Dans le commencement de ces mélanges, le froid est foible : il n'augmente qu'à mesure que la glace entre en fusion ; & cette fusion, une fois commencée, continue à se faire dans une progression très-rapide. Le froid alors augmente dans une progression énorme.

Ce que nous disons se passer dans ces mélanges, arrive à la glace toute seule : la nature nous présente les mêmes phénomènes.

Tout le monde est à portée d'observer que de l'eau glacée, contenue dans un vase plein, coule, & se répand par-dessus les

bords, comme une lave de volcan ; ce qui indique non-seulement une dilatation entre les parties de la glace, mais même un commencement de fusion. Cet effet est d'autant plus sensible, que le froid devient plus grand. La glace se dilate même si considérablement, qu'elle fait des effets incroyables, pour rompre les obstacles qui lui résistent. L'Académie de Florence, qui a calculé ces effets, trouve qu'il est égal à 27720 livres. (Voyez *Essais de Physique de MUSCHEMBRÖECK*, page 434, paragraphe 906.)

Les physiciens expliquent ces phénomènes, en les attribuant à l'air contenu dans l'eau, qui se dégage, à mesure qu'elle se gele ; mais il s'en faut de beaucoup que je trouve cette explication satisfaisante. Plusieurs physiciens ont comprimé de l'air, & ont réduit huit ou neuf cent parties à une. Cet air, ainsi comprimé, se contient dans des vases d'une force assez médiocre, sans les casser. Il est à présumer que l'air, qui se dégage de l'eau qui se gele, n'est pas plus difficile à contenir. Les efforts, que fait la glace, viennent, à mon avis, du mouvement & de la dilatation qui s'excitent entre ses parties, & qui la disposent à une sorte de fusion.

Un morceau de métal, exposé au froid,

doit nécessairement suivre la même marche. Il doit, dans les commencemens, diminuer de volume. Mais, lorsqu'il est frappé de froid suffisamment, il doit de même commencer à augmenter de volume, un peu avant d'être gelé; j'entends métal gelé, l'instant où il est tellement pénétré de froid; qu'il est cassant, à un choc médiocre: le fer est dans ce cas. Il faut peut-être un plus grand froid pour que les autres métaux parviennent au même point: il doit y avoir entr'eux, à cet égard, les mêmes différences qu'il y a entre les liqueurs. Je suis même porté à croire que, s'il étoit possible de se procurer un froid suffisant, le métal, comme l'eau gelée, éprouveroit cette sorte de fusion dont nous venons de parler, qui néanmoins est bien différente de celle qui est occasionnée par le feu: en un mot, je pense que, s'il étoit possible de se procurer un froid suffisant, on parviendroit à liquéfier les corps les plus durs, de même qu'on les fait entrer en fusion au miroir ardent.

Peut-être le feu est-il essentiellement froid: je l'ai déjà soupçonné dans mon *Manuel de Chymie*. Il paroît difficile de le soupçonner autrement. Si le feu est chaud, le soleil, qui est le réservoir général du feu qui existe pour nous, devoit se consumer à la fin, s'il n'a une réparation conti-

nuelle; ce qui n'est pas. Les observations les plus exactes ne disent point que le volume du soleil change. Si le feu est froid, on peut soupçonner qu'il agit différemment, suivant sa quantité. La sensation de chaleur qu'il produit, lorsqu'il se trouve en dose convenable, vient uniquement de la manière dont il exerce son action sur les corps qu'il veut pénétrer; mais, lorsqu'il se trouve en beaucoup moindre quantité, il peut se faire qu'il agisse d'une manière différente: il produit du froid, & tous les ravages que le froid occasionne. Ce seroit dans ces circonstances qu'il conviendrait de le nommer *fluide frigorifique*, si l'on vouloit établir un fluide de cette nature.

Tout ce que je viens de dire sur les froids, auroit besoin d'être appuyé d'un plus grand nombre d'expériences: aussi je ne donne la plupart de ces idées, que comme des conjectures; & il est quelquefois nécessaire d'en hasarder, sur-tout sur une matière aussi neuve que l'est celle-ci: d'ailleurs la plupart des expériences, qu'il conviendrait de faire, sont très-difficiles, & quelques-unes même impossibles.



NOUVELLES RÉFLEXIONS

*Sur la Lane cartilagineuse de la Cornée ,
pour servir de Réponse à la Lettre de
M. DESCOMET , docteur-régent de la
Faculté de Médecine de Paris , insérée
dans le Journal de Médecine du mois de
Juillet précédent ; par M. DEMOURS ,
médecin ordinaire oculiste du Roi , de
l'Académie Royale des Sciences , &c.*

Dans une Lettre anatomico-polémique , adressée à M. Petit , que je fis imprimer , au mois de Mars 1767 , & dont une maladie , survenue à l'œil , à la suite de l'inoculation de la petite vérole , étoit le sujet principal , je crus , autant pour expliquer quelques accidens qui méritoient de l'être , que pour rendre ma Lettre plus intéressante , devoir faire part au Public d'une découverte que j'avois faite depuis plus de vingt-huit ans , & que je réservoïs pour un Ouvrage plus considérable. C'étoit la description & les usages d'une lane cartilagineuse , qui se trouve à la partie postérieure de la cornée , qui en revêt la concavité , & se prolonge sur la face antérieure de l'uvée ou *iris*. J'avoai de bonne foi , que j'avois fait des tentatives inutiles pour la suivre jusqu'à la face postérieure de cette membrane , à raison de son extrême finesse , & de la facilité avec

laquelle elle se déchire. Mais, voyant que la poussière noire, qui tapisse toutes les parties renfermées dans la chambre postérieure de l'humeur aqueuse, ne s'en détachoit pas aussi facilement qu'elle se sépare de la choroïde, je crus pouvoir avancer comme une conjecture très-plausible, que cette lame cartilagineuse se continuoît sur la face postérieure de l'uvée & les procès ciliaires, & qu'elle fournissoit une lame à la partie antérieure de la capsule du cristallin. J'ajoutai que cette lame cartilagineuse nous donnoit une nouvelle preuve de la prévoyance infinie de l'Auteur de la nature, qui avoit, par ce moyen si simple, obvié à un inconvénient très-dangereux, & qui devoit nécessairement résulter de la structure même de l'œil. En effet la cornée, étant d'un tissu fort lâche, & très-susceptible de macération, lorsqu'elle est plongée ou baignée dans un liquide propre à s'insinuer dans les interstices de ses fibres, & qui, quelque limpide qu'il soit, en altere toujours la transparence, n'auroit pas manqué d'éprouver bientôt cet inconvénient, si la nature n'y avoit pourvu, en la revêtant, par sa surface concave, d'une lame cartilagineuse transparente, qui n'est pas de même susceptible de macération.

Je jouis, pendant deux ans, de l'honneur de cette découverte, & fus fort sur-

pris, après ce tems-là, de me la voir contester par M. Descemet qui, dans une Lettre insérée dans le Journal de Médecine du mois d'Avril 1769, m'accusa de l'avoir prise dans un Mémoire qu'il a lu à l'Académie, en 1759 ou 1760. Ce qu'il y a d'étonnant dans cette imputation, c'est que, dans le même endroit de cette Lettre, il convient que le Volume des Sçavans étrangers, où ce Mémoire est imprimé, n'étoit, au mois d'Avril 1769, publié que depuis quelques mois, c'est-à-dire qu'il ne l'a été que près de deux ans après l'impression de la mienne; & ce n'est qu'alors que j'ai pu en avoir connoissance. Je n'en ai pas eu davantage d'une Thèse dans laquelle il avoit, dit-il, parlé d'une nouvelle membrane de l'œil; & il y a tout lieu de croire que cette Thèse étoit tout aussi inconnue à M. Petit qu'à moi, puisque, dans la Réponse qu'il fit, quatre mois après, à ma Lettre, & dans laquelle il a laissé transpirer beaucoup d'aigreur, il ne me fit aucun reproche de plagiat; reproche si grave & si permis dans la Réponse même la plus modérée. Les Thèses de médecine, quoiqu'en général fort estimables, sont néanmoins rarement aussi répandues qu'elles mériteroient de l'être; & M. Descemet a été apparemment si convaincu de leur peu de publicité, ou si persuadé du peu de sen-

sation qu'avoit fait la sienne, qu'il n'a pas daigné en faire mention dans son Mémoire sur la Choroïde.

Cependant, comme c'est dans cette Thèse qu'il a effectivement parlé d'une nouvelle membrane de l'œil, qu'il a appelée *la membrane de l'humeur aqueuse*, & que c'est le seul Ouvrage qu'il puisse m'opposer, comme étant antérieur à ma Lettre, il me reste à examiner la description qu'il y donne de cette membrane, & à la comparer avec celle que j'ai donnée de ma lame cartilagineuse de la cornée.

Voici ce qu'il dit au §. 1, après avoir parlé de la sclérotique.

» La seconde tunique, qui se laisse ap-
 » percevoir, est connue sous le nom de
 » *choroïde*. Elle tapisse la concavité de la
 » sclérotique, & se divise en deux lames
 » sur lesquelles on apperçoit un grand nom-
 » bre de nerfs & d'arteres. L'intérieure,
 » qu'on nomme *la lame Ruyschienne*, naît
 » de la sclérotique, près du nerf optique,
 » perce la lame externe, est presque carti-
 » lagineuse, blanchâtre, bleuâtre en quel-
 » ques endroits, & devient insensiblement
 » plus mince. Parvenue à l'endroit où la
 » sclérotique forme la cornée, elle s'en
 » écarte, s'insinue entre les fibres du liga-
 » ment ciliaire, revêt la face postérieure de
 » l'uvée, dont elle forme le limbe; se ré-

» fléchit ensuite sur la face antérieure de
 » cette membrane, & se prolonge jusqu'à
 » sa circonférence : de-là elle se porte enfin
 » sous la forme d'une membrane diaphane,
 » très-élastique, jusqu'à la concavité de la
 » cornée, qu'elle tapisse. . . . on peut lui
 » donner le nom de *membrane de l'humeur*
 » *aqueuse* (a). »

Cette description est si défectueuse, que ce n'est qu'avec répugnance que je la transcris ici; & je ne l'aurois pas fait, si cela n'eût été nécessaire dans une pareille discussion. De crainte même qu'il ne me reproche encore, comme il l'a déjà fait dans sa Lettre du mois d'Avril 1769, ainsi que dans celle du mois de Juillet 1770,

(a) *Tenuis deinde tunica, quæ se præbet conspicienda, choroïdea audit, cavam scleroicæ superficiem succingit, in binas lamellas, infinitis diverso reptant nervis & arteriis præditas, dividitur, quarum interior, Ruyschiana dicta, à scleroicâ, propè nervum opticum, nascitur, exterioremque perforat ferè cartilaginea, albida, colore cæruleo parùm depicta, sensim gracilescens; deinde pergit ad locum ubi sclerotica corneam facit, ab eâ recedit, inter fibras ligamenti ciliaris sese insinuat, posteriorem uveæ faciem vestit, ejus limbum facit, mox reflectitur in anteriorem uveæ faciem, & ad illius circumferentiam serpit; tandem progreditur summè diaphana, elastica valdè ad concavitatem corneæ quam induit, & cui adhærescit è regione pupillæ aq̃ui humoris Membrana meritiò nuncupanda.*

que je ne l'ai pas entendu ; ce qu'il ne s'est pas mis en peine de prouver , ni dans l'une ni dans l'autre , j'ai cru devoir ajouter de nouveau en Note , dans celle-ci , le passage latin , extrait de sa Thèse , que j'avois inséré dans ma première Réponse , afin qu'on puisse comparer la traduction avec le texte.

C'est une inattention bien singulière , en faisant naître de la sclérotique la lame interne de la choroïde , de lui faire percer la lame externe. C'en est une autre de donner à cette lame interne , c'est-à-dire à la lame Ruyschienne , la qualification de *presque cartilagineuse* ; & c'est une erreur de lui accorder une aussi grande étendue ; de prétendre qu'elle s'insinue entre les fibres du ligament ciliaire , & de la faire parvenir enfin jusqu'à la concavité de la cornée , aussi mince qu'il faut l'y supposer , en admettant qu'elle diminue insensiblement d'épaisseur.

La membrane de l'humeur aqueuse de M. Descemet , décrite dans sa Thèse , n'étoit donc alors autre chose que la lame Ruyschienne elle-même , qui se prolongeoit jusqu'à la face postérieure de la cornée.

Or la lame de la cornée , que j'ai décrite , page 19 de ma Lettre , est une membrane cartilagineuse , transparente , élastique , & beaucoup plus épaisse que ne l'est la

la membrane Ruyschiënne, même à sa naissance. Elle n'a aucun rapport avec elle, & ne s'étend pas au-delà des chambres de l'humeur aqueuse, à laquelle elle fournit une capsule particulière.

La lame cartilagineuse de la cornée diffère donc entièrement, quant à son origine & à son étendue, de la membrane de l'humeur aqueuse de M. Descemet. Il en convient lui-même, page 8 de la Lettre qu'il a fait distribuer à l'Académie, le 11 de ce mois, où il dit : « J'accorde à M. Demours » cette proposition toute entière : elle seroit encore vraie, ajoute-t-il tout de suite, » si, au lieu de la description qu'il a tra- » duite de ma Thèse, & qu'il n'a pas en- » tendue, il avoit cité celle de mon Mé- » moire. » N'étoit-ce pas là l'endroit où il auroit dû faire remarquer les passages que je n'avois pas entendus selon lui ? Il ne l'a cependant pas fait.

J'ai exposé, au reste, sans le moindre déguisement, les descriptions que nous avons données, lui & moi, de cette découverte, afin de mettre l'Académie, dont il sollicite avec instance le jugement, en état de prononcer sur l'exactitude ou l'infidélité de l'une & de l'autre.

Voilà ce que j'avois à dire au sujet de la Thèse de M. Descemet, le seul de ses Ouvrages, qui ait été publié avant ma

Lettre, & dont j'aurois pu avoir connoissance.

Quant à mon Mémoire sur la Choroïde, quoiqu'il n'ait paru, comme je l'ai déjà remarqué, & comme il en est convenu lui-même, qu'environ deux ans après, M. Descemet ne laisse pas que d'avancer avec la plus grande confiance, que c'est principalement dans ce Mémoire que j'ai puisé les observations que j'annonce comme nouvelles, & les Remarques de pratique que je m'attribue. Je ne sçais pas trop comment il s'y prendra pour concilier une pareille imputation avec les époques que j'ai rapportées ci-dessus. Quoi qu'il en soit, puisque c'est là son dernier retranchement, c'est là qu'il faut l'attaquer; & je le ferai, j'en ois, avec le même avantage, si je prouve que ce Mémoire n'est qu'une traduction libre & paraphrasée de sa Thèse, à laquelle il a ajouté quelques expériences triviales, & corrigé les inattentions inexcusables, que j'ai relevées plus haut. Mais, quant à sa membrane de l'humeur aqueuse, la description n'en diffère qu'en ce que cette membrane, qui n'étoit d'abord que la lame Ruyischienne elle-même, prolongée jusqu'à la concavité de la cornée, est devenue depuis, la partie antérieure de la choroïde.

Il me reste à prouver, dit-il, page 185 du Volume où se trouve son Mémoire,

» que la choroïde ne se termine pas à
 » l'uvée, mais qu'elle forme, par le moyen
 » de la membrane de l'humeur aqueuse, un
 » globe semblable à celui que la cornée fait
 » avec la sclérotique. Avant que d'aller
 » plus loin, je rappellerai que j'ai divisé la
 » choroïde en *partie antérieure*, & en *partie*
 » *postérieure*. J'ai dit (c'est toujours M. Des-
 » cemet qui parle,) que la partie posté-
 » rière s'étend depuis l'origine du nerf
 » optique, (il a voulu dire sans doute l'in-
 » sertion du nerf optique, car l'origine de
 » ce nerf est dans le cerveau,) jusqu'au
 » cercle ciliaire, & que la partie antérieure
 » commence au cercle ciliaire, & se ter-
 » mine à la cornée exclusivement. »

Voilà donc la membrane de l'humeur aqueuse, qui forme actuellement la partie antérieure de la choroïde : or cette description ne s'accorde pas plus avec la véritable structure des parties, que celle que j'ai rapportée ci-devant, d'après sa Thèse. La lame cartilagineuse de la cornée n'a aucun rapport avec la membrane de Ruysch, ni avec la choroïde. Elle ne s'étend pas au-delà des chambres de l'humeur aqueuse, à qui elle fournit une capsule particulière, qui contient cette humeur, comme les membranes hyaloïde & arachnoïde contiennent l'humeur vitrée, & le cristallin. C'est cette capsule de l'humeur aqueuse, du moins

depuis la face antérieure de l'uvée jusqu'à celle de la capsule du crySTALLIN, dont il m'accorde la découverte, & qu'il n'a jamais prétendu, dit-il, me disputer : c'est à la page 31 de sa dernière Lettre.

Il résulte de ce que j'ai dit ci-dessus, que, puisque la description que j'ai donnée de la lame cartilagineuse de la cornée, diffère entièrement de celle de la membrane de l'humeur aqueuse de M. Descemet, comme il en convient lui-même, page 8 de cette Lettre, & que, puisqu'il ne prétend rien à la découverte du sac capsulaire de l'humeur aqueuse, comme il l'a déclaré formellement à la page 31, il ne lui reste donc que le faible avantage, que je ne lui ai pas contesté, d'avoir entrevu une petite partie de la membrane en question. Mais j'ai ajouté, en même tems, qu'il n'en avoit pas connu les usages ; c'est ce qui me reste à prouver.

M. Descemet dit, page 184, que « la » sclérotique & la choroïde, étant parfaite-
 » ment desséchées, deviennent presque aussi
 » transparentes que la cornée, (ce qui n'est
 » pas vrai de la choroïde,) & que, si on les
 » met tremper dans l'eau, elles reprennent
 » leur couleur primitive. » Cette propriété de la sclérotique l'engage dans une réflexion un peu étrangère, dit-il, au sujet, mais qui sert à l'explication de plusieurs phénomènes que l'on remarque dans les cornées

des enfans nouveaux-nés, & dans celles des vieillards, & qui *probablement peut être de quelqu'utilité pour le traitement des maladies de la cornée & de la sclérotique.*

On ſçait, continue-t-il, que les yeux des enfans nouveaux-nés ſont blanchâtres; on ſçait auſſi que les yeux des vieillards ont un cercle blanc : or, voyant que les cornées, qu'il avoit fait macérer dans l'eau, devenoient blanchâtres, & qu'elles perdoient leur transparence, il a été porté à croire que la couleur blanchâtre des yeux des enfans nouveaux-nés vient de ce que leur cornée eſt ſurchargée d'humidité.

Cette Remarque eſt juſte; mais M. Deſcemet l'a priſe d'un Mémoire que M. Petit a donné, en 1727, ſur ce ſujet. D'ailleurs quel rapport a ce long paſſage, le ſeul où il ſoit parlé de maladies de la cornée & de la ſclérotique, avec les uſages de la membrane de l'humeur aqueuſe ? Elle n'y eſt ſeulement pas nommée.

M. Deſcemet dit encore, page 189, qu'ayant fait macérer la membrane de l'humeur aqueuſe avec une portion de la cornée, celle-ci devint fort épaiſſe, blanchit & perdit ſa transparence, au lieu que la membrane de l'humeur aqueuſe ne ſouffrit aucune altération dans l'eau.

Cela eſt encore exactement vrai. Mais pourquoi n'en a-t-il pas conclu que, puis-

qu'elle étoit impénétrable à l'eau, elle étoit destinée à garantir la cornée, qui ne l'est pas de même, des inconvéniens qu'elle auroit infailliblement éprouvés de la part de la sérosité qui remplit les chambres, si elle eût été exposée immédiatement à son action ? Il n'y avoit, à la vérité, qu'un pas à faire pour lui assigner cet important usage. Mais ce pas, il ne l'a pas fait : il y a quelquefois bien loin d'un principe à une conséquence lumineuse. Ainsi M. Descemet n'ayant dit nulle part, dans son Mémoire, que la membrane de l'humeur aqueuse fût destinée à garantir la cornée des inconvéniens de la macération, je n'ai pu y prendre ce que j'en ai dit dans ma Lettre.

J'ai remarqué aussi que la précaution que la nature avoit prise de munir la face interne de la cornée d'une lame impénétrable à l'eau, nous donnoit l'explication d'un phénomène dont il est très-important de connoître la cause. C'est la foiblesse de vue qu'éprouvent les personnes qui pleurent beaucoup, & celles qui abusent des lotions des yeux dans des liqueurs chaudes & relâchantes; foiblesse qu'on ne peut attribuer qu'à l'espece de macération que la cornée éprouve dans ces cas, parce qu'elle n'est revêtue, par sa surface convexe, que d'une membrane extrêmement mince, qui n'est pas impénétrable à l'eau, & qui ne sçauroit

par conséquent, en garantir extérieurement la cornée, comme elle l'est intérieurement par le sac capsulaire de l'humeur aqueuse. J'ai déduit de-là une remarque très-importante de pratique, qui est qu'il falloit être très-sobre dans le traitement des maladies des yeux, sur l'usage des liqueurs relâchantes : or il n'y a encore rien dans le Mémoire de M. Descemet, qui ait le moindre rapport avec cette remarque de pratique, à moins qu'il ne prétende avoir dit la même chose, en observant que, puisque la sclérotique & la choroïde deviennent presque aussi transparentes que la cornée, lorsqu'elles sont parfaitement desséchées, & reprennent leur couleur primitive, quand on les fait tremper dans l'eau, il est probable que cela peut être de quelque utilité pour le traitement des maladies de la cornée & de la sclérotique. Il conviendra au moins, qu'il ne faut pas être grand forçier pour faire de pareilles remarques de pratique.

J'ai ajouté que la lame cartilagineuse de la cornée donnoit une enveloppe à toutes les parties contenues dans la chambre postérieure de l'humeur aqueuse, qui, à l'exception de la capsule du cristallin, sont toutes couvertes d'une poussière noire, que cette humeur n'auroit pas manqué de dissou-

dre & d'entraîner, si elle n'eût été garantie de son action par le moyen de la membrane fine & délicate, qui la recouvre. Comment M. Descemet pourra-t-il dire que j'ai encore pris de lui cet usage tout aussi important que le premier, puisqu'il n'a seulement pas employé le mot de *poussière noire* ?

J'ai dit encore que la lame, que la capsule de l'humeur aqueuse fournissoit à celle du cristallin, étoit destinée à fortifier celle-ci, & à mettre le cristallin lui-même, conjointement avec les deux autres lames dont sa capsule est formée, à l'abri des inconvéniens de la macération, dont il est encore plus susceptible que la cornée même. Tout cela a échappé à M. Descemet ; & c'est une grande inattention à lui d'avoir dit dans sa première Lettre, & répété dans la dernière, que c'est dans son Mémoire que j'ai puisé les observations que j'annonce comme nouvelles, & les remarques de pratique que je m'attribue.

Le seul usage qu'il ait reconnu à la membrane de l'humeur aqueuse, tant dans sa Thèse que dans son Mémoire, celui qui a été l'objet principal de ses recherches, & qui lui a paru assez important pour devenir celui d'un autre Mémoire qu'il a annoncé, il y a environ dix ans, est qu'elle est le

siège de la cataracte membraneuse de la chambre antérieure ; or je lui ai fait remarquer, 1^o que Duddel, chirurgien-oculiste Anglois, l'avoit devancé, quant à cette idée, dans un Traité sur les Maladies de la Cornée, qu'il a publié, il y a quarante ans ; 2^o qu'en supposant que la membrane de l'humeur aqueuse pût perdre sa transparence, elle ne formeroit jamais une cataracte.

Je finirai par une réflexion qui est encore une conséquence du principe ci-dessus établi, que la lame cartilagineuse de la cornée est impénétrable à la sérosité qui remplit les chambres ; & je la proposerai avec toute la réserve possible, parce qu'elle semble contredire l'observation d'un anatomiste pour lequel j'ai toujours eu la plus grande vénération, & dont je ne prononce le nom qu'avec une sorte de respect : c'est M. Winslow. Il dit, dans son *Exposition anatomique*, Traité de la Tête, paragraphe 26 :

» La cornée transparente est percée d'un
 » grand nombre de pores imperceptibles,
 » par lesquels suinte continuellement une
 » liqueur ou sérosité très-fine, qui s'éva-
 » pore, à mesure qu'elle en sort. On s'en
 » peut assurer, en pressant un œil, un peu
 » de tems après la mort, l'ayant bien essuyé

» auparavant ; car alors on verra très-sensiblement une rosée très-fine s'accumuler
 » peu-à-peu, jusqu'à former de petites gouttelettes ; ce qu'on peut reiterer plusieurs
 » fois. C'est cette rosée qui produit sur les
 » yeux des moribonds une espece de pelli-
 » cule glaireuse, qui quelquefois, peu de
 » tems après, se fend. »

Quoique M. Winslow n'ait pas dit formellement que la sérosité, qu'il a vu sortir de la cornée, sous la forme d'une rosée très-fine, fût la même que celle qui remplit les chambres, il l'a cependant donné à entendre, puisqu'il n'a pas indiqué d'autres sources de cette sérosité : or cette observation ne s'accorde pas avec la structure de la lame cartilagineuse de la cornée, qui est impénétrable à cette espece d'humeur, & qui a dû l'être par toutes les raisons ci-dessus alléguées. Il faut donc chercher une autre explication de ce phénomène. Pour moi, il me semble que la rosée très-fine, qui sort, non des pores, mais des interstices des fibres de cette membrane, quand on la presse, peu de tems après la mort, n'est autre chose que de la sérosité lacrymale, qui s'y est infiltrée par voie de macération, depuis la mort, ou même dans les derniers instans de la vie ; ce qui peut donner aux yeux des moribonds cette couleur

SUR LA LAME CARTILAGINEUSE. 443
terne, ou louche, qu'on y remarque si souvent.

Cette Réponse a été lue à l'Académie, le 28 du même mois, où M. Descemet y a fait distribuer la sienne; &, s'il a quelque chose à y repliquer, je l'exhorte à suivre cet exemple, & d'être persuadé qu'elle est toujours disposée à écouter favorablement tout ce qui peut conduire à la découverte de la vérité qui, semblable à cette lumière produite par la collision des corps, naît souvent du choc des opinions.

L E T T R E

De M. CAZIOT, premier professeur de la Faculté de Droit en l'Université de Reims, au sujet de ce qui le concerne dans la seconde Réponse de M. BRUN à M. CHEVALIER, insérée dans le Journal de Septembre dernier.

MONSIEUR,

Avec les deux faits que je possède incontestablement, & dont je vais vous faire part, excité par votre Note au bas des pages 258, 259 de votre dernier Journal, j'ai cru que je pouvois, que je devois même contredire par faits la dernière des asser-

tions de M. Pomme-Brun, page 262 du même Journal Septembre 1770.

Le premier de ces deux faits, d'une valeur infiniment supérieure à celle du second, c'est ma santé actuelle, qui se soutient toujours bien, qui continue de faire l'admiration de tout Reims, qui me permet de marcher presque continuellement, même en pleine campagne.

Le second de ces faits, d'une valeur moindre, c'est une consultation demandée à *bocca*, & reçue par écrit : en voici la copie sans la moindre altération.

» La paralysie imparfaite, qui occupe le
 » côté gauche, est le produit de l'engorge-
 » ment du cerveau, qu'un sang épais a pro-
 » duit, d'après une dissipation extrême
 » d'esprits animaux, que des contentions
 » d'esprit ont procurée : on est d'avis d'y
 » remédier par les remèdes suivans, qui
 » sont, 1^o les bains & la douche des eaux
 » de Bourbonne, pour lesquelles il con-
 » viendrait que M. le consultant partît tout
 » de suite, étant déjà très-préparé par les
 » eaux de Vichi, qui l'ont très-évacué.

2^o « Les bouillons de vipere, que l'on
 » fera avec demi-livre de veau, la moitié
 » d'une vipere, la chicorée, l'aigremoine
 » & le creffon. 3^o Les bols suivans : Pre-
 » nez dix grains de poudre de guttete, au-

» tant de racine de valériane en poudre,
 » incorporés avec suffisante quantité de
 » syrop d'œillet, dont on fera trois pilules
 » que le malade prendra, tous les matins, à
 » jeun, avalant par-dessus une tasse d'infu-
 » sion de citronnelle.

4^o « On purgera, de tems en tems, avec
 » des minoratifs : le régime doit être doux.
 » Le malade évitera la salure, l'épicerie,
 » & tout aliment de haut-goût, boira le vin
 » bien trempé ; mais il fera de l'exercice,
 » & quittera absolument le cabinet. Déli-
 » béré à Paris, le 27 Août 1768.

Signé POMME, médecin-consultant du roi.

P. S. « La saignée, que l'on propose,
 » nous paroît très-contraire, pour ne pas
 » dire meurtrière, attendu l'appauvrissement
 » du sang & des esprits animaux. »

Quoique M. Chevalier, chirurgien, que
 je ne connois pas, ait rendu publique, sans
 nous en dire un mot, la Lettre de ma
 femme & la mienne écrites à M. Juvet,
 médecin ; quoiqu'il y ait laissé lui-même
 ou du moins occasionné des négligences,
 comme *il ne faut plus désespérer, sans ces*
mots, de personne, ou de qui que ce soit ;
 quoiqu'on m'y ait attribué une attaque d'a-
 poplexie, & des convulsions que je n'ai
 jamais éprouvées ; malgré, dis-je, ces pe-

tits griefs dont j'ai fait, depuis peu, un reproche plus badin que sérieux à M. Juvet, je vous avoue, Monsieur, que je n'ai pu lire patiemment la double Réponse de M. Pomme-Brun à M. Chevalier. En effet, comment un grand maître, qui veut *apprendre que tout agresseur, quel qu'il soit, ne doit se présenter qu'avec des armes sûres, s'il veut s'épargner la honte de se voir réfuté par lui-même*, peut-il ne pas craindre pour soi même la punition dont il menace les autres? lui sur-tout, qui a la hardiesse de nier la vérité de deux Lettres conjointes, & très-affirmatives, d'un rétablissement aussi réel que la lumière de midi. Cet amateur scrupuleux, ce grand scrutateur de faits vrais, nous prétend-il, ma femme & moi, ou des personnages supposés, masqués à la manière, ou des imposteurs impudens? Le choix lui est aussi indispensable que l'une & l'autre alternative lui restera peu honorable.

Je vous avoue tout-franchement, Monsieur, que je ne conçois rien à ce pur assemblage de mots, une maladie, qui n'est connue que par deux consultations, (données, sans doute, par M. Pomme,) & dont le fait est pour le même de nulle valeur, ma maladie, expressément citée, *tout-à-fait inconnue*; quoi? *tout-à-fait*,

même après la lecture du Journal critiqué, & malgré la consultation ci-jointe ? En vérité, Monsieur, ceci, qui ne tient point au fond de la science de médecine, & dont je puis, par conséquent, raisonner par le seul bon sens ; oui ceci est bien difficile, pour ne pas dire impossible, à croire. Mais le vrai est que ceci étoit avantageux à la façon de penser & d'attaquer de M. Pomme-Brun qui avoit osé dire : *Présentez-nous des faits de meilleure valeur.*

Si l'exposé de ma maladie avoit fait sur ce médecin la moitié de l'impression qu'a dû faire sur moi son pronostic de la saignée meurtrière, mon article dans le Journal lui auroit été plus présent. Malgré cet inquiétant pronostic, j'ai cédé à l'avis pressant pour la saignée du pied, sans qu'il m'en soit arrivé la destruction subite de mon individu à l'ouverture de la veine : *Ita prædixerat, non ab ilice cavâ, mais ore disertio.*

Ces faits, celui du pronostic mis à part, car tout homme peut se tromper ; ces faits, réunis aujourd'hui contre l'enflure des assertions de M. Pomme-Brun, prouvent bien qu'il ne fait point usage du précepte qu'il donne à tout agresseur, & que, faute de cette sage précaution, il écrit au moins inconfidérément, & cela, par la seule &

même raison qui passionne & aveugle presque tous les hommes ; je veux dire l'amour-propre , ou , ce qui est la même chose , le trop grand attachement d'un chacun à sa propre opinion , même la plus singulière , laquelle rejette tout contraire , personnes & choses , & admet avidement toute apparence favorable , par exemple , la Lettre de M. France.

Vrai Palémon dans toutes les disputes de choses entre MM. Pomme & Chevalier , je ne puis m'empêcher de dire que l'application , par *P. S.* du vers de Phédre ,

Inops potentem , dum vult imitari , perit ,

doit paroître à tout lecteur impartial , d'un morgue insupportable , sur-tout de la main , & à la gloire unique du réagresseur-précepteur même , sur-tout après votre dernier *Nota* , Monsieur , dont la bonne foi est bien plus utile à vos lecteurs , qu'agréable au personnage démasqué.

Je m'apperçois que ma Lettre est devenue bien longue : je la crois pourtant , sauf l'amour-propre , *plenam dicendis*.

J'ai l'honneur d'être , &c.



SENTIMENT

De M. LEVRET, du Collège & de l'Académie de Chirurgie, accoucheur de madame la Dauphine, sur le Projet d'un Instrument pour faire la ligature des polypes utérins, sur la Maniere de s'en servir, & sur les Cas pour lesquels on le destinerait; par M. LAUGIER, docteur en médecine (a).

M. Laugier dit que cet instrument seroit à-peu-près dans le goût du nouveau que nous avons rendu public (b); qu'il n'en différerait que parce que les tuyaux ne seroient point courbes, & qu'on pourroit les joindre & les disjoindre, leur assemblage n'étant fixé qu'au moyen d'une vis qu'on mettroit & qu'on ôteroit à volonté.

Voilà la description de l'instrument projeté, sur lequel nous avons à dire,

1^o Qu'avant d'avoir fixé le nôtre au point où il est aujourd'hui, nous avons aussi

(a) Ce Projet est inséré dans le Journal de Médecine du mois d'Octobre dernier.

(b) Dans le même Journal de Juin de cette année.

formé des projets à-peu près semblables à ceux de M. Laugier, mais dont l'exécution, ne répondant point assez bien à nos vues, nous a engagés à faire de nouvelles tentatives qui nous ont conduit peu-à-peu à ce que nous avons donné au public, non comme projet, mais comme ayant déjà fait plusieurs fois ses preuves ;

2^o Que, pour embrasser un corps sphérique, suspendu par une attache de petit volume, dans une cavité orbiculaire, qui en est quelquefois entièrement remplie, des corps, quoique grêles, s'ils sont en ligne droite, s'y ajusteroient souvent trop mal pour préférer, dans ces cas, des tuyaux droits à des courbes, sur-tout quand le polype a beaucoup de solidité ; ce qui est très-commun. Les tuyaux courbes sont donc préférables, dans ces cas, à ceux qui seroient droits, sur-tout étant obligé d'en employer deux éloignés l'un de l'autre ;

3^o Que la disjonction des deux tuyaux droits obligerait les deux mains de l'opérateur à être employées ensemble, & de la même manière, à tâtonner au hasard, pour embrasser le corps que l'on desireroit saisir ; au lieu qu'avec nos tuyaux courbes & réunis en ferre d'écrevisse, une main seule suffit pour le jeu complet de l'instrument, tandis qu'avec un ou deux doigts de l'autre

main, on juge non-seulement de ce qui se passe, mais on facilite l'opération à la faveur du tact direct & immédiat ;

4° Qu'à la place de la vis, on auroit pu mettre une jonction à coulisse, comme au *forceps* ; ce qui, pouvant être arbitraire, & , par conséquent, presque indifférent, ne mérite pas que nous nous arrêtions plus longtemps sur ce point.

5° A l'égard du manuel de l'instrument projeté, nous n'avons rien à en dire, jusqu'à ce que M. Laugier l'ait fixé d'après la pratique, parce que c'est à elle à nous prouver si les choses sont bonnes ou mauvaises, & à nous à suspendre notre jugement jusqu'aux preuves de fait.

6° Quant à ce que M. Laugier croit qu'avec l'instrument qu'il a projeté, il se tiendroit mieux d'affaire que nous ne pouvons faire avec le nôtre, pour les polypes du vagin ; ceci gît encore en preuve : remettons au tems & à l'expérience à nous éclairer sur cette spéculation ; spéculation que nous ne prétendons pas néanmoins déprimer, puisqu'en cas de besoin, elle pourroit ouvrir des vues.

7° Nous en pouvons dire autant sur le projet de lier une tumeur dont l'attache seroit sa partie la plus volumineuse ; & nous avouons de bonne foi,

que , jusqu'à présent , nous n'en avons pas fait la tentative , mais que nous ne le croyons pas possible , à moins qu'on ne traversât de part en part la tumeur , par la ligature , afin de lui donner un point d'appui fixe , qui puisse l'empêcher de glisser.

8^o Pour ce qui est des difficultés que M. Laugier croit pouvoir se présenter dans la pratique , soit de la part du volume énorme d'une tumeur , soit de l'éloignement de l'attache d'une médiocre ; que , dans ces deux cas , « le chirurgien , qui » voudroit , ou porter l'anse sur le pédicule , ou faire passer ces corps à travers » la courbure concave de notre nouvel » instrument , » y trouveroit des difficultés qui ne se présenteroient point dans le moyen projeté , ayant huit ou neuf pouces de long. Nous avons déjà dit notre sentiment , (n^o 2 ,) sur le premier de ces cas. A l'égard du second , M. Laugier a-t-il jamais trouvé dans sa vie des vagins de huit à neuf pouces de profondeur , sur-tout dans le cas d'une tumeur médiocre ? Qu'il nous permette d'ailleurs , de lui rappeler que le vuide du plus grand bassin d'une femme a à peine cinq pouces de diamètre , n'importe dans quel sens on le mesure , & que le plus petit de nos instrumens a six pouces de longueur , & le plus grand , sept ,

pris centralement entre ses parties, tant supérieures qu'inférieures.

9° Mais, de ce que nous avons fait graver notre instrument sous un triple aspect, afin de remplir plus facilement les vues qui peuvent se présenter dans le cours de la pratique, & dont nous avons rendu raison dans le lieu cité, qu'on argue contre nous de la multiplicité de ce moyen, comme si c'étoit un grand défaut; on nous met en droit de répondre: Fasse le ciel que nous n'ayons jamais de plus grand obstacle à surmonter! & nous finirons notre carrière paisiblement.

10° Au reste, on ne peut qu'applaudir au motif qui a fait écrire M. Laugier. Nous adoptons volontiers sa louable modestie de prendre pour arbitres les juges compétens du tribunal des sçavans, s'en rapportant entièrement à eux, pour décider la valeur de ce que ce docteur a exposé dans ses projets, & de ce que nous avons rendu public, après l'avoir mis en pratique.



L E T T R E

Sur l'Usage du Forceps courbe, adressée à M. LEVRET, du Collège & de l'Académie de Chirurgie, accoucheur de madame la Dauphine, &c; par M. GUIOT, maître en chirurgie, l'un des chirurgiens en chef de l'hôpital François à Genève, associé à l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, &c.

Je croyois, Monsieur, & très-honoré Ami, que l'utilité du forceps courbe, de votre invention, étoit généralement connue & approuvée du Public, & en particulier, de ceux qui pratiquent l'art d'accoucher : je vois cependant, par les Réflexions que vous avez insérées dans le Journal de Médecine du mois d'Août dernier, qu'il y a encore des gens qui prétendent que cet instrument est dangereux, ou tout au moins inutile. On trouve ici comme ailleurs des gens de cette espèce. Il y a peu de jours qu'une dame de cette ville, étant avec moi auprès d'une de ses parentes, qui étoit en travail pour accoucher, m'exhorta de ne me point servir de fers, (c'est son expression,) pour délivrer la malade, parce, dit-elle, qu'elle connoissoit deux dames à qui il étoit resté des incontinenances d'urine, après avoir été ac-

couchées par ce moyen, & qu'elle avoit ouï dire à un médecin, que cette incommodité leur avoit été causée pour avoir été accouchées avec l'instrument, & qu'il produisoit souvent de mauvais effets. Je lui répondis que cela n'arrivoit que quand on l'employoit trop tard, ou qu'il étoit manié par des mains mal-habiles, & que j'avois fait plus de cent accouchemens avec l'instrument, sans qu'il en eût résulté aucun mal à la mere ni à l'enfant. Mais peut-être n'aurois-je pas été cru, si, dans cette même occasion, je n'avois pas prouvé par le fait ce que j'avois affirmé. La malade, après quarante-cinq heures d'un travail des plus rudes, me conjura de l'accoucher. Ses forces s'épuisoient; les douleurs se ralentissoient: l'enfant restoit enclavé, malgré les plus grands efforts; & une tumeur considérable se formoit sur sa tête. Je déclarai alors aux parens, que la santé de la mere & la vie de l'enfant étoient en danger, si l'on attendoit que la nature finît l'ouvrage. Sur cette déclaration, on me pria de faire ce que j'estimerois convenable. Je pris le forceps courbe; &, dans une minute, je délivrai la malade d'une grosse fille bien portante, à la grande satisfaction de l'accouchée & de ses parens qui doivent être guéris de leurs préjugés, puisque la mere

& l'enfant sont auffi bien qu'on peut le defirer aujourd'hui qui est le dixieme jour des couches.

Je pourrois ajoûter un grand nombre d'expériences que j'ai faites de la grande utilité de cet instrument, si mon suffrage étoit de quelque poids après le vôtre & ceux de tant de célébres praticiens qui ont publié les avantages de ce forceps. Je me réduirai donc à dire qu'il y a au moins trente ans que j'ai commencé à pratiquer les accouchemens, & qu'il y en a bien vingt que j'ai employé avec succès le forceps dont personne, avant moi, ne connoissoit l'usage dans ce pays. J'ai loué Dieu cent fois d'avoir fait votre connoissance, & de m'être procuré par ce moyen un instrument avec lequel j'ai sauvé la vie à un grand nombre d'enfans, en sauvant celle de leur mere. Quelle différence de cet instrument salutaire avec ces crochets & ces autres instrumens meurtriers, dont les plus célèbres accoucheurs étoient obligés autrefois de se servir pour terminer des accouchemens difficiles, & qui ne pouvoient sauver la mere, qu'en immolant l'enfant ! Ce siècle sera illustré par l'invention du forceps courbe, comme par l'admission de l'inoculation de la petite vérole en Europe. Quel bonheur pour le genre humain, s'il se fai-

soit, de tems en tems, des découvertes aussi utiles, pendant qu'on invente tant de moyens de destruction !

Le forceps courbe, bien fait, & manié par des mains expérimentées, n'est pas seulement utile dans les cas où il n'y a plus rien à espérer de la part de la nature ; il l'est très souvent dans les cas où le travail est long & douloureux. Je sçais que souvent, après de longues & cruelles douleurs, une femme se délivre naturellement ; mais j'ai aussi souvent vu que, dans ces cas, l'enfant meurt dans le travail, & que la compression longue & forte, que souffrent le vagin & l'uretere, donne lieu à des maux quelquefois incurables, & que l'intensité & la durée du travail portent le trouble dans l'œconomie animale, & font naître des maladies graves, pendant les couches. C'est pour prévenir ces maux, que, dans les cas où la matrice est oblique, & dans ceux où la tête de l'enfant se présente autrement que la face tournée vers le *sacrum*, & reste long-tems dans le vagin, sans avancer, je n'ai pas hésité de tirer l'enfant avec le forceps ; & j'ai toujours réussi, sans causer le moindre dommage à l'enfant ni à sa mere, & sans que celle-ci ait essuyé autant de fièvre dans ses couches, que celles qui accouchent naturellement, après un long & pénible travail : la plupart même

n'ont point eu de fièvre, après avoir été accouchées avec le forceps. J'ai effuyé, ainsi que M. Dumourier-Charpentier, les traits malins de l'envie, lorsque j'ai commencé à me servir de votre forceps. On répandit dans le public, que je n'accouchois qu'avec des fers; & vous pensez bien que les auteurs de cette calomnie avoient intérêt à la répandre. Cela leur réussit auprès de plusieurs femmes dont j'avois auparavant la confiance. Mais cette terreur des fers, qui les avoit saisies, s'évanouit, quelque tems après, lorsque quelqu'un, qui se mit à pratiquer les accouchemens, & qui, par de basses adulations, se procura la protection de quelques médecins en crédit, eut besoin d'employer votre forceps dont il se disoit l'inventeur. Les éloges, qu'on donna alors à l'instrument, succéderent à la frayeur qu'on en avoit inspirée; & les femmes se font à présent familiarisées avec lui. Plusieurs de celles pour qui j'en ai fait usage, vouloient que je m'en servisse dans leurs accouchemens suivans. Il y en a une que j'ai accouchée de cinq enfans avec le forceps: elle se porte bien, & ses enfans aussi. J'en ai inoculé trois, ce dernier printems.

Si vous croyez que cette Lettre puisse concourir à détruire les préjugés qui restent encore contre le forceps, & qui sont nuisibles au bien de l'humanité, vous en ferez l'usage.

que vous jugerez convenable. Je suis avec une parfaite considération & un sincere attachement, Monsieur, &c.

Autres Témoignages en faveur du Forceps courbe de M. LEVRET.

1^o *Extrait d'une Lettre de M. VANSCHELLTHEK, maître en chirurgie à Dordrecht.*

» J'avois vu avec un très-grand plaisir,
 » dès l'année 1753, les succès avec lesquels
 » M. Guiot de Genève se servoit, dans sa
 » petite république, du forceps courbe de
 » votre invention. Encouragé par vos le-
 » çons & par son exemple, je m'en suis
 » servi dans ma pratique avec les mêmes
 » avantages; & j'ose me flater d'avoir sauvé
 » quantité de meres & d'enfans par son se-
 » cours: aussi le regardé-je comme ma
 » main droite. Il m'est même arrivé une
 » fois, qu'ayant voulu recourir à quelques
 » autres moyens qui se trouverent insuffi-
 » sans, je fus assez heureux pour terminer,
 » par son moyen, un accouchement où la
 » mere & l'enfant couroient le plus grand
 » danger. C'étoit la femme d'un ministre. Il
 » y avoit un jour & demi qu'elle étoit en
 » travail; & les eaux étoient percées au
 » moins depuis quinze à seize heures. La

» tête de l'enfant étoit au passage, & n'avoit
 » à faire, ce semble, que peu de chemin
 » pour sortir. Cet enfant fut pris de con-
 » vulsions : les secousses, qu'il donnoit à la
 » mere, furent si vives, qu'elles lui cau-
 » serent les douleurs les plus aiguës, au
 » point de lui faire jeter les hauts cris. Cet
 » exemple me prouve qu'on attend souvent
 » trop long-tems pour délivrer les femmes,
 » & que beaucoup d'enfans meurent au
 » passage, parce qu'on les y laisse trop long-
 » tems, &c. »

2^o *Extrait d'une Observation insérée
 dans l'Essai sur les Hernies de M. HOIN,
 maître-ès-arts, & en chirurgie, pension-
 naire de l'Académie des Sciences de Dijon;
 dans la classe de médecine, chirurgien en
 chef du grand hôpital de cette ville, associé
 de l'Académie Royale de Chirurgie de
 Paris, &c; imprimé à la suite de la Nou-
 velle Méthode d'opérer les Hernies; par
 M. Le Blanc, chirurgien-lithotomiste de
 l'Hôtel-Dieu d'Orléans, professeur Royal
 d'anatomie & d'opérations aux Ecoles de
 Chirurgie de la même ville, &c.*

Il s'agit, dans cette Observation, d'une
 marchande de Dijon, attaquée d'une en-
 térocele vaginale, arrivée au terme d'une
 couche. L'intestin pincé contre une branche
 du *pubis*, par la tête de l'enfant, qui étoit
 un peu descendue, occasionna les douleurs

les plus atroces , & les accidens les plus graves ; ce qui fit sentir à M. Hoin la nécessité d'accélérer l'accouchement. Il parvint , aidé de deux de ses confreres qu'il avoit fait appeller , à procurer la dilatation de la matrice , & à percer les eaux ; ce qui fut suivi de la descente de la tête de l'enfant dans le vagin. Mais alors la matrice cessa d'agir ; & les accoucheurs jugerent que ce seroit en vain qu'ils attendroient quelque secours de la part de la nature.

» Dans ces circonstances , dit M. Hoin ,
 » page 300 de son *Essai* , je proposai d'em-
 » ployer le forceps de la correction de
 » M. Levret ; instrument si ingénieusement
 » fabriqué , qu'il saisit une tête , sans qu'on
 » puisse être dans le cas de craindre qu'il
 » blesse , ou la mere , ou l'enfant. Mon avis
 » fut approuvé. Je me servis du forceps ;
 » & l'accouchement , qui , sans lui , me-
 » naçoit d'être encore bien éloigné , fut ,
 » à sa faveur , terminé promptement , à la
 » grande satisfaction de la malade , & à la
 » nôtre. »

Il ajoûte , dans une Note : « L'enfant
 » étoit très-gros , & bien portant. Il a joui
 » d'une bonne santé jusqu'à sa quatrième
 » année qu'il est mort , dans les premiers
 » jours , d'une fièvre putride. Le forceps
 » ne l'avoit pas blessé ; & la mere avoit
 » trouvé l'usage de cet instrument si peu

» douloureux, qu'elle s'en faisoit, pendant
 » que j'étois occupé à la délivrer, & le
 » baïsa avec transport, sans avoir eu la pré-
 » caution de l'essuyer. Cette scène, qui
 » nous prouvoit le contentement de la ma-
 » lade, augmenta le nôtre. Mais l'accou-
 » chée ne se borna point à ces marques
 » d'affection pour un instrument qui lui avoit
 » été si salutaire; elle s'obstina à le garder
 » dans son lit, pendant deux ou trois jours,
 » & me le rendit à regret. Je me suis servi
 » plusieurs fois du même forceps, avec la
 » même utilité, dans des cas où la tête
 » étoit enclavée. Mais les meres, quoiqué
 » persuadées que la conservation de la vie
 » de leurs enfans étoit dûe à cet inf-
 » trument, n'ont pas porté leur recon-
 » noissance envers lui, aussi loin que la
 » marchande. Je puis assurer qu'aucune
 » d'elles n'a été blessée par l'usage du for-
 » ceps. »

M. Le Blanc joint son suffrage à celui de
 M. Hoin. « J'ai tiré, dit-il dans une se-
 » conde Note, un grand nombre d'enfans
 » avec le forceps de M. Levret, avec
 » toute la facilité possible, sans que les
 » meres ni les enfans aient été blessés par
 » cet instrument. Tous les accoucheurs
 » d'Orléans s'en servent avec succès, &
 » le regardent comme un instrument di-
 » vin. »

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUE

S E P T E M B R E 1770.

THERMOMETRE.				BAROMETRE.		
Jours du mois.	A 6 h. & demie du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.
1	12 $\frac{1}{2}$	15	14 $\frac{3}{4}$	28 $2\frac{3}{4}$	28 1	28 1
2	13	20	13 $\frac{1}{2}$	28	28	28
3	15 $\frac{3}{4}$	18	19	28	27 11	28
4	15	21	15	28	28	27 11 $\frac{1}{2}$
5	14 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
6	13	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1
7	13	18 $\frac{1}{2}$	14	28 1	28	18 $\frac{1}{4}$
8	13	14 $\frac{1}{4}$	10	28	27 10 $\frac{1}{4}$	28 2
9	10	14	10	28 1	28	28
10	9	15	12 $\frac{1}{4}$	28	28	28
11	11	18	13	28	27 9	27 8 $\frac{1}{4}$
12	12	17	12 $\frac{1}{2}$	27 8	27 7	27 7
13	11 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 9	28
14	12	18 $\frac{1}{4}$	15	28 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$
15	13	20	15 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
16	14	23 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
17	14 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2
18	14 $\frac{1}{4}$	24 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
19	15 $\frac{1}{2}$	21	15	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
20	12 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	15	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2
21	13 $\frac{1}{2}$	20	15	28 2	28 1	28 1
22	13 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
23	12	16 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28
24	13	18	14 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{4}$
25	13 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	27 11	27 9 $\frac{1}{4}$	27 11
26	14	19 $\frac{3}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11 $\frac{1}{2}$
27	16	18 $\frac{3}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	28	28 1	28 2
28	14 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	14	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4
29	11	15	12 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$	28 5
30	9	14	12	28 4	28 4	28 3

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N. N.-E. nuag.	S.-E. nuag.	Nuages.
2	S.-S.-O. nuag.	S.-O. n. écl. t. pl.	Ecl. tonit.
3	O.-S.-O. cou- vert. nuag.	O.-S.-O. n. écl. tonn. pl.	Ecl. tonn.
4	S.-O. nuag.	S.-S.-O. nuag. écl. tonn.	Pluie.
5	S.-S.-O. c. pl.	O. nuages.	Beau.
6	O.-S.-O. c. n.	S.-O. n. pl.	Couvert.
7	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
8	S.-O. couvert. pluie.	O. pluie.	Nuages.
9	O. n. pet. pl.	O.-S.-O. n.	Nuages.
10	S.-O. nuages.	S.-O. nuages.	Nuages.
11	S.-S.-O. couv. pl. tonn.	S.-S.-O. gr. pl.	Nuages.
12	S.-O. c. pluie.	S.-O. nuages.	Nuages.
13	O.-S.-O. c. pl.	O. nuages.	Couvert.
14	S.-S.-O. couv.	S.-O. couvert. pet. pl.	Nuages.
15	O.-S.-O. nuag.	S.-O. nuages.	Nuages.
16	S.-S.-E. legers nuages.	S.-E. legers n.	Beau.
17	S.-S.-E. legers nuages.	S.-S.-E. nuag.	Nuages.
18	S.-E. leg. n.	S.-E. beau.	Beau.
19	S.-O. nuages.	O.-S.-O. n.	Beau.
20	S.-O. nuages.	S.-O. nuages.	Nuages.
21	S.-O. n. pluie.	S.-O. pluie. n.	Pluie.
22	S.-O. nuages.	S.-O. nuages.	Nuages.
23	S.-O. nuages.	S.-O. n. pluie.	Nuages.
24	S.-O. n. pet. pl.	S.-O. nuages.	Nuages.
25	S.-E. pl. nua- ges.	S.-O. nuages. vent. écl. pl.	Couvert.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
26	S. pluie. cou- vert.	S-S-O. couv. pl. vent.	Couvert.
27	S-O. pluie. vent.	O-S-O. vent. couvert.	Nuages.
28	O-S-O. couv.	O-N-O. n.	Beau.
29	O N O. br. nuages.	N-O. nuages. beau.	Beau.
30	E-N E. br. nuages.	E-N-E. beau.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $24\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 9 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $15\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du N-N E.
 1 fois de l'E-N-E.
 3 fois du S-E.
 2 fois du S-S-E.
 1 fois du S.
 6 fois du S-S-O.
 16 fois du S-O.
 8 fois de l'O-S-O.
 5 fois de l'O.
 2 fois de l'O-N-O.
 1 fois du N-O.

466 MALADIES REGN. A PARIS.

Il a fait 7 jours beau.

2 jours des bronillards.

28 jours des nuages.

12 jours couvert.

16 jours de la pluie.

5 jours des éclairs & du tonnerre.

3 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Septembre 1770.

On a observé , pendant ce mois-ci , un assez grand nombre de fièvres intermittentes , dont le plus grand nombre suivoit le type des fièvres doubles-tierces ; & quelques-unes dégénéroient en fièvres rémittentes , accompagnées de plus ou moins d'accidens.

On a vu aussi un très-grand nombre de dévoiemens , la plupart bilieux , & quelques dyssenteries. Il y a eu , en outre , quelques rougeoles , & des petites véroles.



*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois d'Août 1770 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

L'air a été tempéré, les premiers jours du mois ; mais, depuis le 5 jusqu'au 15, les chaleurs ont été assez vives. La liqueur du thermomètre, le 6, le 7 & le 8, s'est élevée à 24 degtés ; & le 9, elle s'est portée au-dessus du terme de 25 degrés. Après le 15, elle ne s'est guères élevée plus haut que celui de 18 degrés.

Nous avons eu peu de pluie, ce mois. Les jours qu'il a plu, ce n'a été que des ondées, si l'on en excepte le 1^{er} & le 15 : aussi le mercure, dans le baromètre, a presque toujours été observé au-dessus du terme de 28 pouces.

Il y a eu de la variation dans les vents.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 25¹ degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 9 degrés. La différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes ; & son plus grand abaissement a été de

468 MALADIES REGNANTES

27 pouces 11 lignes. La différence entre ces deux termes est de 4 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

10 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

1 fois du Sud vers l'Est.

2 fois du Sud.

8 fois du Sud. vers l'Ou.

3 fois de l'Ouest.

6 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

9 jours de pluie.

2 jours de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué la grande sécheresse tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, au mois d'Août 1770.

Il y a eu peu de maladies aiguës, ce mois, tant à la campagne qu'à la ville, malgré les travaux de la moisson. La fièvre continuë-putride a été, en général, bien moins commune & bien moins grave : néanmoins les personnes en qui les symptômes se sont trouvés le plus mitigés, ont été presque aussi long-tems que les autres à se rétablir : il leur restoit une petite fièvre opiniâtre, qui ne se dissipoit guères que par

un usage suivi des amers mitigés, & surtout du quinquina.

La fraîcheur des nuits, après le 15 du mois, a causé des coliques violentes, accompagnées, dans la plupart, de cours de ventre, & de douleurs vives au bas-ventre. En peu de jours, elles jettoient les malades dans un état d'angoisses, d'abattement considérables. Comme il y avoit de la fièvre & de la chaleur, la saignée étoit nécessaire; & l'on devoit la répéter plus ou moins, d'autant plus que le sang étoit souvent couenneux, & la sérôfité d'un jaune foncé. Les bouillons de veau & de poulet, l'eau d'orge, les décoctions des plantes émollientes & mucilagineuses, tant en boissons qu'en lavemens, ont aussi été employés avec succès. Les potions parégoriques devoient être entre-mêlées; & l'on ne devoit purger, que lorsque les douleurs du bas-ventre & la fièvre étoient absolument dissipées, & le calme bien rétabli.

A V I S.

MM. de la Société typographique de Bouillon croient devoir prévenir le Public, que le terme de l'abonnement pour *l'Etat général des médecins & chirurgiens du royaume*, qui a été dernièrement annoncé,

470 COURS D'ANATOMIE.

sera prolongé jusqu'au 15 Novembre 1770, l'avis en ayant été donné trop tard dans les Nouvelles publiques.

COURS D'ANATOMIE.

M. *Ferrand*, maître en chirurgie du Collège de Paris, adjoint du Comité perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie, ancien professeur de l'Ecole pratique, associé des Académies des Sciences de Rouen & de Florence, &c. a recommencé son Cours d'Anatomie, lundi 15 Octobre 1770, à quatre heures & demie après midi, dans son amphithéâtre, rue Mâcon.

Il continue, les lundi, mardi, jeudi & vendredi de chaque semaine, à la même heure.

Il y a une sale de dissection.

M. *Portal*, professeur de médecine au Collège-Royal de France, professeur d'anatomie de M^{sr} le Dauphin, de l'Académie Royale des Sciences, &c. commencera un Cours d'anatomie, le 5 Novembre 1770, à neuf heures & demie du matin, qu'il continuera, les jours suivans, à l'ancien Presbytere Saint-André des Arts, près la rue de l'Eperon,

M. C. L. *Varnier*, médecin de la Faculté de Paris, docteur de celle de Montpellier, commencera, lundi 5 Novembre 1770, à midi précis, un Cours d'Anatomie, dans lequel il exposera la structure des différens organes du corps humain, & en tirera des conséquences relatives à la physiologie & à la pratique de médecine;

Dans l'amphithéâtre de M. *Petit*, rue de la Bûcherie, aux Ecoles de médecine.

COURS DE CHYMIE.

M. *Hilaire-Marin Rouelle*, démonstrateur en chymie au Jardin du Roi, & apothicaire de M^{te} le duc d'Orléans, premier prince du sang, ouvrira, le 12 Novembre 1770, en sa maison, rue Jacob, près celle des Deux-Anges, un Cours de Chymie expérimentale & théorique, dans lequel il se propose de donner une analyse plus étendue qu'aucune de celles qu'on a présentées jusqu'ici, des végétaux, des animaux & des minéraux.

Nota. M. *Rouelle* doit publier un *Propectus* de ce Cours, dont nous nous proposons de donner une Notice un peu étendue dans quelques-uns des Journaux suivans.

LEÇONS DE CHYMIE PHARMACEUTIQUE.

M. *Mitouart*, apothicaire, donnera ; pendant le cours de cet hiver, des Leçons de Chymie, dans lesquelles il analysera les substances des trois règnes de la nature, développera la théorie des opérations, & en fera l'application à la pharmacie.

Il commencera, le jeudi 15 Novembre 1770, à trois heures & demie de relevée, en son laboratoire, rue de Beaune, fauxbourg Saint-Germain, & continuera, les lundi, mardi, Jeudi & vendredi de chaque semaine.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE,

Concernant les Minéraux, les Végétaux, les Animaux, & les différens Phénomènes de la nature ;

Par M. *Valmont de Bomare*, censeur royal, maître en pharmacie, démonstrateur d'histoire naturelle, avoué du Gouvernement, membre de plusieurs Académies des sciences, belles-lettres & beaux-arts, directeur des cabinets de S. A. S.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE. 473

M^{re} le prince de Condé , maître d'histoire naturelle de S. A. S. M^{re} le duc de Bourbon , &c.

En son cabinet , rue de la Verrerie , près la rue du Coq , le lundi 3 Décembre 1770 , à dix heures & demie très-précises du matin , & fera continué , les mercredi , vendredi & lundi de chaque semaine , à la même heure.

N. B. On ouvrira un second Cours d'Histoire naturelle , le jeudi 6 Décembre 1770 , à onze heures & demie très-précises du matin. Ce Cours particulier sera continué , les samedi , mardi & jeudi de chaque semaine , à la même heure. Ceux qui voudront y prendre part , sont avertis d'entendre le Discours sur le spectacle & l'étude de la nature , qu'on fera , le 3 de Décembre , à l'heure indiquée.

PRIX PROPOSÉS

*Par l'Académie des Sciences , Belles-Lettres
& Arts de Lyon.*

L'Académie des Sciences , Belles-Lettres & Arts de Lyon , propose , pour le prix de mathématiques , fondé par M. *Christin* , qui sera distribué à la fête de S. Louis 1772 ,

le sujet suivant : *Quels sont les moyens les plus faciles & les moins dispendieux de procurer à la ville de Lyon la meilleure eau , & d'en distribuer une quantité suffisante dans tous ses quartiers.*

L'Académie exige des auteurs , qui voudront résoudre ce problème , de déterminer la qualité des eaux qu'ils indiqueront , d'assigner la quantité nécessaire à la consommation , & de joindre à leurs projets le plan des machines qu'ils voudront employer , le calcul de leur produit & de leur entretien , celui des nivellemens nécessaires , & le devis des frais.

Le prix est une médaille d'or de la valeur de 300 livres.

La même Académie a déjà publié qu'elle décerneroit , le jour de la S. Louis 1771 , un prix triple , c'est-à-dire trois médailles d'or , de la valeur de 300 livres chacune , à celui qui , sous la forme des Mémoires qu'on adresse aux Académies , lui communiqueroit *la découverte la plus utile dans les arts , en établissant que cette découverte lui appartient , & n'est pas antérieure au premier Programme publié , le 30 Août 1768.*

Elle propose encore , pour le sujet d'un prix réservé , qu'elle doit distribuer le jour de la S. Louis 1773 , *de déterminer quels*

Sont les principes qui constituent la lymphe ; quel est le véritable organe qui la prépare ; si les vaisseaux , qui la portent dans toutes les parties du corps , sont une continuation des dernières divisions des artères sanguines , ou si ce sont des canaux différens & particuliers à ce fluide ; enfin quel est son usage dans l'économie animale.

Ce prix , consistant en une médaille d'or de la valeur de 300 livres , sera double.

Les Mémoires sur ces différens sujets doivent être adressés , francs de port , à M. *De la Tourrette* , conseiller de la cour des monnoies , secrétaire perpétuel pour la classe des sciences , rue Boissac ; ou à M. *Bollioud Mermet* , secrétaire perpétuel pour la classe des belles-lettres , rue du Plat ; ou chez *Aimé de la Roche* , imprimeur-libraire de l'Académie , aux Halles de la Grenette. *Nota.* Ces Mémoires ne seront admis que jusqu'au premier Avril des années où chaque prix devra être distribué.

M. *Pouteau* le fils , chirurgien gradué , de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris , de celle de Rouen , & l'un des membres de l'Académie de Lyon , après avoir fait de profondes recherches sur le vice cancéreux , a voulu exciter les sçavans

à s'occuper d'un sujet qui intéresse essentiellement l'humanité. Il a déposé 600 livres, pour être distribuées à celui qui, au jugement de l'Académie de Lyon, l'auroit le mieux traité. Cette compagnie a agréé l'engagement de M. Pouteau ; & avoit proposé ce prix, pour la présente année 1770, dans les termes suivans :

On demande des recherches sur les causes du vice cancéreux, qui conduisent à déterminer sa nature, ses effets, & les meilleurs moyens de le combattre.

Quoique l'Académie ait reçu, sur cette question, des Ouvrages intéressans, ils lui ont paru laisser encore trop à désirer sur un sujet aussi important, pour ne pas le continuer, & renvoyer la distribution du prix à l'année 1773, en conservant néanmoins le droit du concours aux Mémoires qui lui ont été adressés. Le prix sera double. Les belles actions n'ont pas seulement leur mérite propre ; elles ont encore celui d'inspirer le desir de les imiter. Un citoyen généreux, qui n'a pas voulu donner à l'Académie la satisfaction de le connoître & de publier son nom, a fait déposer une somme de 600 livres pour être jointe à celle qu'a proposée M. Pouteau : ainsi le prix sera de 50 louis. L'Académie espere que ce nouvel encou-

agement produira de nouveaux efforts de la part des auteurs.

Elle demande qu'après avoir défini ce qu'on entend par *cancer*, ils développent les progrès que la médecine a faits jusqu'à nos jours, dans la connoissance des maladies cancéreuses ; qu'ils analysent les observations, les expériences & les opinions des auteurs les plus célèbres, en rassemblant les moyens diététiques, chirurgicaux & pharmaceutiques, employés jusqu'à présent, pour attaquer ces maladies formidables ; qu'ils les décrivent, rapportent leurs observations pratiques, & leurs expériences ; qu'ils apprécient les symptômes qui précèdent, accompagnent & suivent le *cancer* ; qu'ils fixent le pronostic, & établissent les indications dans ses différens sièges, ses diverses especes & ses divers états ; qu'ils remontent aux principes qui y donnent lieu ; qu'ils déterminent la maniere de les reconnoître, & en donnent une théorie satisfaisante ; qu'ils indiquent les meilleurs spécifiques connus dans tous les cas, en démontrant leur pouvoir ou leur insuffisance ; qu'ils donnent enfin, s'il est possible, de nouvelles vues sur les découvertes à faire, & sur les moyens d'y parvenir.

L'Académie invite aussi les auteurs à dresser des Tables raisonnées, qui contien-

nent l'extrait de ce qu'ils auront dit ou rapporté de plus essentiel.

L'Académie exige que les Mémoires lui soient rendus, dans le courant du mois de Janvier 1773, passé lequel tems, ils ne seront pas admis. La distribution sera faite dans la même séance que celle du prix précédent.

LIVRES NOUVEAUX.

Nosologie méthodique, dans laquelle les maladies sont rangées par classes, suivant le système de *Sydenham*, & l'ordre des botanistes; traduite du latin de M. *François Boissier de Sauvages*, docteur en médecine, professeur royal en l'Université de Montpellier, &c : ouvrage augmenté de quelques Notes en forme de Commentaire; par M. *Nicolas*, chirurgien gradué, avec cette épigraphe :

Si morbi cujuslibet historiam diligenter perspectam haberem, par malo remedium numquam non scirem adferre. SYDENHAM, Tome I.

A Paris, chez *Hérissant* le fils, 1770, grand in-8° de 800 pages.

Manuel du jeune Chirurgien, dans lequel on trouve en abrégé toutes les vérités anatomiques, physiologiques & pratiques,

dont la connoissance constitue le véritable chirurgien. On a joint à cet ouvrage un Précis de Pharmacie chirurgicale, quelques Formules des plus communes de remèdes internes, & les Doses des Médicamens simples & composés, avec cette épigraphe tirée de la Préface des Œuvres d'*Ambroise Paré* :

Car les arts se parfont, se polissent & s'éclaircissent par certaines définitions, divisions, démonstrations, préceptes, règles universelles.

A Paris, chez *Hérissant* le fils, 1770, petit in-8° de plus de 600 pages.

Cette production est de la même main que la traduction précédente.

Traité des Sels, dans lequel on démontre qu'ils sont composés d'une terre subtile, intimement combinée avec de l'eau; traduit de l'allemand de *George-Ernest Stahl*. A Paris, chez *Vincent*, 1770, in-12.



T A B L E.

EXTRAIT de l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie. Par M. Portal, médecin.	Page 387
Suite des Recherches & Expériences sur la Congelation. Par M. Baumé, apothicaire.	410
Nouvelles Réflexions sur la Lane cartilagineuse de la Cornée. Par M. Demours, médecin.	427
Lettre de M. Caziot, professeur en Droit, sur la Réponse de M. Brun à M. Chevalier.	443
Sentiment de M. Levret, chirurgien, sur le Projet de M. Laugier pour la ligature des polypes utérins.	449
Lettre sur l'Usage du Forceps courbe. Par M. Guiot, chirurgien.	454
Autres Témoignages en faveur du Forceps de M. Levret.	459
Observations météorologiques faites à Paris, pour le mois de Septembre 1770.	463
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Septembre 1770.	466
Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois d'Août 1770. Par M. Boucher, médecin.	467
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Août 1770. Par le même.	468
Avis.	469
Cours d'Anatomie.	470
Cours de Chymie & de Pharmacie.	471
Cours d'Histoire naturelle.	472
Prix de l'Académie de Lyon.	473
Livres nouveaux.	478

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Novembre 1770. A Paris, ce 23 Octobre 1770.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

DÉCEMBRE 1771.

TOME XXXVI.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
Hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI;

A V I S

*Pour le renouvellement des Souſcriptions
du Journal de Médecine.*

C'eſt à VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny, qu'il faut ſ'adreſſer, pour ſe procurer le *Journal de Médecine*, &c. Le prix de la Souſcription pour les douze Cahiers ou Mois qui ſe délivrent dans le cours de l'année, eſt de *neuf livres douze ſols* pour les perſonnes qui demeurent à Paris; & de *douze livres*, pour celles qui demeurent en Province, le port par la poſte compris.

C'eſt à l'Adreſſe ci-deſſus, que l'on envoie les Obſervations & Ouvrages qui peuvent y être inférés. On avertit que les Lettres & Paquets, qui ne ſeront pas affranchis, reſteront au rebut.

On peut auſſi, pour ſe procurer ce *Journal*, ſ'adreſſer aux principaux Libraires de France, & des Pays étrangers.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1771.

E X T R A I T.

*Dictionnaire du Diagnostic, ou l'Art de
connoître les Maladies, & de les distin-
guer exactement les unes des autres ; par
M. Hélian, D. M. avec cette épigraphe :*

*Medicus sufficiens ad morbum cognoscendum, suf-
ficiens est ad curandum. HIPPOCRAT. Lib. de Arte.*

*A Paris, chez Vincent, 1771, in-12.
Prix, 3 l. rel.*

LA science du diagnostic est la partie
la plus importante & la plus difficile
de la médecine clinique. Sans elle, le pra-
ticien ne marche qu'à tâtons, & n'agit qu'au
hasard : aussi s'est-on occupé, de tout tems,

à recueillir les signes qui caractérisoient chaque genre de maladies, ceux qui pouvoient en faire distinguer les especes & les différens degrés ; mais je crois pouvoir assurer, sans crainte d'être contredit, que, de tous les ouvrages qui ont été publiés jusqu'ici sur cette matiere, il n'en est aucun qui réunisse plus d'exactitude, de précision & de clarté que le Dictionnaire que nous annonçons. Les jeunes médecins y trouveront rassemblé sous un très-petit volume, ce que renferment de plus sûr, touchant cet art important, de nombreux volumes qu'ils ne sont pas toujours à portée ou dans le loisir de consulter. Ce n'est pas seulement à l'instruction des jeunes praticiens que cet ouvrage est destiné, il sera encore plus utile à cette classe de citoyens vertueux que l'amour de l'humanité engage à exercer l'art si difficile de guérir, en faveur des malheureux habitans des campagnes, trop souvent dénués du secours de médecins éclairés. Combien de curés ; combien de personnes charitables ne se font-elles pas un devoir de recueillir des recettes de tout genre, des méthodes même détaillées de traiter certaines maladies, & sont très-embarrassées dans leur application, faute de sçavoir distinguer les cas où ils en peuvent faire usage ?

» J'ai des moyens presque sûrs pour gué-

» rir une infinité de maladies, disoit à M. Hé-
 lian une de ces femmes respectables , qui,
 vivant par goût à la campagne , se dévouent
 par humanité au soulagement des malades ;
 » mais je vous avoue que je ne les emploie
 » qu'en tremblant , parceque je ne suis
 » jamais sûre que la maladie dans laquelle je
 » les donne , soit celle qu'ils guérissent ; je
 » ne sçais pas assez distinguer les maladies
 » les unes des autres , & je ne vois pas com-
 » ment je pourrois l'apprendre ; vos livres
 » de l'Art m'épouvantent par leur taille vo-
 » lumineuse , & leurs termes grecs que je
 » n'entends pas. « Sans être aussi convaincus
 que le paroïsoit cette dame , de l'efficacité
 deses remèdes , il est toujours vrai , comme
 l'observe l'auteur , que son embarras est très-
 fondé , lorsqu'il s'agit de les appliquer ; & il
 doit en être de même pour toutes les per-
 sonnes que la charité porte à administrer
 des remèdes , sans être médecins. M. Hélian
 peut donc se flater d'avoir rendu un service
 essentiel à l'humanité , en facilitant aux
 curés & aux autres personnes qui se livrent
 au soulagement des pauvres malades , les
 moyens de s'assurer de l'existence de la ma-
 ladie qu'ils veulent traiter.

La forme de son ouvrage , la précision
 avec laquelle il a tracé ses descriptions , ne
 permettent pas d'en donner une analyse dé-
 taillée. Je me contenterai donc d'indiquer

les articles qui m'ont paru traités avec le plus de soin, & j'en détacherai quelques-uns pris au hazard, pour mettre le lecteur en état de juger par lui-même, si l'auteur a rempli son but, & si je ne me suis pas trop prévenu dans le jugement que j'ai cru pouvoir porter de l'utilité de son ouvrage.

Quoique tous les articles soient marqués au même coin d'exactitude, ceux qui méritent le plus qu'on les consulte, sont les mots *Angine*, *Apoplexie*, *Asthme*, *Avortement*, *Cancer*, *Catarrhe*, *Cholera-Morbus*, *Chlorosis*, *Colique*, *Descente de la Matrice*, *Dysfenterie*, *Ecrouelles*, *Empyème*, *Epilepsie*, *Fièvre*, *Fistule*, *Fleurs blanches*, *Folie*, *Fureur utérine*, *Gangrene*, *Gonorrhée*, *Goutte*, *Grossesse*, *Hépatite*, *Hernie*, *Hydropisie*, *Inflammation*, *Manie*, *Marasme*, *Mole*, *Morsure & Piquure des Animaux*, *Obstruction*, *Ophthalmie*, *Panaris*, *Paralyse*, *Passion hystérique*, *Péripneumonie*, *Pertes de Sang*, *Peste*, *Petite-Vérole*, *Phthisie*, *Pierre*, *Rage*, *Règles*, *Rhumatisme*, *Scorbut*, *Squirrhe*, *Tympanite*, *Ulcères*, *Vérole*, &c.

Les articles que je crois devoir rapporter ici, sont les mots *Angine*, *Empyème*, & *Péripneumonie*.

» **ANGINE.** C'est une maladie de la gorge
 » qui rend la respiration & la déglutition très-
 » difficiles.

» Il y en a deux especes: l'une ne pré-

» sente aucune tumeur , soit interne , soit externe ; l'autre existe toujours avec tumeur.
» Il est très-intéressant de les distinguer ,
» parce qu'elles exigent un traitement bien
» différent. La première , qu'on appelle Angine paralytique , arrive ordinairement à
» la fin des maladies longues , sur-tout après
» des évacuations fréquentes & abondantes ;
» elle est accompagnée de pâleur & de sécheresse dans la partie affectée , ou si quelquefois il y a de la rougeur ou de la douleur , elles sont très-legères ; & alors , au lieu d'y observer de l'enflure , on y remarque plutôt de l'affaîssement. Les nerfs
» & les muscles sont sans action : c'est presque toujours le présage d'une mort prochaine. Quelquefois aussi cette première
» espèce paroît tout-à-coup , sans avoir été précédée d'aucune maladie sensible ; mais
» dans ce cas elle n'est pas moins dangereuse ,
» & le plus souvent elle est une suite de la suppuration du poulmon.

» La seconde espèce prend différens noms selon les différences de la nature ou de la situation de la tumeur , elle est catarrhale , inflammatoire ou convulsive ; on la distingue encore en purulente , gangreneuse & squirrheuse ; mais on sent aisément que ce ne sont que des suites de l'inflammatoire.

» L'angine aqueuse , oedémateuse , ca-

» tarrheuse est le plus souvent sans fièvre :
» la respiration ou la déglutition sont em-
» pêchées par une tumeur catarrhale. On
» apperçoit quelquefois une legere phlogose
» qui produit ordinairement de petits abscess
» que la nature seule guérit. Plus générale-
» ment cette maladie affecte la membrane
» muqueuse, qui revêt intérieurement les
» narines, le gosier, l'œsophage, la trachée-
» artère. On sçait que, lorsqu'il se fait sur
» cette membrane un flux catarrhal, elle
» s'épaissit & distille une liqueur âcre, qui
» irrite les parties qu'elle touche. Il peut ar-
» river que le flux catarrhal se fasse sur la
» partie de cette membrane qui revêt la
» luette, le pharynx, les amygdales, &c.
» c'est alors qu'existe proprement l'angine
» catarrhale.

» L'angine inflammatoire produit diffé-
» rens symptomes, parmi lesquels il en est
» de très-violens & de terribles, selon la di-
» versité des parties qui en font le siège.

» Si elle a son siège dans la membrane
» musculeuse de la trachée-artère, on y res-
» sent tous les symptomes de l'inflammation
» avec une fièvre ardente, très - violente,
» sans qu'il paroisse rien de changé à l'exté-
» rieur & dans le fond de la gorge : dans ce
» cas, le malade a les yeux enflammés, fail-
» lans, hors de la tête comme ceux d'un
» animal qu'on étrangle, & quelquefois

» même tournés ; il parle avec beaucoup de
» peine ; il ne peut souvent pas articuler les
» paroles de manière à se faire entendre ; la
» voix est aiguë & semblable aux cris des
» petits chats. Il est obligé de tenir toujours
» la bouche ouverte, & il en coule une sa-
» live écumeuse : il tire la langue qui paroît
» enflammée & fort enflée ; les lèvres de-
» viennent livides, il a le col roide, on y
» voit souvent de l'enflure avec rougeur,
» douleur & pulsation ; les veines jugulaires,
» frontales, canines, paroissent variqueuses
» & fort gonflées ; la respiration est petite,
» fréquente. Le malade ne peut exercer
» cette fonction qu'étant sur son séant, &
» avec beaucoup d'efforts ; ce qui indique
» combien la circulation du sang est gênée
» dans les poumons ; il paroît avide de respi-
» rer un air frais, parce qu'il se sent une
» chaleur brûlante dans la poitrine ; le pouls
» change à chaque instant, le malade est
» dans une agitation continuelle, d'une in-
» quiétude extrême ; il se jette souvent hors
» du lit, il ne peut pas rester couché sur le
» dos, il ne voit, il n'entend que confusé-
» ment ; il ne sçait ni ce qu'il dit ni ce qu'il
» fait, tant il est occupé de la crainte de la
» suffocation dont il est fortement menacé !
» Quelquefois il tombe dans un vrai délire.
» Plus le mal est voisin de la glotte, plus
» les symptômes mentionnés sont violens ;

» & si l'inflammation gagne les muscles qui
» servent à la fermer, la suffocation suit de
» près.

» Si l'inflammation n'attaque que les mus-
» cles destinés à élever l'os hyoïde & le la-
» rynx, la respiration est presque aussi libre que
» dans l'état naturel : le commencement de la
» déglutition est accompagné d'une douleur
» très-vive, & l'on peut appercevoir dans la
» gorge quelque tumeur avec rougeur. Lors-
» que c'est le pharynx qui est enflammé,
» on peut en appercevoir les signes en exa-
» minant le fond de la bouche, après avoir
» abaissé la langue, en la comprimant vers sa
» base : la respiration est assez libre dans ce
» cas, mais la déglutition est très-doulou-
» reuse, se fait très-difficilement, & ne peut
» quelquefois pas se faire du tout. Ce que le
» malade veut avaler revient par les narines,
» ou il en entre quelque partie dans le larynx
» & la trachée-artère, qui excite une toux
» violente : par conséquent il ne peut prendre
» ni aliment ni boisson ; la fièvre, qui accom-
» pagne presque toujours cette espèce d'an-
» gine, en devient plus ardente, sans être
» aussi violente que dans la première espèce.

» Si l'inflammation a son siège dans les
» amygdales, la luette, les membranes mus-
» culeuses du voile du palais, ce dont on
» peut aussi s'assurer par l'inspection des par-
» ties, la respiration est gênée, pénible ; il

» ne passe que peu ou point d'air par les na-
» rines , par conséquent , le malade tient
» toujours la bouche ouverte ; il ne peut
» avaler qu'avec de grandes douleurs , à
» cause que les organes affectés concourent
» beaucoup à la déglutition ; les alimens sont
» même souvent rejettés dans la bouche ,
» parce qu'ils ne peuvent pas passer sous les
» arcades du voile du palais trop tendu &
» trop douloureux , il se filtre une plus
» grande quantité d'humeur dans les amyg-
» dales , & dans toutes les glandes mu-
» queuses dispersées dans le tissu des parties
» enflammées : le malade ne cesse de cracher
» des matieres visqueuses , glaireuses en a-
» bondance ; il sent une douleur vive dans
» l'intérieur de l'oreille & dans la partie qui
» communique avec la gorge ; il sent aussi
» un craquement lorsqu'il avale , & quel-
» quefois même il en résulte une surdité
» complete.

» Lorsque l'inflammation attaque l'œso-
» phage proprement dit au-dessous du pha-
» rynx , les symptomes sont les mêmes que
» dans le cas où le pharynx est enflammé :
» on ne peut pas en découvrir les signes , par
» l'inspection ; mais le malade peut aisément
» indiquer le siège du mal , par la douleur
» qu'il ressent dans la partie affectée , lors-
» que ce qu'il avale y est parvenu. La ma-

» tiere de la déglutition est souvent repoussée, & remonte dans la bouche; ce qu'on peut appeller *regorgement*, pour distinguer ce symptome du vomissement.

» Si plusieurs de ces différentes especes d'inflammations attaquent en même temps un malade, il est facile d'en tirer la conséquence que la maladie sera d'autant plus violente & plus dangereuse, & les symptomes d'autant plus funestes, qu'il y aura un plus grand nombre de parties affectées: il est rare qu'aucune de ces especes d'inflammations se trouve solitaire; le mal gagne de proche en proche & s'étend plus ou moins sur les parties voisines

» L'angine convulsive est un symptome de maladie spasmodique, comme l'épilepsie, la passion hystérique, hypochondriaque. On la distingue par les signes des maladies dont elle est le symptome; on peut les voir aux articles consacrés à ces maladies. «

» **EMPYEME.** C'est ainsi qu'on nomme l'inondation purulente de la poitrine, soit qu'elle dépende de la péripleurisie ou de la vomique, ou de toute autre suppuration, tant du poulmon que de la plèvre, du médiastin, du diaphragme, du foie & autres parties des environs. On donne encore le nom d'*empyème* à l'ex-

» travasation du sang dans la même cavité,
» soit à la suite des coups & des plaies, soit
» par la rupture d'un anévrisme.

» Il y a des signes qui nous font con-
» noître qu'il y a épanchement ; il y en a
» d'autres qui nous désignent l'espece de la
» matiere épanchée.

» Ceux qui désignent l'épanchement
» sont, 1^o la respiration courte & laborieuse,
» parce que le liquide qui remplit une par-
» tie de la poitrine, empêche que le pou-
» mon ne subisse toute la dilatation dont il
» est susceptible. 2^o L'inspiration est beau-
» coup plus facile que l'expiration , parce
» que , dans ce dernier mouvement , il faut
» que le diaphragme souleve le liquide épan-
» ché , dont le poids est capable d'aider l'ins-
» piration. 3^o Le malade, en se remuant,
» sent quelquefois le flot du liquide épan-
» ché. 4^o Lorsque l'épanchement n'est que
» d'un côté, ce côté de la poitrine a plus
» d'étendue que l'autre ; ce qu'on reconnoît
» par l'examen du dos du malade qu'on
» met sur son séant. 5^o Le côté où est l'é-
» panchement est souvent œdémateux. 6^o
» Le malade respire mieux couché sur un
» plan horizontal , que debout ou assis ; &
» il ne peut rester couché , que du côté de
» l'épanchement ; par ce moyen , les ma-
» tieres épanchées ne compriment point ce
» côté du poumon , & lui laissent quelque

» liberté qu'il n'auroit point, si le malade se
» couchoit sur le côté sain : ce signe prouve
» l'épanchement ; mais son défaut ne prouve
» pas qu'il n'y en a point, parce que le pou-
» mon pourroit être adhérent au médiastin
» & à la plèvre. Dans ce cas, le malade
» pourroit se coucher sur le côté de la poi-
» trine où il n'y auroit point d'épanche-
» ment, sans que les matieres épanchées
» dans le côté opposé augmentassent la dif-
» ficulté de respirer. 7^o S'il y a épanchement
» dans les deux cavités de la poitrine, le
» malade ne peut rester couché d'aucun cô-
» té ; il faut qu'il soit debout, ou assis de
» façon que son dos décrive un arc. Dans
» cette situation, les matieres épanchées se
» portent vers la partie antérieure & supé-
» rieure du diaphragme, & laissent quel-
» que liberté au poumon.

» On jugera de la nature de la liqueur
» épanchée, par les maladies ou les acci-
» dens qui auront précédé ou qui accom-
» pagnent l'épanchement.

» Si les signes de l'épanchement pa-
» roissent, peu de temps après que le malade
» a reçu une plaie pénétrante à la poitrine ;
» & s'il a des foiblesses fréquentes, on ne
» peut pas douter que ce ne soit le sang qui
» soit épanché. S'il y a eu maladie inflan-
» matoire à la poitrine, accompagnée des
» signes ordinaires de la suppuration, si la

» fièvre qui étoit aiguë est devenue lente,
» si la douleur vive est un peu apaisée,
» mais qu'il subsiste un mal-aise à la partie;
» si le malade a des frissons irréguliers & des
» sueurs d'un mauvais caractère, & qu'avec
» tous ces symptomes il paroisse des signes
» d'épanchement, il n'est pas douteux que
» ce ne soit du pus qui en soit la matiere. Il
» y a tout lieu de croire que l'épanchement
» est lymphatique, si l'on remarque les
» signes de l'hydropisie de poitrine. Voyez
» *Hydropisie*.

» Lorsque l'empyème est une suite de la
» vomique ou de toute autre suppuration
» lente, il peut exister, sans que les signes
» dont nous venons de parler se mani-
» festent. «

» **PÉRIPNEUMONIE.** C'est l'inflamma-
» tion du poumon; elle se reconnoît aux
» marques suivantes: la fièvre est aiguë &
» continuë, la respiration est difficile &
» fréquente, l'haleine brûlante. Ajoûtez à
» ces signes la toux, la pesanteur des hypo-
» chondres & de toute la poitrine, accom-
» pagnée d'une tension qui le plus souvent
» ne fait aucune douleur. Les joues sont
» rouges & gonflées, le bout du nez relevé,
» les veines temporales sont gonflées, les
» yeux gros & saillans, la langue est sèche:
» elle est d'abord d'un rouge jaunâtre, en-
» suite elle devient épaisse & noire dans

» l'accroissement de la maladie ; enfin elle
 » se fend & s'attache aux doigts , quand on
 » la touche : on ressent aussi quelque dou-
 » leur entre les deux épaules, avec un grand
 » dégoût & un desir pressant de boire de
 » l'eau fraîche & de respirer un air frais. Le
 » pouls est ondulant , mollet , grand & vîte ,
 » souvent intermittent & intercurrent , ra-
 » rement redoublé ou à deux pulsations.
 » Ce qui se détache par la toux est écumeux ,
 » tantôt sanguinolent & tantôt jaune ; le
 » malade demeure volontiers couché sur le
 » dos , parce que, lorsqu'il est couché sur
 » le côté, il lui semble qu'il va étouffer.
 » Lorsque le mal est plus violent , on est
 » travaillé d'une insomnie presque conti-
 » nuelle ; on s'assoupit , sans pouvoir dormir
 » que quelques instans : les crachats que
 » l'on rend sont très-rouges & sanglans ;
 » les extrémités commencent à devenir
 » froides , les ongles livides & racornis.
 » Si , dans cet état, il survient une hémor-
 » rhagie du nez abondante avec un dévoie-
 » ment bilieux & écumeux, on peut espérer
 » la guérison.

» Du reste , les symptômes sont à-peu-
 » près les mêmes dans la péripleurésie que
 » dans la pleurésie , si ce n'est que , dans la
 » première , ils sont plus modérés , & , en
 » même temps , plus pernicieux. «



ACTION EXTRAORDINAIRE
D'UN CHAT;

Par M. OLIVIER, Docteur en Médecine,
à Saint-Tropez.

Les actions des bêtes sont visibles, mais le principe de leurs actions se dérobe à notre sagacité. Le chat est un domestique infidèle, il ne connoît pas son maître, & n'a que l'apparence de l'attachement, dit M. Buffon. Voici un fait qui s'éloigne de cette assertion: singulier par sa rareté & ses circonstances, & qui n'étant pas commun, ne détruit pas la proposition du célèbre naturaliste qui éclaire les sçavans, & fera l'admiration des siècles.

M. Lieutaud, Prêtre, Régent de notre Collège, (dont la mémoire sera chère à nos compatriotes qui sçauront apprécier son mérite personnel, & le service de l'éducation,) avoit un chat qu'il caressoit souvent; il le faisoit manger à son assiette; le servoit avec sa fourchette, & lui mâchoit quelquefois des morceaux qu'il lui donnoit. Ce Prêtre mourut en janvier 1768; son chat le garda au cercueil, le suivit à la sépulture qui fut au cimetière, à l'heure de midi; & pendant trois ans & demi qu'a survécu ce chat, il alloit tous les jours, quand il étoit

libre , entre onze heures & midi , rendre visite à la fosse de son maître.

J'ai vérifié ce fait, que tous les voisins m'avoient certifié. Le chat sautoit, faisoit des gambades, sembloit transporté de joie, sur l'endroit qui recéloit son ancien maître : après s'être ébatu ainsi, il étendoit ses pates & son corps, & restoit collé le museau contre terre pendant demi-heure ; après quoi il alloit aux maisons chercher son dîné, & venoit souvent chez moi.

Ce seroit ici le cas de laisser les animaux dans la nuit épaisse qui dérobe leur nature à nos yeux, & d'admirer, avec l'auteur de l'Anti-lucrèce, les monumens toujours visibles de la puissance du Créateur, qui a rendu les animaux si propres, par le nombre & la délicatesse de leurs organes, à tant de fonctions qui nous étonnent.

Mais essayons d'entrer dans quelques conjectures ; admettons, avec tous les physiciens, des sens extérieurs, & un sens intérieur qui réside dans le cerveau. Les sens extérieurs recoivent l'impression des objets, & la transmettent au cerveau ; elle y excite un ébranlement qui est de plus de durée que l'action des causes extérieures. L'œil, dans l'instant, apperçoit un objet ; mais l'ébranlement que cet objet occasionne au cerveau, est de plus longue durée. Les traces y restent gravées, on se les représente,

& on n'a besoin, pour cela, que de la conformation des organes & du mécanisme du corps, sans recourir à la substance spirituelle qui anime & conduit l'homme.

Voir couvrir de terre son maître, fut, à ce chat, un ébranlement dans son sens intérieur, qu'on doit regarder comme un organe, qui y laissa des traces frappantes qui dépendoient, dans ce chat, d'une organisation plus délicate que dans les chats ordinaires. Les besoins de l'appétit qui se réveillent naturellement à l'heure dinatoire, pouvoient bien lui donner un ressouvenir matériel de son maître qui pourvoyoit à ses besoins; les traces qu'avoit imprimées l'action extraordinaire de la sépulture se réveiller, & le conduire à l'endroit où gissoit le corps.

Mais c'est ici où l'animal s'ébat par des gambades d'allégresse, & se repose après tranquillement, le museau collé contre terre, comme s'il eut voulu savourer les corpuscules qu'exhaloient cette terre.

Cet animal accoutumé à humer les miasmes du corps vivant, ils avoient laissé un ébranlement dans son sens intérieur, qui lui rappelloient son maître. L'odorat, dans les animaux, est un sens universel de sentiment, dit M. Buffon; c'est un œil qui voit les objets, non-seulement où ils sont, mais même par-tout où ils ont été; c'est un or-

gane de goût, par lequel l'animal savoure non-seulement ce qu'il peut toucher & saisir, mais même ce qui est éloigné & qu'il ne peut atteindre.

Ici se présente à ma mémoire un fait frappant : allant à la Garde-Freinet, on remit à mon guide un chien pour l'y laisser, cet animal se faisoit traîner par l'attache, & ralentissoit notre marche ; le guide impatient, met un morceau de pain sous l'aisselle, & quand il est bien humecté de la sueur, le donne au chien, le détache, & il suit ce guide sans contrainte. D'où vient ce changement si subit ? Ne peut-on pas l'attribuer à l'impression du goût, & à ces corpuscules odoriférants qui l'emportoient sur ceux que le chien pouvoit conserver de son ancien maître qu'il vouloit, en retournant, venir rejoindre ? Car les animaux ont l'odorat si parfait, qu'ils sentent de plus loin qu'ils ne voyent, non-seulement les corps présens & actuels, mais les émanations des absens.

Notre chat nepouvoit-il pas avoir, par une organisation plus subtile, l'odorat plus délicat, & se plaire à flairer les émanations qui exhaloient de cette fosse ? Qu'on ne dise pas que cette terre les avoit absorbés : eh, quel tableau faut-il retracer ici ? Exposer une terre qui regorge des suc's humains, & quelquefois si surchargée qu'elle les rejette, & couvre sa superficie & les parois

des murailles des cimetières, d'une substance gluante & grasseuse, qui fait horreur à la vuë. Tirons un rideau sur ces objets dégouttans, & éloignons loin de notre vuë, des cimetières infects, nuisibles à la santé, & choquans dans l'intérieur des villes. Quant est-ce que les François suivront l'exemple des Danois qui ont transportés hors des villes le séjour des morts? (Journal politique, Mai & Juin 1771.)

Mais revenons à notre chat; cette terre étoit donc encore empreinte de la substance de ce corps, après trois ans & demi: & que sçait-on jusqu'à quel temps ce chat auroit poussé sa coutume, s'il eut vécu davantage? Pressé du besoin de manger, & ne voyant pas sortir son maître de ses cendres, cet animal, après avoir resté quelque temps comme immobile, alloit chercher ailleurs de quoi se nourrir, & reprenoit son manège à l'heure de la sépulture.

Pourquoi, dira-t-on, ne revenoit-il pas le soir, à l'heure du souper? C'est qu'à cette heure, les chats sont à l'affût des rats; Il fréquentoit ma maison: je le chérissois par les merveilles qu'il me retraçoit, & rarement je le voyois le soir. Ou, ne pourroit-on pas conjecturer que l'ébranlement qu'avoit reçu son sens intérieur à l'heure de la sepulture, ne se renouvelloit qu'avec les circonstances du jour, & non la nuit?

Mon but, en exposant ce fait aux physiciens, est moins de faire adopter mes rêves, que de les instruire des admirables phénomènes que présentent chaque jour les actions des animaux aux quels on pourroit accorder quelque espece de connoissance, après le fait, si connu, du milan contre l'aigle (a).

G U É R I S O N

D'une Fièvre nerveuse, par la Conserve de Roses rouges. Par le même.

Une guérison surprenante, par un moyen très-simple, d'une maladie qui a offert le phénomène le plus rare qu'on ait observé, mérite d'être annoncée.

Un homme septuagénaire, mais d'une constitution forte, fut pris, au commencement de janvier de la présente année, d'une fièvre avec froid, qui fut accompagnée de sueur. Elle reparu le lendemain & les jours suivans; mais le froid & la chaleur étoit moindres, & la fièvre duroit toujours, quoique insensible; on disoit même qu'il n'y en

(a) M. Bossuet, discourant sur les animaux, dit que c'est l'effet d'un art admirable, d'avoir si industrieusement travaillé sa matiere, qu'on soit tenté de croire qu'elle agisse par elle-même, & par une industrie qui lui est propre. Mais, moins il y a de raison en eux, plus il y en a dans celui qui les a faits.

avoit point. Les frissons n'observoient aucun type. Point d'appétit, point de force, le malade fut obligé de garder le lit.

Le malade fut purgé avec un minoratif : on passa au quinquina ; aux stomachiques, à la rhubarbe seule, aux lavemens de quinquina ; tous ces secours furent répétés & entremêlés des minoratifs, de temps à autres.

Cette méthode fut continuée, tous le mois, sans succès. Le dégoût, l'impatience, la maigreur, les sueurs qui accorapagnoient le sommeil, épuisoient le malade qui me fit appeller au commencement de février, & du marasme.

Voici la singularité frappante de cette fièvre, lorsque je vis le malade : l'énoncé ci-dessus n'étant que rapport. Pendant le froid, le pouls étoit développé, la fièvre se faisoit très-sentir ; le froid fini, le pouls se cachoit, restoit fébrile & abbatu, sans sueurs, mais qui étoient abondantes dans le sommeil, continuoient même pendant la veille, plus ou moins.

Ce symptôme qui s'écartoit des observations communes, nous fit penser que cette fièvre & ce frisson n'avoient pas leur principe dans les humeurs qui circulent dans les vaisseaux sanguins & lymphatiques, mais bien dans les nerfs : que cette humeur fébrile se raréfiant, devenoit assez subtile

pour pénétrer tous les nerfs : & comme ceux-ci animent le jeu des artères, elles se trouvoient dans une action plus forte ; bien différemment de l'humeur fébrile grossière, qui, entrant dans le sang, occasionne une espece de crispation dans les nerfs, qui engourdit la circulation.

Mais d'où venoit le frisson, si le fluide nerveux ou cette humeur qu'elle charioit, en se raréfiant, accéléroit la circulation, excitoit plus de frottement, il devoit en résulter plus de chaleur, & non un frisson.

Il est à présumer que la dilatation des gros vaisseaux ne s'étendoit pas jusqu'aux capillaires, dans un âge si avancé où ils sont racornis, & la plupart des lymphatiques, sur-tout les névro-lymphatiques oblitérés : les gros vaisseaux dilatés comprimoient les petits, & il y avoit un arrêt de la circulation dans ceux-ci, qui occasionnoit le frisson.

Cette effervescence du fluide nerveux venant à se dissiper par sa subtilité, les gros vaisseaux dilatés s'affaïsoient ; le pouls devenoit débile, le frisson cessant ; & il ne paroïsoit point de sueur, parce que les petits vaisseaux qui aboutissent aux gros qui se trouvoient plus dilatés, avoient le moyen de s'y dégorger facilement ; & l'organe de la peau où la circulation étoit ralentie, se trouvoit débarassé par une réintroduction ; au lieu que dans les autres fièvres avec

frisson, ces humeurs stagnantes de la peau, sont poussées, à l'extérieur, par le torrent de la circulation, qui force les obstacles dans l'action du chaud.

Cette considération nous présenta une fièvre nerveuse qu'il falloit attaquer par des remèdes nervins, après avoir secoué les nerfs de l'estomac, & fortifié ce viscère, pour donner plus d'action à la force digestive. On donna une dose d'hypécacuana en poudre, pour exciter le vomissement : le malade se trouva mieux, reposa un jour, & le lendemain on fit usage des bouillons de tortue, avec la racine de pivoine mâle, la cascarille, la mélisse & la chicorée amère ; il y eut du mieux pendant trois jours, mais la maladie reprit son intensité : le temps, alors, étoit humide.

Le malade qui se trouva mieux le jour du vomitif, & qui ne pouvoit pas comprendre que les temps pluvieux, en le relâchant, détruisoit l'action naissante des bouillons, redemanda d'y revenir. Le terme parut trop proche, on céda pourtant à ses instances, & l'hypécacuana fut redonné ; il excita un plus fort vomissement, & procura même des selles liquides & copieuses. On passa, après, au bouillon ci-dessus, qui fut discontinué le lendemain, par la résistance du malade.

Cette copieuse évacuation ne diminua,

ni les frissons, ni la fièvre, ni les sueurs ; par surcroît, énerma le malade, & la fièvre augmenta. L'espérance du malade fut trompée : le premier vomitif avoit diminué la maladie, le second l'augmenta. Le malade perdit confiance, ne considéra pas l'humidité de l'air, & qu'il avoit voulu trop rapprocher ces deux secours, dont la réussite différente le porta à les refuser tous.

Dans ce désespoir, je lui conseillai de manger abondamment de la conserve de roses rouges. On flatoit son goût, & j'avois intention de fortifier son estomac, par cet agréable astringent. Après qu'il eut usé, pendant quelque temps, de cette conserve venue de Gènes, la fièvre diminua, les frissons se dissipèrent, les sueurs du sommeil disparurent, l'appétit revint, & le malade reprit son embonpoint dans deux mois.

Y auroit-il dans les roses rouges, quelque vertu propre pour les fièvres lentes ? j'ai lu des observations qui constatent que cette conserve, prise en quantité, & soutenue du lait de vache, avoit guéri des phthyiques. Il seroit à souhaiter que des succès réitérés, confirmassent cet usage ; nous aurions, pour lors, un remède fort simple & fort agréable.

Sydenham faisoit son opiat de quinquina avec le syrop des roses rouges : il croyoit relever la vertu du fébrifuge. Cette observation, & bien d'autres, dans la phthyisie, semble-

roient donner une vertu fébrifuge à une fleur que nous ne regardons que comme un bon astringent.

OBSERVATION

Sur l'Irrégularité d'une Petite-Vérole inoculée ; par M. GIROD, Docteur en Médecine de la Faculté de Besançon.

J'inoculai , au printemps dernier , un enfant âgé de cinq ans & demi ; sa taille avoit devancé l'âge , l'expression du geste & de la physionomie , l'accent de sa voix , une sorte d'impétuosité dans ses desirs , tout annonçoit beaucoup d'irritabilité dans les nerfs. Cette malheureuse disposition subsistoit encore , quoiqu'on eût suivi , pendant longtems , le régime le plus propre à la combattre.

L'opération fut faite , à la manière des Sutons , à quatre heures & demie du soir. La matière avoit été prise d'une petite-vérole naturelle , avant sa parfaite maturité. L'enfant ressentit des douleurs au bras , pendant la nuit suivante ; je trouvai le lendemain matin , les piquures très-enflammées , douloureuses , & le noyau phlegmoneux formé aux deux bras. Les accidens étoient accompagnés de fièvre , de douleur de tête & de vomissemens. Les pustules des

piquures se formerent & blanchirent vers les deux ou trois heures de l'après midi.

Le concours de ces symptomes , me fit croire qu'on étoit au moment de l'éruption , & qu'on auroit une petite vérole de courte espece. Je fus trompé , la fièvre diminua beaucoup sur le soir , & le lendemain tous les accidens disparurent ; il ne resta qu'une très-petite croûte sur chacune des piquures. Le corps de l'enfant fut exactement visité , on n'apperçut aucune marque d'éruption. Le lendemain & les jours suivans , on observa des empoules à la peau , elles étoient éminentes d'une demie ligne , de figure oblongue , & accompagnées de rougeurs & de démangeaisons : elles naissoient par groupes , & n'occupoient guères plus de place , que la largeur de la main ; leur durée n'étoit que de deux ou trois heures. Elles parcoururent successivement , pendant quatre à cinq jours , toute la surface du corps ; elles naissoient presque toujours symétriquement , je veux dire , qu'elles occupoient , dans le même temps , les parties correspondantes , comme les deux pieds , les deux genouils , les deux mains , les deux bras , les deux joues , &c.

Ce phénomène me donna de vives inquiétudes , ainsi qu'aux personnes distinguées , qui s'intéressoient essentiellement au succès de l'opération. Que pouvois-je pen-

fer de l'événement ? les raisons fondées sur l'analogie, les seules qui soient de quelque autorité, me manquoient ; je n'avois rien vu dans ma pratique, & je n'avois entendu parler d'aucun fait qui eut quelque rapport à celui que j'avois sous les yeux. Devois-je attendre que le virus déjà mis en action, & que je voyois parcourir la surface du corps, exciteroit une seconde fois la fièvre éruptive ? cette opinion qu'on me suggéroit, ne me paroissoit point probable ; je n'ap-
percevois aucune apparence d'inflammation aux piquures des deux bras, le nombre des empoules diminueoit, & leur retour devenoit moins fréquent ; je voyois d'ailleurs beaucoup de ressemblance entre ce qui s'étoit passé, & ce qui arrive dans les petites véroles de courte espèce, qui ne sont suivies d'aucune éruption. Les conjectures furent vaines, la fièvre éruptive s'annonça sur la fin du septieme jour, elle fut même assez aiguë ; dès ce moment, toutes les empoules disparurent, les piquures devinrent érépisélateuses, &c. la fièvre cessa, & l'éruption parut au temps ordinaire ; il n'y eut qu'une quinzaine de pustules, elles vinrent à parfaite maturité ; & elles me fournirent du levain pour faire d'autres opérations dont les suites n'eurent rien d'irrégulier.

Il n'est pas possible d'établir de conjecture raisonnable, sur les causes de ce phé-

510 OBS. SUR UNE PET. VÉROLE INOC.

nomène. Les empoules qui paroissent toujours symétriquement dans les parties correspondantes & dispaeroissent de même, pourroient faire croire que l'évolution du germe variolique dépend, en grande partie, de l'action des nerfs. Mais où meneroit cette opinion, puisque tous les raisonnemens que l'imagination a pu inventer sur les propriétés de cet organe, se réduisent, en dernière analyse, aux idées très-générales de mobilité & de sensibilité.

Mon dessein, en communiquant cette observation, est de rassurer les inoculateurs qui pourroient rencontrer dans leur pratique des irrégularités de l'espèce qu'on vient de voir. Il seroit bien à desirer que, dans une matière aussi neuve, on put, de bonne heure, former un corps d'observations, dans lequel on rapporteroit avec la bonne foi qu'exigent les intérêts de l'humanité, tous les cas extraordinaires. On sent assez que cette collection serviroit au progrès de l'inoculation, en prévenant les inquiétudes des parens & de ceux qui se dévouent à cette salutaire pratique.



OBSERVATIONS

Sur les Effets de l'Opium appliqué extérieurement ; par M. RICHARD DE LA PRADE, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, & Médecin à Viverols en Auvergne.

Je fus appelé avec M. *Debrie*, médecin au Puy-en-Velay, dans le courant du mois de Septembre de l'année dernière, pour une dame, âgée de cinquante-deux ans, atteinte d'une fièvre putride. Un mal de tête violent, des nausées, l'insomnie, une douleur à l'épaule droite, un pouls élevé & irrégulier étoient les principaux symptômes de la maladie. Après les remèdes généraux, nous voulûmes faire reposer la malade, qui ne l'avoit pas fait de plusieurs jours : nous prescrivîmes, en conséquence, un julep calmant. Il y avoit tout lieu de présumer qu'elle prendroit cette potion avec plaisir ; mais nous fûmes trompés dans notre attente. Elle frissonna au seul nom de *narcotique*, disant qu'elle ne vouloit pas subir le sort tragique de sa mere, qu'on avoit tuée avec de l'*opium*.

Ne pouvant rien gagner sur son esprit, nous lui proposâmes de se laisser frotter l'épaule affectée, avec de l'huile d'amande & du blanc de baleine, pour adoucir les

§ 12 EFFETS DE L'APPLIC. EXTÉR.

douleurs vives qu'elle ressentoit à cette partie : elle y consentit. Nous fîmes ajouter, à ce liniment, soixante gouttes de *laudanum* liquide, par ce moyen elle reposa. Nous réitérâmes ce remède qui fut toujours suivi d'un heureux succès. Nous faisons augmenter, tous les jours, la dose du *laudanum* : on en a employé plus de trois cents gouttes dans une seule friction, sans que la malade en ait ressenti aucun mauvais effet. Elle s'y étoit si fort accoutumée, que pendant trois mois que dura sa maladie, elle ne put dormir, que par le moyen de cet assoupissant, appliqué extérieurement.

Presque tous les praticiens paroissent n'avoir employé jusqu'ici l'*opium*, ou ses différentes préparations, à l'extérieur, que comme émollient, résolutif & maturatif : on avoit pourtant observé qu'il calmoit les douleurs de rhumatisme, les maux de dents, &c ; mais on ne l'a jamais donné en friction, dans l'intention de faire dormir. Les effets que j'en vis, sur la dame dont je viens de parler, me firent naître quelques réflexions sur sa manière d'agir ; & d'après la théorie que je m'en étois formée, je ne fus plus surpris de ce qu'il produisoit les mêmes effets à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Aucun anatomiste ne doute que les nerfs ne soient, chez tous les animaux, l'organe
immédiat

immédiat du sentiment ; toute les fois qu'on diminuera, par quelque cause que ce soit, cette faculté de sentir, dont les nerfs sont doués, l'animal dormira tant que la cause subsistera. Quoi qu'on ne soit pas encore assuré de la maniere d'agir des narcotiques, il est vraisemblable qu'ils procurent le sommeil en affoiblissant le principe vital, ou, ce qui revient au même, en diminuant la faculté sensitive des nerfs (a). Par conséquent, lorsqu'on frotte une partie avec de l'*opium*, la faculté sensitive des nerfs cutanés est diminuée ; &, par la sympathie qu'ils ont les uns avec les autres, la *stupeur* ou l'*engourdissement* qui survient est communiquée à leur origine, de-là le sommeil. J'ai voulu sçavoir si l'expérience s'accorderoit avec ce raisonnement, les observations suivantes sont presque démonstratives.

Une femme, âgée d'environ quarante ans, à la suite d'un coup de soleil, étoit sujette à de cruelles insomnies ; une douleur de tête qu'elle ressentoit depuis le commencement de sa maladie, résistoit à tous les remèdes de l'art. Je lui fis frotter les tempes avec du *laudanum*, le mal de tête diminua, & elle prit du repos. Je fis réitérer la friction tous les deux jours : au

(a) Voyez WHYTT, *Traité des Maladies nerveuses, hystériques & hypochondriaques.*

bout de trois semaines, le sommeil revint sans le secours de l'art.

Un mélancolique, âgé d'environ cinquante ans, ne donnoit pas deux heures par jour; les peines d'esprit qui l'avoient jetté dans cet état, le tourmentoient le jour & la nuit. Je le fis frotter, le long des vertèbres cervicales & dorsales, avec du *laudanum*; il dormit fix à sept heures de suite: on a continué ce remède avec un égal succès: on ne lui procure, encore aujourd'hui, le sommeil, que par ce moyen.

Il est inutile que je rapporte d'autres observations, qui ne prouveroient toutes que la même chose. On ne voit que trop de malheureuses victimes des narcotiques mal administrés. Ne seroit-ce donc pas un avantage pour l'espèce humaine, d'employer, lorsque le cas l'exige, un moyen qui peut procurer du sommeil, sans être sujet à aucuns des inconvéniens qui se rencontrent dans la méthode opposée? Heureux, si ce que je viens de dire, peut être de quelque utilité!



O B S E R V A T I O N

*Sur la Guérison complète d'un Cæcum gangrené, rendu par la voie des selles.
Par M. SALGUÉS, Maître en Chirurgie à Sens.*

Le 27 Avril 1770, on vint me prier d'aller voir le nommé *Bossu*, vigneron, habitant du fauxbourg S. Pregts-les-Sens, âgé de vingt-quatre ans, d'un tempérament bilieux. On me dit que depuis douze heures, il étoit attaqué de violens vomissemens, & de crueles douleurs dans le ventre. Je fus le voir aussi-tôt, il me dit qu'il souffroit beaucoup de l'estomac & du ventre, qu'il vomissoit tout ce qu'il prenoit. Le malade étoit sans fièvre, le visage tiré, mais les yeux bons. J'ordonnai qu'on lui fit prendre, toutes les deux heures un lavement, avec l'eau de riviere, & une cuillerée d'huile d'olive ou de beurre frais; que pour boisson, on ne lui donnât que de la limonade, jusqu'au lendemain que je reviendrois le voir. J'appris, en y arrivant pour la seconde fois, que les lavemens lui avoit procuré d'abondantes évacuations; que le vomissement étoit moins fréquent, & les douleurs du bas-ventre apaisées; je conseillai au malade de ne point manger, de continuer à

recevoir des lavemens , & de faire usage de la limonade.

Le lendemain 29 Avril , quand je fûs pour le voir , on me dit qu'il étoit allé travailler aux vignes. Le 2 Mai , sa femme vint de nouveau me prier d'aller voir son mari , elle me dit que le vomissement l'avoit repris plus violemment que la première fois , qu'il avoit rendu par le vomissement plusieurs vers , & qu'il souffroit de grandes douleurs dans le ventre ; je conseillai , une seconde fois , qu'on lui fit prendre toutes les deux heures un lavement émollient , & la limonade pour boisson. En examinant les différentes régions du ventre , je trouvai une tumeur ovale , plus grosse & plus longue qu'un œuf de dinde , entre la région épigastrique , & la région ombilicale , & toute l'étendue du bas-ventre , légèrement tendue & douloureuse ; le pouls du malade étoit concentré & petit , ce qui m'empêcha de le saigner. Je fis appliquer sur la tumeur un cataplasme fait avec la pulpe des herbes émollientes cuites dans du lait , & sur toute l'étendue du bas-ventre , une flanelle trempée dans la décoction des mêmes plantes , avec ordre de les renouveler toutes les demi-heures. Deux jours après , voyant que les symptômes continuoient , & que le pouls étoit plus fort , je lui fis une saignée du bras , je fis changer la boisson , j'or-

donnai qu'on lui fit prendre du petit-lait, édulcoré avec le syrop violat, & de la décoction de chicorée sauvage, édulcorée avec le même syrop. Chaque lavement qu'il prenoit, lui faisoit rendre une abondante selle de matiere bilieuse, quelquefois il alloit une ou deux fois à la selle entre chaque lavement. Malgré ces remèdes & la liberté du ventre, les symptomes continuoient. Ce ne fut que vers le 15 de Mai qu'ils commencerent à diminuer, alors le vomissement ne revenoit que tous les trois ou quatre jours; ce qui me déterminà à lui faire prendre deux onces de manne & deux gros de sel de glauber, qu'on fit fondre dans une décoction de chicorée sauvage. Cette médecine lui procura huit ou neuf selles; quatre jours après, je lui fis reprendre la même médecine, qui procura le même effet que la première. Le 25, le vomissement paroissoit avoir cessé entièrement: les douleurs du bas-ventre n'étoit que très-peu sensibles, cependant la tumeur se faisoit toujours sentir avec douleur; je fis continuer les herbes émollientes, les fomentations, les lavemens & les boissons; mais comme le malade ne sentoit que très-peu de douleur, il crut, malgré ma défense, pouvoir manger & boire du vin; cette indiscretion lui coûta cher: tous les symptomes reparurent de nouveau, le vomisse-

§18 GUÉRISON COMPLETE , &c.

ment , le gonflement , & la tension du bas-ventre furent suivis d'une grande difficulté d'uriner ; j'eus recours de nouveau à la saignée & à tous les autres remèdes dont je m'étois servi & que le malade avoit négligé de faire depuis quelques jours ; je fis ajoûter le sel de nître à la décoction de chicorée sauvage. Quatre jours après , les symptomes furent calmés , je lui fis prendre la même médecine qu'il avoit déjà prise deux fois. Depuis ce tems jusqu'au douze Juin suivant , le malade n'a plus vomi , ni souffert , que légèrement dans l'endroit de la tumeur ; dans le même jour il a rendu , par les selles , tout le *cæcum* , avec son appendice en partie gangrené , la tumeur a disparu , & le malade se dit guéri ; il a commencé à travailler tout doucement , le 25 Juin , & depuis ce tems jusqu'à présent , 31 Juillet 1771 , il s'est toujours bien porté. J'ai pour témoin du fait , quatre de mes confreres , qui ont vu l'intestin *cæcum* , après que le malade l'eût rendu , & un voulut voir le malade.



OBSERVATIONS

Sur des Lésions par contre-coup en différentes parties du corps ; par M. AURRAN, Docteur en Médecine de la Faculté de Strasbourg, Anatomiste, Adjoint à l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, Chirurgien Gagnant-maîtrise à l'Hôtel-Dieu de la même Ville.

Rupture d'un Ligament épineux.

OBSERVATION I. Un homme de cinquante-cinq ans, faiseur de peigne, de profession, travaillant avec le *Plane*, outil dont la lame est emmanchée par les deux bouts, & qu'on ne fait agir qu'en la poussant ou la tirant avec les deux mains à la fois ; cet homme, dis-je, étant enjambé & courbé sur son chevalet, poussant le plane de haut-en-bas, le long d'une grosse corne ; le copeau qu'il séparoit, étoit gros, & l'obligeoit d'employer toutes ses forces, lorsqu'il cassa tout à coup. La tête & les extrémités supérieures entraînées par leur poids, que l'effort actuel multiplioit, tombèrent subitement en avant ; le *sternum* donna à plomb sur le sommet du chevalet. Les extrémités inférieures fixées à terre, résistèrent au mouvement des parties supérieures,

& firent l'office d'un contre-poids; ce qui fit plier considérablement l'épine, & rompre le ligament qui réunit l'apophyse épineuse de la troisième à celle de la quatrième vertèbre du dos. Cet homme ressentit une vive douleur en cet endroit, qui ne se calmoit que lorsqu'il étoit couché. Je le vis un mois après sa chute, l'apophyse épineuse de la troisième vertèbre étoit sensiblement dérangée, la peau qu'elle soulevoit, étoit un peu rouge; mais n'y ayant aucune apparence de suppuration, je crus devoir tenter la réunion des parties rompues. Ayant abaissé l'apophyse dérangée, par le moyen de la compression & du renversement gradué du tronc, j'y appliquai une pelote assez saillante pour déterminer sur ladite apophyse, l'action d'une bande que je passai autour du tronc & des épaules; pour concourir au même but, ie fis mettre le malade dans son lit, & des oreillers sous le dos, qui l'élevoient plus que la tête & les pieds. Cette situation gardée, pendant cinquante jours, procura la réunion, & le malade a repris l'exercice de sa profession sans incommodité.

Diastasis au Sternum; Fracture aux Apophyses épineuses des Vertèbres, &c.

OBS. II. J'ai vu un maçon qui, étant tombé de fort haut, & renversé sur une

petite muraille , de façon que les bras & la tête pendoient d'un côté & les jambes de l'autre , se fractura un des fémurs , ainsi que l'apophyse épineuse des deux dernières vertèbres du dos , qui furent couchés sur le côté , & il se fit un écartement entre le premier & le second os du *sternum*.

Après qu'on eut réduit & pansé la fracture de la cuisse , le blessé fut à demi assis dans son lit , ce qui produisit & maintint l'affrontement des os écartés. Les apophyses cassées furent abandonnées aux soins de la nature.

En douze jours, la solution de contiguité des os du *sternum* fut consolidée. Les apophyses fracturées se releverent peu-à-peu , & elles parurent solides en quinze jours. La fracture de la cuisse étant guérie au tems ordinaire , le malade a repris les fonctions de son état.

Luxation des Os du Sternum.

OBS. III, Un homme étant au haut d'une échelle appliquée contre un arbre , tomba avec elle ; un des échelons , qui étoit au niveau de la première pièce du *sternum* , l'enfonça & l'engagea sous la seconde. Pour replacer ces deux os , je fis mettre un traversin un peu élevé sous le dos du blessé , & en appuyant mes mains , tout-à-la-fois , sur la symphyse des pubis &

sur celle du menton , j'excitai la contraction des muscles droits du bas-ventre & des sterno-mastoïdiens ; ce qui dégagea ces os. & les mit de front. Pour maintenir cet effet , pendant que la nature opéroit la réunion, il me suffit de mettre un bandage compressif sur la seconde pièce qui tendoit toujours à s'éloigner de l'autre ; & à coucher le malade, les genoux & la tête élevés, pour prévenir la contraction ultérieure des muscles susdits, ce qui auroit détruit l'affrontement. Ce malade fut , par ces moyens, guéri en vingt jours.

Luxation incomplète des Vertèbres.

OBS. IV. Un jeune homme voulant jeter de l'eau par une fenêtre, dont l'appui étoit fort bas , s'élança lui-même avec le pôt qu'il tenoit à la main , & tomba sur ses fesses. Le tronc fléchit en avant , au moment de la chute ; je trouvai l'apophyse épineuse de la seconde & de la troisième vertèbre lombaire, saillantes & écartées ; l'épine étoit pliée en-devant, sans que le malade pût se redresser : mais , en comprimant ces apophyses avec la main , elles se rapprochèrent peu-à-peu. On les maintint avec un bandage , qui comprimoit fortement la partie postérieure des susdites vertèbres. On mit le malade dans son lit, le tronc un peu courbé en arrière ; ce trai-

tement, continué deux mois, opéra la guérison.

Ankylose du fémur avec l'Os innominé.

OBS. V. Un garçon de douze ans, étant tombé verticalement sur le pied droit, se donna un contre-coup dans la cavité cotiloïde, la douleur l'obligea de garder le lit; mais un mois après, il se remit à marcher: cette cause consécutive ayant renouvelé l'inflammation & la douleur, il se remit au lit, pour ne plus le quitter. Je l'ai vu une année après, il se tenoit en peloton, le tronc & la cuisse fléchis en devant, & la jambe en arrière; il étendoit celle-ci imparfaitement, l'autre étoit immobile dans la cavité cotiloïde. Quelques jours après, le malade me montra une petite tumeur au-dessous de l'aîne, qui acquit la grosseur du poing, dans un mois de tems; elle diminua ensuite spontanément, & trois mois après, elle étoit réduite au volume d'une noix; je crus devoir abandonner cette maladie aux soins de la nature. Le malade est mort une année après, dans le marasme.

A l'ouverture du cadavre, je trouvai que la petite tumeur, dont j'ai parlé, étoit un dépôt, qui communiquoit avec la cavité cotiloïde, des environs de laquelle découloit le pus qui se formoit; c'étoit donc un symptôme de suppuration & de la carie

occulte, dont nous allons parler ci-après. Au lieu du fourcil ligamenteux, qui fait le bord de la fosse articulaire, il avoit végété un cercle osseux, qui s'étendoit jusqu'au col du fémur, & le ferroit tellement qu'il ne lui laissoit qu'un mouvement à peine sensible. La tête du fémur & les parois de la fosse, n'étoient pas soudées; elles avoient perdu une portion de leur substance par la carie, & leurs surfaces étoient hérissées de petits bourgeons osseux, qui paroissoient être l'effet d'une végétation commençante, & qui auroient pu souder ces parties. Le fond osseux de la fosse, étoit percé de mille petits trous.

On voit dans cette histoire, que si le fémur étoit fléchi en devant, c'est que la végétation osseuse du bord cotiloïdien l'avoit trouvé dans cette position; mais que l'art auroit pu lui en donner une plus avantageuse, ses secours étant administrés à propos; ce qui auroit été heureux, si on avoit pu prévenir le marasme, qui conduisit le malade au tombeau.

Ankylose spontanée des Vertèbres.

OBS. VI. Un enfant de huit ans, bien conformé, ayant fait une chute sur son derrière, ressentit l'effet d'un contre-coup dans les vertèbres dorsales; la douleur l'obligea de garder le lit, pendant six mois;

dans cet espace de tems, il lui survint une bosse, faite en arc, que j'ai vue sept ans après, & qui paroissoit être formée par le dérangement des dix vertèbres supérieures du dos, ce qui lui donne une conformation analogue à certaine bosse de rakitique. Ce garçon, qui se portoit bien alors, est mort une année après, de la petite vérole, & le chirurgien qui a vu son cadavre, m'a rapporté que le corps de toutes les vertèbres du dos étoit foudé, mais que le canal médullaire, & les trous qui s'y rendent, n'avoient que peu souffert de diminution.

Ankylose formée par les secours de l'Art.

OBS. VII. Un garçon de quatorze ans, étant tombé sur son derrière, du haut d'un escalier de huit marches, se donna un contre-coup dans les vertèbres dorsales. La douleur l'obligea de garder le lit; je ne l'ai vu que plusieurs mois après; il marchoit alors en s'appuyant des deux mains sur un bâton. Il avoit tous les signes qui annoncent une perte de substance, & une suppuration occulte dans les cartilages, & le corps des deux dernières vertèbres du dos, & de la première des lombes; leurs apophyses épineuses, déjettées postérieurement, faisoient une bosse. J'appliquai un appareil propre à redresser le tronc, à gêner ses

mouvemens , & j'ordonnai le repos continu , au malade , jusqu'à ce que les signes de l'ankylose des vertèbres altérées , annonçassent leur réunion. Dès que le tronc fut serré par le bandage , le blessé marcha sans bâton , & dit que je lui avois rendu toutes ses forces. Il a gardé l'appareil & le lit , pendant plus d'une année , je ne l'ai revu que dix-huit mois après , & je lui trouvai la bosse un peu augmentée ; mais les pièces osseuses qui la composoient , étoient fermes : le blessé étoit lui même sur ses pieds , il portoit des fardeaux sur sa tête , sans douleur & sans gêne , il se courboit & se relevoit facilement. Il avoit tous les symptômes d'une bonne santé , & d'une ankylose parfaite.

Autre.

OBS. VIII. J'ai été consulté pour un garçon de dix ans , qui gardoit le lit ou la chaise depuis deux ans & demi , & qui n'alloit de l'un à l'autre , que par le moyen des béquilles. Je lui trouvai les signes d'une carie & suppuration dans le corps de la troisième vertèbre des lombes. Un coup de bâton , appliqué transversalement sur cette vertèbre , étoit la cause du mal. Le blessé n'avoit commencé à éprouver quelques difficultés , à se tenir debout , que six mois après le choc , & il s'aperçut alors

d'une petite éminence dans le lieu du coup, qui étoit augmentée lorsque je l'examinai, & qui me parut formée par l'apophyse épineuse des trois vertèbres qui suivent la première lombaire. Je lui appliquai, sur le champ, le même appareil, qu'au sujet de l'observation précédente, & je lui donnai le même conseil. Il a été guéri dans un pareil espace de tems.

Autre.

OBS. IX. Un charpentier de vingt-six ans, robuste, portant une poutre sur son épaule gauche, tomba verticalement sur ses fesses, sans abandonner le fardeau, dont la secousse le courba violemment en devant. Il sentit à l'instant l'effet d'un contre-coup dans la partie inférieure du dos. Il méprisa la douleur qui l'indiquoit, il continua encore une année ses travaux; mais il avoit entièrement perdu la faculté de porter. Dans le commencement de l'année suivante, ses jambes s'étant affoiblies, il se mit au lit. Je le vis alors, & je lui trouvai une éminence formée par le déjettement de l'apophyse épineuse des deux dernières vertèbres du dos & de la première lombaire. Je distinguai à côté de cette espece de bosse, une grosseur longue, dure, qui soulevoit les muscles extenseurs de l'épine, & que je pris pour un épan-

chement de fuc osseux. Il avoit tous les signes d'une carie dans le corps des vertèbres nommées, accompagnée de suppuration encore occulte. Je lui appliquai le même appareil, les forces des jambes revinrent dans les vingt-quatre heures; après un mois de repos, il se crut en état d'entreprendre à pied, un voyage de cinquante lieues, sans qu'aucune considération put le détourner d'un projet si peu convenable à son état, & je n'en ai plus entendu parler.

Autre.

OBS. X. Une fille de quinze ans étant tombée d'un arbre sur son derriere, le coup & le contre-coup se firent à l'instant sentir sur les fesses & dans le dos; la malade fut portée au lit. Après quelques jours de repos, il ne lui resta qu'une douleur fixe dans les vertèbres & cartilages lésés, qui l'empêcha de quitter le lit. Six mois après la chute je lui trouvai, les pieds & les jambes paralytiques, les cuisses jouissoient de tous leurs mouvemens. L'apophyse épineuse de la cinquieme vertèbre du dos étoit fort dejetée en arriere, le tronc plié en devant, &c.

Je n'ai revu cette malade, que deux années après. On n'avoit employé aucun moyen pour rallentir les progrès de la carie qui paroissoit avoir entièrement détruit

le corps de la vertèbre indiquée, ce qui faisoit plier la colonne comme un bâton cassé dans le milieu. La malade marchoit, étant soutenue par deux femmes, de manière qu'elle traînoit ses jambes; mais la difficulté de respirer augmentoit tellement par l'abaissement du thorax & du diaphragme sur le bas-ventre, qu'elle crioit à tout moment qu'elle étouffoit, & qu'elle ne pouvoit rester levée que quelques minutes. Je lui appliquai alors mon appareil ordinaire, qui la mit sur le champ en état de marcher seule, & qui fit disparaître la paralysie, en redressant l'épine. Lorsque le bandage se relâchoit, le tronc reprenoit sa courbure, tous les symptômes concomitans reparoissoient, sur-tout la paralysie des jambes que l'on faisoit disparaître de nouveau, par l'application du bandage. Ce phénomène remarquable nous montre clairement le degré de compression que la moëlle épinière éprouvoit quand la colonne vertébrale étoit pliée. Deux mois après, cette malade se fatigua du bandage, & le quitta; mais elle n'abandonna le lit qu'à sa parfaite guérison, qui arriva neuf mois après, par le moyen d'une solide ankylose.

Ankylose douteuse.

OBS. XI. Un charpentier âgé de vingt-
Tome XXXVI. LI

un ans , étant tombé du haut d'une grüe , donna en biaisant sur un rouleau de bois , par la partie latérale antérieure de la tête qui fut violemment renversée sur l'épaule gauche , par le poids du tronc qui plia lui-même de ce côté. Ce choc fit une plaie à lambeau avec fracas au crâne , qui guérit parfaitement dans l'espace de six mois ; mais la violence qu'éprouverent les vertèbres du col , donna lieu au phénomène dont nous allons parler , & qui ne se manifesta qu'après la cure précédente. Quelques jours après la chute , il ressentit une douleur dans la partie droite & postérieure du col ; mais la plaie de la tête , étant autrement digne d'attention , on négligea la douleur , encore peu sensible du col. J'ai revu ce malade cinq mois après la guérison de sa plaie , c'est-à-dire onze mois après la chute , il avoit une tumeur comme le poing , dure & indolente , placée à la partie douloureuse du col. La dureté me parut analogue à celle des os , qu'on distingue par le tact , à travers les tégumens. Lorsqu'on touche cette tumeur , on discerne un craquement sourd & plusieurs inégalités , comme si elle étoit faite de plusieurs fragmens osseux ; la tête étoit panchée sur la poitrine , & le menton tourné sur l'épaule gauche. Lorsqu'on soulevoit celui-ci , la tumeur paroissoit s'y opposer , & on enten-

doit un craquement dans son centre. Le mois suivant, le bras gauche devint paralytique ; cet accident se propagea par la suite au bras droit & aux extrémités inférieures. Il mourut dans le dix-huitième mois de sa chute.

Il ne m'a pas été possible d'obtenir la permission d'ouvrir ce cadavre : nous sommes donc obligés d'ignorer la nature d'une maladie aussi extraordinaire , en attendant que quelques faits analogues viennent nous éclairer. Il me paroît pourtant que la fracture de la partie postérieure de quelques vertèbres, a été la lésion primitive, & qu'elle a donné lieu à un épanchement de suc osseux , dont l'amas a produit la tumeur & tous les accidens consécutifs, soit en s'épanchant extérieurement , où il aura aboli l'action des muscles *splenius* & *complexus* du côté droit , & en conséquence donné lieu à l'inclinaison antérieure latérale gauche de la tête ; soit en s'épanchant dans le canal vertébral, où il aura comprimé peu-à-peu la moëlle , & produit par ce moyen la paralysie successive des membres & la mort du sujet.

Carie & Trépan au Sternum.

OBS. XII. Un homme de vingt-quatre ans, étant occupé à remuer des pierres de taille, voulut seul en soulever une fort grosse, par

le moyen d'un levier de la seconde espèce ; ayant mis l'extrémité mobile de l'instrument sur son épaule droite, il s'éleva avec force pour le mettre en action ; mais à l'instant une douleur vive & un craquement dans l'union des deux premiers os du *sternum*, lui annoncerent l'effet d'un contre-coup. La douleur s'étant apaisée, il la renouvela de la même manière, & cette répétition la rendit si violente, qu'il fut obligé de quitter son travail. Quelques semaines après, il lui survint un dépôt sur l'articulation lésée, la contraction des muscles droits du bas-ventre & des sterno-mastoïdiens, augmentoit beaucoup la douleur fixe qui étoit au centre du dépôt. Celui-ci ouvert, on trouva le *sternum* carié dans l'endroit indiqué. Le premier os restoit fixe, mais le second suivoit les mouvemens de la respiration, & exerçoit un frottement continuel contre l'autre. Le très-habile chirurgien, qui traitoit ce malade, enleva la carie, avec une couronne de trépan & quelques coups de rugine. Quelque tems après, on s'aperçut que la carie s'étoit propagée par l'effet du séjour inévitable du pus, le malade étant toujours couché sur le dos, & parce que celui-ci ôtoit souvent les coussins qu'on mettoit sous sa tête & ses genoux, pour prévenir les contractions ultérieures des muscles nommés ; on employa

donc une seconde fois le trépan & la rugine, on obvia aux inconvéniens, il se fit un épanchement informe de suc osseux, qui réunit fermement les deux os, & le malade guérit.

Luxation du Fémur avec dépôt.

OBS. XIII. M. Boiteux ma raconté que dans son enfance il ressentit après une chute, des douleurs si violentes dans la cavité cotiloïde gauche, qu'elles le faisoient crier nuit & jour; quelque tems après, sa nourrice s'étant apperçue que cette jambe étoit plus courte, elle le remit à ses parens. Il se rappelle les principales circonstances du traitement, & sur-tout qu'on lui fit deux ouvertures par où sortit beaucoup de pus, & dans lesquelles on passa long-tems une mèche. J'ai vû & touché les cicatrices, elles sont profondes, solides & adhérentes à l'os; l'une est au côté antérieur du grand trochanter, & l'autre sous l'insertion du grand fessier. J'ai trouvé le fémur luxé postérieurement & en haut.

Autre.

OBS. XIV. Une petite fille de quatre ans, ayant fait une chute sur un genou, la jambe pliée sous la fesse & le tronc renversé, se plaignit de douleur si violente dans l'articulation supérieure de la cuisse,

qu'elle croit continuellement. Quinze jours après, on s'apperçut que le fémur étoit luxé & logé dans l'échancrure ischiatique. A la fin du mois, je vis la malade, je lui trouvais les signes d'un dépôt sous le grand fessier ; mais elle étoit si mal, que l'ouverture me parut plus propre à avancer son dernier moment, qu'à le retarder. Elle mourut trois jours après,

Je trouvai beaucoup de pus sanguinolent, sous le muscle susdit, & dans la cavité cotiloïde, les cartilages n'étoient point encore altérés, &c.

L E T T R E

De M. PIETSCH, Docteur en Médecine, à Altkirch en Alsace, sur une Ophthalmie produite par la carie des dents.

MONSIEUR,

En lisant dans votre Journal, mois de Juillet 1769, p. 63, la Lettre de M. Beaupreau à M. Cochois, sur les dépôts du sinus maxillaire, où cet auteur dit, p. 71, que pendant le traitement de cette maladie, il étoit survenu plusieurs fois des échy-moses autour de l'œil du sieur Sorel ; je me suis rappelé une observation qui prouve l'intime relation qu'il y a entre les yeux & les dents, & demontre que l'affection

de celles-ci fait souvent naître des maladies à ceux-là , maladies qui ne guérissent qu'après avoir arraché les dents qui en étoient la cause. Voici l'observation qui confirme cette vérité :

En 1759, au mois de Juillet, je fus appelé par l'aubergiste qui tenoit l'hôtel de Lion, rue des Serruriers , à Strasbourg, pour voir son fils , âgé de onze à douze ans, qui avoit mal aux yeux depuis plus de huit mois. Je lui trouvai une ophthalmie aux deux yeux, avec cette différence que l'œil droit étoit plus malade que l'œil gauche ; je m'informai de l'origine de ce mal , & ne trouvant aucune cause procatarthique qui put y avoir donné occasion , j'examinai la bouche de l'enfant , j'apperçus à la mâchoire inférieure du côté gauche, la dernière dent molaire cariée jusqu'à la racine , & dans son milieu, une excroissance fongueuse de la grandeur & figure d'une moyenne cerise ; à la mâchoire supérieure, les deux dernières dents molaires étoient aussi cariées au côté opposé. Je fis sentir la nécessité d'arracher ces dents , & de commencer par celle du côté gauche ; cela fut exécuté le même jour, j'ordonnai ce qui convenoit aux yeux. J'y retournai le surlendemain & je trouvai une grande diminution de la rougeur & du gonflement de l'œil gauche ; j'engageai le pere à faire arracher, en ma présence, les

deux dents cariées de l'autre côté, en l'assurant que cette opération produiroit le même effet sur l'œil droit, il le fit. Je vis ce malade au bout de huit jours, je le trouvai parfaitement guéri sans qu'il eut seulement fait usage des collyres que j'avois prescrits. Je recommandai au pere de faire purger cet enfant, afin d'empêcher qu'il ne se fit de nouveau une congestion des humeurs sur les yeux; il négligea cette précaution, néanmoins ce garçon s'est toujours bien porté, & dix mois après il est allé avec son pere dans sa patrie, le Lionnois.

L'intime rapport qu'il y a entre les dents & les yeux, provient de leur proximité & de la connexion de leurs nerfs; celui qui est entre les dents canines & les yeux, est le plus sensible; c'est pourquoi quelques-uns croient qu'il est dangereux de les arracher, mais c'est une vaine appréhension; car, en arrachant une de ces dents, vous déchirez en même tems le nerf, ainsi il n'y a que l'ébranlement, durant l'opération, qui se communique à l'œil, & qui ne peut avoir aucune mauvaise suite, à moins qu'il n'y ait pour cela une disposition organique, & que quelque vice dans le sang y concoure.

La bonté de la méthode simple que M. Beaupreau expose pour traiter les dé-

pôts du *sinus* maxillaire , est fondée sur l'expérience ; je pourrois le prouver par plusieurs faits tirés de ma pratique ; si je ne craignois d'excéder les bornes d'une lettre, & de perdre mon tems à prouver une chose , dont la vérité est déjà constatée.

L E T T R E

*De M. PIETSH , docteur en Médecine , à
M. Martin , principal Chirurgien de l'Hôpital S. André de Bourdeaux , touchant
ses observations sur les découvertures
des os,*

Personne ne montre plus de zèle que vous , Monsieur , à combattre les préjugés qui enchaînoient les anciens , & qui obsèdent encore plusieurs modernes ; votre façon de penser sur les découvertures des os , (Journal de Méd. Juillet 1769, p. 80,) en est une nouvelle preuve. Comme il est aisé d'enfanter & de faire éclore certain préjugé ; il est aussi difficile d'en faire connoître le faux & de le détruire , lorsqu'il a une fois pris racine , & qu'il est établi comme un dogme solide. Il faut le concours de plusieurs observateurs , pour infirmer les axiomes erronés par des expériences , & défilier les yeux de ceux qui suivent aveuglement une routine battue. Ayant eu oc-

caſion de faire pluſieurs obſervations ſur le ſujet que vous traitez ; j'eſpere que vous ne me ſaurez pas mauvais gré que je les emploie à l'appui de votre ſentiment, n'ayant rien tant à cœur que de contribuer à purger l'art de guérir de ſes faux dogmes, & d'abrégér & ſimplifier la méthode de traiter les différentes maladies. L'obſervation ſuivante fournira une des preuves les plus convaincantes, comme quoi on n'a pas beſoin, dans les découvertures d'os d'attendre qu'il ſ'y faſſe une exfoliation.

OBSERVATION I. Un ouvrier, âgé d'environ quarante ans, travaillant dans une brafferie, & voulant monter ſur une échelle dans un grenier, ſe laiffa tomber du haut, ſur un chariot chargé de différents uſtenſiles ; on le releva couvert de ſang & à demi-mort, & on m'envoya chercher. Après avoir fait laver le ſang & raſer les cheveux, je lui trouvai trois plaies de la longueur de près de deux pouces ſur le vertex, une autre de la même longueur, du côté droit, à la jonction du pariétal avec l'occipital ; une autre, au milieu de l'os occipital, une autre qui partageoit le muſcle crotaphite du côté droit tranſverſalement en deux portions égales ; toutes ces plaies étoient pénétrantes juſqu'au crane dénué de ſon périoste, par-tout, plus lointque les plaies ne ſ'étendoient ; avec cela, il y avoit

dans l'os frontal, au bord du cuir chevelu à gauche, une dépression du crâne, à y enfoncer la moitié d'une grosse noix. Encore jeune praticien, je pansai les plaies à sec, pour étancher le sang; je mis sur la charpie une emplâtre, je couvris la tête avec des compresses trempées dans un vin aromatique & céphalique; je fis une saignée du bras au blessé, & lui fis prendre, pendant la nuit, une potion calmante & anodine. Le lendemain je le pansai avec le digestif simple, & je continuai ainsi; il ne survint aucun fâcheux symptôme, le péricrâne se sépara de toute la calotte, & j'en tirai, en différens tems, des lambeaux, tantôt d'une plaie, tantôt d'une autre; je passai ma sonde sur le crâne nud d'une plaie à l'autre, les sutures coronales, sagittales & lambdoïdes étant découvertes; je vis, pendant les pansemens, suinter au travers d'elles, une lympe blanche, & en découvrant les plaies il en sortit à chaque pansement une humeur semblable en couleur & en consistance, au blanc d'œuf, jusqu'à deux cuillerées. Dans le fort de la suppuration, le pus se logea dans ladite dépression sous les tégumens, & menaça de creuser des fusées jusqu'aux sourcils; m'en étant aperçu j'y remédiai par des compresses graduées & expulsives. Le péricrâne contus s'étant séparé par la suppuration, les tégumens se collerent pe-

tit à petit au crâne , les plaies s'incarnèrent & se cicatrisèrent vers la fin du second mois. La plaie à la tempe fut la plus longue à guérir , il fallut que j'approchasse par des emplâtres agglutinatifs , ses lèvres qui , pendant le traitement , laissoient à découvert de la largeur d'un bon travers de doigt de la partie écailleuse de l'os temporal. Le tégument qui répondoit à la dépression de l'os frontal s'y colla , & il resta à cet endroit une fosse oblongue.

OBS. II. Dans la même année 1740 , le cocher du comte de Wartenleben , tomba en bas d'un chariot chargé de bois , une des rouës lui passa sur la tête en dédolant , & lui arracha les tégumens qui couvrent le crâne ; on le transporta , sur le champ , à l'Hôpital des Gardes à pieds , dont feu mon pere étoit médecin & chirurgien en chef : nous trouvâmes le crâne découvert , & en partie dénué du péricrâne : nous tirâmes les tégumens , (le cuir chevelu ,) qui formoient une espece de calotte , pendante au côté droit , par-dessus le crâne , & nous y fîmes plusieurs points de suture. Il s'établit une suppuration louable , les tégumens reprirent , & le malade sortit au bout de six semaines de l'hôpital , bien guéri.

Ces deux faits m'ont engagé à ne jamais attendre l'exfoliation des os , lorsqu'ils étoient découverts & dénués de leur pé-

rioste ; aussi-tôt qu'une plaie tendoit à l'incarnation, j'ai facilité cette opération de la nature par des topiques & le régime convenables ; j'ai éprouvé de cette méthode les plus heureux succès, j'en exposerai un dans l'observation suivante.

OBS. III. En l'année 1764, le fils d'un payfan de Housgauen, bailliage d'Altkirch, âgé d'environ vingt-quatre ans, fut mal-traité, à la fête du village, par d'autres payfans ; il vint me trouver huit jours après, se plaignant beaucoup d'une tumeur sur la partie postérieure de l'os pariétal droit, j'y reconnus une échymose qui entroit en suppuration, le pus s'étant ramassé en un foyer, je l'ouvris ; le pus étant sorti, je sondai le fond, & trouvai un *sinus* qui s'étendoit sur l'os occipital, j'allongeai l'incision & tirai du péricrâne un lambeau de la grandeur d'un écu de six livres ; il ne se fit point d'exfoliation, j'aidai à l'incarnation de la plaie, & le blessé fut guéri en quarante jours ; je l'ai vu six ans après, & j'ai trouvé la cicatrice aussi solide qu'il puisse s'en faire.

Peut-on sur des preuves aussi convaincantes, persister dans l'erreur que les os dénudés de leur périoste doivent s'exfolier, & traîner mal-à-propos & au préjudice de l'humanité, la cure en longueur ?

D'après ces expériences j'ai poussé plus loin.

OBS. IV. Un sergent d'affaires ayant reçu un coup de tranchant d'épée, qui avoit incisé un peu obliquement la première table de l'os frontal, & pénétré dans le diploé. Je laissai incarer & cicatriser la plaie, je lui fis porter, pendant du tems, une emplâtre de diapalme sur la cicatrice, il se sépara des petites esquilles qui percèrent la peau sans suppuration sensible, & que ledit sergent trouva collées à l'emplâtre lorsqu'il le changeoit. N'y en ayant plus, la cicatrice se consolida.

Voilà, Monsieur, des faits de pratique qui doivent engager les chirurgiens à secouer le joug des préjugés, & à préférer l'expérience aux opinions des anciens.

Avant de finir ma Lettre, je dois répondre à une objection qu'on pourroit me faire; sçavoir, qu'il est étonnant que la division du muscle crotaphite, OBS. I, n'ait pas été accompagnée d'hémorrhagie. Je réponds que, toutes ces plaies étant contuses, les artérioles divisées de l'artere temporale, ont été bouchées par la contusion, & que la branche principale faisant, immédiatement au-dessus de la base de l'apophyse zygomatique, une courbure pour se porter au front, n'a point été intéressée dans cette division.

Votre méthode de panser les os découverts, est fort louable ; il faut pourtant vous dire que dans les plaies plates , j'ai souvent préféré au plumaceau un linge propre & mollet , coupé suivant l'étendue de la dénudation ; & après avoir aplani la plaie avec de la charpie , j'ai couvert le tout d'un plumaceau chargé de digestif ou autre balsamique capable d'animer & de donner du ressort aux fibres, afin d'accélérer l'incarnation.

J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉFLEXIONS

En forme de Lettre, sur les Observations de M. PIET, Maître en Chirurgie & Accoucheur à Paris, sur l'usage du Forceps courbe ; par M. ROBIN, Maître en Chirurgie à Rheims.

J'ai trouvé, Monsieur, dans votre Journal de Septembre des observations de M. Piet, Maître en Chirurgie & Accoucheur de Paris, sur l'usage du forceps courbe; elles m'ont fait faire quelques réflexions que je vous prie de me permettre de lui communiquer par la voie de votre Journal.

M. Piet a imaginé, dit-il, une petite correction dans l'usage du forceps, qu'il

croit assez importante , pour mériter d'être communiquée à tous les chirurgiens qui pratiquent les accouchemens. Son zèle pour le bien de l'humanité mérite de la reconnaissance ; & je suis persuadé que tous les chirurgiens , qui , dans l'exercice de cette partie de leur art mettent le forceps en usage , lui tiendront compte de ses efforts. J'estime trop tous mes confreres , pour croire qu'il y en ait aucun qui voulût s'attribuer les découvertes d'autrui ; & je crois de bonne foi que M. Piet a tiré de son propre fond la petite correction qu'il a imaginée ; cependant je crois être en état de lui prouver qu'il auroit pu dispenser son imagination d'en faire les frais. On croira peut-être à ce début que je revendique l'honneur de l'invention ; non , on verra par ce que je vais dire , que je n'ai aucune prétention à cet égard.

Si , après une découverte aussi utile que celle du forceps , j'étois assez ingénieux pour y ajoûter quelque perfection , je me croirois obligé d'en avertir d'abord l'auteur ; & je suis certain qu'il donneroit à mes idées leur juste valeur , en me remerciant des avantages que l'instrument ou la méthode pourroient en retirer , ou en me faisant sentir l'insuffisance de la correction.

J'ai peine à me persuader que M. Piet se soit hasardé de faire usage du forceps ,
sans

sans avoir consulté préalablement l'Inestimable Ouvrage de M. Levret, sur le manuel de cet instrument; mais s'il l'a fait, il y a apparence qu'il s'est borné à lire précisément l'endroit où est décrite la méthode de l'employer, car il s'est comporté, dans l'observation qu'il vous a envoyée, comme s'il n'avoit pas lu l'ouvrage entier; cependant il y a tant d'excellentes choses dans ce livre, (a) qu'il auroit dû se donner la peine de lire cet article (b) jusqu'au bout, & il auroit vu qu'il n'est pas le premier qui ait imaginé que le déchirement de la fourchette & du périnée pouvoit résulter de l'usage du forceps, qu'il n'est pas le premier qui ait fait cette objection, & que M. Levret avoit prévenu, par sa manière d'opérer, la correction que M. Pictet a imaginée. Je vais rapporter en entier le passage de M. Levret, afin qu'on puisse en juger.

» (c) Je terminerai cet article par la solution d'une objection qui m'a été faite
 » par un accoucheur du premier ordre. Ce
 » grand praticien m'a opposé que tous les
 » moyens, dont on pouvoit se servir pour

(a) Suite des observations sur les causes & les accidens de plusieurs accouchemens laborieux, édit. 1751.

(b) Art. VI. De l'utilité du nouveau forceps courbe, page 154.

(c) Même Ouvrage, page 200.

Tome XXXVI,

M m

» accélérer le détachement de la tête d'un
» enfant à terme, fans le mutiler, étoient
» fujets à occasioner des déchiremens aux
» parties externes de la mere, parce qu'ils
» font faire en un moment ce que la na-
» ture n'auroit exécuté qu'en beaucoup
» plus de tems; & que par conféquent, les
» parties n'ayant pas eu un tems fuffifant
» pour prêter & fe dilater peu-à-peu, il
» arrive qu'elles fe déchirent: c'étoit même,
» felon lui, le plus grand défaut qu'il re-
» connut au forceps.

» J'avoue que cette objection eft des plus
» fortes; que les raifons qui l'appuyent, font
» fort frappantes, & que les conféquences
» qu'on en tire, font très-plaufibles. Mais,
» outre que ce grand praticien n'avoit en
» vue que le forceps droit, il ne connoiffoit
» pas parfaitement, fi j'ofe le dire, ma mé-
» thode d'opérer; & par conféquent fon
» argument ne pouvoit porter coup fur le
» forceps courbe, ni fur la maniere de s'en
» fervir. Au refte, quant à l'instrument, j'ai
» à répondre que c'eft en partie à caufe
» de cet inconvenient que je lui ai donné
» la nouvelle courbure; &, quant à la mé-
» thode, j'ai pour la juftifier, que dans les
» fept accouchemens que j'ai terminés avec
» mon forceps courbe, pas une des fem-
» mes que j'ai fecourues n'a eu la moindre

» incommodité dans ces parties , quoiqu'il
 » y en eut trois d'entr'elles qui n'étoient
 » qu'à leur premiere grosseffe , & que l'en-
 » fant de l'une des quatres autres pesât
 » près de vingt-cinq (a) livres. Peut-on de-
 » mander des preuves plus convaincantes ?

» Je n'ai cependant pas deffein de me
 » plaindre ici de cette objection , ni de la
 » personne qui me l'a faite ; je la confidere
 » au contraire comme un furcroit d'obli-
 » gation que je lui ai. Le public doit même
 » lui en fçavoir un gré infini , parce qu'elle
 » me donne occasion de prouver incontes-
 » tablement que le forceps courbe est , pour
 » ce cas , le meilleur de tous les instrumens ,
 » & que ma méthode est préférable à toute
 » autre. Je dois même ajouter à cette oc-
 » casion que , lorsque je fais usage du for-
 » ceps , loin de rien précipiter dans l'opé-
 » ration , auffi-tôt que la tête de l'enfant
 » est entièrement descendue dans le vagin ,
 » j'empêche qu'elle ne sorte tout de suite ,
 » & je ne la laisse passer que peu-à-peu ;
 » par cette précaution , j'ai la fatisfaction de
 » n'avoir rien à craindre pour les parties de
 » la mere. »

On voit , par-tout ce qu'on vient de lire ,

(a) C'est une faute d'impression qui a été cor-
 rigée dans la dernière édition de cet ouvrage ; il
 faut lire quinze livres , poids de médecine , au
 lieu de vingt-cinq livres.

que non-seulement M. Piet partage, avec un accoucheur du premier ordre, la gloire de l'objection qu'il fait faire à *des opiniâtres qui n'ont, pour prétextes spécieux de leur entêtement, que la crainte du déchirement de la fourchette qui, suivant eux, doit nécessairement résulter de l'application du forceps* ; mais il a encore celle d'avoir pensé comme le maître, dans la correction qu'il propose pour conformer les opérations de l'art, à la simplicité de la marche de la nature : cependant il sera forcé de convenir que son projet de perfection ne met pas à l'abri de tous les inconvéniens ; car 1^o quelle nécessité y a-t-il de lacher prise, en retirant les branches du forceps l'une après l'autre, lorsque la tête est ébranlée, qu'on est parvenu à la déplacer, & à lui faire faire quelque chemin en avant, puisqu'en suivant la méthode, & en prenant les précautions indiquées par M. Levret, on a la satisfaction de ne rien craindre pour les parties de la mere. Je peux même ajoûter qu'on n'a pas le désagrément d'être exposé aux murmures des assistans, & aux reproches de la femme qui se croit frustrée, pour quelques momens à la vérité, *d'être promptement délivrée par le moyen de cet instrument à l'application duquel elle ne s'est soumise que dans cette espérance* ; & on s'épargne

encore la peine de pérorer pour prévenir la malade & les assistans qui souvent ne sont pas disposés à nous entendre, & qui sont toujours sur la méfiance, sur-tout lorsqu'un opérateur met quelques restrictions au succès du moyen qu'il propose; 2^o M. Piet avoue qu'il a été jusqu'à un quart-d'heure à attendre une douleur expulsive qui terminât l'accouchement. Si, pendant ce tems, il a lu dans l'esprit de tous les assistans, je lui demande qu'il nous rende compte de toutes les inquiétudes qu'il a vu, (ce qui, cependant, n'est qu'un foible inconvénient,) mais qui lui a dit que les douleurs reviendront, sur-tout s'il est appelé par des sages-femmes qui n'ont recours à nous que lorsque la nature est épuisée; 3^o mais en supposant même qu'il y ait encore des douleurs suffisantes, croit-il qu'il est bien prudent d'abandonner à la nature le soin d'achever son ouvrage (a). » 1^o Dans le cas d'hémorrhagies ménaçantes, tel est celui qui fait le sujet de » la 35^e (b) observation. 2^o Dans celui » des convulsions qui menacent grande- » ment la mere & l'enfant. (Voyez l'obser-

(a) Voyez l'*Art des Accouchemens*, page 110; §. 620, édit. 1762.

(b) *Suite des Accouchemens laborieux*, p. 187; édit. 1751.

» vation 36 (a). 3° Lors de la cessation
 » absolue des douleurs de l'accouchement.
 » 4° De la prostration des forces. 5° Lors-
 » que le cordon ombilical est trop court
 » par lui-même, ou trop raccourci par ses
 » entortillemens autour des parties de l'en-
 » fant, pour permettre à la tête de sortir.
 » 6° Quand le col de la matrice serre si fort,
 » celui de l'enfant, que l'accouchement ne
 » peut se terminer spontanément. 7° Dans
 » le cas d'une violente rétention d'urine. »
 Est-il aucun de ces cas qui permette de tem-
 poriser, sans exposer la vie de la mere ou de
 l'enfant? Je dois encore ajoûter ici le cas
 qui fait le huitieme du même paragraphe
 où M. Levret annonce l'utilité du forceps
 courbe, pour tirer hors de la vulve le der-
 riere de l'enfant, lorsque s'étant présenté
 le premier, il est logé dans la partie basse
 du bassin, & *qu'il menace le périnée de*
déchirement. M. Piet n'a donc pas lu cet
 article, ou il la lu avec bien peu d'atten-
 tion; car puisque M. Levret l'emploie dans
 les circonstances où le périnée est le plus
 menacé de déchirement, l'instrument &
 sa courbure ne rempliroient donc pas les
 vues de l'auteur, s'il ne le prévenoit.

Enfin M. Piet n'auroit point du laisser
 échapper une réflexion qui n'ait du fond

(a) Même ouvrage, page 195.

même de son observation ; car il dit, qu'il est constant que le déchirement n'est pas une suite inévitable de l'application du forceps ; que nombre de femmes qu'il a accouchées avec cet instrument , & un bien plus grand nombre auxquelles plusieurs de ses confreres ont rendu le même service, peuvent déposer en faveur de cette assertion..... & qu'il peut protester avec vérité qu'il ne la jamais éprouvé. Or, si cet accident n'est jamais arrivé à lui, ni à plusieurs de ses confreres, l'usage de cet instrument est donc aussi parfait qu'il est possible de l'être, indépendamment de la correction de M. Piet, ou lui & ses confreres ont donc réduit en pratique la méthode de M. Levret qui est suffisante.

Il me paroît qu'on peut conclure de tout ceci, que puisque, d'un côté, le moyen que M. Piet propose peut exposer à de grands inconvéniens, comme je l'ai prouvé plus haut, & que la méthode de M. Levret a non-seulement l'avantage de les prévenir, mais encore d'éviter le déchirement de la fourchette & du périnée, la correction du premier est donc, je ne dis pas inutile dans tous les cas, mais encore dangereuse pour certains ; donc, on peut raisonnablement la rejeter.

Ce n'est pas le motif d'une critique amere qui m'a fait naître le dessein de répondre à

M. Piet ; mais c'est que je vois qu'il est bien difficile de rien ajoûter à la méthode d'employer le forceps , que décrit M. Levret, que lui seul doit recueillir toute la gloire d'avoir porté ce moyen salutaire à son plus haut degré de perfection, & qu'il est superflu d'embarrasser les praticiens par la multitude des êtres. La théorie de M. Levret est fondée sur le mécanisme de nos parties , & sa pratique est appuyée sur l'observation , la sagesse & la prudence. Depuis plus de dix ans , je cours avec assez de succès la même carrière que M. Piet , dans la chirurgie des accouchemens , & je me suis fait un devoir de lire , tous les ans , les ouvrages de M. Levret ; c'est un hommage annuel que je rends à ce grand homme , & je puis assurer avec vérité que j'y ai toujours puisé de nouvelles lumieres. Je finirai en disant qu'il seroit bien à desirer qu'il voulut donner au public un ouvrage complet sur cette importante matiere, dont son livre sur l'art des accouchemens n'est qu'un essai & un corps d'aphorismes, comme il le dit lui-même (a). C'est un vœu que je forme au nom & pour le bien de l'humanité, & je suis bien sur de n'en pas être dementi.

Nota. Peu de tems après que j'eus reçu la Lettre de M. Robin , M. Guilhaumon , chi-

(a) Avertissement , page 1.

l'irrigien du roi, à Choisy, m'en fit remettre une sur le même sujet, dans laquelle il défend la méthode de M. Levret, précisément par les mêmes raisons que celles que M. Robin emploie. Je me contenterai d'en extraire la description du Manuel que M. Levret démontre dans ses cours particuliers, de l'extraire, dis-je, en faveur des jeunes chirurgiens qui n'ont pas été à portée de suivre ses leçons. Quant au reste de la Lettre, j'ose espérer que M. Guilhermond ne me saura pas mauvais gré de lui avoir préféré celle de M. Robin qui n'a sur la sienne que l'avantage de m'être parvenue la première.

» Voici, dit M. Guilhermond, en s'adressant à M. Piet, » ce que M. Levret » nous a recommandé, en nous démontrant sur ses phantômes la manière de faire » usage de son forceps courbe.

» La femme étant située, comme il le » décrit dans son Livre de l'*Art des Accouchemens*, (Chapitre I, Article 2, de » la troisième Partie,) il faut attendre la fin » d'une contraction utérine, s'il y en a encore, pour introduire la première branche de l'instrument ; & si pendant qu'on » fait cette introduction il survient une contraction, avant que cette première branche soit entièrement placée, il faut suspendre l'opération, & la laisser au point où elle sera parvenue ; mais si-tôt que la

» contraction utérine sera cessée , il faudra
 » saisir ce moment pour achever de placer
 » cette premiere branche ; puis en faire au-
 » tant pour la seconde , ensuite se conduire
 » de même pendant le tems nécessaire pour
 » croiser les deux branches du forceps , &
 » les assurer tant par le moyen de sa jonc-
 » tion , que par celui du lien qui doit em-
 » brasser les parties inférieures de cet ins-
 » trument ; lien qu'on ne doit serrer que
 » par degrés , afin de donner le tems au
 » cuir chevelu de se loger à droite & à gau-
 » che , en forme de bourlet , à travers les
 » fenêtres pratiquées entre les branches
 » gemelles du forceps , ce qui en assure la
 » prise. Parvenu à ce point , M. Levret
 » ajoûte toujours , qu'il ne faut jamais dé-
 » claver la tête que peu-à-peu & par des
 » mouvemens de vacillation en tous sens ,
 » & comme de rotation , afin de franchir
 » par degrés tous les points de résistance
 » qui produisent l'enclavement. Mais il re-
 » commande sur toutes choses dans le cas
 » d'un premier accouchement , de ne point
 » permettre à la tête de franchir la vulve ,
 » qu'on ne soit bien assuré que la dilata-
 » tion de cette partie est suffisante pour que
 » le périnée ne coure pas risque d'être dé-
 » chiré ; & enfin qu'il ne suffit pas toujours
 » d'avoir bien relevé sur la fin & jusqu'au-
 » dessus du pubis de la femme , les mains

» qui tiennent les branches inférieures de
 » l'instrument , & d'avoir bien graissé le pé-
 » rinée ; qu'il faut encore souvent empê-
 » cher la tête de sortir pendant la durée
 » d'une contraction utérine , parce que alors
 » tout étant dans une grande tension , les
 » déchiremens sont le plus à craindre ; au
 » lieu que lorsque la détente est arrivée ,
 » on peut terminer l'extraction sans aucun
 » danger.

» Je puis assurer avec vérité avoir vu
 » M. Levret exécuter sur le vivant ce qu'il
 » nous a démontré à vous & à moi comme
 » à tous ceux qu'il a instruits depuis plus
 » de vingt ans qu'il fait des cours d'accou-
 » chemens , & d'avoir eu moi-même oc-
 » casion de faire plusieurs déclavemens avec
 » succès , en suivant exactement la méthode
 » que je viens de décrire d'après ses le-
 » çons. »

O B S E R V A T I O N

*Sur une Ophthalmie opiniâtre , suivie d'un
 abcès à la Cornée , dont la cure a été ob-
 tenue au moyen de l'eau Végéto-miné-
 rale ; par M. POUPART , Chirurgien de
 Pont-l'Evêque.*

Rien de plus utile aux progrès de l'art de
 guérir , que les observations qui constatent
 l'efficacité d'un remède , pour telle ou telle

maladie. C'est sous ce point de vue que je rends publique celle qui suit.

Au commencement de Juin dernier, Mad. Lemer cier, de cette ville, me consulta pour une petite parente à qui elle donne l'amitié & les soins d'une véritable mere. Cette petite fille, âgée de sept à huit ans, étoit affligée, depuis près de deux mois, d'une forte ophthalmie qu'on avoit combattue inutilement par différens remèdes. Il se forma un abcès considérable à la cornée transparente, près de la pupile, qui bouchoit presque tout-à-fait le passage aux rayons lumineux. Tel étoit l'état de la maladie lorsque j'en pris soin. La foiblesse & le tempéramment cacochyme du sujet, me firent douter du succès du traitement; néanmoins je le commençai par lui faire une saignée au bras, proportionnée à son âge & à ses forces; & je conseillai de laver souvent l'œil avec de l'eau fraîche. Le lendemain je lui appliquai un vésicatoire à la nuque. La nuit suivante elle eut un peu de fièvre; je pris cela pour l'effet du vésicatoire, & je m'y arrêtai peu; cependant la fièvre continua, elle prit de la force; j'en craignis les suites, & mis la petite malade à l'usage du petit-lait altéré avec la crème de tartre & le sel de *duobus*. Deux jours se passerent assez bien, & la nuit d'après, il s'évacua un grand dépôt par l'oreille du côté opposé à celui de

l'œil malade. Cet événement me satisfit ; malgré cela, j'étois fâché d'avoir entrepris, fans la promettre, la cure de sa maladie ; quoiqu'il en fut, je persistai dans mon traitement. Je fis appliquer un cataplasme émollient sur-tout le côté de l'oreille qui rendoit du pus. Je pansai le vésicatoire à l'ordinaire, & défendis qu'on donnât à manger. Le surlendemain, la petite fille étoit bien mieux. L'écoulement de l'oreille étoit entièrement supprimé, & le vésicatoire suppléoit assez bien à la suppression de cet écoulement. La fièvre étoit aussi très-affoiblie ; mais l'œil n'étoit pas ce qu'il devoit être, relativement aux évacuations d'humeurs par l'oreille & le vésicatoire : l'ophtalmie étoit au même degré. L'application de l'eau froide dont j'avois vu de belles observations, ne faisoit pas miracle. Les grands effets de l'eau végeto-minérale de M. Goulard, ne m'étoient pas inconnus. J'en fis faire, & je conseillai qu'on en humectât l'œil fréquemment, & même qu'on en laissât échapper un peu sous les paupieres. Deux jours de l'usage de ce collyre, changerent tellement la tuméfaction & l'inflammation des paupieres, que c'étoit étonnant. Cependant j'avois bien de la peine à soutenir la suppuration par le vésicatoire ; le régime étoit toujours le même, je ne conseillai point de donner à manger ; car ici comme ailleurs on n'a pas besoin de

ce conseil , on ne le prévient & on n'exagère que trop souvent dans son exécution. Tout alloit bien d'ailleurs , mais l'abcès ne diminuoit pas. La crainte que la matiere , séjourant plus long-tems , ne rongeat les parties contenant , & ne fit perdre entièrement l'œil qu'on avoit regardé jusqu'alors comme perdu , me fit proposer l'instrument pour donner issue au pus. On rejeta ma proposition , on aima mieux risquer la perte de l'œil , & on me pria seulement de me servir de quelque poudre qui put produire le même effet que le fer. J'en fis composer une astringente avec l'alun & le vitriol qui devoit donner quelque changement au mal , soit en procurant par le resserrement des fibres de la cornée la résolution de l'humeur , soit en occasionnant la sortie de cette même humeur , si quelques fibres de la cornée eussent été trop foibles pour être susceptibles de constriction. La poudre n'a produit son effet d'aucune maniere , l'enfant n'ayant pas voulu qu'on lui en soufflat dans l'œil. Je proposai encore une fois de faire une petite section à la cornée , encore une fois on rejeta ma proposition , & on ne fit plus autre chose que de laver souvent l'œil avec de l'eau de M. Goulard. Je fus trois ou quatre jours sans voir la petite malade. Après ce tems , on m'appella pour me faire voir , la diminution du volume de l'abcès

qui étoit effectivement diminué. On chantoit les vertus de l'excellente eau qui avoit fait disparoître si promptement l'inflammation des paupieres & de la sclérotique , & on me pria d'en commander chez l'apothicaire. J'en fis composer & je fis augmenter par gradation l'extrait de saturne. Enfin par l'usage de cette eau , continué avec attention , j'ai obtenu la résolution totale de l'abcès. Il ne reste de cette maladie qu'une petite tache à la cornée ; & la vision est aussi parfaite de cet œil que de l'autre.

M. Goulard a bien fait connoître , dans son *Traité du plomb* , la vertu ophthalmique de son eau végeto-minérale , & je ne doute pas que ceux qui connoissent les ouvrages de ce célèbre chirurgien , ne suivent sa pratique , appuyée d'une saine théorie ; ainsi je ne publie cette observation , dans le *Journal de Médecine* , que pour faire connoître à ceux qui peuvent l'ignorer , la bonté de ce remède pour les maladies dont la cure est des plus intéressantes ; & pour assurer avec M. Guérin (a) , & les auteurs qu'il cite , qu'on peut souvent résoudre les hypopions ; j'ajouterais , encore bien qu'ils soient considérables.

(a) Voyez son excellent *Traité sur les Maladies des yeux* , page 204. Cet ouvrage est plein de choses nouvelles & intéressantes.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE 1771.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 6 h. & demi du mat.	A 2 h. & demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	9	12 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28	28	28
2	5	11 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28	28	28
3	3 $\frac{3}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{9}{16}$	27 $\frac{8}{16}$
4	7 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{8}{16}$	27 $\frac{8}{16}$	27 $\frac{11}{16}$
5	3 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{2}{16}$
6	6	12	7	28 $\frac{2}{16}$	28 $\frac{2}{16}$	28 $\frac{1}{16}$
7	7 $\frac{3}{4}$	15	11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{16}$
8	9	16 $\frac{1}{4}$	14	28	28	27 $\frac{11}{16}$
9	13	17 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$
10	14 $\frac{3}{4}$	17 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{3}{4}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$	28 $\frac{2}{16}$
11	8 $\frac{3}{4}$	12	10 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{1}{16}$
12	9	14 $\frac{1}{2}$	10	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{16}$
13	10 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{3}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	28	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{8}{16}$
14	10 $\frac{1}{2}$	15	8 $\frac{3}{4}$	27 $\frac{8}{16}$	27 $\frac{8}{16}$	27 $\frac{9}{16}$
15	8	11 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{9}{16}$	27 $\frac{8}{16}$	27 $\frac{8}{16}$
16	7 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	6	27 $\frac{9}{16}$	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{2}{16}$
17	4 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	10	28 $\frac{2}{16}$	28 $\frac{1}{16}$	27 $\frac{11}{16}$
18	10 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	9	28	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{2}{16}$
19	7 $\frac{1}{2}$	15	11 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{1}{16}$
20	9 $\frac{3}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{2}{16}$	28 $\frac{4}{16}$
21	7 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{5}{16}$	28 $\frac{4}{16}$	28 $\frac{2}{16}$
22	7 $\frac{1}{2}$	14	11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{2}{16}$	28 $\frac{2}{16}$	28 $\frac{1}{16}$
23	10	15	11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{16}$	28	28 $\frac{1}{4}$
24	8 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{2}{16}$	28 $\frac{2}{16}$	28 $\frac{2}{16}$
25	6 $\frac{1}{2}$	12	8	28 $\frac{2}{16}$	28 $\frac{2}{16}$	28 $\frac{1}{16}$
26	7 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{2}{16}$
27	5	10	8 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{4}{16}$	28 $\frac{4}{16}$	28 $\frac{5}{16}$
28	5 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	7	28 $\frac{5}{16}$	28 $\frac{4}{16}$	28 $\frac{4}{16}$
29	4 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{16}$	28 $\frac{2}{16}$	28 $\frac{2}{16}$
30	6	10	5 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{4}{16}$	28 $\frac{5}{16}$	28 $\frac{7}{16}$
31	3	8 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{7}{16}$	28 $\frac{7}{16}$	28 $\frac{5}{16}$

ETAT

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-E. beau.	N-E. nuages.	Nuages.
2	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
3	N-E. beau.	N-E. n. pluie.	Pluie.
4	N. nuages.	O. pl. nuag.	Couvert.
5	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
6	O-S-O. nua.	O. nuages.	Nuages.
7	S-O. couv. n.	S-S-O. nuag.	Nuages.
8	S-S-O. nua.	S. couvert.	Vent. nuag.
9	S-O. c. vent.	S-O. p. pl. c.	Couvert.
10	S-O. pl. v. n.	S-O. nuages.	Nuages.
11	S. couv. p. pl.	S. pet. pluie.	Couvert.
12	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
13	S-O. couv.	S-O. couv. v.	Couvert.
14	S-S-O. n. v.	S-S-O. n. y. pl.	Beau.
15	S. nuag. pl.	S. pluie.	Couv. vent.
16	O. c. v. nuag.	O. nuages.	Beau.
17	S. couvert.	S-S-O. n. pl.	Pluie.
18	O. couvert.	O. nuages.	Nuages.
19	S. couvert.	S-O. nuages.	Nuages.
20	S-S-O. n. pl.	O. nuages.	Nuages.
21	N-E. nuages.	E. nuages.	Nuages.
22	S-E. couvert.	S. nuages.	Nuages.
23	S. brouil. b.	S. b. nuages.	Beau.
24	O. nuages.	O. nuages.	Brouillard.
25	N. nuages.	N. nuages.	Beau. pluie.
26	O-N-O. gr. pl. couvert.	N-O. nuag.	Beau.
27	N. nuag. pl.	O. nuages.	Nuages.
28	N-E. brouill. beau.	S. beau.	Beau.
29	S. beau.	S. beau.	Beau.
30	N. couvert.	N-E. couv.	Beau.
31	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.

562 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $17\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 3 degrés au dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $14\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $7\frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé

4 fois du N.
7 fois du N-E.
1 fois de l'E.
1 fois du S-E.
9 fois du Sud.
5 fois du S-S-O.
5 fois du S-O.
1 fois de l'O S-O.
9 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
1 fois du N-O.

Il a fait 14 jours, beau.
 3 jours, du brouillard.
 23 jours, des nuages.
 14 jours, couvert.
 12 jours, de la pluie.
 7 jours, du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris; pendant le mois d'Octobre 1771.

On a encore vu dans le commencement de ce mois l'espèce de fièvre que nous avons décrite dans le mois précédent, elles ont sensiblement diminué sur la fin: on a observé à la place, des fièvres quartes très-rebelles.

La petite-vérole a continué à régner, mais nous n'avons pas oui dire qu'elle ait fait de ravage.

Les Rhumatismes se sont multipliés , & un grand nombre de personnes se sont plaintes d'affections catarrhales.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Septembre 1771;
par M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu, ce mois, une alternative de tems serein, & de jours de pluie ; mais la pluie n'a été forte qu'un seul jour, le 14, par un orage accompagné de tonnerre & d'éclairs.

Il n'y a pas eu de chaleurs considérables, dans le cours du mois, le thermometre ne s'étant porté, aucun jour, au-dessus du terme de 17 degrés. Le tems s'est considérablement refroidi, à la fin du mois. Le 28, la liqueur du thermometre ne s'est pas élevée plus haut que le terme de 8 degrés.

Le vent a été *nord*, les premiers jours, & les neuf à dix derniers jours du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 17 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 6 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du Nord,

9 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

7 fois du Sud.

6 fois du Sud vers l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'Ouest.

Nn ij

564 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.

2 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité, tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, au mois de Septembre 1771.

La fièvre putride-vermineuse a été encore plus répandue, ce mois, que le précédent. Elle étoit même plus dangereuse, plus rebelle aux remèdes, & de plus longue durée. Dans le plus haut degré de la maladie, on voyoit se développer les soubresauts, le délire continu, le météorisme du bas-ventre, les déjections involontaires, &c. Néanmoins très-peu de ceux qui ont été traités convenablement ont succombé; mais la convalescence étoit longue. La maladie, dans quelques-uns, s'est terminée par une leucophlegmatie générale. Un homme très-robuste, & dans la vigueur de l'âge, en est resté hémiplégique, après avoir été, plusieurs jours, en phrénésie.

Il y a eu des enfans attaqués de la petite-vérole; mais la fièvre rouge a été plus commune parmi eux. Dans la plupart, elle a été accompagnée de chaleur à la gorge, & même d'esquinancie: elle n'a cependant pas été meurtrière.

Les vents du nord ont amené, vers la fin du mois, des fièvres catarrheuses & péripneumoniques, & quelques pleurésies vraies. Nous avons vu quelques personnes tomber, à la suite de pareilles fièvres, dans la bouffissure du visage & du corps, & traîner une fièvre lente, avec oppression de poitrine, persistante, d'où résultoit une maladie chronique rebelle, & très-difficile à combattre.

Les diarrhées ont été communes, sur-tout à la fin du mois.

LIVRES NOUVEAUX.

Medical Observations and Inquiries by a society of physicians in London, vol. 4. C'est-à-dire, Observations & Recherches médicales, par une société de Médecins établie à Londres, tome 4, à Londres, chez *Cadell*, 1771, in-8°.

Hygiène sive ars sanitatem conservandi, poema, auctore Stephano Ludovico Geoffroy Parisino; Doctore medico & antiquo Professore medico Parisiensi; Regis a conciliis & secretis &c. C'est-à-dire, Hygiène ou l'art de conserver la santé, poème, par M. *Etienne-Louis Geoffroy*, de Paris, Docteur & ancien Professeur de médecine en l'Université de Paris, secrétaire du Roi &c. A Paris chez *Cavelier*, 1771, in-8°.

Nous nous occuperons incessamment de ces deux Ouvrages, qui nous ont paru mériter que nous les fissions connoître plus particulièrement à nos Lecteurs.

Traité de la Sympathie des parties du corps humain dans l'état de maladie, avec un Mémoire sur les contre-coups de la tête, & le parallèle de la Médecine pratique d'Hippocrate, avec celle des modernes; par M. *Lansel de Magny*, docteur en médecine de la faculté de Montpellier. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1771, in-12.

Lettre de M. *Collomb*, étudiant en la faculté de Médecine de Paris, à M. *Collomb*, membre de l'Académie des sciences de Lyon, sur un cours de physiologie expérimentale, fait cette année 1771, au collège royal de France, par M. *Portal*, professeur dudit collège, &c. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez *Didot le jeune*, 1771, brochure in-12 de 60 pages.

Les motifs qui ont engagé M. *Collomb* à publier cette brochure, font autant honneur à son cœur que la manière claire & précise avec laquelle il a

566 LIVRES NOUVEAUX.

exposé les principales expériences exécutées par M. *Portal* dans son Cours de physiologie, font honneur à ses talens.

Le Médecin des Hommes, depuis la puberté jusqu'à l'extrême vieillesse. A Paris, chez *Vincent*, 1772, in-12, prix relié, 3 l.

Principes de Médecine de M. *Home*, traduit du latin en françois; par M. *Gastellier*, D. M. auxquels on a joint un Extrait d'un autre Ouvrage du même auteur, intitulé Expériences & Observations de Médecine, traduit de l'anglois. A Paris, chez *Vincent*, 1772, in-8°, prix relié, 5 l.

DÉCRET DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

Le samedi 19 Octobre 1771, la Faculté de Médecine ayant eu connoissance d'un *Prospectus* portant pour titre : *Abonnement économique en faveur des Malades*, lequel a été imprimé & distribué dans Paris depuis quelques jours, a formellement improuvé cet Ecrit, & décidé que M. le Doyen se transporteroit pardevant M. le Lieutenant général de Police pour le prier d'en arrêter la distribution. La Compagnie ignore, & n'a pas voulu connoître les auteurs de l'Abonnement proposé dans cet imprimé. Elle avertit le Public que le projet n'aura point d'exécution *; & comme le motif que l'on annonce est celui de mettre à portée des secours les plus essentiels en cas de maladies, ceux que leur peu d'aisance empêche souvent d'y recourir, la Faculté se fait un devoir & un plaisir d'assurer de nouveau, qu'outre les consultations gratuites qui se donnent régulièrement à ses écoles, ses Membres seront toujours disposés à se transporter indifféremment chez les citoyens de toutes les classes, dont le traitement

* Les auteurs du projet s'étant fait connoître depuis, & y ayant renoncé.

DÉCRET DE LA FACUL. DE MÉD. 567

exigera d'être suivi, & que l'exactitude de leurs soins ne sera jamais proportionnée qu'à l'état des malades qui les appelleront; loin d'être déterminée par la façon dont ils pourroient les reconnoître.

Elle a jugé aussi qu'il étoit indispensable que son décret fut imprimé, affiché & annoncé dans les papiers publics, & que la distribution s'en fit dans la Capitale sous le bon plaisir du magistrat. Et c'est ainsi que, du sentiment unanime de tous les Docteurs présens à l'assemblée, j'ai conclu.

L. P. F. R. LE THIEULLIER, doyen

COURS D'ANATOMIE.

M^e *Charles-Louis Varnier*, médecin de la Faculté de Paris, & docteur de celle de Montpellier, a commencé le mardi, 12 Novembre, à midi & un quart précis, un Cours d'Anatomie, dans lequel il expose la structure des différens organes du Corps humain, & en tire des conséquences relatives à la Physiologie & à la pratique de Médecine & de Chirurgie.

Dans l'Amphitéatre de M. Petit, rue de la Bucherie, aux Ecoles de Médecine.

COURS D'ANATOMIE ET D'OPÉRATIONS DE CHIRURGIE.

M. *Ferrand*, maître en Chirurgie du collège de Paris, professeur royal des Opérations en survivance, conseiller de l'Académie royale de Chirurgie, ancien professeur d'Anatomie & de Chirurgie, à l'école pratique, associé de l'Académie royale des sciences, belles-lettres & arts de Rouen, associé étranger de l'Académie impériale des Apothicaires de Florence, &c. a commencé, le lundi 21 Octobre 1771, à quatre heures & demie, un Cours complet d'Anatomie, lequel sera immé-

diatement suivi d'un Cours de Maladies chirurgicales, & des Opérations qui leur conviennent.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE,

Concernant les Minéraux, les Végétaux, les Animaux, & les différens Phénomènes de la nature.

Par M. Valmont de Bomare, censeur royal, maître en pharmacie, démonstrateur d'histoire naturelle, avoué du Gouvernement, membre de plusieurs Académies des sciences, belles-lettres, beaux-arts, &c. &c.

En son cabinet, rue de la Verrerie, près la rue du Coq, le mercredi 4 Décembre 1771, à dix heures & demie très-précises du matin; & sera continué les vendredi, lundi & mercredi de chaque semaine, à la même heure.

N. B. On ouvrira un second Cours d'Histoire naturelle, le samedi 7 Décembre 1771, à onze heures & demie très-précise du matin. Ce Cours particulier sera continué les mardi, jeudi & samedi de chaque semaine, à la même heure. Ceux qui voudront y prendre part, sont avertis d'entendre le Discours sur le spectacle & l'étude de la nature, qu'on fera, le 5 de Décembre, à l'heure indiquée.

COURS DE PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE.

M. Sigaud de la Fond, professeur des mathématiques, démonstrateur de physique expérimentale, & membre de plusieurs Académies, commencera le mercredi, 4 Décembre, à onze heures du matin, un Cours de physique expérimentale, qu'il continuera les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine, à la même heure, dans son cabinet de machines, rue S. Jacques, près S. Yves, maison de l'université. Il ne commencera son Cours particulier que vers les premiers jours de Janvier, à 6 heures du soir.

TABLE.

<i>Extrait du Dictionnaire du Diagnostique.</i> Par M. Hé- lian, médecin.	Page 483
<i>Action extraordinaire d'un chat.</i> Par M. Ollivier, méde- cin.	497
<i>Guérison d'une Fièvre nerveuse, par la Conserve de Roses rouges.</i> Par le même.	502
<i>Observation sur l'irrégularité d'une petite-vérole.</i> Par M. Girod, médecin.	507
<i>Observations sur les effets de l'Opium appliqué extérieu- rement.</i> Par M. Richard De la Prade, médecin.	511
<i>Observation sur la guérison complète d'un Cecum gangre- né, rendu par la voie des selles.</i> Par M. Salgues, Ch.	515
<i>Observations sur les lésions par contre-coup en différentes parties du corps.</i> Par M. Aurzan, chirurgien.	519
<i>Lettre sur une Ophthalmie produite par la carie des dents.</i> Par M. Pietisch, médecin.	534
<i>Lettre sur les découvertures des os.</i> Par le même.	537
<i>Réflexions sur les observations de M. Piet, touchant l'usage du Forceps courbe.</i> Par M. Robin, chir.	545
<i>Observation sur une Ophthalmie opiniâtre, suivie d'un abcès à la cornée, guérie par l'eau végéto-minérale.</i> Par M. Poupard, chirurgien.	555
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Octobre 1771.</i>	560
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Octobre 1771.</i>	562
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Septembre 1771.</i> Par M. Boucher, médecin.	563
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Septembre 1771.</i> Par le même.	564
<i>Livres nouveaux.</i>	565
<i>Décret de la Faculté de Médecine.</i>	566
<i>Cours d'anatomie.</i>	567
<i>Cours d'anatomie & d'opérations de chirurgie.</i>	Ibid.
<i>Cours d'histoire naturelle.</i>	568
<i>Cours de physique expérimentale.</i>	Ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Décembre 1771.
A Paris, ce 23 Novembre 1771.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.



T A B L E

G E N E R A L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans les fix derniers Mois du
Journal de Médecine de l'année 1771.

LIVRES ANNONCÉS.

MÉDECINE.

<i>LETTRE à M. Fréron , sur l'histoire de l'anatomie de M. Portal. Par M. Goulin.</i>	Page 379
<i>Elémens de physiologie. Par M. De Haller.</i>	190
<i>Lettre de M. Collomb , sur un Cours de physiologie expérimentale. Par M. Portal.</i>	565
<i>Mémoire sur la cause de la mort des noyés. Par M. Duchemin de l'Etang , méd.</i>	94
<i>Hygieine , poëme latin. Par M. Geoffroi.</i>	565
<i>Dictionnaire du Diagnostique. Par M. Hélian , méd.</i>	380
<i>Traité de la sympathie des parties du corps humains dans l'état de maladie. Par M. Lانسel de Magny , méd.</i>	565
<i>Principes de médecine , traduits du latin de M. Home. Par M. Gastellier , méd.</i>	566
<i>Nosologie méthodique , traduite du latin de M. De Sauvages. Par M. Nicolas , chir.</i>	191
<i>La même , traduite. Par M. Govion , méd.</i>	285
<i>Essai sur les maladies des gens du monde. Par M. Tissot , méd.</i>	190
<i>Le médecin des Dames.</i>	477
<i>Le médecin des Hommes.</i>	566
<i>Dictionnaire de santé.</i>	477

TABLE GÉNÉR. DES MAT. 571

- Recherches & observations de médecine.* Par une société de médecins. 565
Observations sur les maladies des armées dans les camps & les garnisons, traduites de l'anglois de M. Pringle, médecin. Par M. Lärcher. 95
Exposition des différens moyens usités dans le traitement des hydropisies. Par M. Bacher, méd. 190
Nouvelles observations faites dans les hôpitaux militaires de la marine, sur les lavemens anti-vénériens. Par M. Royer, chir. 378
Mémoire sur la gonorrhée & l'usage des pillules scilicet. Par M. Grünwald, méd. 285

CHIRURGIE.

- Elémens de chirurgie pratique, faisant partie des œuvres de feu M. Ferrein.* Par M. Gauthier, méd. 191
Mémoire sur les lésions de la tête par contre-coups. Par M. Chopart, chir. 378
Observations sur la cure radicale de plusieurs polypes. Par M. Levret. Ibid.
Système nouveau & complet de l'art des accouchemens; traduit de l'anglois de J. Burton. Par M. le Moine, méd. Ibid.

HISTOIRE NATURELLE,

CHYMIE ET PHARMACIE.

- Observations sur la physique, l'histoire naturelle & sur les arts.* Par M. l'Abbé Rozier. 189 & 476.
La nature considérée sous différens aspects. Par M. Buchoz, méd. 379
Traduction d'anciens ouvrages latins sur l'agriculture. Par M. Saboureux de la Bonnetrie. 285
Traité du seigle ergoté. Par M. Réad, méd. 379
Mémoires sur différens sujets. Par M. Gaubius, méd. 191
Pharmacopée du collège-royal des médecins de Londres, traduite de l'anglois de Pemberton, méd. 95

572 TABLE GENERALE

EXTRAITS.

<i>Mélanges de physique & de médecine.</i> Par M. le Roi, <i>méd.</i>	387
<i>Dictionnaire du Diagnostique.</i> Par M. Hélian, <i>méd.</i>	483
<i>Les œuvres des princes de la médecine.</i> Par M. De Haller.	115
<i>Méthode curative raisonnée.</i> Par M. de Haën, <i>méd.</i>	3
<i>Traité des maladies des femmes en couche.</i> Par M. Raulin, <i>méd.</i>	99
<i>Elémens de chirurgie pratique</i> de M. Ferrein. Par M. Gauthier, <i>méd.</i>	291
<i>Pharmacopée du collège royal des médecins de Londres, traduite de l'anglois de Pemberton, méd.</i>	195

OBSERVATIONS.

MÉDECINE.

<i>Description d'un enfant monstrueux.</i> Par M. Marisy, <i>méd.</i>	312
<i>Observations sur une tête de veau monstrueuse.</i> Par M. Serain, <i>chir.</i>	315
<i>Observations sur les connoissances du pouls dans la grossesse.</i> Par M. de la Brousse, <i>méd.</i>	121
<i>Lettre du même, pour servir de suite aux observations précédentes.</i>	129
<i>Observations sur différentes sortes de pouls.</i> Par le même.	134
<i>Lettre de M. Amoureux fils, à M. de la Brousse, concernant la doctrine du pouls.</i>	217
<i>Réponse.</i> Par M. de la Brousse, <i>méd.</i>	227
<i>Lettre de M. Cros à M. Pomme, sur une mélancholie hypochondriaque.</i>	20
<i>Mémoire sur les affections vaporeuses,</i> Par M. Laugier, <i>méd.</i>	32
<i>Réponse de M. Chevalier, chirurgien, à M. Taillière.</i>	324
<i>Lettre du même, contenant quelques remarques sur</i>	

DES MATIERES. 573

<i>la maladie de Mad. Pecault.</i>	422
<i>Histoire de la maladie vaporeuse de Mad. Pecault.</i>	
Par M. Bouvenot, <i>méd.</i>	426
<i>Observations sur les effets des stomachiques & apéritifs dans les vapeurs hystériques.</i> Par M. Telling, <i>méd.</i>	434
<i>Observation sur une fièvre nerveuse, guérie par la conserve de roses rouges.</i> Par M. Olivier, <i>méd.</i>	502
————— <i>sur une fièvre intermittente quarte.</i> Par le même.	142
————— <i>sur la guérison inespérée d'un enfant.</i> Par M. Marque, <i>méd.</i>	317
————— <i>sur l'irrégularité d'une petite vérole inoculée.</i> Par M. Girod, <i>méd.</i>	507
————— <i>sur un lépreux.</i> Par M. Girardau, <i>chir.</i>	149
————— <i>sur un homme attaqué du malum mortuum.</i> Par M. d'Aignan, <i>méd.</i>	158
————— <i>sur un calcul biliaire expulsé par les selles.</i> Par M. Brillouet fils, <i>chir.</i>	233
————— <i>sur une hydropisie ascite, guérie par la paracentèse.</i> Par M. Dacquain, <i>méd.</i>	237
————— <i>sur un dépôt lacteux, accompagné d'une fièvre miliaire de même nature.</i> Par M. Planchon, <i>méd.</i>	411
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant les mois de</i>	
<i>Mai 1771.</i>	91
<i>Juin 1771.</i>	186
<i>Juillet 1771.</i>	282
<i>Août 1771.</i>	375
<i>Septembre 1771.</i>	474
<i>Octobre 1771.</i>	562
<i>Maladies qui ont été observées à Lille, par</i>	
<i>M. Boucher, médecin, pendant les mois de</i>	
<i>Avril 1771.</i>	93
<i>Mai 1771.</i>	188
<i>Juin 1771.</i>	284
<i>Juillet 1771.</i>	377

174 TABLE GÉNÉRALE

<i>Août 1771.</i>	475
<i>Septembre 1771.</i>	504
<i>Lettre de M. Ayraud, méd. sur les poudres d'Ail-</i> <i>haud,</i>	25
<i>— de M. Houlston, méd. sur les purgatifs</i> <i>drastiques & résineux.</i>	355
<i>Observations sur les effets de l'opium, appliqué</i> <i>extérieurement. Par M. Richard de la Prade,</i> <i>méd.</i>	511

CHIRURGIE.

<i>Observation sur les effets singuliers d'un coup à la</i> <i>tête. Par M. Bénard, chir.</i>	275
<i>— sur une ophthalmie vénérienne. Par M.</i> <i>Marrigues, chir.</i>	160
<i>— sur une ophthalmie, produite par la carie</i> <i>des dents. Par M. Pietsch, méd.</i>	534
<i>— sur une ophthalmie opiniâtre, suivie d'un</i> <i>abcès à la cornée, guérie par l'eau végeto mi-</i> <i>nérale. Par M. Poupard, chir.</i>	555
<i>— sur un chancre à la voute du palais, qui</i> <i>a dégénéré en tumeur squirrheuse. Par M. Bo-</i> <i>tot, dentiste.</i>	269
<i>Lettre de M. Poulain, contenant quelques remarques</i> <i>sur les dépôts purulens de la mâchoire.</i>	334
<i>Réponse de M. Jourdain sur la manière d'ouvrir les</i> <i>dépôts purulens des mâchoires.</i>	448
<i>Observation sur l'extirpation d'un sein. Par M.</i> <i>Bonnard, chir.</i>	168
<i>Lettre de M. Levret, chir. sur l'allaitement des</i> <i>enfants,</i>	364
<i>Observations sur les lésions par contre-coup dans</i> <i>différentes parties du corps. Par M. Auran, chi-</i> <i>urgien.</i>	519
<i>Observations médico-chirurgicales sur les hernies</i> <i>gangréneuses, guéries par la nature. Par M. La-</i> <i>borde, méd.</i>	65
<i>Observation sur l'efficacité du quinquina dans une</i> <i>opération de la hernie. Par M. Goëtz, chir.</i>	84
<i>— sur la guérison complète d'un cœcum</i>	

DES MATIERES. 575

<i>gangrené, rendu par les selles.</i> Par M. Salgues, chir.	515
<i>Lettre sur un bandage particulier.</i> Par M. Héritz-Laval, chir.	354
<i>Observation sur une strangurie singulière ou dysurie hémorrhoidale.</i> Par M. Richard, méd.	166
— <i>sur une maladie du scrotum.</i> Par M. Bourienné, chir.	464
<i>Lettre de M. le Comte de Treffan, à M. Gallot, médecin, sur l'opération césarienne.</i>	69
<i>Observation sur un accouchement avec vice de conformation.</i> Par M. Maussion, chir.	75
— <i>sur un accouchement de gemaux.</i> Par M. Enaux, chir.	439
<i>Observation sur un accouchement précédé d'infiltration générale.</i> Par M. Noë, chir.	442
— <i>sur l'usage du Forceps courbe.</i> Par M. Piet, chir.	264
<i>Réflexion de M. Robin, chirurgien, sur les observations précédentes,</i>	543
— <i>sur un dépôt laiteux.</i> Par M. Viger, chir.	327
<i>Observations sur les polypes utérins.</i> Par M. Martin, chir.	180
<i>Observation sur l'extirpation d'un polype utérin.</i> Par M. Gasc, chir.	256
— <i>sur un ulcère accompagné de symptômes singuliers.</i> Par M. Mangin, chir.	349
— <i>sur un fracas des os du tarse.</i> Par M. Aubray, chir.	351
<i>Lettre sur les découvertures des os.</i> Par M. Pietfch, méd.	537

HISTOIRE NATURELLE, ET CHYMIE.

<i>Action extraordinaire d'un chat.</i> Par M. Olivier, méd.	497
--	-----

576 TABLE GENER. DES MAT.

Description du figuier de Cayenne. Par M. Bignon, chir. 241

Mémoire sur la nature du camphre. Par M. Legendre, pharmacien. 247

Observations météorologiques faites à Paris, pendant les mois de

Mai 1771. 88

Juin 1771. 183

Juillet 1771. 279

Août 1771. 375

Septembre 1771. 471

Octobre 1771. 560

Observations météorologiques, faites à Lille, par M. Boucher, médecin, pendant les mois de

Avril 1771. 91

Mai 1771. 186

Juin 1771. 282

Juillet 1771. 375

Août 1771. 474

Septembre 1771. 563

AVIS DIVERS.

Prix de l'académie de Lyon. 287

Avis aux mères qui veulent nourrir. Par M. Cousin. 380

Avis de M. De Saint-Martin, vicomte de Briouze, sur un Traité de la Rage qu'il se propose de publier. 477

Décret de la Faculté de médecine. 566

Cours d'anatomie, d'histoire naturelle, de chymie. 478

Cours d'expériences sur l'électricité. 479

Cours d'anatomie, d'opération de chirurgie. 567

Cours d'histoire naturelle, de physique expérimentale. 568

Fin de la Table.